

HISTOIRE DU GRAND ET ADMIRABLE SAINT JEAN APOTRE ET ÉVANGÉLISTE

DE SES MIRACLES, DE SES COURSES APOSTOLIQUES
DE SES ÉCRITS
ET DE SA GLORIEUSE MORT

TIRÉE

Des Livres Canoniques, des Écrits Patrologiques, des Monuments des temps apostoliques
et des Mémoires mêmes, composés par les témoins oculaires

AVEC RÉFUTATION DES OBJECTIONS.

DIVISÉE EN SIX LIVRES

Par M. l'Abbé MAISTRE

CHANOINE HONORAIRE DE TROYES, PROFESSEUR DE THÉOLOGIE, ETC.

*Amen, amen dico vobis, qui credit in
me, opera quæ ego facio, et ipse faciet,
et majora horum faciet.*

« En vérité, en vérité, je vous le dis :
« celui qui croit en moi, fera lui-même
« les œuvres miraculeuses que je fais, et
« il en fera encore de plus grandes. »
(S. JEAN, XIV, 12.)



PARIS

F. WATTELIER ET C^{ie}, LIBRAIRES
19, RUE DE SÈVRES, 19

—
1872

AVERTISSEMENT

Cette histoire de l'apôtre saint Jean, tirée des traditions primitives, mérite notre considération sous les deux rapports suivants : 1^o le rôle apostolique du Disciple bien-aimé, et ses nombreux miracles, ont pleinement le caractère de la convenance ; 2^o les faits traditionnels de cette histoire sont appuyés sur des autorités anciennes, respectables, multipliées.

Et d'abord, quant à la convenance du rôle apostolique attribué ici à saint Jean, tout y est à la fois simple, digne et touchant. Quelle douceur, quelle patience dans cet illustre Apôtre ! on l'enchaîne, on le délivre ; on le lie, on le délie tour à tour ; on le tire des cachots, on l'y rejette, sans qu'on l'entende proférer une seule plainte, sans qu'il cesse un instant de posséder calme sa sainte âme. Il accomplit avec une admirable perfection ces paroles du divin Maître :

IN PATIENTIA VESTRA POSSIDEBITIS ANIMAS VESTRAS : *C'est par votre patience que vous posséderez vos âmes.* (S. Luc, xxi, 19.)

Et, lorsqu'on le voit paraître devant les proconsuls, traîné devant les juges, qui n'admire en lui la réalisation de ces autres paroles du Fils de Dieu :

Pour vous autres, on vous fera comparaître dans les assemblées des juges : on vous y flagellera ; et vous serez présentés, à cause de moi, aux gouverneurs et aux rois, afin

que vous me rendiez témoignage devant eux. (S. Marc, xiii, 9.)

La sainteté de l'Apôtre, le surnaturel qui se révèle dans ses paroles et dans ses œuvres, étonnent les païens ou irritent les fauteurs de l'idolâtrie ou les convertissent. Pour lui, il reste toujours le même : pieux, modeste et humble, souffrant avec résignation et même avec joie, plein de douceur et de charité envers ceux mêmes qui le maltraitent.

Pour ce qui est des faits miraculeux de saint Jean, ils sont très-remarquables, très-surnaturels et très-nombreux. Ne soyons point surpris, du reste, d'en rencontrer presque à chaque page du livre de Prochore ; cet illustre compagnon de l'apôtre a pris à tâche, non pas tant de décrire tous les faits de son Maître, que de relater les principaux miracles de son apostolat. Il omet donc à dessein la plus grande partie de l'histoire de la vie apostolique de saint Jean, pour s'occuper spécialement des prodiges opérés par le saint évangéliste.

Si, dans cette histoire, il est souvent parlé de faits magiques, démoniaques, et, par conséquent, d'expulsions d'esprits méchants, souvenons-nous qu'à l'époque de Jésus et des Apôtres, le démon se trouvait dans la force de son règne ; que ce règne s'étendait parmi tous les peuples païens ou polythéistes ; que cette infinité de faux dieux qu'adoraient les nations, étaient, non point comme se l'imaginent certains savants, des êtres fantastiques ou imaginaires, mais bien autant de démons, usurpateurs des hommages et du culte dûs au seul vrai Dieu :

QUONIAM OMNES DII GENTIUM DOEMONIA, dit le Prophète-Roi.

En effet, tous les Dieux des Nations sont des démons. (Ps. xcv, 5.)

Souvenons-nous que l'extermination ou expulsion générale de ces esprits impurs, qu'on adorait dans tous les temples de la terre, était l'un des principaux objets de la mission des Apôtres, comme le Christ le leur avait dit en termes formels. (Dans S. Marc, xvi, 17 ; dans S. Luc, x, 19.)

L'historien juif, Flavius Josèphe¹, et les historiens païens contemporains, rapportent positivement, en effet, que jamais, en aucun temps, il n'y eut tant d'opérations magiques et démoniaques, qu'à l'époque même de Jésus-Christ et des Apôtres. Ce point a été amplement démontré dans un autre ouvrage, au livre IV de la *Christologie*, c. 4. On peut voir, là même, les preuves, les témoignages authentiques et les faits.

Les manifestations et les autres opérations extra-naturelles des génies infernaux ont été telles de nos jours (1848-1860), qu'elles ont rendu tout à fait plausibles et vraisemblables celles qui eurent lieu aux temps apostoliques. Le savant doit lire les dernières avec le même intérêt et avec la même foi qu'il a lu les premières dans les journaux contemporains et dans les autres feuilles publiques de l'ancien et du nouveau continent.

Il est des esprits critiques, surtout parmi les protestants, qui veulent bien que les Apôtres aient fait une soule de miracles ; mais, lorsqu'on présente à ces mêmes hommes, ces mêmes miracles, accomplis avec tous les signes de l'opportunité, de la convenance et de la dignité, accompagnés des témoignages de la vénérable Antiquité, marqués du cachet éclatant de la Divinité, consignés dans des mémoires historiques, authentiques, qui ont bien autant et plus de valeur que les autres écrits de la main des hommes ; ils ont néanmoins l'air de les dédaigner ; (cela n'est pas surprenant de la part des protestants ; ils trouvent, dans ces mémoires de l'antiquité, la plupart des usages, des coutumes, des traditions catholiques, contre lesquels ils ont eu, dans un temps, la témérité et la sottise de protester;) mais que certains catholiques fassent, sur

¹ Voir Flavius Josèphe, *Antiq. Jud.*, 8, 2, 5, p. 257. Les Talmudistes et les Païens, dans la *Vie de Jésus-Christ* par le Dr Sepp. t. p. 409, 410, etc.

ce point, les incrédules comme les hérétiques, cela ne se conçoit plus. Car l'histoire traditionnelle des Apôtres n'est que l'Evangile en action. Elle n'a rien que de très-analogue à la doctrine et aux faits de Jésus-Christ lui-même.

Quant à cette histoire de saint Jean l'Evangéliste, en particulier, elle est fondée sur les témoignages de la primitive Eglise, lesquels se confirment les uns par les autres. Ainsi, Tertullien a évidemment puisé dans *Prochore* tout ce qu'il dit du martyre de saint Jean, à Rome, devant *la Porte Latine*. Ce père a emprunté au compagnon de saint Jean jusqu'aux expressions mêmes de ce récit traditionnel. *Prochore* n'a pas puisé dans Tertullien : cela est clair ; car les paroles de celui-ci ne sont qu'une mention, qu'une simple indication du fait, tandis que le récit de celui-là est plus étendu, plus circonstancié, et forme parfaitement la trame de l'histoire. Tertullien, comme auteur fort grave et fort ancien (an 175-216), appuie donc par cette citation, et l'authenticité du livre de *Prochore*, et la véracité des faits que ce livre rapporte. Méliton, dès le commencement de son livre *De passione Johannis Evangelistæ*, rapporte également et, par conséquent, confirme aussi le récit de *Prochore*, comme *Prochore* confirme celui de Méliton. Les monuments de ces deux écrivains se trouvent dans le premier volume de *la grande Bibliothèque des anciens Pères*. Craton, philosophe converti par les Apôtres, devenu, depuis, prédicateur de l'Evangile et historiographe ecclésiastique, est cité par Abdias, autre disciple des Apôtres et auteur des *Histoires apostoliques*, (dans lesquelles se sont glissées quelques annotations de copistes, de traducteurs ou de commentateurs, relativement à ce qui est dit de la version latine de ce livre.) Abdias est, à son tour, cité par saint Clément d'Alexandrie, ancien écrivain (170-196) qui a puisé, mot pour mot, dans les *Histoires apostoliques*, le trait d'un jeune chrétien tombé, qui s'était fait chef de voleurs. Les résurrections de morts et plusieurs autres merveilles, opérées par saint Jean et racontées

par Abdias, sont également rappelées par Apollonius, autre écrivain ecclésiastique, fort ancien (140-190). — Le même Méliton et le même Abdias rapportent plusieurs faits semblables : de la sorte, ils se confirment l'un l'autre. De plus, il arrive souvent que le premier raconte ce qui manque dans le second, et que le second relate ce que le premier a omis. Il apparaît ainsi que ces auteurs ne se sont pas copiés, mais qu'ils ont puisé chacun dans divers mémoires qui, évidemment, existaient dès lors, ou bien qu'ils ont appris de la bouche même des témoins oculaires les faits qu'ils ont consignés dans leurs propres écrits. — Les anciens hérétiques, dans plusieurs écrits intitulés : *Les Actes de saint Jean*; *les Voyages de l'apôtre saint Jean*; *les Courses de saint Jean*; *Itinerarium Joannis (continens 2,500 versus)*; *Circuitus Johannis*, attestent pareillement les mêmes choses. Seulement, dans leurs récits, ils ont insinué quelques-unes de leurs hérésies ou erreurs doctrinaires (c'est pour cette raison que leurs livres furent condamnés et proscrits); mais ils n'y ont point inséré d'erreurs historiques, comme l'a très-bien remarqué et constaté le même Méliton, auteur des temps apostoliques, dans son livre *De Transitu B. Mariæ*, et dans celui *De Passione B. Joannis Apostoli*.

Dans le cours des siècles, plusieurs docteurs et écrivains ecclésiastiques, plusieurs évêques et de saints personnages, ont mentionné, cité, commenté et expliqué ces faits traditionnels. Ainsi, saint Augustin, saint Jérôme, saint Grégoire de Tours, saint Ephrem, les Grecs, les Eglises orientales et occidentales, dans leurs divers livres liturgiques, témoignent du respect, de la vénération pour ces traditions, qui, bien qu'elles ne soient pas des écritures canoniques, n'en sont pas moins historiques, et, sous ce rapport, aussi respectables que toutes les autres histoires humaines. C'est ainsi que les considèrent de savants et judicieux auteurs, tant anciens que modernes ; parmi ces derniers, on peut citer le célèbre Perrone, de la Société de

Jésus, actuellement professeur de théologie au collège romain¹.

Elles semblent, à l'utilité et à la gravité des histoires évangéliques et ecclésiastiques, joindre ici le charme de ces pièces d'agrément, destinées à récréer les esprits. Puissent-elles, avec la grâce de notre divin maître Jésus, le Christ et le Fils de Dieu, contribuer à faire renaître, dans les cœurs des fidèles, la foi forte et généreuse des premiers chrétiens !

¹ Un des plus distingués disciples de S. Ignace de Loyola, Ribade-neira, provincial des Jésuites en Espagne, en Toscane, et en Sicile, les rappelle presque toutes, comme authentiques et véritables, dans son bel ouvrage intitulé : *Les Fleurs des Vies des Saints*; ouvrage qui fut très-estimé, qui fut traduit en diverses langues, et qu'on retrouve encore (malheureusement écrit avec un style aujourd'hui suranné) dans un grand nombre de familles chrétiennes, tant des campagnes que des villes.

HISTOIRE
DU GRAND ET ADMIRABLE
SAINTE JEAN
APOTRE ET ÉVANGÉLISTE

LIVRE PREMIER

PREMIÈRE ÉPOQUE DE LA VIE DE SAINT JEAN.
SON SÉJOUR EN JUDÉE.

—.

CHAPITRE I^{er}.

*Salve, salvi vas pudoris,
Vas calestis plenum roris,
Mundum intus, clorum foris,
Nobile per omnia?*

Salut, vaisseau de l'innocence conservée ! Vase rempli de la célestine rosée ! Vase pur à l'intérieur, brillant à l'extérieur, magnifique dans tout son ensemble.
(Anc. hymne du rit rom.)

De l'origine de la parenté de S. Jean. — Sa profession. — Sa vocation à l'apostolat.

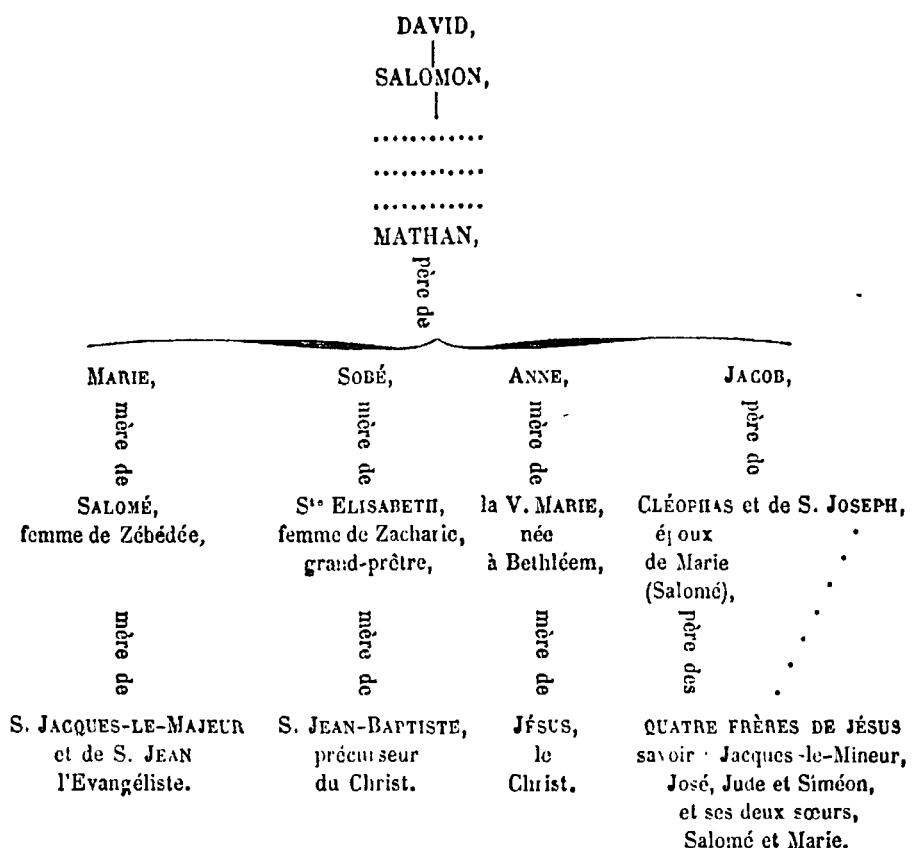
Je publie la vie, aujourd'hui trop ignorée, d'un Apôtre, qui, pour fonder le christianisme parmi les Gentils, entreprit d'immenses travaux, supporta des souffrances sans nombre, de durs combats ; qui, armé de la puissance céleste, opéra, à la vue des peuples étonnés, de grands miracles, des signes et

des prodiges innombrables ; qui renversa dans sa course, le règne de Satan, les superstitions du Paganisme, et établit sur leurs ruines, le Royaume du vrai Dieu et de son Christ ; qui réduisit sous le joug de la foi les vastes régions de l'Asie, y fonda les premières chrétientés ; qui, enfin, rempli de la grâce et de la lumière divines, fut par son éminente sainteté, par la sublimité de ses écrits théologiques, évangéliques et prophétiques, l'un des plus brillants flambeaux de l'Eglise naissante. Dans la seule vie de cet Apôtre l'on voit la preuve démonstrative de notre religion, la pleine réalisation des promesses que le Christ avait faites à ses Disciples ; car il leur avait annoncé qu'*avec de la foi ils feraient les mêmes miracles que lui, et encore de plus grands ; qu'ils auraient une puissance absolue sur toutes les forces de l'Ennemi ; qu'ils chasseraient les démons de tous les lieux*, où jusqu'alors ces derniers régnaien en maîtres et se faisaient rendre les honneurs divins ; qu'ils *anéantiraient l'effet des poisons, guériraient toutes les maladies, toutes les infirmités ; qu'ils transporteraient les montagnes, etc.* ; l'on voit l'invisible et puissante main du Fils de Dieu qui, au moyen du plus faible instrument, arrache le monde à ses habitudes, à ses mœurs, à ses lois, à ses passions, malgré toute sa résistance, et lui imprime un mouvement nouveau, une marche nouvelle et toute contraire à celle qu'il suivait.

L'Apôtre dont je parle, est saint Jean l'évangéliste, le disciple bien-aimé de Jésus, le fondateur des chrétientés d'Asie, et le premier évêque (métropolitain) d'Ephèse. Il était Galiléen d'origine ; il naquit dans la ville de Bethsaïde, située sur la rive septentrionale-occidentale de la mer de Génézareth. Il était fils de Zébédée et de Salomé, et frère puîné de S. Jacques-le-Majeur.

Suivant les traditions de l'antiquité, S. Jean et S. Jacques-le-Majeur descendaient par Salomé, leur mère, de la race de David et de Salomon. Ils étaient les cousins issus de germains

de Notre-Seigneur, de S. Jean-Baptiste et de ceux et de celles qu'on appelait *les frères et les sœurs de Jésus*. — Voici l'arbre généalogique de cette parenté :



Cette généalogie, adoptée par le savant Tirinus (*in Chron.*), a reçu ailleurs ses explications et ses preuves. — Contentons-nous ici de savoir que S. Jean avait l'honneur d'appartenir à la parenté de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

S. Jean exerçait avec son père la profession de pêcheur.

Il paraît qu'avant de s'attacher au Sauveur, il était disciple de S. Jean-Baptiste. Quelques auteurs le prennent pour cet autre disciple avec lequel S. André suivit Jésus-Christ (*Jean 1. 37.*) Il fut proprement appelé avec Jacques, son frère, à être disciple du Seigneur, le jour qu'ils raccommodaient ensemble leurs filets, et peu de temps après la vocation de Pierre et d'André.

Or, Jésus marchant le long de la mer de Galilée, vit deux frères, Simon, appelé Pierre, et André son frère, qui jetaient leurs filets dans la mer, car ils étaient pêcheurs, et il leur dit :

Suivez-moi, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes.

Aussitôt ils quittèrent leurs filets, et ils le suivirent.

De là, s'avancant, il vit deux autres frères, Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, qui étaient dans une barque avec Zébédée leur père, et qui raccommodaient leurs filets, et il les appela.

En même temps ils quittèrent leurs filets et leur père et ils le suivirent. (S. Matth. iv, 18 et suiv.)

Toutefois, Jacques et Jean continuèrent encore quelque temps leur profession. Ce ne fut que quand ils virent la pêche miraculeuse de S. Pierre, qu'ils quittèrent tout pour s'attacher à Jésus d'une manière plus particulière et définitive. Voici comment parle l'Evangile de cette pêche miraculeuse :

« 1. Un jour que Jésus était sur le bord du lac de Génézareth, se trouvant accablé par la foule du peuple, qui se pressait pour entendre la parole de Dieu,

« 2. Il vit deux barques arrêtées au bord du lac, dont les pêcheurs étaient descendus, et lavaient leurs filets.

« 3. Il entra donc dans l'une de ces barques, qui était à Simon, et le pria de s'éloigner un peu de la terre, et s'étant assis, il enseignait le peuple de dessus la barque.

« 4. Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon :

« — Avancez en pleine eau, et jetez vos filets pour pêcher.

« 5. Simon lui répondit :

« — Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais néanmoins, sur votre parole, je jetteai le filet.

« 6. L'ayant donc jeté, ils prirent une si grande quantité de poissons que leurs filets se rompaient.

« 7. Et ils firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans l'autre barque, de venir les aider. Ils y vinrent, et rempli-

« rent tellement les deux barques, qu'il s'en fallait peu qu'elles « ne coulassent à fond.

« 8. Ce que Simon Pierre ayant vu, il se jeta aux pieds « de Jésus en disant :

« — Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un « pécheur !

« 9. Car il était tout épouvanté, aussi bien que tous ceux « qui étaient avec lui, de la pêche des poissons qu'ils avaient « faite.

« 10. Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient com- « pagnons de Simon, étaient dans le même étonnement. Alors « Jésus dit à Simon :

« — Ne craignez point, votre emploi sera désormais de « prendre des hommes.

« 11. *Et ayant ramené leurs barques à bord, Simon, Jacques et Jean quittèrent tout et suivirent Jésus.* (En « S. Luc. c. v, v. 1 et suiv.) »

La vue de ce miracle détermina S. Jean à suivre définitivement Jésus-Christ, en qualité de disciple.

CHAPITRE II.

*Huic in cruce commendavit
Christus matrem : hic servavit
Virgo viri nesciam.*

Sur la croix le Christ lui confia sa mère.
L'apôtre vierge prit sous sa protection cette
vierge sans tache.

Jésus donne à S. Jean et à son frère le surnom de *Boanergès*. — Il aime S. Jean d'un amour de préférence, à cause de sa virginité.

Jésus voyant la foi vive et le zèle ardent des deux fils de Zébédée, leur donna le surnom de *Boanergès*, qui veut dire *enfants du tonnerre*. Il indiquait par là que le feu divin dont leur cœur était embrasé, leur ferait annoncer la Loi de Dieu

sans craindre la puissance des hommes. Ce surnom convenait aussi à S. Jean d'une manière toute spéciale, parce qu'il devait, comme une voix de tonnerre, sortie du sein des nues et des éclairs, révéler les plus sublimes mystères de la divinité de Jésus-Christ, ainsi que nous le verrons plus loin.

S. Jean se trouva avec Jésus-Christ, lorsqu'il guérit la belle-mère de S. Pierre. — Lorsque Notre-Seigneur ressuscita la fille de Jaire, S. Jean eut encore l'honneur de l'accompagner.

C'est le sentiment commun des Pères, qu'il était le plus jeune de tous les Apôtres ; ils ont pensé qu'il n'avait que 25 ou 26 ans, lorsque Jésus-Christ l'appela à l'apostolat. Quelque jeune qu'il fût, il égalait les autres en vertu, en piété, en sagesse et en prudence.

Il était encore vierge, comme le remarque S. Jérôme, et il garda la chasteté toute sa vie¹. Sa conduite pure et sans reproche le faisait honorer et respecter. C'est pour cette raison, ajoute le même Docteur, que le Sauveur eut pour lui une affection particulière, et qu'il fut *le disciple bien-aimé de Jésus*.

Ce saint évangéliste dit, en parlant de lui-même, qu'il était *le disciple que Jésus aimait*. Souvent il ne se donne que ce titre ; ce qu'il fait, non par orgueil, mais uniquement par reconnaissance et par amour pour son divin maître. Son humilité l'empêchait de parler de ses autres priviléges ; mais il ne pouvait taire ce qui faisait son bonheur, ce qui l'enflammait davantage d'amour pour un Dieu qui l'avait tellement distingué

¹ Nous verrons plus loin que S. Jean fut plusieurs fois sur le point de prendre une épouse, mais qu'il céda aux conseils de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui l'engageait à s'abstenir du mariage et à travailler uniquement pour le royaume des cieux. (Voyez l. vi, c. 8.) — S. Ignace P. C. d'Antioche, *ep. ad Philadel.*; S. Epiph., *hér.*, 58; S. Aug., *in Joan.*, *tract. ult.*; *Hist. apost.*, l. 5; S. Jérôme, *adv. Jovin*, l. 1, et les auteurs ecclésiastiques, anciens et modernes, en général, ont dit qu'il a été vierge.

des autres apôtres par une miséricorde toute gratuite. S. Augustin assigne trois principales causes, pour lesquelles Jésus-Christ accordait à S. Jean cette préférence : L'amour du disciple pour son maître ; sa douceur et ses dispositions pacifiques ; sa pureté virginal. Ce père ajoute :

« Le privilége singulier de la chasteté le rendit digne de la préférence de Jésus-Christ, parce qu'ayant été choisi vierge, il restera toujours vierge. »

Tous ses autres priviléges, suivant S. Jérôme, et toutes les grâces dont Dieu le combla, furent la récompense de sa chasteté ; cette vertu lui procura la faveur insigne que lui fit Jésus-Christ sur la croix, en lui recommandant sa mère. Il confia le soin d'une mère vierge à un disciple vierge : *Virginem matrem Virgini discipulo commendavit.*

S. Ambroise, S. Chrysostôme, S. Epiphane, et d'autres Pères ont fait la même observation.

Jésus-Christ voulut que sa mère fut vierge ; que son précurseur et son disciple bien-aimé fussent vierges ; son Eglise veut aussi que les prêtres de la nouvelle loi vivent dans une chasteté parfaite, parce qu'ils touchent et offrent journellement sur le saint autel la chair virginal du Seigneur. Dans le ciel, les Vierges suivent l'Agneau sans tache partout où il va. (*Apoc. xiv, 4.*) Qui peut douter après cela que la pureté ne soit la vertu chérie de Jésus-Christ ? N'est-ce pas de lui qu'il est écrit, *qu'il se nourrit parmi les lys d'une pureté sans tache : Dilectus..... pascitur inter lilia.* (*Cant. ii, 16.*) Car *celui qui aime la pureté du cœur aura pour ami le Roi du ciel.* (*Prov. xxii.*) Une autre cause de la préférence de Jésus pour S. Jean fut la simplicité et l'innocence de cet Evangéliste, lesquelles ne se démentirent jamais, tant il est vrai que la vertu dans la jeunesse a des charmes particuliers pour Jésus-Christ, et qu'elle est toujours suivie des grâces les plus abondantes. Ses premiers parfums embaument ordinairement toute la carrière de la vie.

CHAPITRE III.

*Hic est Christi prædilectus,
Qui reclinans supra pectus,
Hausit sapientiam.*

Il fut le disciple bien-aimé du Christ ; il reposa sur son sein, et y puisa une profonde sagesse, (Hym.)

Jésus accordait à S. Jean des faveurs particulières. — S. Jean assista au sermon de Jésus sur l'Eucharistie, il a rapporté les paroles doctrinales du Fils de Dieu sur le Sacrement de son amour infini.

L'amour du Sauveur n'est jamais stérile ; ses souffrances et sa mort en sont une preuve bien sensible. Comme S. Jean occupait une place distinguée dans son amour, il en ressentit aussi les effets d'une manière spéciale. Indépendamment des grâces intérieures dont il fut comblé, il reçut encore des marques extérieures de la préférence de Jésus-Christ. De là cette intimité et cette familiarité dont son divin Maître l'honora préférablement aux autres Apôtres.

Jésus le choisit avec S. Pierre et S. Jacques pour être témoin de sa transfiguration et de son agonie dans le jardin des Olives. Il voulut à la dernière Cène qu'il eût la tête appuyée sur son sein. C'était la coutume chez les Juifs de manger à demi couchés sur des espèces de petits lits, en sorte que chacun avait la tête sur le sein de celui qui était placé au-dessus de lui. Jésus-Christ accorda à notre saint Evangéliste l'honneur d'être auprès de lui. (Jean, XIII, 25.)

Jean put-il reposer sur le cœur de Jésus, qui était une fournaise d'amour, sans se sentir embrasé de ce feu sacré ? Il rappelle plusieurs fois cette circonstance dans son Evangile, pour faire sentir son bonheur et faire éclater sa reconnaissance.

Les Pères les plus anciens et les docteurs les plus considérables y ont fait une grande attention. Ils y ont trouvé une preuve ou une figure de cette communication spirituelle et ineffable que le Verbe lui a faite de ses lumières. Rempli dans le sein de Dieu des vérités les plus sublimes et des mystères cachés dans le secret de la sagesse, il devait les répandre sur les hommes par son Evangile, son Apocalypse, ses Epîtres et ses autres instructions. Que s'il nous a découvert lui-même cette faveur si particulière, c'est parce qu'il craignait qu'il ne parût s'attribuer ce qu'il avait reçu. Car il ne voulait pas qu'on rapportât à son esprit les mystères divins qu'il nous apprenait, mais à la source d'où il les avait puisés.

Les personnes pieuses reçoivent en quelque sorte la même faveur, lorsque, élevées par la contemplation au-dessus des choses créées, elles ouvrent les yeux de leur âme aux objets invisibles. Dans le sommeil de leurs sens extérieurs, leurs puissances intérieures se fixent sur l'abîme impénétrable de l'amour divin, et puisent avec plénitude à cette fontaine de vie.

S. Jean assista au sermon que Jésus prononça devant les disciples de Capharnaüm au sujet de l'Eucharistie. C'est comme Apôtre et comme Evangéliste, particulièrement initié au profond mystère de l'amour du Fils de Dieu pour les hommes, que ce Disciple bien-aimé a été chargé de transmettre, dans son évangile, aux générations futures le magnifique et touchant enseignement de Jésus-Christ sur un sujet aussi élevé. L'Aigle de la théologie évangélique, loin d'être du nombre des murmurateurs qui, ne comprenant point ce langage, quittèrent la société de Jésus, se joignit à Simon-Pierre pour déclarer que c'étaient *les paroles de la vie éternelle*. Il s'éleva à la compréhension de l'immensité de l'amour du Verbe divin à notre égard, et il s'est fait l'historien et le héraut spécial de cette heureuse *Nouvelle*, laquelle doit éternellement pénétrer le genre humain tout entier de la plus vive recon-

naissance pour le don par excellence du Dieu incarné. C'est pour avoir si bien compris la charité de Dieu envers nous, que désormais S. Jean ne parlera plus que le langage de la charité, dans ses prédications, dans ses discours, dans ses épîtres. Ce sera là son caractère distinctif et dominant. Entrons un instant dans sa narration évangélique, c. vi, et dans la cause des sentiments d'amour qui marqueront toute son existence.

Il commença par rapporter le miracle de la multiplication des pains, qui arriva vers le temps de la Pâque ancienne, et qui figurait le miracle plus grand de la Pâque chrétienne, dont Jésus allait annoncer l'institution.

Le jour d'après cette multiplication merveilleuse, la multitude qui s'était arrêtée de l'autre côté de la mer de Tibériade, cherchait Jésus à Capharnaüm, et l'ayant trouvé au-delà de la mer, Jésus leur dit :

— *En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, c'est-à-dire non dans le dessein de profiter de ces miracles en croyant à ma doctrine et en me regardant comme Celui que Dieu vous a envoyé pour votre salut, mais parce que vous avez mangé du pain, et que vous avez été rassasiés. Travaillez pour avoir, non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera ; car c'est lui que Dieu le Père a marqué de son sceau, c'est-à-dire a muni d'un pouvoir miraculeux tout puissant. Je n'ai fait ce grand miracle que pour vous éléver à la considération de Celui qui l'a fait, et pour que vous cherchiez l'aliment qui peut faire vivre éternellement vos âmes en les unissant à Dieu.*

Ils lui dirent donc : — Que ferons-nous pour opérer les œuvres de Dieu ? Quelle nourriture miraculeuse nous donnez-vous ? Sera-ce un pain céleste, tel que la manne que nos Pères ont mangée dans le désert, suivant qu'il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel ?

Jésus donc leur répondit, en leur exposant de la manière suivante la sublime et consolante doctrine de l'Eucharistie :

— En vérité, en vérité, je vous le dis : Moïse ne vous a point donné le pain du ciel. Mais c'est mon Père qui vous donne le véritable pain du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde.

Ils lui dirent donc : — « Seigneur, donnez-nous toujours ce pain-là. »

Or, Jésus leur répondit : — C'est moi-même qui suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura pas faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. Mais je vous l'ai dit : Vous m'avez vu, et vous ne me croyez point. Tout ce que me donne le Père viendra à moi, je ne le jetterai pas dehors, car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. Or, la volonté du Père qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. Et c'est la volonté de mon Père qui m'a envoyé, que quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour.

Les Juifs donc murmuraient contre lui, parce qu'il avait dit : — Je suis le pain vivant descendu du ciel. Et ils disaient : N'est-ce pas là Jésus, fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment donc celui-ci dit-il : Je suis descendu du ciel ? Jésus donc, répondant, leur dit :

— Ne murmurez point entre vous. Personne ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire ; et je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans les prophètes :

Ils seront tous enseignés de Dieu.

Quiconque donc a ouï le Père et a appris de lui, vient à moi. Non qu'aucun ait vu le Père, si ce n'est celui qui est de Dieu ; celui-là a vu le Père. En vérité, en vérité je vous le

dis : qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Mais voici le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair que je donnerai pour la vie du monde.

Les Juifs donc se disputaient entre eux, disant :

— Comment celui ci peut-il nous donner sa chair à manger ?

Jésus leur dit donc : — En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le resusciterai au dernier jour. Car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Comme le Père qui m'a enroyé est vivant, et que je vis par le Père ; de même celui qui me mange vivra aussi par moi. C'est là le pain qui est descendu du ciel, non comme la manne que vos pères ont mangée, et qui n'en sont pas moins morts. Celui qui mange ce pain vivra éternellement.

Les Juifs, dit S. Jean, redoublaient leurs murmures. Les uns, touchés de ses miracles, admiraient sa promesse et suspendaient leur jugement sur la manière dont il l'exécuterait ; d'autres prétendaient que c'était une chose impossible. Au lieu de dire : comment peut-il nous donner sa chair à manger ? ils auraient plutôt dû dire : comment celui qui a pu de cinq pains nourrir cinq mille personnes, ne pourra-t-il pas nous donner sa chair à manger, quoique nous ne puissions pas le comprendre ? Ses œuvres miraculeuses ne font-elles pas connaître qu'il est plus qu'un homme, et que son pouvoir surpassé celui des hommes ?

Bien loin de se mettre en peine de leurs murmures et de leurs disputes, Jésus confirme encore plus fortement ce qu'il a dit, en leur déclarant, par un double serment, non-seulement qu'il donnera sa chair à manger, mais qu'il est même *nécessaire* de la manger pour avoir en soi la vie éternelle. Son langage, dans cette circonstance, n'est point le langage d'un homme. Un homme aurait-il jamais la pensée et le pouvoir de dire : *Ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang un breuvage..... Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous.* Un homme pourrait-il parler ainsi ? Mais on conçoit qu'un Dieu incarné, auteur de l'éternelle félicité des justes, peut tenir un langage si élevé au-dessus de la conception des hommes. On comprend que cette chair divine et que ce sang divin sont vraiment une nourriture destinée pour nourrir et faire vivre éternellement nos âmes, et procurer même dans la suite, par une heureuse et glorieuse résurrection, l'incorruptibilité et l'immortalité à nos corps : *eos a quibus sumitur, immortales et incorruptibles facit.*

S. Cyrille, l. iv, c. 47, sur ces paroles : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui,* s'exprime ainsi :

« De même que si l'on joint de la cire avec d'autre cire,
« l'une et l'autre n'en font qu'une ; ainsi celui qui reçoit la
« chair de Jésus-Christ Notre Sauveur, et qui boit son sang
« précieux, n'est qu'un avec lui, selon qu'il le dit lui-même ;
« parce qu'il est comme incorporé en lui par cette divine
« communion à son corps ; en sorte qu'il est lui-même dans
« Jésus-Christ, comme Jésus-Christ est aussi dans lui. »

Selon S. Jean-Chrysostôme, « nous sommes mêlés réellement dans une même chair avec Jésus-Christ, en recevant cette divine nourriture qu'il nous a donnée pour marque du grand amour qu'il nous porte, et qui l'a engagé à se mêler tellement en nous par la communion à son corps, que nous ne

fussions plus qu'un avec lui, comme des membres qui sont unis véritablement à leur Chef. »

Après les contestations des Juifs à Capharnaüm, Jésus-Christ a conclu tout son grand discours par où il l'avait commencé. Il affirma et répéta de nouveau, qu'il est lui-même le pain de vie, le pain d'immortalité, dont la manne ancienne n'était que l'image ou la figure prophétique. *Ce fut en enseignant dans la synagogue de Capharnaüm que Jésus dit ces choses. Beaucoup donc de ses disciples, l'ayant entendu, dirent : ce discours est dur, et qui peut l'écouter ? Mais Jésus connaissant qu'ils murmuraient sur ce sujet, leur dit : cela vous scandalise-t-il ? Que sera-ce donc si vous voyez le Fils de l'Homme monter où il était auparavant ?...* La doctrine de Jésus-Christ parut donc choquante à plusieurs même de ses disciples ; ils ne pouvaient comprendre qu'il fallut manger la chair et boire le sang de cet homme pour vivre éternellement. C'est là-dessus que Jésus-Christ leur dit : *Que sera-ce donc... c'est comme s'il eût dit : vous comprendrez bien moins alors comment mon corps, qui sera dans le ciel, pourra servir de nourriture aux hommes sur la terre. Ainsi, comme on le voit, Jésus-Christ ne cherche point à adoucir ce que ces disciples-là trouvaient trop dur dans ses paroles.* Après que plusieurs de ses disciples se furent retirés de sa suite, Jésus dit aux Douze : *Et vous, ne voulez-vous point vous en aller aussi ?* Simon-Pierre au nom des Douze lui répondit : *Seigneur, à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle.*

RÉFLEXIONS DES DOCTEURS.

C'est ici le mystère de la grâce et de l'amour de Dieu. Dieu aime sa créature d'un amour incompréhensible. Entre Dieu et la créature même la plus parfaite, il y a une distance infinie, qu'il est d'une infinie impossibilité à la créature de franchir. Ainsi donc, s'unir immédiatement à Dieu, le voir,

non plus à travers le voile de la création, mais en lui-même c'est pour l'homme, même dans son état de nature entière, une impossibilité infinie. Cependant Dieu appelle l'homme à le voir en lui-même, face à face, tel qu'il est, tel que lui-même il se voit ; il l'appelle à être heureux de son bonheur, à faire éternellement une même société immédiate avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; en un mot, Dieu l'appelle à une félicité infiniment au-dessus de toute créature, non-seulement existante, mais possible. Qui donc comblera l'immense intervalle ? Qui rendra possible à l'homme ce qui lui est naturellement de toute impossibilité ? C'est encore Dieu, par son amour. L'homme ne pouvant monter jusqu'à Dieu, Dieu descendra jusqu'à l'homme par une certaine émanation de sa puissance, de son intelligence et de son amour. Cette ineffable condescendance de Dieu vers l'homme, est ce qu'on nomme la Grâce, don infiniment au-dessus de la nature : car, par la nature, Dieu nous donne nous-mêmes à nous-mêmes, et par la grâce, il se donne lui-même à nous. Cette donation lorsqu'elle est pleine et parfaite, s'appelle gloire. C'est là le Royaume de Dieu, le Royaume du Ciel. La grâce nous élève, nous établit, nous fait vivre dans ce royaume, dans ce monde surnaturel, par la foi, l'espérance et la charité. L'âme de l'homme devait finalement être transfigurée en la gloire de Dieu, son corps devait participer à la gloire de l'âme ; et comme son corps tient à l'univers matériel, cet univers même, devait, par l'homme participer à la gloire de Dieu, et devenir un resplendissement varié de la lumière éternelle.

Le premier homme rompit cette harmonie admirable. Elevé par la grâce jusqu'à Dieu, il tomba par le péché au-dessous de lui-même. Entre lui et Dieu se rouvrit un infranchissable abîme : son intelligence fut obscurcie, sa volonté inclinée au mal, et son corps rempli de passions basses. Au lieu de dominer la créature matérielle pour l'élever jusqu'à Dieu, il fut asservi à elle. L'univers alla se profanant et se prostituant aux

démons : le pain même et le vin furent des attributs de faux dieux.

Ce que l'homme avait rompu, le Fils de Dieu devenant Fils de l'Homme, le renoue, et d'une manière indissoluble. En prenant une âme et un corps comme les nôtres, il unit à la Divinité, en sa personne, et le monde des âmes et le monde des corps. Il devient le centre conaturel de tout. En lui, par lui et avec lui, toute la création se régénère, s'élève au-dessus d'elle-même, se divinise; en lui, par lui et avec lui, Dieu est glorifié dans toutes les créatures, et toutes les créatures en Dieu.

En prenant une âme et un corps, le Fils de Dieu s'est uni en général toute la création et à toute la création. Mais l'homme est une créature libre: il faut qu'il entre librement dans cette union. Mais cette union est au-dessus de la nature humaine; l'homme n'y peut entrer par ses propres forces; il faut que le Père l'attire au Fils, pour y prendre par la foi, l'espérance et l'amour, une existence, une vie surnaturelle et divine. Mais l'homme peut résister à cet attrait; alors il reste dans les ténèbres extérieures. Pour monter au-dessus de soi, l'homme a besoin d'une force au-dessus de la sienne; mais pour descendre, de si haut qu'il puisse être, il n'a qu'à se laisser tomber.

Comme le Verbe s'est uni en général la nature humaine en prenant un corps et une âme semblables aux nôtres, il veut s'unir de même à chacun de nous en particulier; nous donner sa chair et son sang pour nous changer en lui, afin que devenant avec lui comme une même chose, nous entendions de son entendement, nous voulions de sa volonté, nous vivions de sa vie, nous soyons glorifiés de sa gloire. Les merveilles de la nourriture corporelle, il les reproduit plus merveilleuses encore dans la nourriture spirituelle. Il a dit au commencement: que la terre produise des plantes, et les plantes des fruits; et, depuis ce temps, le froment et la vigne se nourrissent de la terre, et l'homme se nourrit du fruit de la vigne et

du froment. Et cette nourriture s'opère par transsubstantiation. Le froment et la vigne changent en leur substance propre la substance de la terre ; l'homme change en sa substance la substance du pain et du vin. Par ce mystérieux changement, la substance de la terre, qui, dans son état naturel, est inerte, insipide, sans couleur, prend une certaine vie, beauté et saveur dans le végétal ; le pain et le vin prennent dans l'homme une vie, non-seulement animale mais raisonnable. La cause de cette surnaturalisation progressive, c'est un principe plus élevé dans la plante que dans la terre, plus élevé dans l'animal que dans la plante, plus élevé dans l'homme que dans le reste. Lors donc que par une transsubstantiation analogue, le pain et le vin sont changés au corps et au sang, non plus d'un pur homme, mais d'un Homme-Dieu, ils participent nécessairement à une vie toute divine, ils deviennent esprit et vie. Et alors ce corps et ce sang, contenant un principe infiniment plus élevé que l'homme, lui étant donnés pour nourriture, ne doivent pas se changer en lui, mais le changer en eux, le faire devenir le corps d'un Dieu, le faire demeurer en ce Dieu, et ce Dieu en lui. Il est alors naturel que ce Dieu le ressuscite au dernier jour, non pour le jugement et la condamnation, mais pour la gloire, mais pour sa gloire, comme étant un membre de son corps.

Les Juifs de Capharnaüm ne soupçonnaient pas la sublimité de ce mystère, ils l'envisageaient, non des yeux de la foi, mais des yeux du corps. Quand Jésus parle de leur donner sa chair à manger, ils n'y voient que la chair d'un homme, la chair du fils de Joseph, une chair morte, mise en lambeaux, et qui, dans ce sens, ne sert de rien ; ils n'y voyaient pas l'Esprit, la Divinité, qui la vivisait d'une vie divine et ineffable. Ils ne pensaient pas que Celui qui nous donne à manger notre future chair et notre futur sang dans le pain et dans le vin, pouvait nous donner sa propre chair et son propre sang sous les formes accidentielles des mêmes éléments. Ses paroles sont

esprit et vie, et eux n'y voyaient que matière grossière et mort.

Elevons nos esprits et nos cœurs. Croyons, mais surtout aimons, et nous concevrons quelque chose à ce mystère. Celui qui aime passionnément veut être toujours avec celui qu'il aime ; et s'il en aime deux, il voudrait être à la fois, avec l'un et avec l'autre. Celui qui aime passionnément voudrait être semblable à ce qu'il aime et se le rendre semblable ; son amour ne connaît point de distance, mais affectionne l'égalité. Celui qui aime passionnément voudrait être dans ce qu'il aime, et que ce qu'il aime fût dans lui ; il voudrait être ce qu'il aime, et que ce qu'il aime fût lui, il voudrait être deux pour s'aimer l'un l'autre, et un, pour s'aimer plus intimement et n'avoir qu'une même puissance, qu'une même intelligence, qu'un même amour, qu'une même vie, qu'une même félicité. L'Eucharistie n'est que ce mystère d'amour. Seulement, Celui qui aime est Dieu, c'est-à-dire quelqu'un qui aime avec une puissance, une intelligence, un amour insinis. Dès lors, tout se conçoit, tout se comprend, même ce qu'il y a d'inconcevable et d'incompréhensible ; car on conçoit, on comprend que cela doit être, puisque c'est Dieu qui aime.

Tel est le grand mystère de l'amour divin, qu'a été chargé de publier et de faire connaître l'Evangéliste S. Jean, en sa double qualité de Disciple Bien-aimé et de héraut spécial de l'insinie charité de Dieu pour les hommes.

CHAPITRE IV.

Leçon d'humilité.

Jésus avait promis à ses Apôtres qu'ils seraient assis sur des trônes pour juger avec lui les douze tribus d'Israël. Assuré de ces hautes dignités, chacun d'eux désirait avoir la première, et ne pouvait consentir à se voir précédé par un autre.

« Les fils de Zébédée, Jacques et Jean, abordèrent donc Jésus, et lui dirent :

« — Maître, nous souhaitons que vous nous accordiez tout ce que nous avons à vous demander. »

« — Que souhaitez-vous que je vous accorde ? leur dit Jésus.

« — Accordez-nous, *dirent-ils*, que, dans votre gloire, nous soyons assis l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. »

Ils demandaient donc pour eux les honneurs des deux premiers rangs. Ils employèrent même, pour obtenir cette faveur, les sollicitations de Salomé, leur mère, comme le rapporte un autre évangéliste :

« Alors la mère des enfants de Zébédée s'approcha de Jésus avec eux, et l'adora, en faisant une demande :

« — Que souhaitez-vous ? lui dit-il.

« Elle répondit :

« — Ordonnez que dans votre royaume, mes deux fils que voilà, soient assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. »

La demande est précisément la même ; la mère a répété ce

qu'avaient dit ses enfants ; ce fut à ceux-ci que Jésus adressa la réponse :

« — Vous ne savez, *leur dit-il*, ce que vous demandez.
« Pouvez-vous boire le calice (de souffrances) que je vais
« boire, ou être baptisés du baptême dont je vais être bap-
« tisé ?

« — Nous le pouvons, lui dirent-ils, nous y sommes dis-
« posés.

« Vous boirez en effet, répondit Jésus, le calice que je vais
« boire, et vous serez baptisés du baptême dont je vais être
« baptisé. Mais, d'être assis à ma droite ou à ma gauche, ce
« n'est pas à moi de vous l'accorder : c'est pour ceux à qui
« cela est destiné par mon Père. Ces places ne seront adjugées
« qu'au mérite du travail et des souffrances, et c'est mon
« Père qui appelle à ce mérite, et par conséquent à ces pre-
« miers rangs. »

« Mais, dit un pieux auteur, l'orgueil trouve toujours l'orgueil sur son chemin. Si, parmi les Apôtres, les uns voulaient primer, les autres ne voulaient pas être primés. Il n'y en eut aucun qui ne se tînt offensé de cette ambitieuse prétention, et en « *l'entendant, les dir furent indignés contre les deux frères Jacques et Jean.* »

Ce fut une occasion pour le Sauveur de leur faire à tous l'admirable leçon que l'on va voir.

Il les fit venir à lui et leur dit :

« — Vous savez que les princes des nations dominent sur
« elles, et que les grands leur commandent avec autorité.
« Vous n'en userez pas de même entre vous ; mais quiconque
« voudra être le plus grand parmi vous, qu'il se fasse votre
« serviteur, et celui qui coudra être le premier parmi vous,
« qu'il soit votre esclave ; de même que le Fils de l'Homme
« n'est pas venu pour être servi, mais afin de servir et de
« donner sa vie pour la rédemption de plusieurs. »

Jésus avait déjà dit plus d'une fois qu'il faut se faire petit

pour devenir grand, que ce n'est que par l'humilité, l'abaissement, la souffrance, que l'on parvient à l'élévation. Cette leçon, qui se trouve répétée dans les paroles qu'il vient de prononcer, n'est pas la seule qu'il y donne. Il y présente encore l'unique motif qui puisse faire désirer légitimement l'autorité, qui est l'utilité des hommes, et le plus noble usage que l'homme puisse en faire, qui est de se consumer, et, s'il le faut, de se sacrifier tout entier pour ceux à qui l'on a droit de commander. Le Sauveur leur rendit plus sensible cette leçon par son propre exemple ; il leur lava les pieds, il leur prodigua ses affections, ses soins, ses attentions, sa vie : il a pu leur dire, parce que sa conduite et ses services en étaient la preuve sensible et perpétuelle : « Je ne suis pas venu pour être servi, mais « pour servir. »

Cependant Jésus ne rejeta pas absolument la constante demande des deux frères et de leur mère ; car il leur accorda en toute circonstance, à eux ainsi qu'à Pierre, les premières places et les rangs de faveur. Dans la cène, Jean fut placé le premier à côté de Jésus, même avant S. Pierre. Ces trois Apôtres furent ceux que le Christ choisit de préférence pour être témoins de la résurrection de la fille de Jaire et de sa propre transfiguration.

CHAPITRE V.

Leçon de douceur.

« Enfin, le temps où il devait être enlevé de ce monde étant arrivé, Jésus, surmontant par un généreux effort toutes les répugnances de la nature, prit la résolution d'aller à Jérusalem. Il envoya devant lui des gens pour annoncer

« sa venue dans les lieux par où il devait passer. Ils partirent
« et ils entrèrent dans une ville de Samarie, pour lui pré-
« parer ce qui était nécessaire. Mais on ne le reçut pas, parce
« qu'on voyait bien qu'il allait à Jérusalem. » Or, aller à Jér-
usalem dans le temps de la Pâque, c'était plus que jamais se
déclarer juif et anti-samaritain. Tel était le motif pour lequel
les Samaritains ne voulaient pas le recevoir.

« Ses disciples Jacques et Jean, voyant cela, » ne purent
souffrir l'affront qu'on faisait à leur maître, et, brûlant du désir
de le venger :

— « Seigneur, lui dirent-ils, voulez-vous que nous disions
« que le feu descende du ciel et qu'il les consume ? »

« Mais Jésus se tournant vers eux, n'approuva point leur
« zèle, il les en reprit en ces termes :

— « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. Le Fils de
« l'Homme n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour
« les sauver. »

« Et ils s'en allèrent en un autre bourg. » (S. Luc. ix.
51.)

Cette saillie de Jacques et de Jean a fait penser que ces deux disciples étaient du nombre des Envoyés, et que, dans leur ressentiment, il pouvait y avoir du personnel. Mais en supposant même que leur zèle n'avait point d'autre objet que la gloire du Sauveur, il fut cependant réprimé. Ces disciples ne connaissaient pas encore l'esprit de l'Evangile, qui est un esprit de douceur, et ils parlaient selon l'esprit de l'ancienne Loi, qui était un esprit de rigueur.

Néanmoins, on voit des traits de rigueur sous l'Evangile, et des traits de douceur sous l'Ancienne Loi. Pierre, par la vertu de sa parole, fait tomber morts à ses pieds Ananie et Saphire. Elisée, bien loin de permettre que l'on fasse du mal aux Syriens, qui étaient venus pour le prendre, ordonne qu'on les renvoie sains et saufs après leur avoir donné à manger. Cela montre que la douceur n'est que la qualité dominante de

la Loi Nouvelle, comme la rigueur l'était de la Loi Ancienne, et qu'ici la règle générale n'est pas sans exception.

Cette leçon du Sauveur ne sera point infructueuse ; dans tout le cours de son apostolat, Jean montrera la plus grande douceur : les actes de rigueur, que l'incrédulité la plus obstinée le forcera quelquefois d'exercer, seront presque à l'heure même tempérés par un esprit de miséricorde et de bienfaisance.

Dans une autre circonstance, ayant vu quelqu'un qui chassait les démons au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, bien qu'il ne fût pas dans la compagnie des apôtres, S. Jean l'en empêcha et lui dit, que puisqu'il ne suivait pas Jésus-Christ avec eux, il ne devait pas s'autoriser du nom de Jésus contre les démons. Toutefois, lorsque S. Jean raconta ce qu'il avait fait, Jésus l'avertit de tenir pour ami celui qui n'était point son ennemi : *ne l'en empêchez point*, dit-il ; *car celui qui n'est pas contre vous, est pour vous.* (S. Luc. ix, 50.)

Il ne faut pas empêcher les faibles de faire le peu de bien qu'ils font, sous prétexte qu'ils ne font pas encore tout le bien que selon nous, ils devraient faire.

CHAPITRE VI.

S. Jean occupe la première place à la dernière cène. — Constance de son attachement pour la personne de Jésus. — Il est le premier des enfants adoptifs de Marie. — Jésus ressuscité lui prédit qu'il survivra à la ruine de Jérusalem.

Nous apprenons de l'Ecriture qu'il y avait une étroite amitié entre S. Jean et S. Pierre : elle avait sans doute pour fondement l'ardeur de leur amour et de leur zèle pour la gloire de leur divin Maître. — S. Pierre, suivant S. Jérôme, dési-

rant connaître celui qui trahirait Jésus, fit signe à S. Jean, qui occupait, dans la dernière Cène, la première place d'honneur à côté de Jésus, de le lui demander. Il n'osa pas faire lui-même la demande, mais il se servit de l'intermédiaire du disciple bien aimé, qui était couché proche du sein de Jésus, et qui avait avec lui une sainte familiarité.

— « Qui est celui dont il parle ? dit S. Pierre à S. Jean.

« Celui-ci s'étant donc penché sur le sein de Jésus, lui dit :

— « Qui est-ce, Seigneur ?

« Jésus répondit :

— « C'est celui à qui je vais présenter du pain trempé ;

« Et, trempant du pain, il le donna à Judas l'Iscariote, fils de Simon. » Cette réponse ne fut entendue que de S. Jean. (S. Luc. xxii. 24.)

S. Jean fut l'un des trois apôtres, que Jésus choisit, pour l'accompagner au Jardin des Olives, et l'assister dans son agonie.

Quand les Juifs se saisirent ensuite de Jésus, les Apôtres s'enfuirent, excepté saint Jean qui ne l'abandonna jamais. S. Ambroise, S. Grégoire, le vénérable Bède, — Baronius et d'autres, disent que, lors de la trahison de Judas, le disciple S. Jean, ne songeant qu'à son Maître, quitta le vêtement de la Cène pascale, sans penser à reprendre ses vêtements ordinaires, s'oubliant ainsi lui-même, et que cet Apôtre était ce jeune homme couvert d'une tunique de lin qui suivait Jésus, et qui, ayant été saisi, laissa aller sa tunique, et se sauva presque nu pour ne pas tomber entre les mains des soldats. Il y a des interprètes qui prennent cette tunique pour un vêtement qu'on portait le soir et pendant la nuit ; et il était nuit alors. Quoiqu'il en soit, si c'était S. Jean, il revint bientôt avec Jésus.

Quelques-uns le prennent pour le disciple qui connaissait le Grand-Prêtre, et qui fit entrer S. Pierre dans la cour de Caïphe.

Il paraît que notre saint Apôtre n'abandonna point Jésus pendant sa passion : du moins, il était sur le Calvaire lorsqu'on le crucifia.

Ce fut là, que le Sauveur mourant lui confia le soin de sa mère, et lui recommanda de l'aimer, de l'honorer, de la consoler, et de pourvoir à ses besoins avec toute la tendresse que la meilleure des mères doit attendre d'un fils chéri.

« Or sa mère, *dit le saint Evangéliste*, et la sœur de sa mère, Marie femme de Cléophas, et Marie-Madeleine, étaient debout au pied de sa croix. Jésus donc, voyant sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère :

« — Femme, voilà votre fils.

« Puis il dit au disciple :

« Voilà votre mère.

« Et depuis cette heure là, le disciple la prit chez lui. »

Jésus pouvait-il donner à son disciple une marque plus certaine et plus honorable de son affection et de sa confiance ?

S. Jean retira Marie dans sa maison et la traita comme sa propre mère. Quoiqu'il eut tout quitté, ainsi que les autres apôtres, il avait néanmoins encore sa demeure, où restait Salomé, sa mère ; c'est là qu'il retira d'abord la Sainte Vierge, à qui la compagnie de cette sainte femme ne pouvait être qu'agréable. C'est là qu'il lui rendit tous les devoirs du fils le plus tendre et le plus respectueux. Marie, de son côté, regardait S. Jean, et le traitait comme si elle eût été sa mère naturelle. Ce privilége fut la récompense du courage de cet apôtre et de sa ferveur dans le service de son divin Maître.

Suivant les Docteurs de l'Eglise, S. Jean, au pied de la croix, représentait tous les fidèles, et, en le donnant pour fils à sa bienheureuse mère, Jésus daignait nous appeler tous ses frères, et, en l'adoptant, Marie nous adoptait tous. Seullement, S. Jean était le premier-né de ses enfants adoptifs. Dieu le

Père a donc voulu, qu'après avoir été la mère de son fils unique, Marie fût encore la mère de l'humanité reconquise, et que, comme Eve a été la cause de la chute du genre humain, ainsi Marie fût l'instrument de la régénération universelle.

Malgré l'extrême douleur dont le saint apôtre était accablé, il resta constamment au pied de la croix ; il vit expirer Jésus ; il était présent lorsqu'on lui ouvrit le côté avec une lance, et qu'il en sortit de l'eau et du sang. On croit aussi qu'il était présent, lorsqu'on descendit son corps de la croix, qu'il aida à ceux qui prirent soin de l'ensevelir, qu'il l'arrosait de ses larmes, et qu'il le baignait avec une dévotion extraordinaire. On peut donc dire qu'il laissa son cœur dans le tombeau où était Jésus, puisque c'était là où se portaient toutes les affections de son âme.

Lorsque Marie-Madeleine et les autres saintes femmes eurent annoncé qu'elles n'avaient point trouvé le corps de Jésus-Christ dans le tombeau, Pierre et Jean y coururent sur-le-champ. Mais Jean qui était plus jeune et plus alerte, y arriva le premier. Comme il avait eu la douleur de voir mourir le Sauveur, il eut la consolation d'être un des premiers témoins de sa résurrection.

Quelques jours après, il alla pêcher avec d'autres disciples sur le lac de Tibériade. Jésus leur apparut sur le rivage, toutefois sous une forme cachée. S. Jean, que l'amour éclairait, le reconnut, et dit à S. Pierre :

— C'est le Seigneur !

Ils mangèrent tous avec lui sur le rivage. Après le repas, Jésus fit plusieurs questions à S. Pierre sur la sincérité de son amour, le chargea du soin de gouverner son Eglise, et lui prédit qu'il terminerait sa vie par le martyre.

Jean était derrière ; Pierre désirant savoir le sort qui attendait son ami, demanda à Jésus ce que ce dernier deviendrait.

« Pierre donc l'ayant vu, dit à Jésus :

— « Et celui-ci, Seigneur, que deviendra-t-il ?

« Jésus lui dit :

— « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne,
« que vous importe ? Pour vous, suivez-moi.

« Là-dessus il se répandit un bruit parmi les frères, que ce
« disciple ne mourrait point. Jésus néanmoins n'avait point
« dit à Pierre :

— « Il ne mourra point.

« Mais :

— « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que
« vous importe ?

« C'est ce même disciple qui rend témoignage de ces
« choses. »

Le Sauveur, pour réprimer la curiosité de Pierre, lui répondit donc que cela ne le regardait point, s'il voulait lui prolonger la vie jusqu'à ce qu'il vînt : ce que la plupart des interprètes entendent de la venue de Jésus-Christ, pour le jugement et pour la destruction de Jérusalem. S. Jean survécut effectivement à cette époque. Néanmoins quelques-uns des disciples, qui ne comprirent point la réponse de Jésus, en conclurent que notre Saint resterait sur la terre jusqu'au jugement général. S. Jean lui-même nous apprend dans son Evangile, qu'on ne pouvait donner ce dernier sens aux paroles de Jésus-Christ.

Un ancien ¹ dit qu'après la Résurrection, Jésus-Christ communiqua le don de science à S. Jacques-le-Juste, à S. Jean et à S. Pierre, qui le communiquèrent aux autres Apôtres. Les trois Apôtres S. Jean, S. Pierre et S. Jacques-le-Majeur, élurent S. Jacques-le-Juste et le Mineur, évêque de Jérusalem.

¹ Clément d'Alexandrie, dans Eusèbe, *Hist. l. 2, c. 1.*

CHAPITRE VII.

Un boiteux guéri à la porte du Temple par S. Pierre et S. Jean. — Ils parlent au peuple et convertissent cinq mille hommes. — Ils sont mis en prison. — Présentés devant le Sanhédrin, ils confessent Jésus-Christ. — Ils confirment les fidèles de Samarie. — Concile de Jérusalem.

Après la descente du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte, S. Pierre et S. Jean étant allés prier au Temple, guérirent miraculeusement un pauvre qui était boiteux de naissance. On les emprisonna tous deux et on ne leur rendit la liberté qu'après leur avoir ordonné de ne plus prêcher Jésus-Christ ; mais les menaces dont cet ordre fut accompagné ne diminuèrent rien de leur zèle ni de leur courage. Voici comment ces faits sont racontés par S. Luc au 3^e et 4^e chapitres des Actes des Apôtres.

1. « Pierre et Jean montaient au Temple pour assister à la « prière de la neuvième heure.

2. « Et il y avait un homme boiteux dès le ventre de sa « mère, que l'on portait et que l'on mettait tous les jours à « la porte du Temple, qu'on appelle la Belle-Porte, afin « qu'il demandât l'aumône à ceux qui entraient dans le « Temple.

3. « Cet homme voyant Pierre et Jean, qui allaient entrer dans le Temple, les pria de lui donner quelque aumône.

4. « Alors Pierre avec Jean, arrêtant sa vue sur ce pauvre, lui dit :

— « Regardez-nous !

5. « Il les regardait donc attentivement, espérant qu'il allait recevoir quelque chose d'eux.

6. « Pierre lui dit : — Je n'ai ni or ni argent ; mais ce que

« j'ai, je vous le donne : Levez-nous au nom de Jésus-Christ
« de Nazareth, et marchez !

7. « Et l'ayant pris par la main droite, il le souleva ;
« et aussitôt les plantes et les os de ses pieds s'affer-
« mirent.

8. « Il se leva à l'heure même, se tint ferme sur ses
« pieds, et commença à marcher ; et il entra avec eux dans
« le Temple, marchant, sautant et louant Dieu.

9. « Tout le peuple le vit marcher et loua Dieu.

10. « Et reconnaissant que c'était celui-là même qui avait
« accoutumé d'être assis à la Belle-Porte pour demander l'au-
« mône, ils furent remplis d'admiration et d'étonnement de ce
« qui était arrivé.

11. « Et comme il tenait par la main Pierre et Jean, tout
« le peuple étonné de cette merveille, courut à eux à la ga-
« lerie qu'on nomme de Salomon.

A cette vue, Pierre et Jean se mirent à enseigner au peuple la doctrine évangélique, à leur expliquer les oracles prophétiques qui avaient annoncé les souffrances du Christ et l'établissement de la nouvelle alliance.

« Or, lorsqu'ils parlaient ainsi au peuple, les prêtres, le capitaine des gardes du Temple, et les Sadducéens sur-
« vinrent,

« Ne pouvant souffrir qu'ils enseignassent le peuple, et
« qu'ils annonçassent la résurrection des morts en la personne
« de Jésus ;

« Et les voyant arrêtés, ils les mirent en prison jusqu'au
« lendemain, parce qu'il était déjà tard.

« Or, plusieurs de ceux qui avaient entendu leurs discours,
« crurent ; et le nombre des hommes fut de cinq mille.

« Le lendemain les chefs du peuple, les Sénateurs et les
« Scribes s'assemblèrent dans Jérusalem,

« Avec Anne le Grand-Prêtre, Caïphe, Jean, Alexandre, et
« tous ceux qui étaient de la race sacerdotale.

« Et, ayant fait venir les deux Apôtres au milieu d'eux, ils
« leur dirent :

« — Par quelle puissance et au nom de qui avez-vous fait
« cette action ?

« Alors ils répondirent :

« — C'est par le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ de
« Nazareth, lequel vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité
« d'entre les morts.

« Lorsqu'ils virent la constance de Pierre et de Jean, con-
« naissant que c'étaient des hommes sans lettres et du commun
« du peuple, ils en furent étonnés. Ils savaient aussi qu'ils
« avaient été disciples de Jésus.

« Et comme ils voyaient présent avec eux cet homme qui
« avait été guéri, ils n'avaient rien à leur opposer.

« Ils leur commandèrent donc de sortir de l'assemblée, et
« se mirent à délibérer entre eux, en disant :

« — Que ferons-nous à ces gens-ci ? car ils ont fait un mi-
« racle qui est connu de tous les habitants de Jérusa-
« lem ; cela est certain, et nous ne pouvons pas le nier.

« Mais afin que le bruit ne s'en répande pas davantage, dé-
« fendons-leur avec menaces de parler à l'avenir en ce nom-là
« à qui que ce soit.

« Et aussitôt les ayant fait appeler, ils leur défendirent de
« parler en quelque manière que ce fût, ni d'enseigner au nom
« de Jésus.

« Mais Pierre et Jean leur répondirent :

« — Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous
« obéir plutôt qu'à Dieu ; car pour nous, nous ne pouvons pas
« ne pas parler des choses que nous avons vues et entendues.

« Ils les renvoyèrent donc avec menaces, ne trouvant point
« moyen de les punir à cause du peuple, parce que tous ren-
« daient gloire à Dieu de ce qui était arrivé ;

« Car l'homme qui avait été guéri d'une manière si mira-
« culeuse, avait plus de quarante ans.

« Après qu'on les eut laissé aller, Pierre et Jean vinrent trouver leurs frères, et leur racontèrent tout ce que les Princes des prêtres et les Sénateurs, leur avaient dit : »

Toute l'Église, dans l'union du même esprit, se mit alors en prière, et conjura Dieu de donner à ses serviteurs la force pour annoncer avec hardiesse sa parole et pour opérer des guérisons et des prodiges. Après cette prière, le lieu où ils étaient assemblés, trembla ; et ils furent tous remplis du Saint-Esprit¹.

Quelque temps après, comme les Apôtres continuaient à prêcher Jésus-Christ et à faire beaucoup de miracles et de prodiges parmi le peuple, S. Jean fut arrêté une seconde fois avec eux, et frappé de verges par les Juifs. (*Act. v, 41.*) On sait quels furent alors les sentiments des Apôtres ; ils s'en allèrent en se glorifiant d'avoir été *jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ*.

Lorsque le diacre Philippe eut, par sa prédication et ses miracles, converti dans Samarie un grand nombre de personnes, le collège des Apôtres envoya S. Pierre et S. Jean² aux Samaritains fidèles, pour leur imposer les mains et leur communiquer le Saint-Esprit. (*Act. VIII, 14.*)

S. Paul étant venu à Jérusalem trois ans après sa conversion, y vit S. Pierre et S. Jacques-le-Mineur. Il paraît que S. Jean était alors absent. Lorsque S. Paul revint dans la même ville, dix ans après, il s'adressa à ceux qui étaient regardés comme les colonnes de l'Église, nommément à S. Pierre et à S. Jean, qui lui confirmèrent son apostolat parmi les Gentils. (*Gal. II, 9 ; Act. XV.*)

¹ L'histoire rapporte que le célèbre docteur Gamaliel, avec son fils Abibas et son neveu Nicodème, reçut le baptême des mains de S. Jean et de S. Pierre.

Photius, c. 117, p. 384, et Till. *Mém.* t. 1, p. 355.

² Les Apôtres regardaient S. Pierre comme leur chef, et S. Jean comme le plus grand d'entr'eux après S. Pierre.

Vers le même temps, S. Jean assista au Concile que les Apôtres tinrent à Jérusalem (an 51), et où il se distingua par son zèle. Il y était considéré comme *une des colonnes de l'Église*. Nous lisons dans S. Clément d'Alexandrie, que tous les Apôtres se trouvèrent à ce Concile. Suivant le même Père, Jésus-Christ, en montant au ciel, préféra S. Pierre, S. Jacques-le-Mineur et S. Jean aux autres Apôtres ; mais il n'y eut jamais la moindre dispute dans le sacré collège pour la prééminence, et S. Jacques fut unanimement élu évêque de Jérusalem. S. Clément d'Alexandrie ajoute que ces trois Apôtres furent particulièrement instruits par le Sauveur des mystères de la Nouvelle Loi, et que les autres recurent d'eux beaucoup de connaissances.

S. Jean fut un de ceux qui s'attachèrent le plus fort à la conversion des Juifs ; il resta longtemps à Jérusalem et sortit de Judée l'un des derniers.

CHAPITRE VIII.

De la maison de S. Jean à Jérusalem.

Durant son séjour en Judée, S. Jean demeurait dans une maison assez spacieuse qu'il avait achetée après la mort de son père Zébédée. Il avait vendu ce qu'il possédait en Galilée et à Jérusalem¹ pour faire cette acquisition, comme il est marqué dans l'épître de S. Evode, évêque d'Antioche².

¹ Nicéphore, Cédrenus, et d'autres auteurs ecclésiastiques témoignent que S. Jean vendit au grand-prêtre Caïphe ce qu'il possédait, et que c'est pour cette raison qu'il était connu du Pontife, lors de la Passion du Sauveur. Or les biens de cet apôtre n'étaient pas par trop modiques, puisque S. Marc, l. 20, nous dit qu'avant son apostolat il prenait des ouvriers à gages. (Voyez Baron., an. 54, c. 21, et l'auteur de l'ancienne tragédie intitulée *Christus patiens*, ap. Gr. Nar. p. 281.

² S. Evodius, epist. *Lumen*, apud Niceph., *Hist.* l. 1, c. 2. — Cepen-

Cette maison, qui était située sur la montagne de Sion, non loin de l'emplacement du Temple, servait de logement à Salomé, sa mère, à la sainte Vierge et à leurs compagnes. Marie y demeura onze ans, depuis la passion de Jésus-Christ, son fils.

C'est dans cette même maison de S. Jean que le Seigneur avait institué la Pâque nouvelle, célébré la Cène mystérieuse, avec ses Disciples ; c'est de là, qu'après avoir dit un hymne d'actions de grâces, ils étaient sortis pour se rendre à la montagne des Oliviers, au petit bourg de Gethsémani. C'est là que, par crainte des Juifs, les Disciples venaient se cacher. C'est encore là que Jésus leur était apparu après sa résurrection, lorsque les portes de ce lieu étaient fermées ; qu'il souffla sur eux et leur donna le Saint-Esprit. C'est là que le huitième jour après, la foi de S. Thomas avait été raffermie. C'est en ce lieu que le Saint-Esprit était descendu, en forme de langue de feu, le jour de la Pentecôte. C'est en ce même lieu que les Apôtres avaient ordonné Jacques-le-Juste pour premier évêque de Jérusalem, et qu'ils avaient élu Etienne avec les six autres diacres.

Cette maison, sanctifiée par tant de prodiges et par la première célébration des saints mystères, fut appelée le *Cénacle*. C'est là que se rendaient d'abord S. Jean et les autres Apôtres lorsqu'ils venaient à Jérusalem.

Ce fut là que mourut la Vierge, comme il est raconté au long dans Méliton, *de Transitu B. Mariæ*. S. Jean quitta alors Ephèse, où il prêchait, et y vint le premier ; il assista Marie

dant on croit assez communément que le cénacle et la maison de Sion appartenaient à S. Jean, surnommé *Marc*, comme nous le verrons dans la vie de cet homme apostolique. Il ne serait pas improbable que S. Jean l'Evangéliste, ayant vendu ses biens de Galilée, eût acheté les bâtiments contigus à ceux que possédaient Jean-*Marc*, et que ces deux maisons réunies eussent été destinées à loger Jésus et ses disciples. — Cela concilierait les traditions, et expliquerait comment la maison de Sion contenait un si grand nombre de personnes.

dans les derniers jours où elle se préparait à aller rejoindre son Fils bien-aimé. Pendant que les autres Apôtres portaient le corps de la Vierge défunte à Gethsémani, S. Jean portait le rameau de lumière devant le cercueil. C'est dans cette maison que, durant trois jours, tous les Apôtres glorifièrent Dieu au sujet de ses merveilles et de son infinie miséricorde envers Marie.

LIVRE SECOND

PREMIER SÉJOUR DE S. JEAN A ÉPHÈSE.

*Intus ardens charitate,
Foris lucens honestate,
Signis et eloquio.*

Au dedans il brûlait du feu de la charité,
Au dehors il brillait par sa sainteté,
Par ses prodiges et par son éloquence.

CHAPITRE I^{er}.

Les Apôtres se partagent l'Univers. — Naufrage de S. Jean¹.

Or, après que Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, fut remonté au ciel, les Disciples se réunirent à Gethsémani, et Pierre leur dit :

¹ C'est le diacre *Prochore*, l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, le compagnon de l'apôtre S. Jean, qui rapporte ce qui suit jusqu'à leur sortie de l'île de Pathmos. — Le *Mémoire* de cet illustre compagnon de S. Jean se trouve dans le premier volume de la *Magna Bibliotheca Patrum* de Marguerin de la Bigne (Paris, 1589, 10 vol. in-fº), et dans la *Maxima Bibliotheca Patrum* (Lyon, 1677, t. II, p. 46); dans le livre publié par Laurent de La Barre : *Historia veterum Patrum* (Paris, 1585, in-fº); dans l'*Auctuarium* de Birch. — L'*Histoire de S. Jean* par Prochore a été insérée avec une partie du texte grec et avec une traduction latine de Castalion dans la 3^e édition du *Catecheseos*, mise au jour par Michel Néander, à Bâle, 1567, in-8º, p. 526. Elle parut également dans le *Recueil ou Orthodoxographa* de G.-G. Grygnœus, Bâle, 1569, t. I, p. 854; — dans la *Bibliotheca Naniana* de Mingarelli (Bona-

« — Vous savez, mes frères, quel commandement nous a laissé Notre-Seigneur, comment il nous a ordonné d'aller dans

niæ, 1783, fasc. II, p. 302); — dans une *Vie de S. Prochore*, en arabe, qu'a éditée Kisten (*Vitæ IV Evangelistarum ex antiquissimo codice Ms. eruta*), Breslau, 1699, in-fº.

Ces mémoires sont suivis en général par les églises de l'Orient, par les Grecs, dans les leçons du Bréviaire et des Offices; par S. Athanase, *in Synopsi*; par le célèbre L. Fl. Dexter, *in Chronico an 94*; par Simon Métaphraste; par Pierre Natalis, évêque d'Equilium, *t. 2, c. 7*; par Bivar, procureur général de l'ordre de Cîteaux, *in Dextrum*, et par un grand nombre d'autres graves auteurs de l'Eglise latine.

Aujourd'hui encore, à Pathmos, au monastère de Saint-Jean, dans les archives, on possède le manuscrit grec de Prochore, intitulé : *Narratio de rebus gestis S. Joannis....*

Les auteurs les plus graves, dit Florentinius, ont suivi Prochorus, et ont même puisé dans son livre des témoignages destinés à confirmer la vérité des dogmes chrétiens. (*Ap. Migne, Encycl. Théol.*, *t. 24, p. 598.*)

Comme quelques critiques modernes ont voulu obscurcir ces mémoires, je rapporterai ici les raisons qu'ils ont alléguées. Elles m'ont paru très-faibles, et m'ont fait penser que ce monument de l'antiquité pouvait être fort précieux. Examinons succinctement toutes ces objections.

I^e Objection. — « Il est dit dans ces mémoires que S. Jean, à la vue des souffrances qu'il devait essuyer dans sa mission d'Asie, ressentit un moment de peine. Cela ne paraît pas digne d'un si grand apôtre. »

Rép. — Cette difficulté est toute résolue dans les notes subséquentes. On y voit que Jésus-Christ avait prévu et prédit la défection momentanée de tous ses apôtres, et que S. Pierre, après sa conversion, serait appelé à les fortifier et à les conduire tous. Que S. Jean ait eu, dans toute sa vie apostolique, un moment de crainte humaine, est-ce une chose étonnante, lorsqu'au temps de la Passion, tous les apôtres abandonnèrent leur maître et que le premier d'entr'eux alla jusqu'à le renoncer? — Ce n'est ici qu'un léger nuage qui ne fit que passer devant cette grande lumière.

II^e Objection. — « Il est dit que, devant la Porte latine, au lieu du martyre de S. Jean, les fidèles construisirent une église. Cela eût été impossible au temps de Domitien. »

Rép. — Il n'est point dit qu'ils construisirent une église, mais qu'ils établirent en ce lieu une assemblée de fidèles, en la mettant sous la protection du nom de S. Jean. C'était simplement une maison convertie en un oratoire, où l'on célébrait les saints mystères. Il y a tout lieu de croire que de riches fidèles qui la possédaient ou qui l'achetèrent, la consacrèrent à ce pieux usage. Les églises ou lieux d'assemblées des premiers chrétiens n'étaient pas autre chose que des édifices particuliers, servant aux réunions des fidèles. Prochore n'a rien voulu dire de plus.

III^e Objection. — « Divers auteurs du quatrième et du cinquième

le monde entier pour y annoncer l’Evangile à toute créature,

» siècles disent incidentellement dans leurs écrits que S. Jean n’a pas
» composé son Evangile à Pathmos, mais à Ephèse. Cela n’est pas con-
» forme au récit de Prochore. »

Rép. — 1^o Les paroles de ces auteurs allégués peuvent aussi bien si-
gnifier, que S. Jean transcrivit, publia, édita, à Ephèse, l’Evangile
qu’il avait composé à Pathmos, lieu où, sans contredit, il devait
avoir plus de temps qu’en Asie. 2^o Plusieurs graves auteurs disent,
au contraire, que cet Evangile fut écrit en cette île, puis copié, trans-
crit et publié à Ephèse. (Voir la note du chap. xv, l. 2.)

IV^e Objection. — Peut-être cet écrit est-il le livre intitulé : *Circuitus Joannis*, qui fut rangé parmi les apocryphes par le décret de Gélase.

Rép. — Ce qui démontre le contraire, c'est que ces Mémoires ne con-
tiennent aucune des erreurs doctrinales de ceux qui corrompaient éga-
lement tous les esprits du Nouveau Testament. D'ailleurs, le livre *Cir-
cuitus Joannis* et les autres de ce genre, rapportaient exactement les
faits des apôtres : la doctrine seule était altérée en certains points. On
ne voit point ici de ces altérations. Du reste les livres même des hé-
rétiques excommuniés étaient véridiques quant au récit des *faits apos-
toliques*.

V^e et VI^e Objections. — « Le style de ces *Actes*, dit Ellies Dupin, est
» d'un Latin ou d'un Grec, et non pas d'un Hébreu. — Enfin l'on y
» trouve les termes de *Trinité* et d'*Hypostase*. »

Rép. — Nous ne savons si Prochore était latin, grec ou hébreu. Ce
que l'on sait, c'est que beaucoup d'hébreux parlaient et écrivaient vo-
lontiers en grec ; t'moin Flavius Josèphe, prêtre hébreu, contemporain
de Prochore. Cet historien juif, ainsi que la plupart des écrivains du
Nouveau Testament, ont écrit en grec, bien qu'ils sussent le latin et
l'hébreu. Le style de Prochore a beaucoup d'analogie avec celui des au-
teurs de ce temps, et particulièrement avec celui de S. Clément de
Rome et même avec celui de Josèphe. Ainsi l'on ne peut rien conclure
de là contre ses mémoires. Quant aux termes de *Trinité* et d'*hypostases*,
quoique rarement employés dans les premiers temps, et notamment
dans Prochore, ils sont plus anciens qu'on ne pense. Les Platoniciens,
anciens et nouveaux, s'en servaient. Dire que ces termes ne furent em-
ployés qu'au cinquième siècle, c'est tout simplement une fausse supposi-
tion. — Si les critiques persistent dans leur hypothèse, nous leur
dirons que, de plus, pour accorder quelque chose à leur opinion, on
serait en droit de penser, que les copistes des siècles postérieurs, voyant
si souvent revenir ces mots : *Au nom du Père et du Fils et du Saint-
Esprit*, abrégèrent l'expression, en mettant les termes de *Trinité* et
d'*hypostase*, dont alors l'usage était devenu plus fréquent.

Il ne serait pas même sans vraisemblance, que ces mémoires, écrits
d'abord à la hâte et sans style, eussent été plus tard retouchés et récrits
avec plus de soin et d'élégance. La substance des faits restait la même,
la forme seule du récit était améliorée. Le fait suivant donne de la pro-
babilité à cette conjecture. Un auteur que je connais, consulta plusieurs
hommes graves sur la manière de présenter ces mêmes traits histori-

et les baptiser au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit¹. Comme nous ne souhaitons rien si ardemment que d'accomplir avec une prompte exactitude les prescriptions du Seigneur, livrons-nous, avec la grâce de la bienheureuse Trinité, mes frères bien-aimés, à l'œuvre que le Seigneur nous a recommandée, car il a dit² : *Je vous envoie comme des brebis parmi les loups ; soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes.* Vous savez, frères, que le serpent, lorsqu'on veut le tuer, expose tout son corps et ne cherche qu'à préserver sa tête. Agissons de même ; acceptons la mort ; quant au Christ, notre Seigneur et notre Chef, ne le renonçons point. Pour les colombes, si on leur enlève leurs petits, elles ne se plaignent point et ne savent point renoncer leur Maître. Vous vous rappelez que notre Seigneur et notre Maître nous a dit : *Que s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi³.* C'est pourquoi, mes frères, de nombreuses tribulations nous sont réservées ; mais des avantages précieux seront le partage

ques : plusieurs lui conseillèrent de donner à ces traditions le style de notre époque. Par ce moyen, le fonds eût été conservé ; la forme seule eût varié, pour l'agrément des lecteurs. Cela eût été fait sans la moindre intention de tromper, et dans la scule vue de rendre le récit plus attrayant. Qui peut assurer que cela n'a pu être fait dans le cours des temps ? — Dans tous ces cas, nous avons toujours le véritable récit des faits apostoliques. Rien, du reste, ne montre que nous n'ayons pas ici les propres paroles de Prochore. Ces mémoires remontent au premier siècle ; car Méliton les cite, Tertulien en a consulté les x^e et xi^e chapitres, et le fait qui s'y trouve est adopté presque mot pour mot par cet ancien auteur et par l'Eglise.

VII^e Objection. — Quant à la difficulté faite au sujet du temple de la Diane d'Ephèse, elle est résolue en son lieu, l. 2, c. 7, et l. 6, c. 4, et devient une preuve de la véracité du livre de Prochore.

L'Eglise orientale a toujours reconnu comme authentiques les Mémoires de Prochore. Comme ce disciple a heureusement échappé aux périls des mers, l'empire des Russies a mis sous sa protection l'un de ses premiers vaisseaux de ligne et l'a nommé *le Prochor.* (Voir le journal Migne, 7 déc. 1854.)

¹ S. Matth., 28.

² S. Matth., 10.

³ S. Jean, 15.

de ceux qui supporteront l'affliction à cause de son saint nom.

Or, Jacques, le frère du Seigneur, prit la parole et dit :

— « Ce sont bien là ses promesses, ô Pierre ; et voici le temps où elles doivent s'accomplir. Vous savez toutefois, mes frères, que j'ai reçu du Seigneur l'ordre de rester à Jérusalem.

Pierre reprit :

Nous savons tous que ces lieux ont été confiés à vos soins, et qu'il ne vous est pas permis de vous éloigner de Jérusalem.

Les Apôtres tirèrent donc au sort¹, et la province de l'Asie échut à Jean. Celui-ci en éprouva de la peine, il poussa un soupir, et se jeta, en versant des larmes, aux pieds de ses frères.

Alors Pierre, le saisissant de la main droite, le releva de terre et lui dit :

Qu'avez-vous fait, mon frère ? Pourquoi avez-vous jeté le trouble dans nos cœurs² ? N'est-ce pas vous que nous vénérons comme le premier de notre société ? N'est-ce pas vous jusqu'ici qui nous avez exhortés et qui avez été pour nous tous un modèle de force et de patience ?

Jean prit la parole et répondit à Pierre en ces termes :

Pardonnez-moi, mon Père ; car en ce moment j'ai éprouvé un grand trouble. L'Asie m'étant échue au sort, j'ai été saisi,

¹ Cette circonstance du tirage au sort, se trouve dans les plus anciens auteurs, Rufin, Socrates, Nicéphore, etc. Elle était répandue universellement. Voyez ce que nous avons dit à ce sujet dans l'*Histoire générale des Apôtres*, en tête de celle de *Saint Pierre*.

² S. Jean, à la vue des afflictions futures que leur avait fait envisager S. Pierre, a pu avoir momentanément un sentiment de faiblesse, comme en eurent les Apôtres et en particulier S. Pierre (Marc, XIV, 71, et Gal., II, 14). Ce dernier fit, dans cette circonstance, ce que Jésus lui avait recommandé de faire à l'égard des Apôtres, ses frères : « *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos : — Et vous un jour, lorsque vous serez converti, ayez soin d'affermir vos frères.* (Luc, XXII, 32.)

comme si j'eusse reçu une nouvelle de mort ; la perspective des dangers de la mer m'a effrayé¹. Je ne me suis point souvenu de la parole de mon Maître qui m'a aimé et qui a dit : *il ne périra pas un cheveu de votre tête*². Maintenant donc, mes frères, pardonnez-moi, et priez pour moi, afin que mon Dieu et mon Seigneur me remette cette faute. Présentement je suis prêt à aller partout où sa bonne volonté m'appellera.

Alors les Apôtres se levèrent tous et se tournèrent vers l'Orient ; Jacques, le frère du Seigneur, fut invité à faire la prière et tous prièrent avec lui.

Ensuite les Apôtres furent envoyés chacun au lieu que le sort leur avait assigné. Chacun fut accompagné, pour le ministère, de quelques-uns des soixante-douze Disciples.

Quant à moi, Prochore, je partageai le ministère de l'Apôtre Jean, auquel je fus associé³.

Nous descendîmes donc de Jérusalem pour nous rendre à Joppé. Là nous demeurâmes trois jours dans la maison d'une veuve du pays, nommée Tabita. Un vaisseau, venu d'Egypte, déposa en ce lieu sa cargaison, et allait passer vers les contrées occidentales ; nous y montâmes dans le but de gagner l'Asie.

Or, lorsque nous fûmes au fond du vaisseau, Jean commença à s'attrister, et me dit :

Mon fils Prochore, de nombreuses tribulations, de grands périls de mer vont nous assaillir ; le Seigneur ne m'a rien ré-

¹ S. Jean avait vu, sans doute, par l'esprit prophétique, ce qui l'attendait sur mer. C'est ainsi que Notre-Seigneur fut lui-même saisi de crainte au jardin des Oliviers, à la vue des prochaines douleurs de sa passion.

² Matth., x, et Luc, XII.

³ Nous avons donc pour garantie de la vérité de ces faits un témoin oculaire. Prochore raconte ce qu'il a vu et entendu, ce qu'il a touché de ses mains. Il rapporte des faits miraculeux auxquels il a participé personnellement, ou du moins assisté de près. Rien n'est plus sûr qu'un tel témoignage.

vélé touchant ma mort ou ma vie ; pour vous, vous serez délivrés du péril de la mer et aucun de vous ne périra. Lors donc, mon fils, que vous aurez échappé aux dangers maritimes, allez en Asie ; entrez dans Ephèse et attendez-y mon arrivée durant trois mois. Si dans cet espace de temps, Dieu permet que j'arrive, nous nous appliquerons ensemble au ministère qui nous a été confié, et nous le remplirons ; que si cet intervalle s'écoule, sans que je vienne, retournez, mon fils, à Jérusalem, vers Jacques, le frère du Seigneur, et faites tout ce qu'il vous commandera.

Jean, mon maître, me tenait ce discours vers la onzième heure environ. Il s'éleva aussitôt une tempête qui brisa le vaisseau et le mit en pièces ; nous demeurâmes dans les dangers du naufrage depuis la onzième heure du jour, jusqu'à la troisième veille de la nuit : chacun avait saisi une rame ou un débris de navire, afin d'échapper à la nage. Par un effet de la miséricorde de Dieu, les vagues de la mer nous jetèrent tous à l'exception de Jean, sur les rives de Séleucie, vers la sixième heure du jour. Nous étions en tout, quarante-deux personnes. Lors donc que nous fûmes ainsi jetés sur les côtes, nous demeurâmes étendus à terre durant un long espace de temps ; l'excès du froid, de la crainte et de la fatigue, nous avait comme privés de sentiment et de vie. Nous étant ensuite mis en marche, nous entrâmes à Séleucie ; et, comme nous avions tout perdu dans le naufrage, et que nous n'avions rien à manger, nous demandâmes du pain, et nous apaisâmes notre faim. Alors ceux qui avec moi avaient été jetés sur le rivage, s'élevèrent contre moi et me firent mille reproches :

— « Quel est, me disaient-ils, cet homme qui était avec « toi ? C'est un magicien : par ses maléfices il a fait périr le « navire, afin d'enlever nos biens et de partir : pour toi, tu es « son associé, un magicien semblable à lui. C'est pourquoi, « ou tu nous livreras ce malfaiteur, ou nous ne te laisserons « point sortir en liberté de cette ville ; car tu es un homme

« digne de mort : découvre-nous où est ce malfaiteur ; nous « qui étions dans le vaisseau, nous voici tous ici ; il est le seul « qui soit absent ; » en même temps ils soulevèrent contre moi tous les habitants de la ville, en leur persuadant la même chose.

Ils me saisirent donc et me jetèrent en prison ; le lendemain ils me traduisirent devant le Gouverneur de la ville. Celui-ci, m'interpellant durement, me dit :

— D'où êtes-vous ? Quelle est votre religion ? Quels sont vos moyens d'existence ? Quel est votre nom ? — Dites-nous cela, avant que nous vous appliquions à la torture.

Prochore : — Je lui répondis :

— Je suis du pays des Hébreux ; je suis chrétien¹ de religion ; mon nom est Prochore. Le naufrage m'a jeté en ce lieu ainsi que mes accusateurs.

Le Gouverneur. — Comment êtes-vous tous arrivés ici sains et saufs, tandis que votre compagnon est seul absent ? Certainement, comme ceux-ci l'attestent, vous êtes des magiciens, et vous avez sur mer commis ce maléfice ; puis, afin que personne ne vous soupçonnât et ne vous imputât ce crime, vous vous êtes trouvé seul avec les matelots. Votre compagnon s'est emparé du butin et s'est en allé. Ou bien encore, parce que vous êtes des malfaiteurs et des gens coupables de plusieurs homicides, la vengeance divine a permis que votre compagnon pérît, et que vous seul fussiez sauvé, pour être dans cette ville livré au supplice. Déclarez donc, sans hésiter, si votre compagnon a péri, ou s'il a échappé au péril ?

Prochore. — Je vous ai répondu sur ce que vous m'avez demandé ; je vais vous dire ce qui est à ma connaissance. Et d'abord, quant à ce qui me concerne, je ne suis pas magicien, mais chrétien et disciple du Christ. Or, le Christ Notre-Sei-

¹ De bonne heure, on donna aux disciples du Christ le nom de *chrétiens*. — Voyez *Actes des Apôtres*, c. xi, v. 26.

gneur, avant de remonter au ciel, a donné à ses disciples un ordre conçu en ces termes : *Allez dans le monde entier, et préchez l'Erangile à toute créature, et baptisez toutes les nations qui auront voulu croire, etc.* Or, après son ascension au ciel, ses apôtres assemblés en un lieu, tirèrent au sort les provinces, où chacun d'eux devrait se rendre pour y prêcher l'évangile. L'Asie étant échue à Jean, mon maître, qui était avec nous dans le vaisseau, il en ressentit beaucoup de peine, et, comme il se refusa alors à ce que le Saint-Esprit demandait de lui, il lui fut révélé que, parce qu'il avait péché, il aurait à souffrir l'affliction d'une tempête. Lorsque nous fûmes montés dans le vaisseau, il me prédit avec exactitude tout ce que nous allions essuyer, et il me prescrivit, lorsque je serais à Ephèse, de l'y attendre jusqu'au troisième mois ; ajoutant que s'il survivait à ces épreuves, il reparaitrait dans cet intervalle, afin d'accomplir le ministère que le Seigneur lui avait confié ; que si dans cet espace de temps il ne reparaisait point, j'eusse à retourner dans mon pays. Mon maître n'est donc pas un magicien, mais un Élu du Seigneur, rempli de l'Esprit-Saint, un prophète de vérité, très-fidèle et très-ferme dans la foi de Jésus-Christ.

Un certain *Selemnis*, qui venait d'arriver d'Antioche, m'ayant entendu faire ce récit en toute simplicité, parla pour qu'on me rendît la liberté, et ils me laissèrent aller.

Dès lors, je sortis de Séleucie, et après 40 jours de marche j'arrivai en Asie, dans un village situé sur le bord de la mer. Rencontrant par hasard un fossé, j'y entrai pour me reposer après ces nombreuses tribulations. J'y demeurai quelque temps, lorsque sortant ensuite, j'aperçus une grande tempête, qui jeta un homme sur le rivage de la mer. Je m'empressai d'aller à lui, de lui prêter secours ; comme j'avais un peu auparavant éprouvé les dangers de la mer, j'étais ému de compassion pour cet homme ; car je ne savais pas encore que ce fût Jean. Je m'approchai de lui, et lui prenant la main, je le relevai ; il

me reconnut, et moi-même enfin je le reconnus aussi ; nous versions beaucoup de larmes en nous embrassant. Nous rendions des actions de grâce à Dieu, qui est plein de miséricorde envers tous les hommes, et qui est seul tout-puissant pour les sauver de tous les périls. Nous restâmes quelque temps sans nous parler, par l'effet de l'extrême joie que nous ressentions. Jean, revenant à lui-même, se mit à raconter les choses qui lui étaient arrivées, comment Dieu l'avait constamment sauvé, lorsque durant quarante jours et quarante nuits il était tour-à-tour balotté sur les flots de la mer et jeté sur les rivages¹. De mon côté je lui fis le récit de tout ce que j'avais souffert.

¹ Dieu permit que l'Apôtre fut ainsi jeté d'île en île, afin qu'il eût occasion d'annoncer Jésus-Christ sur divers points de la Méditerranée. Pendant l'espace de quarante jours, à chaque fois qu'il s'embarquait dans le but de rejoindre son disciple, il eut à essuyer sur mer quelque tempête. Ce fut après avoir abordé différentes côtes et évangélisé plusieurs villes maritimes, qu'il échoua enfin providentiellement au lieu où se trouvait son compagnon.

Bollandus, au 24 janv., p. 566, § 4, et d'autres graves auteurs (a), disent, conformément à ce récit, que ce fut un naufrage qui jeta d'abord S. Jean à Ephèse. S. Irénée dit que cet Apôtre y fit depuis sa résidence ordinaire. L. III, c. 5. Les autres Pères le regardent comme l'auteur de l'ordre épiscopal à Ephèse et dans toute l'Asie. (Pallad., *de Vita Chrisost.*; Baron., 101, n. 11 et an. 109, n. 53; Tertull. *in Marc.* l. 4, c. 5; S. Jérôme, *in catal.*, c. 9.

(a) S. Polycrate, évêque d'Ephèse et Simon Métaphraste, dans les *Actes de S. Timothée*, font l'un et l'autre mention de ce naufrage de S. Jean.

Métaphraste cite comme témoins S. Irénée de Lyon, l. 3, c. 1 et 11; et la tradition commune de l'Orient. (Ap. Boll., 24, *Junuarii die*, p. 568, n. 7 et p. 566, n. 4.

CHAPITRE II.

Saint Jean et Prochore se mettent au service d'une maîtresse de bains.

— L'un est chargé de l'office de chauffeur et l'autre de celui de ver-seur d'eau.

Quelques esprits, ignorant la nécessité de combattre et de souffrir, imposée aux Apôtres, et comparant ces premiers planteurs de la foi à nos évêques qui sont les cultivateurs et les conservateurs de leur plantation, se scandaliseront peut-être de tant de travaux et de peines, de tant de violences et d'opprobres, mêlés de gloire, supportés par les premiers Envoyés de Jésus-Christ. — Que ces esprits faibles et dépourvus des vraies notions de l'Evangile, sachent donc bien, que, *si le Maître a été persécuté, maltraité, calomnié, bafoué, etc., les Disciples devraient aussi endurer les mêmes peines et les mêmes humiliations.* — *Je lui apprendrai combien il lui en faudra souffrir pour mon nom,* disait Jésus en parlant de S. Paul. Cet Apôtre, en effet, essuya les plus dures épreuves. Qu'on lise ce qu'il a lui-même écrit de ses ignominies et de ses luttes de toute espèce. Souvent il fut traqué, l'ipidé, fouetté, traîné sur les places, etc.: *Nous sommes,* disait-il en parlant de lui-même et de ses collègues, *comme les balayures de ce monde, TANQUAM PURGAMENTA HUJUS MUNDI.* Que dirai-je des autres Apôtres? Tous s'exposèrent volontairement à des traitements semblables, à toutes les injures et à la mort la plus ignominieuse comme la plus cruelle.

Tout cela devait prouver la vérité de leur prédication, en même temps que mériter la gloire immense qui a rejailli sur leur laborieux mystère et sur leurs successeurs dans l'épiscopat. L'honneur sublime de l'épiscopat plonge ses racines dans

les humiliations profondes de la Passion du Christ et dans celles de l'apostolat primitif.

Cette réflexion préliminaire, vu les idées de notre époque, devait être faite avant d'aborder le récit touchant des maux volontaires qu'embrassèrent notre saint Apôtre et son illustre compagnon. Ecouteons maintenant Prochore :

Nous quittâmes le rivage de la mer et nous entrâmes dans le village, où l'on nous donna du pain et de l'eau. Après avoir bu et mangé, nous nous mêmes en route pour Ephèse¹. Entrés dans cette ville, nous nous arrêtâmes sur la place de Diane, à l'endroit où était un bain appartenant au premier du lieu ; nous dirigeons nos pas vers un homme, appelé Dioscorides. Cependant Jean me faisait des recommandations et me disait : — Mon fils Prochore, ne faites connaître à personne de cette ville, ni pourquoi nous sommes venus ici, ni qui nous sommes, jusqu'à ce que Dieu nous ait manifesté sa volonté, et révélé ce que nous aurons à faire ; seulement, ayons confiance dans le Christ, notre Seigneur.

Pendant qu'il me parlait, nous voyons une femme romaine, appelée *Roméca*, d'une forte complexion, et qui avait la location du bain. Elle était stérile. Confiante dans ses forces physiques, elle avait coutume de battre rudement les esclaves qu'elle avait loués pour le service des bains, et aucun de ces mercenaires n'était en état de lui faire de la peine. Sortie du bain, et nous ayant yus assis isolément et le visage baissé, cette femme nous prit pour des hommes de nulle considération, pour

¹ Origène, Tertullien, Eusèbe, S. Grégoire de Nazianze, S. Jean Chrysostôme, les Actes du Concile d'Ephèse, etc., attestent que l'apôtre S. Jean vint prêcher l'évangile en Asie et particulièrement à Ephèse. (Baron. an. 44, c. 29).

« Il habita en personne l'Asie, dit S. Chrysostôme, pays où ancienne-
ment toutes les sectes de philosophes se réunissaient pour philoso-
pher : *corpore autem habitavit Asiam, ubi antiquitus omnes philo-*
sophorum sectæ philosophantæ sunt. Il ajoute que l'Apôtre y triompha
des démons, dont la puissance était formidable en ces lieux. » (Hom.
1, in Joan.)

des mendians, et, pensant que nous lui serions utiles et que nous la servirions gratuitement, elle dit à Jean :

— O homme, d'où êtes-vous ?

Il répondit :

— Je suis étranger.

Elle reprit :

— De quel pays ?

Il répondit :

— De la Judée.

Roméca : — Quelle religion suivez-vous ?

Jean : — Je suis chrétien.

Roméca : — Comment êtes-vous venu dans ces lieux ?

Jean : — J'ai essuyé un naufrage, selon qu'il a plu au Seigneur ; et la tempête m'a fait enfin aborder sur ces rivages.

Roméca : — Alors voudriez-vous être à mon service, et me chauffer le fourneau des bains ?

Jean répondit qu'il le voulait bien ¹.

Elle me prit en même temps, et me dit :

— Vous êtes notre frère.

— Celui-ci, ajouta-t-elle, m'est également nécessaire pour verser de l'eau.

Elle nous fit entrer dans les bains, puis elle chargea Jean de chauffer la fournaise, et moi, de verser l'eau. Elle nous donnait trois onces de pain chaque jour, et elle nous promettait pour l'année les vêtements qui nous seraient nécessaires. Or, c'était le quatrième jour de notre entrée ; Jean se tenait au fourneau, ne s'acquittant pas de sa fonction avec beaucoup

¹ Se souvenant de la parole du Christ qui lui avait dit : *que celui qui veut être le premier, se fasse le serviteur de tous...*, S. Jean voulut, en commençant son apostolat, pratiquer cette divine leçon, et se soumettre volontairement aux plus bas emplois : il se fit littéralement le serviteur de ceux qu'il venait appeler à la lumière de l'Évangile. Par ces humiliations volontaires il mérita l'une des premières places du royaume de Jésus-Christ, qu'il avait fait solliciter par Salomé, sa mère.

d'habileté ; Roméca entra et se prit à le heurter et à le frapper violemment, en ajoutant de durs reproches ; s'étant ensuite un peu calmée, elle lui fit des menaces moins fortes, l'exhorta à mieux faire son service, puis elle sortit.

Quant à moi, Prochore, du lieu où je versais l'eau, j'entendis tout ce qu'avait dit Roméca, les coups et les traitements inhumains qu'elle avait fait endurer à mon maître ; j'en avais le cœur extrêmement ému. Je gardais néanmoins le silence, je ne proférai aucune parole ; mais mon maître connut par révélation que j'étais attristé à son sujet ; il me dit :

— Mon fils Prochore, parce que j'ai eu un sentiment d'hésitation, et que j'ai éprouvé une grande peine, lorsque l'Asie m'échut en partage, j'ai essuyé sur mer un naufrage, et j'ai été cause que vous l'avez enduré, vous et les gens qui étaient avec moi ; j'ai été, durant quarante jours, en butte à la furie des flots, jusqu'à ce que mon Dieu, mon Seigneur et mon Maître, contre qui j'ai péché, a bien voulu me faire aborder la terre. Et vous, vous vous laissez ébranler par les quelques injures d'une femme ? vous laissez votre esprit en proie à de vaines tentations ? Retournez à la charge qui vous est imposée, et remplissez-la avec soin. Notre-Seigneur Jesus-Christ, le créateur de toutes choses, a été souffleté, flagellé par sa créature, et notre Maître, plein de bonté, a été pour nous un Modèle de patience, afin que, nous trouvant dans de semblables souffrances, nous fussions pleins de courage et de force : il a de plus ajouté l'exhortation à l'exemple :

— *C'est par la patience¹, nous a-t-il dit, que vous possédez nos âmes.*

¹ C'est d'après les exemples de Jésus-Christ et de ses Apôtres que les Saints ont pratiqué cette vertu. A leur imitation, ils n'ont laissé échapper aucune démonstration extérieure d'impatience. Au contraire, dans leurs paroles, dans leurs actions, et dans l'air de leur visage, ils donnaient des marques d'une grande tranquillité d'esprit, et ils réprenaient tous les mouvements qui pouvaient y être opposés. Ils acceptaient toutes choses et toutes sortes d'occasions de souffrance et d'hu-

Lorsque Jean eut dit ces paroles, je retournai à l'ouvrage que m'avait prescrit Roméca.

Celle-ci vint de nouveau, et nous demanda si nous avions quelque besoin corporel ?

Jean : — Pour ce qui est de la nourriture et des vêtements, nous en avons suffisamment, et nous nous appliquons avec soin à l'œuvre que vous nous avez confiée.

Roméca : — Comment se fait-il donc que tout le monde vous accuse d'être des hommes inutiles ?

Jean : — C'est que nous n'avons jamais exercé ce métier ; et c'est pour cela qu'il nous est difficile, en commençant, de faire toutes choses comme il convient ; mais, en continuant, nous deviendrons habiles. Car tous les artisans n'exercent pas de prime abord leur métier avec toute la perfection et sans se tromper.

Sur ces paroles, la femme sortit.

Or, dès le commencement, le démon s'était emparé de cette femme, et, sous sa ressemblance, il entrait vers nous, puis il se mit à frapper Jean, à l'accabler de coups et d'injures, disant :

— Je t'ai commandé cet ouvrage, et tu as tout perdu ; je ne puis plus te souffrir ; allume, allume ce fourneau, afin que je te jette au milieu !

Cet Esprit de malice, saisissant en même temps le manteau, dont il était couvert, il menaçait Jean en ces termes :

— Je vais t'arracher honteusement la vie ; sors d'ici, je ne puis endurer que tu me serves davantage !

Alors Jean, connaissant en esprit que c'était un démon qui habitait dans ces thermes, invoqua le nom de Jésus et le chassa sur le champ.

miliation, comme envoyées de la main de Dieu, pour leur bien ; ils les embrassaient avec joie et les supportaient de même, parce que c'était la volonté de Dieu. Car la Providence permet quelquefois que des hommes, animés d'un esprit de Satan, exercent à la patience les serviteurs de Jésus-Christ.

Or, un matin, la Romaine entra, et dit de nouveau à Jean :

— On dit que vous ne vous acquitez pas bien de votre fonction, mais je sais qu'on dit cela afin que je vous chasse et que je vous laisse aller en liberté ; or, désormais vous ne pouvez me quitter ainsi. Si vous tentez de vous en aller, je vous priverai par force de l'un de ces membres qui vous sont nécessaires.

Jean ne contredit nullement ces paroles. Alors, cette femme, observant la patience de cet homme, le voyant doux et débonnaire, se prit à le frapper, à s'emporter de colère :

— Tu ne fais pas voir, dit-elle, que tu es mon esclave ; mais tu te comportes en homme libre ? Que dis-tu ? Reconnais-tu ton état de servitude ? Réponds-moi présentement.

— Oui, répartit Jean, nous sommes vos serviteurs ; je suis chauffeur, et Prochore est chargé de verser l'eau.

Dans ce même temps, la femme romaine était liée à un avocat, qu'elle alla consulter ; elle lui dit :

— Autrefois, mes parents m'avaient laissé des esclaves, après avoir fui durant plusieurs années, ils viennent d'être retrouvés ; mais j'ai perdu les titres de leur acquisition, pourrai-je les renouveler, maintenant que ces esclaves me sont revenus ?

— S'ils ne refusent pas, dit l'avocat, de reconnaître qu'ils vous ont été laissés comme esclaves par vos parents, vous pouvez, eux présents et disant : *nous sommes vos esclaves*, renouveler vos titres.

Jean, ayant par révélation, connaissance de cela, me dit :

— Mon fils Prochore, vous saurez une chose : la femme que nous servons, a le projet de nous demander et de nous faire déclarer si nous sommes ses esclaves : que si nous le reconnaissions, elle tient des témoins dignes de foi, tout préparés à attester notre déclaration. Elle nous assujettira à son

service par titre authentique et fera de nous ses esclaves. Ne vous attristez point de cela, mon fils, mais réjouissez-vous, au contraire, de ce que nous sommes dignes de souffrir des affronts pour le nom du Christ.

Jean me parlait ainsi, lorsque la Romaine entra, saisit Jean par la main, et se mit à le frapper.

— Esclave fugitif, dit-elle, pourquoi, lorsque ta maîtresse arrive, ne courres-tu pas au-devant d'elle, et ne lui donnes-tu pas de dignes marques de respect ? Tu penses, fuyard, être libre ! mais tu es rétabli au service de ta maîtresse.

En même temps elle le soufflait, pour lui inspirer de la crainte et le faire acquiescer à ses volontés.

— Ne me répondras-tu point ? disait-elle : n'es-tu pas mon esclave ?

— Je vous ai déjà dit, reprit Jean, que nous sommes vos esclaves : Nous sommes chargés, moi de chauffer le fourneau, et Prochore de verser l'eau.

— Esclave fugitif, répéta la Romaine, de qui es-tu l'esclave ?

— De qui voulez-vous, reprit Jean, que nous nous disions les esclaves ?

— Dites, s'écria-t-elle : nous sommes vos serviteurs.

— Nous vous l'avons déjà dit, repartit Jean ; et nous sommes prêts à reconnaître, encore par écrit, que nous sommes vos serviteurs.

— Oui, je veux, dit elle, que cela me soit ratifié par déclarations faites devant trois témoins.

— Ne tardez point, répondit Jean ; aujourd'hui, si vous l'ordonnez, nous ferons ce que vous avez dit.

Cette femme, aussitôt, nous prenant avec elle, se rendit en face du Temple de Diane, et, en présence de témoins, elle demanda qu'on lui passât un écrit conforme à nos déclarations, ensuite elle nous fit entrer l'un et l'autre à son service. — Or maintenant, parlons des bains eux-mêmes.

CHAPITRE III.

S, Jean ressuscite Dioscorides et Th'on, suffoqués par le démon. — Il chasse cet esprit nuisible, des lieux qu'il infestait de sa présence.

Lorsqu'on jeta les fondements de ces bains, voici ce qui arriva, dit-on, par un effet de la tromperie des démons : Par les suggestions de ces esprits malfaisants, on plaça dans les fondations une jeune fille encore vivante, qu'on coucha sur le ventre et qui y mourut ; on bâtit ensuite les bains (ou thermes) sur ce fondement, persuadé qu'on était, qu'à cause de cette victime, l'entreprise de ce vaste édifice serait heureuse. Tout le contraire arriva. Car le diable séjournait en ce lieu, et à cette occasion il trompait les hommes : trois fois dans l'année il suffoquait dans ces bains, ou un jeune homme ou une jeune fille¹.

Or, dans la suite, un homme de la ville d'Ephèse, nommé Dioscorides, avait observé pour lui-même le temps et le jour, où cela avait coutume d'arriver. Il avait un fils d'une beauté remarquable, âgé de dix-neuf ans, auquel le démon tendait des embûches et voulait ôter la vie, sans égard pour l'époque accoutumée. Pour moi, entrant avec ses serviteurs, je portais le vaisseau de mon emploi. Alors un démon impur, se précipitant tout-à-coup, suffoqua le jeune homme, et le laissa mort sur la place : ses domestiques effrayés se prirent à pleurer et à pousser des gémissements ; ils sortirent en disant : — Hélas ! insortunés que nous sommes ? que ferons-nous ? notre maître est mort !

¹ On sait qu'il suffoqua pareillement les sept premiers maris de Sara, épouse du jeune Tobie. Dieu lui a laissé un certain pouvoir de nuire, qu'il limite à sa volonté.

La Romaine, ayant appris cet événement, délia les rubans de sa tête, elle s'arrachait les cheveux, elle poussait les plus grands cris de douleur :

— Malheur à moi, infortunée ! s'écriait-elle : que vais-je dire à mon maître Dioscorides ? O Grande Diane d'Ephèse, venez à notre secours ! déployez votre puissance en faveur de ce jeune homme frappé de mort ; nous tous, hommes et femmes d'Ephèse, nous reconnaissons que vous gouvernez toutes choses, et que vous faites de grands prodiges ; prêtez maintenant l'oreille aux prières de votre servante, et rendez-nous le fils de votre serviteur, afin que tous ceux qui ont confiance en vous, sachent que vous opérez de nouvelles merveilles ; ressuscitez-nous ce jeune homme et rendez-le vivant à son père, délivrez-nos familles, car vous êtes une véritable déesse, et nul d'entre les dieux n'est plus puissant que vous.

Bien qu'elle s'arrachât les cheveux, et qu'elle se fût livrée à ce deuil depuis la troisième heure jusqu'à la neuvième, on ne recevait aucune consolation au sujet du défunt ; il s'était assemblé une foule nombreuse qui tantôt plaignait le jeune homme, et tantôt compâtissait à la douleur de la femme romaine.

Pendant que ces choses se passaient ainsi, Jean quitta son emploi pour venir me parler :

Prochore mon fils, me dit-il, comment parle-t-on de cet événement ?

Mais la Romaine, nous ayant aperçus nous entretenir ensemble, vint avant que j'eusse dit un seul mot de réponse, saisit Jean et lui dit :

— Fuyard que j'ai fait arrêter, j'ai découvert les maléfices que tu as employés depuis le jour où tu es entré au milieu de nous. Tu es cause que la Grande Diane m'a abandonnée. Donc, ou tu me rendras le fils de mon maître Dioscorides, ou je vais à l'instant t'ôter la vie.

Jean. — Quel accident, Madame, vous est-il arrivé ? faites-le moi connaître ?

Enflammée de fureur, la femme se mit à le souffleter et à lui dire :

— Méchant serviteur, prompt à la nourriture et lent à l'ouvrage, tous les habitants d'Ephèse, ne savent-ils pas ce qui est arrivé, et toi, tu viens à moi, pour me railler, pour me montrer ta satisfaction, pour faire semblant, en ma présence, que tu ignores ce qui est arrivé, que tu ne sais pas que le fils de Dioscorides, mon maître, est mort dans les bains ?

Sur cela Jean se sépara d'elle, sans ressentir de la peine de ce qu'elle lui avait fait, et, après s'être arrêté quelques moments, il entra dans les bains, chassa l'esprit immonde, et par la vertu de Notre Seigneur Jésus-Christ, il rappela dans son corps l'âme du jeune homme. Il sortit ensuite des thermes, tenant le jeune homme par la main, et, se présentant devant la femme romaine, il lui dit :

— Recevez maintenant le fils de votre maître !

A cette vue, effrayée et frappée de stupeur, elle tomba évanouie et comme sans connaissance et sans vie. Or, Jean la prenant par la main, la releva doucement. Le spectacle d'un si grand prodige la tenait dans un tel état d'épouvante, qu'elle continuait à demeurer immobile comme une pierre, et, après l'espace d'environ deux heures, revenue à elle, elle n'osait regarder le visage de l'apôtre, mais remplie d'une extrême confusion, elle pensait en elle-même et se disait : — comment regarderai-je la face de cet homme, moi qui l'ai rendu mon esclave, lorsqu'il ne l'était point; moi qui ai menti en sa présence : il ne méritait pas d'être frappé, et incessamment je l'ai battu ? Malheureuse, que ferai-je ? O mort, je t'appelle, viens et délivre une infortunée !

Alors s'évanouissant pour la seconde fois, elle retomba à terre. Jean l'ayant vue ainsi changée, la prit par la main et la releva, en la munissant du signe de la sainte Croix. Revenue à elle, elle se jeta aux pieds de l'Apôtre, pleurant et disant :

— Je vous supplie humblement, dites-moi qui vous êtes ; je suis assurée que vous êtes un Dieu ou le fils d'un Dieu, ô vous qui opérez de si grandes merveilles !

Jean lui dit : — Je ne suis ni un Dieu ni le fils d'un Dieu, mais je suis le disciple du Seigneur Jésus-Christ, le fils du Dieu vivant. Je me suis reposé sur son sein, et j'ai appris de lui les mystères que je vous annonce ; si vous croyez en lui, vous serez sa servante comme je suis son serviteur.

Alors Roméca, la rougeur au front, le cœur saisi d'une crainte respectueuse, dit à l'Apôtre :

— Je vous conjure donc, ô homme de Dieu, de me pardonner tout ce que j'ai fait à votre égard, les coups, les indignes traitements, les injures, dont je vous ai accablé si méchamment ; pardonnez-moi aussi les faux témoignages que j'ai eu le malheur d'employer contre vous ; car j'ai assuré que vous étiez mes esclaves.

Jean : — Croyez au Père, au Fils et au Saint-Esprit, et vos crimes vous seront pardonnés.

Roméca : — Je crois, ô homme de Dieu, tout ce que j'entendrai de votre bouche.

Or, une foule nombreuse s'était réunie en ce lieu. Cependant un homme de la famille de Dioscorides était accouru lui annoncer la nouvelle de ce que Jean venait de faire ; il lui raconta comment son fils était mort dans les bains ; de quelle manière Jean l'avait ressuscité, il lui parla de la foule nombreuse qui environnait son fils rendu à la vie.

Dioscorides avait à peine entendu parler de la mort de son fils, que, saisi d'une peur subite et le cœur serré d'un effroi excessif, il expira sur-le-champ.

Le porteur de la nouvelle revint donc aux bains, où Jean enseignait et où se trouvait pareillement le fils de Dioscorides.

— Hélas ! s'écriait-il, mon maître, Dioscorides, est mort ! Entendant une si fâcheuse nouvelle au sujet de son père,

Théon, le fils de Dioscorides, se lève aussitôt, quitte l'Apôtre et court chez son père. Arrivé à la maison, il trouva son père déjà mort et étendu à terre. Il est dans un deuil immense ; il revient vers Jean, et se jette à ses pieds :

— O homme de Dieu ! lui dit-il, vous qui m'avez rappelé de la mort à la vie, je vous en supplie, venez à mon secours ; car mon père, à la nouvelle de ma mort, est mort lui-même aussitôt ; ne permettez pas que l'excès de ma douleur m'oblige à quitter de nouveau cette vie que vous m'avez rendue.

— Ne vous troublez point, ô Théon, lui dit Jean avec son extrême douceur ; car la mort de votre père sera pour lui et pour vous une cause de vie.

En même temps, prenant Théon par la main :

— Allons maintenant, lui dit-il, chez votre père Dioscorides.

Ils étaient suivis de la femme romaine et d'une grande multitude de personnes qui étaient dans le deuil et dans les pleurs.

Théon introduisit Jean auprès de son père. L'Apôtre prit la main du mort en prononçant ces paroles :

— Dioscorides, je vous le commande, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, levez-vous !

Et au même instant Dioscorides ressuscita.

Or, la multitude nombreuse de ceux qui étaient présents, à la vue d'un si grand prodige, se mirent à louer les grandeurs de Dieu ; quelques-uns d'entre eux disaient qu'il était magicien ; d'autres, qui pensaient plus sainement, alléguaien que les magiciens n'ont pas la puissance de ressusciter des morts.

Dioscorides, ressuscité d'entre les morts et revenu à lui-même, dit alors à Jean :

— O homme de Dieu, est-ce vous qui avez rappelé mon fils de la mort à la vie ?

— Ce n'est point moi qui l'ai ressuscité, répondit Jean, mais

c'est le Christ, fils de Dieu, qui prêche par ma bouche.

Dioscorides, se jetant en même temps aux pieds de l'Apôtre :

— Que faut-il que je fasse, dit-il, pour que je sois sauvé, et que je devienne le serviteur du Christ, fils de Dieu?

— Croyez, répondit Jean, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et recevez le baptême.

Dioscorides répliqua :

— Nous voici, mon fils et moi ; nous remettons entre vos mains tout ce que nous possédons¹.

— Je n'ai pas besoin de ces biens, ni moi ni mon Dieu, répondit Jean.

Ils furent dès-lors les disciples de Jean.

Or, l'Apôtre leur faisait des instructions : — Dieu qui est unique, qui est souverainement miséricordieux, a envoyé, disait-il, son fils sur la terre : il naquit de la vierge Marie, il souffrit, il mourut, il fut enseveli et il descendit aux enfers, pour en retirer ceux qui lui furent fidèles ; vainqueur de la mort, il ressuscita le troisième jour, et, après sa résurrection, pendant quarante jours, il nous apparut, à nous autres qui sommes ses Apôtres ; il mangea et but avec nous, il nous donna le commandement d'aller dans tout l'univers annoncer l'évangile, il nous a donné puissance sur toutes choses, le pouvoir de guérir toutes les maladies, de ressusciter les morts, de chasser les démons, et de baptiser les hommes en rémission de leurs péchés. Il a accordé cette puissance, non pas à nous seulement, mais encore à ceux qui, au moyen de notre prédication, croiront en lui, principalement à ceux qui, embrassant notre ordre, exercent comme nous, le

¹ Dans les Synaxaires orientaux, dans le Ménologe de l'empereur Basile et dans divers monuments de l'église de Constantinople (*Apud Bolland. 28 maii*), nous trouvons le nom de *Dioscorides* qui, après avoir, par ses discours converti plusieurs Romains, est incarcéré pour Jésus-Christ, puis jeté dans une fournaise enflammée, pour avoir refusé de sacrifier aux idoles.

ministère évangélique avec ardeur et dévouement ; quant à ceux qui ne croiront pas, ils seront condamnés.

Lorsque Jean eut fini de parler, Dioscorides et son fils s'approchèrent de lui, pour le prier de les baptiser.

Jean leur dit :

— Que Dieu vous reçoive, vous et votre fils !

Pendant qu'il parlait, la femme romaine apporta les titres qu'elle avait fait faire pour nous constituer ses esclaves, elle les rendit à l'Apôtre, mon maître, et, là même, en notre présence, elle les déchira. Ensuite Jean baptisa Dioscorides, dans sa maison, ainsi que Théon, son fils, et la femme romaine, notre hôtesse.

Puis nous sortîmes de la maison de Dioscorides pour aller au lieu des bains, où nous avions été esclaves ; le maître de cet établissement, Dioscorides, avait bien changé notre condition. Jean entra et chassa de tout le territoire le démon malfaisant, qui avait suffoqué Théon.

Cela fait, Dioscorides nous ramena chez lui, et, les tables étant dressées, nous rendîmes à Dieu des actions de grâces, nous mangeâmes et nous bûmes, et nous restâmes avec lui jusqu'au soir.

CHAPITRE IV.

S. Jean met en pièces l'idole de Diane.

Le lendemain matin, toute la ville d'Ephèse célébrait l'une des fêtes de Diane ; l'idole de cette déesse profane était exposée au haut du Temple.

La Diane d'Ephèse, qui était en même temps l'Hécate des régions souterraines, était représentée sous la forme d'une femme, avec un nombre considérable de mamelles, une cou-

ronne en forme de tour sur la tête, les pieds enveloppés dans des bandelettes, le corps et les bras couverts d'animaux bizarres. Elle avait trois têtes : une de cheval à la droite, une de chien à la gauche, et une de sanglier au milieu. Cette représentation exécutée d'après l'ordre de la déesse elle-même, à qui le vrai Dieu ne permettait pas de prendre une forme plus honnête, n'offrait à l'esprit que l'idée d'un génie mauvais, d'un démon. Aussi, cette divinité, selon les païens, présidait aux enchantements, à la magie ; elle fut mère de la magicienne Circé et de Médée. Ses adorateurs, s'étant convertis à Jésus-Christ, brûlèrent leurs formulaires magiques, au milieu de la ville d'Ephèse. Ces traités avec le diable, ces livres secrets étaient si nombreux qu'on en brûla pour 45,000 francs de notre monnaie.

Jean se dirigea vers cet endroit, monta, et se mit du côté droit de l'idole ; pendant que les hommes de la ville étaient vêtus d'habits blancs pour la cérémonie des sacrifices, Jean portait les vêtements grossiers dont il était vêtu dans le service des bains. A cette vue, les Ephésiens, indignés et emportés de colère, prirent des pierres pour les jeter contre lui ; mais, par un effet de la puissance divine, celles qu'ils voulaient lancer sur Jean, se détournaient et allaient frapper la statue de Diane, de sorte que cette idole fut mutilée presque tout entière. Voyant que pas même une pierre n'avait atteint Jean, ils grinçaient les dents ; quelques autres, à la vue de ce fait, se prenaient à rire.

CHAPITRE V.

S. Jean exhorte les Ephésiens à la foi. — Il les convertit en opérant sous leurs yeux trois grands miracles.

Après la mutilation de l'idole, Jean adressa la parole aux Ephésiens :

« — Habitants d'Ephèse, dit-il, pourquoi êtes-vous assez insensés pour solenniser les fêtes des démons, tandis que vous abandonnez le culte du vrai Dieu, auteur et créateur de tout l'univers¹ ? »

Or Dieu protégeait, en ce moment, son Apôtre, et le défendait contre la fureur des Ephésiens, et ceux-ci ne pouvaient porter les mains sur lui.

¹ Tels étaient en effet, les dieux de l'Asie et de l'Europe païennes. Il est étonnant que l'un des plus beaux siècles du Christianisme, siècle toutefois précurseur et peut-être préparateur d'une époque d'excessive incrédulité, il est étonnant, dis-je, que ce siècle de grandes lumières ait comme ressuscité toute l'idolâtrie ancienne, et en quelque sorte glorifié de nouveau les faux dieux. Le génie, la science et les arts, travaillèrent comme de concert à cette renaissance. Des chrétiens, c'est-à-dire des serviteurs du vrai Dieu consacrèrent leur beau talent à reproduire les représentations de ces esprits impurs, qui étaient autrefois les dieux des nations. Quelle indigne profanation, quel coupable abus des magnifiques dons que la Providence avait départis à ces Chrétiens! Le monde catholique se voyait avec étonnement au milieu des pompes païennes. Peut-être l'incrédulité du siècle suivant a-t-elle été la conséquence ou le châtiment d'une telle prostitution. — Pourquoi la jeunesse des écoles a-t-elle été saturée de la science mythologique, sans qu'on lui ait bien fait comprendre ce que c'était que toute cette séquelle de fausses et immondes déités païennes? Cette jeunesse savait-elle que cette grande *Diane d'Ephèse*, que ce *divin Apollon*, que cette *sage Minerve*, que ce *redoutable Jupiter* des anciens Polythéistes, n'étaient qu'autant de princes des démons, ravisseurs des hommages et des adorations dûs au seul vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre?

Jean leur disait :

— Votre déesse, la voilà brisée et détruite par vous-mêmes au moyen des pierres que vous vouliez me lancer ; réunissez-en maintenant les pièces et rétablissez-la comme auparavant, ou bien, si elle a quelque pouvoir, priez-la de venger sur moi l'affront dont je suis l'auteur, ou de faire quelque prodige qui me montre que c'est une déesse ; autrement reconnaissiez qu'elle n'a aucune puissance.

A ces paroles, les Ephésiens, pleins d'un extrême dépit, voulurent de nouveau lui lancer des pierres, mais ces pierres revenaient sur eux-mêmes, et ils se frappaient ainsi les uns les autres.

Voyant que le démon leur inspirait cette fureur et qu'ils se tuaient mutuellement, Jean leur dit :

— O Ephésiens, pourquoi sévissez-vous ainsi contre vous-mêmes ? Cessez enfin, et considérez la puissance redoutable du vrai Dieu, que vous avez provoqué et irrité contre vous-mêmes par votre fanatisme ; car vous avez regardé comme une folie la parole qu'il vous a apportée pour votre salut. Cessez donc, et réfléchissez attentivement.

Alors, se tournant vers l'Orient, il leva les mains au ciel, et, poussant un soupir, il dit :

— Seigneur Jésus-Christ, qui châtiez avec indulgence et miséricorde, montrez à ces hommes que vous êtes le vrai Dieu, et qu'il n'y en a pas d'autre que vous !

Il dit : et il se fit un grand et épouvantable tremblement de terre, dans lequel périrent plusieurs hommes.

A la vue du prodige qui venait de s'opérer, les autres se prosternèrent aux pieds de Jean, et lui dirent :

— Seigneur, nous vous en prions, faites revenir à la vie les hommes qui sont étendus morts en ce lieu, et nous croyons au Dieu que vous nous annoncez.

— Ephésiens, vous avez le cœur appesanti et dur pour croire au Dieu unique et véritable, je sais que lors même que

ces morts ressusciteraient, votre cœur s'endurcirait encore, comme s'endurcit le cœur de Pharaon à la vue des signes et des prodiges.

Néanmoins, ces hommes continuaient à le conjurer ; ils étaient prosternés en terre priant l'Apôtre pour ceux qui avaient péri.

Alors Jean, accédant enfin à leurs vœux, leva les yeux au ciel, gardant le silence, poussant des soupirs et versant des larmes :

— Seigneur Jésus-Christ, dit-il, vous qui êtes éternellement le vrai Dieu avec votre Père, qui êtes descendu sur la terre pour sauver le genre humain, exaucez les prières de votre serviteur qui crie vers vous, pardonnez les péchés de ce peuple, et faites que ceux qui sont morts en ce lieu, ressuscitent, afin qu'ils connaissent que vous êtes le Dieu véritable, et qu'ils croient en vous qui m'avez envoyé ; accordez enfin à votre serviteur de leur annoncer avec confiance votre parole.

Le serviteur de Dieu, Jean, ayant dit ces paroles, le tremblement de terre cessa, et les hommes, qui étaient étendus morts, se levèrent, et, se prosternant, ils adorèrent Jean. Mais cet Apôtre commença à les instruire touchant l'unité de la divinité du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, qu'ils devaient adorer. Il leur enseigna qu'il y a trois personnes divines et une seule substance, et il leur parla de plusieurs autres choses, que nous omettons d'écrire dans ce livre¹.

¹ L'Historien de S. Jean omet, comme on le voit, la plupart des discours et des faits ordinaires de cet Apôtre, pour ne relater que les grands prodiges de son maître, les plus capables de confirmer et de démontrer la vérité de la foi chrétienne.

CHAPITRE VI.

S. Jean guérit un estropié. — Il est visité par la S^e Vierge. — Des sept églises d'Asie fondées par cet Apôtre.

Lorsque Jean eut cessé de parler, Dioscorides lui fit accueil et nous conduisit chez lui. Après avoir passé un peu de temps dans sa maison, nous sortîmes pour aller à un lieu, dit *le rempart de la ville*. Là, nous rencontrâmes un homme boiteux depuis douze ans, ses membres étaient contractés, et son infirmité l'avait en quelque sorte paralysé. A la vue de Jean, cet homme se mit à crier avec force :

« — Ayez pitié de moi, Jean, l'apôtre du Dieu vivant ! »

Or Jean, le prenant par la main, et reconnaissant qu'il avait la foi, lui dit :

— Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, levez-vous !

Et aussitôt l'estropié se leva sain et sauf.

Le disciple Prochore ne raconte que les principaux faits prodigieux du séjour de l'apôtre S. Jean à Ephèse ; il omet les actions ordinaires du saint évangéliste, qui cependant seraient pour nous d'un grand intérêt. Il ne dit point quels événements se passèrent alors dans l'empire romain ou dans l'Asie ; il ne touche pas même ce qui concerne Apollonius de Thyane, le magicien, l'antagoniste de notre Apôtre, ni ce qui regarde les hérétiques et les philosophes païens, ennemis de la doctrine évangélique.

Ce fut durant le séjour de S. Jean à Ephèse que la sainte Vierge vint visiter cette ville, et y demeurer quelque temps,

comme le rapporte le concile d'Ephèse, dans une lettre écrite au clergé de Constantinople¹.

Car, après les devoirs de sa charge apostolique, S. Jean s'occupait, en premier lieu, du soin de la très-sainte mère du Christ. Après l'avoir assistée et servie pendant tout le temps qu'il était resté en Judée, il n'avait pas cessé, depuis qu'il était allé exercer le ministère de la prédication parmi les peuples, de communiquer avec Elle ainsi qu'avec Salomé, sa mère. Vers cette époque, Marie, accompagnée de ses parentes, était donc venue voir le Disciple bien-aimé de Jésus. Elle l'encourageait par ses discours à soutenir généreusement pour Dieu les durs combats que lui livrait le monde et que lui suscitait le démon. Qui pourrait dire les grâces et les faveurs célestes que reçut, durant ce temps-là, l'Apôtre de Jésus-Christ, vivant et conversant avec Marie qui était la mère du Sauveur, en même temps que la sienne ? Quels saints entretiens ! quelles lumières ! quelles splendeurs ! que d'excellents mystères ! que de beaux traits de la vie du Christ, n'enseigna-t-elle pas à cet Apôtre ? Que celui-ci dut se sentir éclairé et enflammé de l'amour divin, en entendant les paroles brûlantes et sacrées qui sortaient de la bouche de la Vierge par excellence ! avec quel respect, avec quelle humilité servit-il celle qui était la mère du Verbe incarné ! Quelle douce consolation n'éprouvèrent-ils pas l'un et l'autre, pendant la durée de cette précieuse entrevue ! Cela est plus aisé à concevoir qu'à exprimer.

Durant les deux ans et demi que Marie demeura en Asie-Mineure, pour éviter la persécution d'Hérode et pour travailler aussi à la conversion des Gentils, elle s'occupait de prier Dieu

¹ « *Quare et Nestorius impiae hæreses instaurator, in Ephesiorum civitate, quam Joannes Theologus et Sacra Virgo Deipara Maria quandoque incoluerunt, constitutus, a Sanctorum Patrum et Episcoporum cœtu ultro se ipsum ab alienans.... sacræ Synodi sententia, divinoque SS. Patrum judicio condemnatus, omnique sacerdotali dignitate exutus est.* » — (Act. Ephes., t. 2, c, 26, édit. Peltan.)

en faveur des ouvriers évangéliques, elle guérissait les infirmes, et son seul regard délivrait les énergumènes.

Il est marqué dans la *Chronique de Dexter, anno 37*, que lorsqu'elle apparut à S. Jacques, en Espagne, au-dessus de la colonne de Saragosse, elle était accompagnée de S. Jean, le théologien, et que celui-ci y fut transporté en esprit.

Le même récit se trouve écrit dans un ancien monument de Tolède, dans la chronique de Julien, archevêque de la ville, et dans les notes de Bivarius.

Un grand nombre de fidèles qui s'étaient enfuis de Jérusalem et de la Palestine, pour échapper à la persécution, venaient la trouver et lui offraient leurs services et leur maison ; mais la Reine des fidèles les remerciait tous, et elle habitait avec quelques femmes honnêtes qui vivaient dans la retraite.

C'était vers l'année 44^e de Jésus-Christ. S. Jacques-le-Majeur venait de partir d'Espagne. Il s'embarqua pour l'Italie, et de là pour l'Asie, prêchant toujours l'Evangile. Il parvint enfin heureusement à Ephèse, il vint trouver la sainte Vierge et se jeta à ses pieds, et, versant des larmes de bonheur et de joie, il la remercia humblement avec une profonde affection des inestimables faveurs qu'il en avait reçues. La divine Marie le releva aussitôt de terre, en l'avertissant qu'il était prêtre, mais qu'elle n'était qu'une servante inutile, et se mettant à genoux, elle lui demanda la bénédiction. L'Apôtre S. Jacques resta quelques jours avec la sainte Vierge et son frère S. Jean, et leur raconta tout ce qu'il avait fait en Espagne. — Au moment de son départ, Marie lui annonça que les jours de son pèlerinage allaient finir, qu'il glorifierait Jésus-Christ par son martyre ; elle lui promit de l'assister dans ce moment solennel, elle consola et fortifia cet Apôtre par des paroles de vie éternelle. Brûlant du désir du martyre, S. Jacques reçut la bénédiction, et ayant pris congé en pleurant de son frère Jean,

il partit d'Ephèse pour Jérusalem, où *Hérode le fit mourir par l'épée*. (Act. XII, 1.) L'assistance que Marie accorda à cet Apôtre et à S. Pierre, qui était sur le point d'être conduit au supplice, comme l'avait été S. Jacques, est décrite dans la *Vie divine* de la sainte Vierge. Tout y est d'accord avec la chronologie et l'histoire.

Après que, par la mort d'Hérode, Marie eut fait cesser la persécution, l'Evangile se répandit non-seulement dans la Galilée et la Judée, mais encore à Ephèse, par le moyen de S. Jean, qui y prêchait. La divine Vierge instruisait aussi dans les villes voisines, elle opérait de grands prodiges, elle délivrait les possédés, guérissait les malades, secourait les pauvres et les nécessiteux dans leurs maisons et dans les lieux où elle les recueillait ; elle avait également chez elle des plantes médicinales, pour ceux qui étaient dans le besoin, avec du pain et des vêtements pour les secourir, surtout elle prenait soin des moribonds, les guérissait, les consolait et les éclairait. Le fruit de sa grande charité pour les âmes destinées au ciel fut si abondant, que plusieurs volumes ne suffiraient pas à le raconter. Il serait difficile de dire aussi la fureur qu'en éprouva Satan, dont l'empire était détruit tous les jours par cette femme prédestinée. Ainsi l'apostolat de S. Jean se trouva-t-il puissamment secondé par la présence de Marie, mère du Sauveur.

Depuis que S. Jean prêchait la doctrine évangélique en Asie, il avait fondé sept églises dans sept villes principales, savoir : Ephèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Philadelphie, Sardes et Laodicée. Il ordonna des prêtres et des évêques pour administrer les sacrements aux chrétiens de ces villes. S. Polycarpe, S. Méliton, sont deux des plus illustres évêques ordonnés par S. Jean. Cette province, semblable naguère à une forêt inculte, obscure, peuplée de bêtes sauvages, était déjà changée en un jardin délicieux et arrosée des bienfaisantes

rosées du ciel ¹. Mais le démon, cet ennemi des hommes, fut jaloux de cette gloire de l'Eglise naissante, il redoubla d'efforts pour arrêter ces progrès de l'Evangile, et il se servit à cette fin de la puissance séculière, comme nous le verrons ci-après.

CHAPITRE VII.

Le démon du temple d'Ephèse, qui s'était déguisé sous la forme d'un soldat, est chassé par la conjuration du Saint, et le temple s'écroule.

— Voyage de S. Jean à Jérusalem. — Il assiste au premier concile. — Il sert la S^{te} Vierge. — Il revient à Ephèse.

Le démon, qui habitait dans le temple d'Ephèse, voyant les œuvres de Jean, considérant que cet Apôtre avait détruit son idole, et qu'ensin il était lui-même chassé de la ville, prit la forme et la ressemblance d'un soldat, muni de ses papiers, s'assit dans un lieu élevé et à découvert, et se prit à jeter de hauts cris et à pleurer.

Or, deux soldats passaient en cet endroit. Voyant un homme, revêtu du costume militaire, pleurer et pousser des cris de détresse, ils s'approchèrent de lui, et lui dirent :

¹ Il paraît que S. Jean est allé prêcher chez les Parthes, nation qui disputait alors aux Romains l'empire du monde, car sa première *Epître* a été quelquefois citée sous le nom de Parthes par S. Augustin (*Qu. ev.*, t. 2, c. 59), et par quelques autres auteurs. (*Estius*, in *1 Joan.*, p. 1250.) *Till., Mém.*, t. 1, p. 533.

La tradition des Indiens est, disent les Jésuites, qu'il a aussi porté l'Evangile dans leur pays.

Après avoir fondé dans les voluptueuses contrées de l'Ionie et de la Phrygie sept églises, modèles parfaits de toutes les vertus, il étendit ses soins jusque sur la Perse où dominaient alors les Parthes. Il illumina, disent les agiographes, tout l'Orient des rayons de la vérité, et la répandit dans tout l'univers, jusqu'au sein des contrées où nait l'aurore. Il mérita aussi d'être appelé, par S. Jean Chrysostôme, la Colonne de toutes les églises qui sont dans le monde : *Columna omnium quæ in orbe sunt Ecclesiarum*. — *Ibid.* et *Baron.*, 44, n. 50.

— Ami, qu'avez-vous, et quel est le sujet de votre chagrin ?

Il ne leur répondait pas ; mais seulement, continuant à pleurer et à se lamenter, il leur présentait ses papiers fantastiques.

Eux insistèrent : — Expliquez-nous le sujet de votre affliction, et, si la chose nous est possible, nous vous prêtrons secours.

Pour lui, semblable à une personne désolée et plongée dans les larmes, il leur répondit :

— L'excès de ma peine m'a jeté dans le désespoir ; je veux me donner la mort. Cependant, si vous étiez dans la disposition de me prêter secours, je vous raconterais toute l'histoire de mon affliction ; mais si vous n'êtes pas disposés à le faire, pourquoi vous découvrirais-je la cause de ma mort ?

Les soldats. — Votre extérieur et votre physionomie annoncent une âme généreuse et honnête¹.

¹ Ici le démon, faux-dieu d'Ephèse, avait sans doute pris l'extérieur de quelque soldat juif, préposé à la garde des prisons. — Les anges déchus avaient, surtout avant que leur règne ne fût détruit par Jésus-Christ, la faculté de se manifester extérieurement, de se transfigurer en hommes, et même quelquefois *en anges de lumière*. On pense que le prince des démons avait pris les dehors sensibles de notre humanité pour se présenter devant Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le désert. Les esprits de malice ont plusieurs fois fait de même pour tenter les saints du Nouveau Testament. Le signe de la croix, une parole de l'Ecriture ou quelqu'autre action sainte, les mettaient ordinairement en fuite.

Un esprit d'erreur peut s'emparer tellement de la personne de quelque homme infidèle, qu'on est en quelque sorte en droit d'appeler ce dernier un démon. Notre-Seigneur l'a dit positivement de Judas, parce que celui-ci était au pouvoir de Satan : « *Il y en a un parmi vous qui est un démon* (S. Jean, vi, 71). Dans la plupart des possédés que délivra Notre-Seigneur, c'était un démon plus ou moins méchant, qui parlait et qui agissait en eux. Le démon du temple d'Ephèse ne pouvait-il pas agir de la sorte par le moyen de quelque juif infidèle ?

De nos jours, combien n'y a-t-il pas de personnes impies dont on pourrait dire les mêmes choses ! Elles sont manifestement inspirées et poussées par quelque esprit démoniaque : Spirituellement, elles sont nées de Satan ; elles pensent par lui, elles parlent, elles agissent par lui ; il est en elles ; elles sont en lui, elles sont un avec lui, elles sont un autre lui-même : *Un de vous est un démon. Ceux qui sont conduits*

— Oui, dit le démon.

Les soldats. — Ami, vous pouvez savoir si nous pouvons vous être utiles, oui, ou non.

Le démon. — Vous le pouvez, si vous le voulez.

Les soldats. — En quoi pouvons-nous vous aider ?

Le démon. — Jurez-moi par la Grande Diane, que vous ne me refuserez point votre secours, et je vous découvrirai tout; prouvez à un étranger que vous lui êtes favorables et que vous l'aimez; vous recevrez de moi une récompense avantageuse, et vous m'aurez sauvé la vie.

Alors les soldats jurèrent de l'assister dans sa peine et de lui être des aides fidèles.

Le démon, leur montrant, au même instant, des tablettes d'or : — Voici, ô mes fidèles amis, ce qui vous est tout préparé après votre peine.

Les soldats le questionnaient donc ensuite avec plus d'empressement sur le sujet de sa douleur : — Ami, disaient-ils, racontez-nous toute la suite de votre malheur.

Le démon se prenait alors à pleurer et à s'affliger :

— Infortuné, malheureux que je suis ! j'arrive de Césarée : J'avais, à Jérusalem, sous ma garde, deux hommes que le Prince de la nation m'avait confiés ; c'étaient deux magiciens ; l'un, s'appelait Jean, et l'autre, Prochore. Je les ai reçus, et, durant trois jours, je les ai tenus enfermés dans la prison ; le quatrième jour, ils comparurent devant le juge ; on découvrit sur leur compte une foule de crimes, qu'ils ont commis.

par l'esprit de Dieu, dit S. Paul, *sont enfants de Dieu*. Il faut dire également : ceux qui sont conduits par l'esprit de Satan, sont enfants du démon. Jésus-Christ l'a dit nettement des Juifs infidèles : *Yos ex Patre diavolo estis.* (S. Jean, VIII, 44.) L'apôtre appelait le magicien Elymas *enfant du démon*. (Act. XIII, 10.)

Le démon d'Ephèse n'osa par lui-même attaquer l'Apôtre de Jésus-Christ, parce que les personnes et les choses sacrées lui sont redoutables et le mettent facilement en fuite. Il se servit de l'intermédiaire de deux militaires, pour exécuter son projet de vengeance.

Mais le juge, considérant l'excès de leur méchanceté, ne voulut point par lui-même prononcer sur leur sort, il ordonna donc qu'ils fussent réincarcérés. Je les pris, en conséquence, avec précaution, et je les réintégrai dans la prison ; mais au moyen de leur excessive malice ils se sont échappés. Dès que cela fut arrivé à la connaissance du juge, il n'eut d'indulgence pour moi qu'à condition que je les poursuivrais. Si j'ai le bonheur de les atteindre, il m'épargne ; que si je ne les rends pas, il me faudra ou mourir, ou ne plus rentrer dans ma patrie. Je sais jusqu'où va la colère du juge contre ces gens ; sans eux je n'oseerais jamais me représenter devant lui.

Le démon leur fit voir de nouveau les tablettes d'or, en disant : Voici ce qu'en sortant de mon pays j'ai emporté pour me conserver la vie. — Il leur montra aussi les papiers fantastiques (illusaires), où se lisait leur signalement. Il ajoutait, de plus, qu'il avait appris de la bouche de plusieurs personnes que ces gens se trouvaient dans cette ville. C'est pourquoi, disait-il, je suis venu ici, laissant ma femme, mes enfants et ma maison : je suis comme un étranger, un vagabond et un exilé. Je vous en conjure donc comme de bons amis, prétez-moi secours dans mon insfortune, ne me refusez pas l'appui de votre commisération.

Les soldats. — Ne vous faites pas de mal, ni ne vous laissez point consumer par la peine. Car ces magiciens sont ici, nous vous aiderons à les ramener.

Le démon. — Je n'ose entreprendre cela ; car je crains qu'au moyen de leurs maléfices magiques, ils ne m'échappent encore une fois ; pour vous, mes amis, faites-les plutôt entrer dans quelqu'endroit secret, et mettez-les à mort sans que personne le sache.

Les soldats répondirent :

— Il vaut mieux que nous vous les remettions d'abord entre les mains ; car si nous les mettions à mort, par quel moyen retourneriez-vous dans votre pays ?

Le démon répliqua : Tuez-les, ô mes amis ; il ne me reste plus aucun désir de m'en retourner !

Il fit tant, que les soldats finirent par promettre de les tuer, pourvu qu'il leur donnât en récompense les tablettes d'or qu'il portait sur lui. Or, Jean eut connaissance de tout cela par une révélation du Saint-Esprit, il sut tout ce qu'avait tramé contre nous le démon impur, et me dit :

— Mon fils Prochore, sachez que le démon, qui habite dans le temple de Diane, a excité deux soldats à nous poursuivre, en leur débitant à notre sujet plusieurs choses fausses qu'il a habilement inventées. Mais Dieu m'a fait connaître tout ce que ce démon a dit contre nous. Maintenant donc armez-vous de courage, et tenez votre âme prête pour le moment de l'épreuve ; car le démon va nous dresser des pièges nombreux, et nous faire éprouver bien des peines.

Dès qu'il eut parlé, les soldats survinrent et nous saisirent : Dioscorides se trouvait absent pour le moment.

Jean leur dit : Quel grief avez-vous et allégez-vous contre nous, et pour quel motif voulez-vous nous arrêter ?

Les soldats répondirent :

— C'est à cause de vos maléfices.

Jean. — Qui est celui qui nous accuse ?

Les soldats. — On va vous mener d'abord en prison ; vous verrez ensuite quel est votre accusateur.

Jean dit alors : Vous ne pouvez ni ne devez nous faire violence.

Quant à eux, ils se mirent à nous frapper, à nous traîner et à nous faire entrer dans la maison d'un homme de la ville, dans le but de nous tuer, conformément à la promesse qu'ils en avaient faite au démon.

Or la femme romaine ayant appris qu'ils nous avaient saisis de force, courut trouver Dioscorides, et lui donna la nouvelle de ce qui se passait. Aussitôt Dioscorides arriva et nous délivra de leurs mains en leur disant :

— Il ne vous est pas permis de mettre des hommes en prison, dès qu'il n'y a point d'accusateur. Ces hommes demeurent avec moi dans ma maison ; si quelqu'un les accuse, qu'il vienne et qu'il les emmène, afin qu'ils soient jugés suivant les lois.

Les soldats se dirent alors : Allons chercher un accusateur, qui défendra devant les juges la justice de notre cause. Car, dès lors que Dioscorides est contre nous, nous serions moins écoutés, et nous gagnerions difficilement contre lui.

Les soldats retournèrent donc au lieu où ils avaient trouvé le démon assis ; ne l'y revoyant plus, ils furent saisis de trouble, de tristesse et d'inquiétude :

— Qu'allons-nous faire, dirent-ils, puisque nous ne le trouvons plus ? Si Dioscorides apprend que nous avons déposé une fausseté, et que nous ne pouvons prouver ce que nous avons avancé, comme c'est un homme de beaucoup de poids et de grande autorité, il pourra bien nous faire punir, peut-être même nous faire périr.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, arriva le démon, caché, comme auparavant, sous le costume militaire, il leur fit des reproches et leur dit :

— Vous avez été faibles dans ma cause !

Les soldats lui racontèrent tout ce qu'ils avaient fait, et comment Dioscorides avait délivré ces hommes de leurs mains.

— Mais, ajoutèrent-ils, si vous venez avec nous, nous les aurons bientôt retrouvés.

Le démon : — Allons !

En même temps il marchait après eux, se plaignant et pleurant amèrement. Une foule nombreuse les environna ; le démon racontait tout ce qu'il avait dit précédemment aux soldats, et ceux-ci appuyaient son récit de leur témoignage. Tous furent remplis de colère ; plusieurs d'entre eux étaient juifs. Ils se dirigèrent donc vers la maison de Dioscorides, et se mirent à frapper les portes avec violence :

— Ou vous nous livrerez ces magiciens, s'écriaient-ils, ou nous incendierons votre maison et nous vous tuerons, vous et votre fils.

Toute la ville était soulevée et criait :

— Livrez-nous ces malfaiteurs ! gouverneur de la ville, vous ne devez pas soutenir de tels hommes !

Jean, voyant cette multitude séditieuse, dit à *Dioscorides* :

— Nous ne faisons aucun cas des biens de ce monde, non plus que de notre vie corporelle ; le Christ est notre vie ; c'est pour nous un gain de mourir ; notre Maître nous a appris à porter chaque jour notre croix et à le suivre ; laissez-nous entre les mains du peuple.

Dioscorides, ayant écouté ces paroles, dit à *Jean* :

— Que ma maison soit plutôt incendiée ! mon fils et moi et mes serviteurs, nous vous servirons, afin de gagner Jésus-Christ.

Jean : — Ni vous ni votre fils n'aurez à cette heure aucun dommage à souffrir ; il ne tombera pas un cheveu de votre tête ; livrez-nous à ces hommes.

Dioscorides : — Si je vous livre, je livrerai aussi mon fils !

Jean : — Cette foule s'est réunie pour un bien ; ce rassemblement aura pour plusieurs une fin avantageuse. Soyez sans inquiétude, et nous laissons sortir dehors ; quant à vous et à votre fils, tenez-vous en silence à la maison, et vous verrez éclater la gloire de Dieu.

Alors aussitôt il nous laissa aller ; on nous saisit immédiatement et on nous conduisit au temple de Diane.

Ephèse était depuis longtemps et alors même très-célèbre par le temple de Diane, l'une des sept merveilles du monde. Quelques historiens rapportent que cet édifice fut bâti par les Amazones, et que Clésiphon en fut l'architecte. Pendant quatre cents ans toute l'Asie avait contribué à le construire ; et bien que ce fameux ouvrage fut fait aux frais communs de cette immense

contrée, on employa néanmoins deux cent-vingt années à le mettre dans la perfection.

« **Jam tum** (Servii Tullii temporibus) erat inclytum Dianæ Ephesiae fanum ; id communiter a civitatibus Asiæ factum fama ferebat. » **Tite-Live**, l. 1, c. 45.

Pline remarque que la première invention de mettre des colonnes sur un piédestal, et de les orner de chapiteaux et de vases, fut pratiquée dans ce temple. Il y avait cent vingt-sept colonnes faites par autant de rois; chacune avait été donnée par un roi. Sa longueur était de quatre cent vingt-cinq pieds, et sa largeur était de deux cent-vingt. Ses portes étaient de bois de cèdre, toujours luisant et poli; toute sa charpente était de cèdre. On avait choisi ce bois, parce qu'il se conserve beaucoup plus long-temps. L'on montait jusqu'au haut du temple par un escalier fait d'un cep de vigne apporté de Chypre.

La statue de Diane était toute de cèdre, selon Vitruve; d'or, si l'on en croit Xénophon; d'ivoire et d'ébène, selon quelques autres; et de bois de vigne, selon Mutianus, consul romain. Ce magnifique temple était orné de statues et de tableaux d'un prix inestimable; et l'on y avait épuisé l'industrie de tous les meilleurs artistes, pendant deux siècles.

Erastotrate, ou Erostrate, l'incendia la nuit même que naquit Alexandre-le-Grand, le 6 du mois, que les Grecs nommaient Hécatombæon, la première année de la CVI^e Olympiade, et l'an 356 avant Jésus-Christ. Cet extravagant voulait immortaliser son nom par ce sacrilége. Cependant Xercès, roi des Perses, lorsqu'il ruinait dans l'Asie les temples des dieux païens, n'avait pas osé détruire celui-ci. L'historien Timée, comme l'observe Longin, dit froidement à ce sujet: qu'il ne fallait pas s'étonner d'un tel accident, puisque Diane était absente, et qu'elle se trouvait alors occupée à l'accouchement d'Olympias, mère du grand Alexandre. Mais les oracles publièrent alors qu'un flambeau, qui s'allumait cette nuit, devait un jour embraser toute l'Asie.

On rétablit depuis ce temple. La troisième année de la CXI^e Olympiade, l'an 333 avant Jésus-Christ, Alexandre prit Ephèse, et s'offrit à fournir toutes les sommes nécessaires pour le rendre aussi magnifique qu'il était, s'ils voulaient mettre son nom dans l'inscription. Les Ephésiens refusèrent cette condition et cette offre. Avec le temps s'accrurent les richesses et les ornements de ce temple. On le venait voir de fort loin; et les étrangers étaient

très-curieux d'en emporter des modèles. *Un orfèvre, nommé Démétrius, faisait*, dit S. Luc, *Act. xix, 24, de petits temples d'argent de la Diane d'Ephèse, et donnait beaucoup à gagner à ceux de ce métier*. C'est ainsi que les démons, s'entourant de toutes les pompes de ce monde, se faisaient rendre un culte brillant, mais illégitime, par les nations égarées. L'un de ces principaux esprits de ténèbres se faisait, avec quelques autres, adorer particulièrement à Ephèse.

C'est donc vers ce temple profane que les Ephésiens conduisirent l'Apôtre S. Jean.

Laissons maintenant continuer Prochore :

Pendant que nous étions parmi eux dans le temple, Jean dit à ceux qui le tenaient :

— Ephésiens, de qui est ce temple ?

— C'est le temple consacré à la grande Diane, répondirent-ils.

Alors il leur dit :

— Arrêtons-nous donc un peu ici ; je me félicite d'avoir été conduit en ce lieu.

Quelques-uns de ceux qui l'environnaient, disaient :

— Oui, vraiment, il est bon que nous soyons ici, comme Jean lui-même l'a dit.

Ils s'y arrêtèrent donc, et, pendant cet intervalle, Jean se mit en prières, et dit :

— Seigneur Jésus-Christ, que ce temple tombe et croule du haut en bas ! Que pas un seul de ceux-ci ne meure ni ne périsse, et que désormais nul ne soit plus trompé en ce lieu.

Aussitôt, à la parole de l'Apôtre, ce temple profane s'écroula sans que personne fut blessé¹.

¹ Nous verrons plus loin, l. vi, c. 4, que, selon Pline-le-Jeune, ce temple a été détruit et rebâti jusqu'à sept fois. Donc, de ce que ce temple existait encore après S. Jean, on ne saurait conclure, comme fait un auteur, que ce récit soit inexact. L'histoire profane en atteste elle-même

Jean, alors, se tourna du côté du démon qui habitait en ce lieu et lui dit :

la vérité, — et cela à l'époque où l'on devait être occupé à relever ce que S. Jean avait détruit.

La suite laisse à entendre que ce temple ne s'écroula qu'en partie ; ce fut sans doute le sanctuaire de l'idole. — S. Jean Chrysostôme (*Hom. 1, in Joann.*), a en vue cet événement, lorsqu'il dit en parlant de l'Asie et d'Éphèse : « C'est un lieu extrêmement formidable, en tant qu'il est « rempli de démons. Mais Jean le Théologien a brillé avec éclat au « milieu de ces ennemis : il dissipia leurs ténèbres et renversa leur ci- « tadelle, leur temple, puissamment fortifié. » *Is locus dæmonibus ob- noxius est et admodum formidabilis. In medio autem inimicorum claruit; illorumque fugata caligine, arcem evertit quam munitissi- mam.* On pouvait, en effet, lui donner aussi bien le nom de forteresse que celui de temple.

Simon Métaphraste, p. 4002, témoigne que le temple des Amazones, qui est celui de Diane, fut renversé par les prières de Jean l'apôtre.

La révélation de Marie d'Agréda assure que ce temple magnifique où les démons étaient adorés comme des divinités, fut renversé par les prières de la sainte Vierge et de saint Jean (*a*) ; que cet événement con-

(a) Dans le livre de la *Vie divine de la sainte Vierge*, c. 40, il est dit que Marie priait sans cesse pour l'Eglise ; qu'elle répandait continuellement des larmes pour sa défense et son triomphe contre l'enfer. Son affliction était d'autant plus grande, qu'elle voyait Lucifer adoré comme un Dieu par ces aveugles idolâtres ; elle éprouva dans son âme une si grande douleur, en pensant qu'il faisait sa demeure dans le temple si grand et si célèbre de Diane, qu'elle en serait morte, si Dieu ne lui eût conservé la vie. Le service du temple était fait par des vierges idolâtres, qui, quoique païennes, aimaitent beaucoup la pureté.

« Votre charité infinie m'a établie mère et guide des vierges, qui sont la portion la plus chère de votre Eglise, disait la Vierge-Mère au Sauveur, ne permettez pas qu'elles soient consacrées à Satan, votre implacable ennemi ! »

Dans ce moment, S. Jean entra dans l'Oratoire, et la divine Mère, se tournant vers l'Apôtre, lui dit :

— O mon fils Jean, mon cœur est dans l'amertume, parce que j'ai conuus les grands péchés qui se commettent contre Dieu, particulièrement dans ce temple de Diane.

— Ma souveraine, j'ai vu quelque chose de ce qui se passe dans ce lieu abominable, et je n'ai pu retenir mes larmes, en voyant que le démon y était vénéré par un culte qui n'est dû qu'à Dieu ; personne ne pourra empêcher ce mal, si vous ne vous chargez de cela.

Alors la très-prudente Vierge dit au saint Apôtre de l'accompagner dans son oratoire pour demander au Très Haut de remédier à ce mal. S. Jean obéit et alla dans l'oratoire. La grande Reine se prosterna le visage contre terre, et versant des larmes amères, elle persévéra long-temps dans la prière avec une grande ferveur, et elle fut presque à l'agonie par la véhémence de la douleur.

Le divin Fils vint aussitôt :

— Ma mère et ma colombe, lui dit-il, ne vous affligez pas, tout ce que vous me demandez sera fait, sans aucun retard ; ordonnez et commandez, comme toute puissante reine, tout ce que votre cœur d'asire.

A ces paroles, le cœur de la mère fut tout enflammé de zèle pour l'honneur de Dieu. Elle se leva et elle voulut que, par le ministère de S. Jean et d'un de ses anges gardiens, tous les démons qui étaient dans le temple de Diane fussent chassés

— Depuis quel espace de temps, esprit impur, te tiens-tu caché dans ce temple ?

Le démon répondit : — Depuis l'espace de deux cent quarante ans ce temple est mon domicile.

Jean lui dit encore : — N'est-ce pas toi qui as excité ces soldats contre nous et qui as soulevé le peuple ?

Le démon : — Oui.

Jean dit alors : — Je te commande au nom de Jésus-Christ, de Nazareth, de ne plus habiter désormais en ce lieu.

Aussitôt le démon sortit de la ville d'Ephèse.

A cette vue, toute la foule était frappée d'étonnement ; ils se disaient les uns aux autres :

— Que vient de faire cet homme ? Par quel art ou par quel moyen a-t-il fait ces choses ? Nous l'ignorons : traduisons-le toutefois devant le juge de la ville, et qu'il soit châtié suivant la loi.

Alors l'un d'entre eux, nommé Marnon, juif d'origine, leur dit :

— Je connais cet homme et celui qui l'accompagne ; ce sont

vertit un grand nombre d'Ephésiens, mais que les incrédules, aussitôt après le départ de Marie, firent construire à Diane un autre temple moins somptueux et moins magnifique, et c'est de celui-ci que parlent les Actes des Apôtres.

S. Paulin a célébré ce grand miracle dans ses poésies sacrées. *Natali xi*, v. 93.

*Fugit ex Epheso trudente Diana Johanne,
Germanum comitata suum, quem nomine Christi
Imperitans Paulus pulso Pythone fugavit.*

S. Paulin était né l'an 555. — Ce fait est rapporté et cité par plusieurs autres auteurs, outre les disciples Abdias, Craton, Julius Africanus, Eutropius, Méliton, etc.

et précipités en enfer, et que le temple profane fut détruit. Ce qui fut aussitôt exécuté, comme il est raconté dans la suite de l'histoire de S. Jean.

Bien que ceci ne soit pas le témoignage d'un historien comme Pline et comme les autres écrivains, ce passage n'est nullement dénué de force, même aux yeux de la simple raison.

des magiciens, des artisans de mauvaises œuvres. Il convient qu'ils soient punis comme malfaiteurs.

Marnon disait alors à la foule qui l'entourait :

— N'employons pas pour eux les formes judiciaires, mais qu'ils payent ici-même par leur mort la peine qu'ils méritent !

Marnon vou'ait, avant que nous fussions livrés aux mains du juge, engager le peuple à se jeter sur nous et à nous tuer. Mais la foule n'y consentit pas ; ils nous livrèrent aussitôt au juge, qui leur dit :

— Pour quel motif et pour quel crime ces hommes vous ont ils été livrés ?

Ils répondirent :

— Pour magie et maléfices.

Le juge : — Quels maléfices ont-ils perpétrés au moyen de la magie ?

Alors Marnon raconta comment ils avaient, par art magique, détruit le temple de Diane, et comment un soldat, venu de Jérusalem, les accusait et les reconnaissait pour des malfaiteurs ; les déclarations mêmes des dieux prouvaient leurs maléfices.

Le juge dit à Marnon : — Qu'il vienne ici, ce soldat, et qu'il nous fasse connaître la vérité.

En même temps il nous fit lier avec de fortes chaînes et nous mit en prison.

Pour eux, ils se mirent à parcourir la ville et à chercher ce soldat. Ne l'ayant pas trouvé, ils revinrent le troisième jour auprès du juge, et lui dirent ;

— Nous n'avons pu trouver l'homme qui connaît parfaitement leurs maléfices.

Le juge leur répondit :

— Il ne nous est point permis de punir ni de retenir en prison des hommes étrangers contre lesquels on ne voit ni pièces ni témoins.

Après cela, il nous fit sortir de prison, avec un ordre menaçant de ne rien dire, mais de quitter la ville et de nous en éloigner.

Ils nous poursuivirent jusqu'à notre sortie et nous chassèrent de leur territoire.

Nous parvinmes sur les rivages de la mer, où la tempête avait jeté l'Apôtre. Nous y demeurâmes trois jours ; mais il nous fut permis de rentrer à Ephèse.

Après cet événement, la foi se propagea rapidement dans Ephèse et dans toute l'Asie ; le règne de l'idoâtrie allait tous les jours s'affaiblissant de plus en plus. D'autre part, la persécution de l'Eglise étant apaisée en Palestine par la mort d'Hérode, les Apôtres prêchaient en toute liberté avec des fruits admirables.

Vers ce temps, il s'éleva parmi les fidèles plusieurs difficultés relatives à l'observance de la Circoncision et de la Loi moïsique, dans l'Asie-Mineure et en particulier à Jérusalem. S. Pierre, en qualité de chef de l'Eglise, dut alors convoquer les Apôtres et les disciples, pour en délibérer entre eux ; il en écrivit à la sainte Vierge et à l'apôtre S. Jean, qui demeuraient à Ephèse, les priant de se rendre à Jérusalem où devaient s'assembler les autres pasteurs de l'Eglise.

Tandis que le Disciple bien aimé préparait tout ce qui était nécessaire, afin de s'embarquer pour la Palestine, la sainte Vierge convoqua toutes les vierges, ses disciples, qui étaient dans Ephèse, et leur annonça son départ ; elle les exhora à la persévérance dans la foi, l'humilité, la pureté et les exercices des saintes vertus, et les assura de son amour et de sa protection auprès de son divin Fils, leur époux. Elle établit supérieure des soixante-treize qu'elles étaient, la *rénérable Marie*, une de celles qui avait été sauvées dans les ruines du temple de Diane ; on l'appelait *la vieille*, parce qu'elle était la plus ancienne et la première à qui la grande Reine donna son nom lorsqu'elle reçut le baptême. Agenouillées toutes à ses pieds,

elles lui demandèrent, en versant des larmes, la bénédiction ; et, après l'avoir reçue, elles continuèrent à rester dans la retraite, parce qu'elles vivaient comme dans un monastère. La sainte Vierge prit aussi congé de ses voisines, et ils partirent d'Ephèse.

Ils venaient de s'embarquer et le vaisseau venait à peine de mettre à la voile, lorsque l'enfer déchaîna une si épouvantable tempête, que la mer n'en avait jamais vue et n'en verra jamais une semblable ; les flots en fureur s'élevaient jusqu'aux nues, menaçant d'engloutir le vaisseau ; tantôt ils se brisaient sur les flancs pour l'entr'ouvrir, et tantôt ils l'élevaient au sommet des ondes pour le replonger ensuite dans l'abîme. Le bruit des vagues, la fureur des vents, les cris des matelots et la rage de tout l'enfer acharné contre le navire, causèrent une grande frayeur à S. Jean, qui se tourna vers celle qu'on a appelée, depuis, l'Etoile de la Mer, et lui dit :

— Ma Reine, demandez à votre divin Fils que la tempête cesse !

Elle jouissait, comme Reine des Vertus, d'une parfaite paix intérieure, et elle conservait une entière sérénité, à cause de sa grande magnanimité. Elle méprisait la rage de l'enfer. En considérant les périls des navigateurs, elle fut touchée de compassion, comme mère pleine de charité, pour leurs dangers, et elle pria le Seigneur pour eux. Elle répondit à l'Apôtre :

— Ne vous troublez pas ; c'est le temps de combattre les combats du Seigneur, il triomphera de ses ennemis par la force et la patience. Je lui demande que personne de ce vaisseau ne périsse ; il ne dort pas, il est avec nous.

L'Apôtre recouvrira par ces paroles la paix intérieure et la tranquillité de l'âme.

C'était le quatorzième jour de la terrible tempête que Satan avait soulevée contre le vaisseau ; il fit le dernier effort ; le vaisseau se pencha, les extrémités des antennes touchaient les

flots écumants, les eaux pénétraient déjà au dedans, les matelots étaient découragés et éperdus à la vue du danger si imminent ; et voilà que, descendu des hauteurs des cieux, Jésus apparaît et dit :

« — Ma mère bien-aimée, je suis avec vous dans la tribulation. »

Quoique dans toutes les circonstances cette vue et ces douces paroles lui causassent une joie ineffable, néanmoins elles furent encore plus précieuses à la divine Mère dans ce danger, à cause de la compassion qu'elle ressentait pour les voyageurs affligés.

« — Ma Mère, je veux que toutes les créatures soient soumises à vos ordres, commandez et vous serez obéie.

Sur ces paroles et par la vertu du Christ, son Fils, elle commanda à Satan et aux siens de quitter la mer Méditerranée. Elle ordonna aux vents et aux flots de se calmer, et ils obéirent.

Le Seigneur la quitta en la bénissant.

Le jour suivant, ils arrivèrent heureusement au port, et ils rendirent aussitôt grâces à Dieu. Après avoir débarqué, ils se mirent en chemin vers Jérusalem. Ils se rendirent d'abord au cénacle où était S. Pierre. S. Jean raconta tout ce qu'ils avaient souffert. Tous les disciples de Jérusalem vinrent pour vénérer la divine Maîtresse avec des larmes de joie, et pour apprendre du Disciple bien-aimé les merveilles que Dieu avait opérées parmi les Gentils. S. Paul et S. Barnabé arrivèrent d'Antioche et versèrent des larmes d'attendrissement de se trouver en présence de la Mère de Dieu et du Disciple qui l'avait accompagnée.

Le concile de Jérusalem fut célébré au jour indiqué par le chef de l'Eglise, qui offrit le saint sacrifice et invoqua le Saint-Esprit avec les Apôtres et les Disciples. S. Pierre et S. Jacques-le-Mineur, évêque de Jérusalem, y parlèrent, comme il est raconté dans les Actes des Apôtres. S. Jean y apporta

aussi ses grandes lumières ; les difficultés furent résolues, et les réponses envoyées dans les chrétientés d'Asie et de Palestine.

La divine Marie connut un jour qu'une femme de Jérusalem, déjà baptisée, avait tristement apostasié la foi, trompée par le démon au moyen d'une magicienne, sa parente. Pleine de zèle et de miséricorde, elle fut très-affligée, et elle dit à S. Jean d'aller avertir cette malheureuse de sa faute énorme, et en même temps elle pria le Seigneur avec larmes de ramener au bercail cette brebis égarée ; et quoique la conversion des âmes, qui s'éloignent volontairement du droit sentier, soit toujours beaucoup plus difficile que celle des personnes qui n'ont pas encore commencé à s'avancer vers la vie éternelle, néanmoins l'efficacité de sa prière lui obtint le remède. Cette femme écouta S. Jean, lui obéit et abjura ; elle se confessa avec des larmes d'un véritable repentir ; ensuite la Sainte-Vierge l'exhorta à la persévérance, et à résister au démon ; ce qu'elle fit heureusement.

S. Jean faisait beaucoup de miracles et d'actes utiles à l'Eglise, au nom et en place de la Sainte-Vierge, qui lui communiquait ses desseins. Il remplit envers elle les devoirs de fils, il lui administrait le divin sacrement de l'Eucharistie ; en sa présence il célébrait la sainte messe, en récitant des hymnes, des psaumes et d'autres pièces liturgiques. Il la vit plusieurs fois après la communion, revêtue de splendeur et plus rayonnante de lumière que le soleil. Comme chaque vendredi de l'année elle célébrait la mort de son Fils et ne sortait pas de son oratoire, l'Apôtre restait dans le cénacle pour répondre aux personnes pieuses qui venaient la voir et la visiter ; et, lorsque l'Apôtre était absent, un autre Disciple restait à sa place. S. Jean, pour assister la Sainte-Vierge, resta plusieurs années à Jérusalem, prenant soin en même temps des fidèles de cette grande ville. Il allait néanmoins souvent prêcher l'Evangile aux nations infidèles, et revenait au cénacle, lors-

que des affaires importantes le rappelaient. Les communications de la Palestine avec l'Asie-Mineure, par la voie de la Méditerranée, étaient alors fréquentes et faciles. Après avoir fait un séjour assez prolongé parmi les chrétiens de la Judée, il retourna évangéliser les provinces de l'Asie que Dieu lui avait assignées.

Ce fut vers l'an 55 de Jésus-Christ qu'il quitta de nouveau Ephèse, pour venir assister au trépas de la Sainte-Vierge, avec les autres Apôtres, selon qu'il est raconté dans les traditions primitives.

Marie dit en particulier à S. Jean :

— Je vous remercie profondément, mon fils et mon Seigneur, de la bonté avec laquelle vous m'avez assistée. Bénissez-moi pour parvenir à la possession de mon bien. Je vous laisse deux tuniques et un manteau, afin que vous en disposiez en faveur des deux vierges qui m'ont, plusieurs fois, rendu service par leur charité.

Après que les Apôtres eurent rendu les derniers devoirs à la Sainte-Vierge, comme il est dit dans l'*Histoire de son Assomption*, S. Jean, comme les autres Disciples, revint sur le théâtre de ses prédications. Fortifié par les paroles de la Sainte-Vierge, et enflammé de zèle pour la gloire de son divin Maître, il combattit avec succès le règne du paganisme, propagea la foi dans les pays de l'Asie et de la Scythie, et surtout dans la célèbre ville d'Ephèse, ce boulevard de l'idolâtrie. Mais ce ne fut pas sans que les portes de l'enfer missent en œuvre tous les plus puissants moyens, afin d'arrêter les progrès de l'Eglise naissante.

CHAPITRE VIII.

S. Jean, en vertu d'un décret de Domitien, est mis en prison.

Or, Domitien avait excité une seconde persécution dans le temps même où Jean séjournait à Ephèse. Cet empereur, d'après les dénonciations des Ephésiens¹, envoya à Ephèse une lettre adressée au proconsul de cette ville, et conçue en ces termes :

« Nous avons appris qu'il se trouve parmi vous un certain Jean, fils de Zébédée, que plusieurs disent chrétien et disciple de ce Nazaréen, qui fut crucifié par les Juifs. Qu'il quitte à l'instant son erreur, et qu'il vive ; ou, s'il n'obéit, qu'il soit jugé et condamné à périr. »

Sur cela, le proconsul envoya des gens armés pour arrêter Jean. Puis, conformément au rescrit de Domitien, il l'avertit de renoncer au Christ, et de cesser la prédication de l'Evangile².

JEAN lui répondit en ces termes :

— A Dieu ne plaise, que jamais je renie le doux nom de mon Maître : nom auquel tout genou fléchit et toute langue rend hommage ! Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, à cause de la gloire infinie de sa majesté, et de la gloire qu'il a promise à ceux qui l'aiment. Je ne renoncerai donc point le Christ, mon maître et mon Dieu, qui m'a aimé ; ni je ne cesserai point de prêcher son évangile, jusqu'à ce que j'aie accompli la carrière du ministère que j'ai entrepris en son nom.

¹ Dans Bolland. 24 Jan. p. 566, § 5.

² Tout cela se trouve également dans les *Histoires apostoliques*, l. v, c. 2.

Sitôt que le gouverneur eut entendu ces paroles de la bouche de l'Apôtre, on vit son visage changer ; il était ému de colère :

— Comment avez-vous pu en venir à cet excès de folie, que d'attirer sur vous le courroux de l'empereur ?

En même temps il commanda qu'on le mit en prison.

— Il ne convient pas, *ajouta-t-il*, que des hommes rebelles aux princes, et que les contempteurs des lois, aient le libre exercice de leur volonté.

CHAPITRE IX.

Le Proconsul d'Ephèse écrit à Domitien au sujet de l'arrestation de S. Jean.

Le proconsul écrivit ensuite à Rome, au sujet de Jean, une lettre qu'il adressa à Domitien, et dans laquelle il s'exprimait en ces termes :

« Au très-pieux César, toujours auguste, à Domitien,
« le proconsul des Ephésiens.

« Que votre auguste et sainte majesté sache, au sujet de Jean, fils de Zébédée, concernant lequel vous avez dernièrement daigné nous envoyer vos lettres ; qu'il est venu en Asie et qu'il a prêché le Christ crucifié ; il avance qu'il est vrai Dieu et fils de Dieu : il anéantit le culte de nos dieux invincibles, et il a renversé les temples dignes de toute notre vénération, qui avaient été élevés par nos pères avec un art si admirable. Ce magicien, se trouvant en opposition avec l'édit impérial, ayant séduit en peu de temps tout le peuple d'Ephèse et l'ayant porté à adorer un homme cruci-

« fié et mort, nous, prenant avec zèle la défense du culte des
« dieux immortels, avons ordonné qu'il fut traduit devant les
« tribunaux, et, conformément au rescrit, plein de bonté, que
« votre clémence nous fit transmettre, nous nous sommes ap-
« pliqués, par les moyens de la douceur et de la crainte, à le
« tirer de son égarement ; à le porter à renoncer son Christ, à
« cesser ses prédications et à offrir aux dieux tout-puissants
« des offrandes agréables. N'ayant pu, par aucun moyen, lui
« persuader ces choses, nous avons adressé ces lettres à votre
« majesté impériale, afin d'exécuter avec ponctualité tout ce
« que votre souveraine grandeur aura décidé touchant ce re-
« belle ¹. »

CHAPITRE X.

On envoie à Rome S. Jean chargé de chaînes ; on lui rase la tête, et on le jette dans une cuve d'huile bouillante.

Dans ce même temps, à Rome, Domitien avait avec Linus et Marcellus, une dispute au sujet de l'avénement du Christ, et, voyant qu'il ne pouvait les vaincre, il se livrait à des excès de colère ; au même moment on lui présente les actes du proconsul, relatifs à l'apôtre Jean. Ce prince se met à les lire immédiatement : dès qu'il en eut fait la lecture, il fut de plus en plus enflammé de dépit, il donna l'ordre au proconsul d'arrêter Jean à Ephèse, et de l'envoyer chargé de chaînes à Rome.

Alors le proconsul, pour exécuter l'ordonnance de l'empereur, fit enchaîner l'apôtre S. Jean, et prenant avec lui une garde de soldats, il l'amena jusqu'à Rome ².

¹ Voir *Hist. apost.* l. v, c. 2.

² Métaphraste dit qu'à Rome S. Jean fit plusieurs miracles, qu'il

On porta à Domitien la nouvelle de son arrivée, cet impie César refusa de voir la face de l'Apôtre, et commanda au proconsul de le mener devant la porte latine, de le plonger tout vivant dans une chaudière d'huile bouillante, toutefois après l'avoir préalablement battu de verges et lui avoir rasé la tête, afin qu'il parût aux yeux du peuple avec les marques de l'ignominie et du déshonneur.

Le gouverneur l'y conduisit, le fit dépouiller de ses vêtements et ordonna qu'il fut rudement battu de verges, et que sa cheveure fut coupée en signe de déshonneur. Alors les licteurs le saisirent et exécutèrent sur lui les ordres du proconsul.

CHAPITRE XI.

S. Jean sort sain et sauf de la chaudière d'huile bouillante.

Cependant, le Sénat romain¹ avec le proconsul et le peuple de Rome², s'assit devant la porte latine. Ils commandent qu'on apporte une chaudière pleine d'huile bouillante, et, après l'avoir dépouillé de ses vêtements, et traité ignominieu-

chassa des légions entières de démons hors des corps, guérit des maladies incurables, et qu'il ressuscita des morts.

Rien n'émut le tyran ; il prenait tous ces prodiges pour autant de prestige magiques.

Les *Actes Grecs* de S. Jean rapportent que, avant de partir, cet Apôtre guérit une femme nommée *Trepta*, concubine de Domitien, qui était possédée du démon. — Ap. Migne, *Encycl. Théol.* t. 21, p. 557.

¹ C'est-à-dire : quelques membres du Sénat, qui représentaient là cette assemblée. — L'auteur dit pareillement le *peuple romain* pour une partie du *peuple de Rome*.

² Voir Orderic. *Vitalis*, hist. l. 2, c. 2. — *Hist. apost.* l. v, c. 2. —

Divers martyrologes (Usuard, Adon, Bollandus, *mars*, t. 2,) disent que le Sénat était présent au martyre de l'Apôtre.

sement, la veille des nones de mai, ils y font jeter le bienheureux apôtre Jean.

Par un effet de la grâce divine de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui le protégeait, cet intrépide athlète sortit de la chaudière d'huile brûlante et bouillonnante, non point brûlé, mais fortifié par cette onction, mais intact et sain et sauf. Sauvé et rafraîchi par la grâce du Seigneur qui l'aima d'un amour de préférence, son corps parut sans lésion et libre de toute peine, parce qu'il demeura pur et exempt de toute corruption charnelle.

Or, les fidèles qui étaient présents, tressaillaient et pleuraient de joie ; élevaient leurs voix au ciel, louant et célébrant le nom du B. Jean, apôtre et évangéliste, et sa constance apostolique.

Les fidèles disciples du Christ, qui se trouvaient présents devant la porte latine, établirent en cet endroit une église (ou lieu d'assemblée) qu'ils dédièrent à S. Jean¹. Car Dieu se servait de ce cruel tyran pour accomplir son dessein : il voulait que, comme ils étaient associés pour les miracles et les prodiges, Pierre et Jean eussent pareillement, dans la ville de Rome, un monument de leur triomphe. En effet, comme cette ville avait été illustrée par la croix de Pierre ; ainsi la Porte Latine est devenue célèbre par la chaudière, instrument du martyre de S. Jean.

Ayant donc vu Jean, le courageux athlète du Christ, sortir de la cuve ardente, non pas brûlé, mais fortifié comme par une huile d'onction, le proconsul demeura frappé de stupeur. Il lui eût volontiers rendu la liberté, sans la crainte que lui inspirait le commandement du prince.

Dès lors, l'empereur Domitien donna ordre au proconsul de ne plus faire subir de supplices à l'apôtre Jean, mais de le ra-

¹ Les chrétiens achetèrent, sans doute, les bâtiments où S. Jean avait si glorieusement confessé la foi de Jésus-Christ, et ils en firent un de leurs lieux d'assemblée, où ils célébraient les saints mystères.

mener, afin qu'il eût le temps de prendre de nouvelles dispositions à son égard et de décider sur ce qu'on devait faire de lui ¹.

¹ Tertullien, *in præscript.*, c. 36 ; S. Jérôme, *in Jovin.*, t. I, p. 14 ; de Tillemont, *hist. eccl.*, t. I, p. 338 ; les Bréviaires romains et autres, Eusèbe et divers auteurs, rapportent ce même fait historique. — Une fête a été, dès lors, instituée et célébrée en mémoire de cet événement. On la solemnise encore aujourd'hui dans toute l'Eglise, le 6^e jour du mois de mai. Elle se trouve marquée dans le martyrologue de S. Jérôme et les autres, dans le Sacrementaire de S. Grégoire, dans l'ancien Missel des Gaules.

HYMNE

*Que chante l'Eglise en l'honneur du martyre de S. Jean
devant la porte latine.*

HYMNE PROPRE.

Urbem Romuleam quis furor
incitat ?
Christi Discipulus, Cæsare ju-
dice,
Damnatus rapitur; nil venera-
bilis
Frontis canities movet.

In fervens olei conjicitur mare;
Nil æstus nocuit; flamina sed
hospiti
Parcit blanda suo; ceu pugil
ungitur
Hinc et fortior exilit.

Edicto steriles pulsus in Insu-
las ;
Exul tunc socio perfruitur Deo :
Hic ventura videt, quæ calamo
notans
Sublustri nebulâ tegit.

Sic nos Christus amet, sic do-
ceat pati.
Sacræ participes, et socii necis
Discamus que mori; non aliis
patet
Cœlum conditionibus.

Quelle fureur anime aujourd'hui
les descendants de Romulus ? Le tri-
bunal de César a condamné à mort
le Disciple du Christ : le peuple le
traîne, sans nul égard pour les che-
veux blancs du vénérable vieillard.

On le jette dans une chaudière
d'huile bouillante : mais l'ardeur du
feu n'a point de prise sur lui : la
flamme épargne cette victime et la
protège. L'Athlète de Jésus-Christ
sort de là plus vigoureux, et comme
fortifié par une huile d'onction.

Un édit le relègue dans des îles sté-
riles. Dans son exil il jouit de la pré-
sence d'un Dieu protecteur. Là, il dé-
couvre les secrets de l'avenir qu'il
consigne dans ses écrits, en les voi-
lant d'un nuage mystérieux.

Que le Christ daigne nous aimer,
comme il aima ce disciple ; qu'il nous
apprenne à souffrir comme lui ! Ap-
prenons à mourir, en participant à
ses souffrances et à sa mort sacrées ;
ce n'est pas à d'autres conditions que
le ciel est ouvert à l'homme.

CHAPITRE XII.

Retour de S. Jean à Ephèse.

Or, après ces faits, le Seigneur apparut à Jean, et lui dit : Il faut que vous entriez de nouveau à Ephèse ; et dans trois mois vous serez envoyé en exil à Pathmos : car cette ville a un grand besoin de vous ; mais enfin, lorsque vous y aurez jeté beaucoup de semence, vous la convertirez à moi.

Nous entrâmes donc une seconde fois à Ephèse et le reste

Patri maxima laus, maxima
filio,
Amborumque sacro maxima fla-
mini ;
Hæc est certa fides, fontibus è
tuis,
Quam diuinitùs hausimus.

Amen.

A MAGNIFICAT.

Antienne.

In ferventis olei dolium missus
Beatus Joannes Apostolus, divina
se protegente gratia, illæsus exi-
vit. Alleluia !

OREMUS.

Præsta, quæsumus, Omnipo-
tens Deus, ut qui Beatum Joa-
nem Apostolum tuum et Evange-
listam in ferventi oleo illæsum
custodisti: ita nos inter varios
cupiditatum æstus immaculatos
servare digneris ; Per Dominum.

Rendons gloire au Père, rendons
gloire au Fils, rendons gloire à Celui
qui procède de l'un et de l'autre, au
Saint-Esprit ! Car telle est la foi vé-
ritable, que nous avons trouvée dans
vos écrits, divin Apôtre inspiré de
Dieu.

Ainsi soit-il.

Le Bienheureux Apôtre Jean, ayant
été jeté dans une chaudière d'huile
bouillante, n'en reçut aucune atteinte,
par un miracle de la grâce. Béni soit
Dieu.

ORAISON.

Nous vous supplions, ô Dieu tout
puissant, qui avez préservé de l'at-
teinte de l'huile bouillante le bien-
heureux Jean, votre Apôtre et votre
Evangéliste : Daignez nous conserver
purs et sans tache parmi les feux des
diverses tentations dont nous som-
mes environnés. Par Jésus-Christ
Notre Seigneur.

des idoles fut détruit¹; un temple de cette ville, d'où le culte impur n'avait pas été expulsé, y était resté jusqu'alors.

Tels sont les prodiges qu'opéra, à Ephèse, Jean, apôtre du Christ, avant d'être envoyé en exil, après avoir eu beaucoup à souffrir de la part des Juifs, des Grecs et des Romains, soulevés contre nous par l'instigation du Diable.

Mais les prêtres et les magistrats d'Ephèse adressèrent contre nous, à Domitien, une nouvelle lettre, dont voici la teneur.

CHAPITRE XIII.

Lettre des Ephésiens à Domitien, relative à S. Jean.

« A DOMITIEN, qui règne sur tout l'univers,
« les habitants d'Ephèse.

« Nous vous prions de nous venir en aide. Des hommes,
« sortis de la Judée, nommés Jean et Prochore, ont envahi
« notre cité, y ont semé une doctrine nouvelle, et, au moyen
« de l'art magique, ont détruit tous les temples de nos grands
« dieux. Nous portons tous ces faits à votre connaissance, afin
« de recevoir vos ordres à leur égard et d'exécuter pleine-
« ment votre volonté. »

¹ Simon Métaphraste écrit, p. 1003, qu'un temple profane d'où S. Jean avait expulsé les esprits impurs, fut changé en église.

CHAPITRE XIV.

Rescrit de Domitien.

L'empereur, après avoir lu ces lettres, ordonna que ces hommes fussent exilés.

Il récrivit en ces termes :

« Domitien César¹, aux magistrats et à la ville d'Ephèse.

« Nous voulons que Jean et Prochore, ces hommes scélérats, impies et malfaiteurs, soient envoyés en exil ; dans notre clémence nous les avons beaucoup et longtemps tolérés ; mais maintenant, comme ils manquent de plus en plus, tous les jours, aux dieux immortels, il n'est pas juste qu'ils séjournent davantage au milieu de ceux qui ont la sagesse d'honorer constamment les dieux. C'est pourquoi nous donnons que ces hommes impies soient relégués dans l'île de Pathmos : 1^o parce qu'ils sont ennemis du culte des dieux ; 2^o parce que ce sont des hommes contempteurs de nos lois, qui ne respectent, ni nos personnes, ni nos ordonnances ; afin que les châtiments qu'ils souffriront leur apprennent à rendre hommage à la grandeur des dieux et à ne plus faire mépris de nos décrets. »

¹ Que ce soit Domitien qui ait relégué à Pathmos l'apôtre S. Jean, c'est un fait qu'attestent Tertullien, *in præs.*, Victorinus, Primasius, S. Chrysostôme, S. Sulpice-Sévère, l. 2. Orose, l. 7, c. 10 ; S. Sophrone, Eusèbe, *in Chronic.* Ils marquent que le saint Evangéliste fut relégué à Pathmos la 13^e année du règne de Domitien. Tillem. *Mém.* t. 1, p. 359.

LIVRE TROISIÈME

ARRIVÉE DE S. JEAN A PATHMOS. — DIVERS PRODIGES
OPÉRÉS DANS CETTE ILE.

CHAPITRE I^r.

En vertu du rescrit de Domitien, S. Jean est relégué à Pathmos.

La précédente ordonnance de César arriva donc à Ephèse.

Sur-le-champ, les magistrats envoyèrent des gens qui nous saisirent, Jean, mon maître, et moi, nous jetèrent dans les fers, et nous accablèrent de coups et d'injures, disant :

— Le voilà ce séducteur, qui, par l'art des enchantements, a commis tant de forfaits !

Ceux qui avaient été envoyés pour nous arrêter étaient au nombre de cent.

Après donc que Jean, l'apôtre et évangéliste, et l'ami de Dieu, fut saisi, ils se contentèrent de le tenir, sans le garotter, mais ils l'assailirent de coups et d'outrages.

Enfin ils nous conduisirent au vaisseau.

CHAPITRE II.

S. Jean, dans le trajet de sa déportation, ressuscite un jeune homme tombé à la mer.

Lors donc que nous fûmes montés dans le navire, les soldats commandèrent que nous fussions placés au milieu du vaisseau, et, pour toute nourriture, ils nous donnèrent six onces de pain, un petit vase d'eau et un peu de vinaigre.

Or Jean ne prenait par jour que deux onces de pain, le huitième de l'eau¹, et me laissait le reste.

La troisième heure du jour était arrivée ; les soldats s'assirent pour manger ; ils avaient de bons mets et de bons vins. Quand le repas fut fini, ils se mirent à jouer. Or, pendant qu'ils dansaient et faisaient du bruit, un jeune homme de leur compagnie, courant sur le bord du vaisseau, tomba tout à coup dans la mer.

Le père de ce jeune homme se trouvait dans le vaisseau, en proie à une douleur excessive ; il voulait se précipiter à la mer (si les autres ne l'en eussent empêché).

Quelques soldats et l'intendant du vaisseau étant venus près de nous, au lieu où l'Apôtre était chargé de fers, et voyant que Jean ne pleurait point, lui dirent :

— Nous pleurons tous le malheur qui vient de nous arriver, et vous restez seul sans pleurer et sans témoigner aucune peine ?

¹ S. Epiphane, *hær.* 50, c. 24, dit que S. Jean menait une vie très-austère ; qu'il ne mangeait point de viande ; qu'il n'avait qu'une tunique, et qu'un manteau de lin ; que, semblable à S. Jacques-le-Mineur, il ne se faisait point couper les cheveux, ne se baignait point... (*et ibid. hær. 78, c. 13.*)

L'Apôtre leur répondit :

— Que voulez-vous que je fasse pour vous ?

— Si vous le pouvez, lui dirent-ils, venez-nous en aide.

Car ils avaient entendu parler des nombreux miracles qu'il avait opérés à Ephèse.

Jean dit à l'un d'eux :

— Quel Dieu adorez-vous ?

Il répondit :

— Apollon, Jupiter, Hercule avec son père.

— Et vous, dit l'Apôtre à un autre, qui adorez-vous ?

— Esculape, répondit-il, et la grande Diane d'Ephèse.

Jean fit aussi aux autres de semblables questions, et chacun d'eux découvrit l'erreur dans laquelle il était :

— Quoi ! dit alors l'Apôtre, tant de dieux n'ont pu ni secourir ni protéger ce jeune homme ! Ils sont dans l'impuissance de vous le conserver et de vous épargner ce deuil !

— C'est, répliquèrent-ils, que nous ne sommes pas purs à leurs yeux ; telle est la cause pour laquelle ils ont permis que cette peine nous soit survenue.

Jean les laissa dans le deuil jusqu'à la troisième heure du lendemain. Mais la troisième heure écoulée, il parut triste et affligé, au sujet de celui qui avait péri, et il partageait la commune douleur où se trouvaient les navigateurs ; il avait les genoux fléchis en terre ; il me dit :

— Mon fils Prochore, levez-vous et me donnez la main.

Il était, en effet, accablé sous le poids des fers.

Je me levai donc, et je lui donnai la main. Lorsqu'il se fut levé debout, il se dirigea vers une position élevée du vaisseau, et, soutenant ses chaînes, il répandit d'abondantes larmes, et dit à la mer :

— Voici ce que dit le Fils de Dieu, qui marche à pieds secs sur ta surface, et pour le nom duquel je porte ces chaînes, en qualité de son serviteur : rends vivant et en pleine santé le jeune homme que tu as englouti dans tes flots !

Aussitôt ces paroles prononcées, il se fit une tempête, les eaux faisaient entendre un grand bruit, en sorte qu'il paraissait y avoir un péril imminent ; tous ceux qui étaient dans le navire se sentaient saisis de frayeur : il s'éleva alors du fond de la mer un grand flot qui monta en haut, et jeta vivant et sain et sauf aux pieds de Jean le jeune homme naufragé. A ce spectacle, tous ensemble, avec celui qui était ressuscité, se prosternèrent la face contre terre aux pieds de Jean, l'adorant et lui disant :

— Oui, votre Dieu est véritablement le Dieu du ciel et de la terre, et l'auteur de toutes les créatures !

Ils s'approchèrent à l'instant, et s'empressèrent de délier les chaînes qui pesaient sur le bienheureux Apôtre, et dès lors une grande confiance s'établit entre eux et nous.

CHAPITRE III.

Le B. Jean sauve d'une tempête ceux qui naviguent avec lui.

Nous arrivâmes ensuite à un château-fort où aborda notre navire, et nous y restâmes jusqu'au coucher du soleil. Mais, dès que tous les navigateurs furent de retour, on leva l'ancre, et nous partîmes de ce lieu.

Vers la cinquième heure de la nuit, il s'éleva sur mer une violente tempête, qui menaçait de submerger le vaisseau et de le briser : tous avaient devant les yeux l'image présente de la mort ; dix d'entre eux s'approchèrent de Jean, et lui dirent :

— Apôtre du Dieu vivant, qui avez tiré de la mer un soldat de notre compagnie et qui nous l'avez rendu vivant à nous et à son malheureux père, conjurez votre Dieu d'apaiser cette tempête, afin que nous ne périssons pas à notre tour.

L'Apôtre leur dit :

— Gardez le silence, et que chacun reste dans sa place, sans inquiétude.

Tous observèrent donc le silence ; mais les vagues se mirent à se soulever avec beaucoup plus de furie.

Ils recommencèrent à jeter des cris : — Ayez pitié de nous, Apôtre de Jésus-Christ !

— Observez le silence, leur répondit-il ; car cette tempête ne vous causera aucune perte, aucun dommage ; il ne périra pas même un seul cheveu de votre tête.

Au même instant il se leva et dit :

— Mer, voici ce que dit l'Apôtre de Jésus-Christ : au nom de Jésus-Christ, apaise-toi et calme tes flots.

Aussitôt un grand calme régna sur la mer, et tous ceux qui étaient dans le vaisseau furent saisis d'étonnement.

CHAPITRE IV.

Dans la ville d'Epidaure, les saints hommes de Dieu coururent risque de perdre la vie. — Les habitants de cette cité, à l'instigation de Marnon, s'armèrent contre S. Jean et Prochore.

Après une navigation de trois jours et de trois nuits, nous parvîmes à Epidaure, où demeurait le juif¹ Marnon, qui avait, à Ephèse, excité plusieurs émeutes contre nous. Nous voyant assis dans le navire, il dit à ceux qui étaient avec nous :

— Qui sont ces gens-là que vous avez avec vous dans le vaisseau ?

¹ *Le Juif Marnon.* Partout les Juifs Infidèles se sont montrés les ennemis les plus implacables des Apôtres, et particulièrement de S. Paul. Comme eux, l'Evangéliste S. Jean s'est vu en butte à leurs calomnies, et à leurs traits.

— Ce sont des chrétiens, des hommes fidèles, répondirent-ils. Sur mer nous avons été heureusement sauvés par eux.

— Quels sont leurs noms, demanda Marnon ?

— Le premier, répondirent-ils, s'appelle *Jean*, et son disciple se nomme *Prochore*.

Entendant prononcer ces noms, Marnon monta dans le navire, et, élevant la voix, il s'écria :

— Que faites-vous ici, ô magiciens, l'exécration de Dieu et du monde ?

Or, l'un des messagers du prince, qui se trouvait à côté de nous avec les autres militaires chargés de nous surveiller, reprit Marnon et lui dit :

— Pourquoi proférez-vous de telles paroles contre ces hommes saints ? Ils sont confiés à notre garde, et, d'après un décret impérial, nous les conduisons dans l'île de Pathmos.

A ces mots, Marnon descendit de la poupe, et déchirant ses vêtements, il s'écriait :

— Mes frères, ô hommes qui demeurez avec moi à Epidaure, venez tous à mon aide !

Marnon était riche et possédait de grands domaines. Une foule de personnes accoururent donc à ses cris, et lui demandèrent la cause de sa détresse.

— C'est, dit-il, que des hommes qui sont des magiciens et des gens souillés de crimes, viennent d'aborder ici, après avoir fait essuyer aux habitants d'Ephèse une foule de peines et de difficultés. Ils ont quitté ces derniers pour venir en ces lieux nous faire éprouver des malheurs semblables. Venez donc avec moi, vous tous qui habitez Epidaure, mettons le feu au navire et qu'ils périssent, ces magiciens !

Ils ajoutèrent foi au discours de Marnon, et voulurent, en conséquence, à cause de nous, incendier le vaisseau. Mais les commissaires de César, voyant leurs funestes desseins, leur dirent :

— Epidauristes, gardez-vous de faire aucun mal à ces hommes ; un décret du prince Domitien nous commande de les conduire dans l'île de Pathmos, où il a ordonné qu'ils furent exilés.

Ces paroles purent à peine empêcher les Epidauristes de poursuivre leur entreprise, les soldats leur montrèrent les lettres qui contenaient l'édit impérial et qui étaient munies du sceau du prince.

— Si donc il y a un décret impérial, dirent les Epidauristes, pourquoi ne les tenez-vous pas enchaînés, afin qu'ils ne viennent pas à vous tromper par leur malice, à vous échapper des mains et à faire ainsi retomber sur vos têtes la colère du prince ? Car instruits dans l'art des maléfices, ce sont des hommes pestilentiels ; par leurs faits pernicieux ou par leur dissimulation, ils ont fait périr une quantité d'âmes, une foule de personnes. Celui des deux qui se nomme Jean est un homme menteur et digne de tous les supplices.

Ceux qu'on avait députés à Epidaure étaient étonnés de ces discours : Marnon, par des paroles adroites, était parvenu à les séduire. De plus, Marnon les pria de manger avec lui. Le repas fini, et ayant donné le baiser à Marnon, ils revinrent au vaisseau, l'âme furieuse et déchaînée, et, oubliant les bienfaits qu'ils avaient reçus de Jean, mon maître, ils le remirent avec rigueur dans des liens de fer, et ne nous donnèrent qu'un peu de nourriture comme auparavant.

CHAPITRE V.

S. Jean guérit un moribond d'une dyssenterie et d'un flux de sang.

Nous nous remîmes en mer et nous arrivâmes à Myrrh, où nous nous arrêtâmes sept jours à cause de la maladie d'un sol-

dat : car ce dernier se trouvait gravement malade par suite d'une dyssenterie et d'un flux de sang.

Le huitième jour, il s'éleva une difficulté parmi les soldats. L'un disait : il n'est pas bon que nous séjournions ici plus long-temps, parce que nous avons ordre de marcher et d'accomplir notre mandat. Les ordonnances impériales doivent être exécutées avec soin : quiconque s'en acquitte avec négligence, doit craindre de recevoir le châtiment au lieu de la récompense.

D'autres disaient au contraire : — Il n'est nullement convenable d'abandonner notre collègue dans une telle nécessité. Car nous ne l'aurons pas plutôt délaissé qu'il mourra ; et il n'est pas dans un état à pouvoir supporter les fatigues de la mer ; il paraît donc préférable d'attendre encore quelques jours, afin de voir de quelle manière honnête nous pourrons agir à son égard.

C'est ainsi qu'il s'éleva parmi eux une dispute très-vive.

Voyant que cette contestation n'avait aucun bon résultat, Jean me dit :

— Mon fils Prochore, allez, dites à ce malade, qu'au nom de Jésus-Christ, mon maître, il vienne vers moi.

Je m'approchai donc du malade, et je lui répétai les paroles mêmes que m'avait prescrites de lui dire Jean, mon maître ; il se leva aussitôt, et se rendit avec moi auprès de Jean.

— Recommandez à vos compagnons, dit l'Apôtre, de lever l'ancre et de se mettre en mer.

Il n'y eut point de délai. Celui qui depuis sept jours était dangereusement attaqué, et qui, à raison de sa maladie, n'avait, pour ainsi dire, pris aucun aliment, exhorts ses compagnons à lever l'ancre et à presser le départ, en leur racontant qu'il était guéri et qu'il n'éprouvait plus aucune atteinte de sa maladie.

CHAPITRE VI.

A la vue des grands miracles qu'il opère, les soldats veulent mettre S. Jean en liberté ; mais l'Apôtre s'y refuse.

Nous mîmes donc à la voile, et nous arrivâmes dans un lieu qu'on appelait *Liphon* ; une violente tempête nous contraignit d'y séjourner six jours. Mais il n'y avait point d'eau douce dans ce lieu, et presque tous les voyageurs se trouvaient en danger de périr de soif.

Jean m'adressa alors la parole :

— Mon fils Prochore, me dit-il, plongez un vase dans la mer, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et emplissez-le.

Je fis donc ce qu'il m'avait enjoint.

Il me dit encore :

— Versez dans chaque vase et les emplissez de l'eau de la mer.

Je fis ce qu'il me dit, j'emplis tous les vases, et aussitôt que l'eau y fut mise, elle se trouva douce. L'Apôtre dit alors, en général, à tous ceux qui étaient dans le navire :

— Au nom de Jésus le Christ crucifié, prenez de cette eau, et buvez !

Tous commencèrent à en prendre et à boire ; et ils furent saisis d'un grand étonnement. Ils se dirent les uns aux autres :

— Que ferons-nous à cet homme ? Car nous sommes témoins des nombreux signes et miracles qu'il a opérés. Allons donc le délivrer de ses chaînes de fer, et demandons-lui excuse

et pardon des maux que nous lui avons faits, de peur que le feu du ciel ne vienne à descendre sur nous et à nous consumer tous¹.

Ils s'approchèrent donc de l'Apôtre de Dieu, et lui dirent :

— Homme de Dieu, ne soyez point fâché contre nous ; car nous exécutons les ordres de César, et nous ne pouvons agir autrement. Néanmoins nous vous ôterons vos chaînes, et nous sommes disposés à faire tout ce que vous nous commanderez. En même temps ils délièrent Jean, mon maître, de ses chaînes. Il leur dit :

— Je me mets peu en peine de la souffrance et des anxiétés de ce monde, mais mon âme tressaille du désir d'accomplir la volonté et les commandements de mon Dieu, de Jésus-Christ qui a été crucifié pour notre salut.

A ces paroles, les soldats se prosternèrent la face contre terre et dirent à l'Apôtre :

— Seigneur, vous avez tout pouvoir entre les mains : allez en paix partout où vous voudrez, vous êtes en liberté ; quant à nous, nous retournerons dans nos pays.

Jean leur dit :

— Avez-vous dans votre prince assez de confiance, pour être sûrs, qu'en nous laissant aller en liberté, vous n'encourez point son indignation ?

Ils lui répondirent :

— Non, Seigneur.

Jean répartit :

— Achevez donc d'accomplir le ministère qui vous a été

¹ *Allons délivrer cet homme de ses chaînes...* Par reconnaissance de ses miracles et de ses bienfaits, les soldats veulent mettre en liberté S. Jean. Quoi de plus naturel que cette gratitude, que cet enthousiasme de militaires, devenus les témoins oculaires des prodiges apostoliques ? mais si leur démarche est noble et généreuse, le refus de l'Apôtre qui ne veut pas être affranchi à leur risque et péril, ne l'est pas moins.

confié suivant les ordres du prince ; déposez-nous dans le lieu qui vous a été désigné par lui, et alors vous retournerez en paix dans vos pays.

Or, Jean, reprenant ensuite la parole, leur expliquait quelques passages des divines écritures, qui étaient relatifs au Fils de Dieu.

Eux recurent la parole et demandèrent à être baptisés par lui. Il en baptisa dix ce jour-là : c'étaient les commandants, les administrateurs, les directeurs du vaisseau.

Laissant les rivages de *Liphon*, nous arrivâmes dans l'île de *Pathmos*¹, et tout en entrant dans la ville, les soldats, conformément à l'ordonnance impériale, nous livrèrent entre les mains de ceux qui devaient nous recevoir.

Les administrateurs, qui avaient été baptisés, prièrent Jean de leur permettre de demeurer avec nous dans cette île. Mais il ne le leur permit pas :

— Mes enfants, leur dit-il, conservez seulement la grâce que vous avez reçue, et aucun lieu ne vous sera préjudiciable.

¹ *Pathmos* est une des îles Sporades, dans l'Archipel ; elle est située proche de Candie, entre les îles de Nicaria et de Samos. Elle a environ dix lieues de tour. On y voit un monastère de S. Jean, qui est fortifié comme une citadelle. On y montre un ermitage, dit de l'*Apocalypse*, parce que ce fut là, selon la tradition, que S. Jean reçut les révélations contenues dans le livre de ce nom. — Cette île s'est appelée depuis *Palmosa*, selon d'autres auteurs *Potina*.

Que S. Jean ait été relégué dans cette île, c'est ce qu'attestent S. Irénée, Tertullien, Origène, S. Victorinus, et tous les anciens Pères et écrivains ecclésiastiques. Cet Apôtre le témoigne lui-même en ces termes dans son *Apocalypse*, 1. 9 : *Moi Jean, qui suis votre frère, et qui ai part avec vous à la tribulation, au royaume et à la patience en Jésus-Christ, j'ai été envoyé dans l'île nommée Pathmos pour la parole de Dieu et pour le témoignage que j'ai rendu à Jésus.* — Primasius dit que l'empereur Domitien le reléguait dans cette île pour y extraire des mines, *ad effodienda metalla*. Voyez aussi S. Aug. *quæst. 72.*, *in V. et N. Test. Biblioth. P. t. 3* ; S. Chrysost. *t. 6, hom. 67* ; Primasius, *episc. Afric. in Apoc. Biblioth. P. P. t. 1.* ; S. Sulpic. *Sev. 1. 2. hist.* Le César ne tardera pas à être châtié, pour avoir porté sur l'Oint du Seigneur des mains sacriléges.

Ils furent donc dix jours avec nous, et, ayant reçu la bénédiction, ils s'en retournèrent, pleins de joie, chacun dans leur pays.

CHAPITRE VII.

S. Jean convertit la famille de Myron, après avoir délivré Apollonides son fils d'un esprit de Python.

Or, il y avait, dans cette île, un homme fort riche, nommé Myron, qui avait une épouse appelée *Flora*. Les trois fils qu'ils avaient étaient instruits dans l'art de la rhétorique ; et l'aîné de ces fils avait un esprit de Python¹.

Myron nous ayant reçus chez lui, son fils, qui était possédé d'un esprit malin, connut la puissance de Jean, et s'enfuit dans une autre contrée, afin que l'Apôtre ne chassât point de lui l'esprit malin.

Apprenant que son fils avait pris la fuite, Myron dit à son épouse : — Si ces hommes étaient bons, jamais nous n'eussions eu le malheur de voir notre fils prendre la fuite ; ces gens, comme plusieurs le rapportent, sont plutôt des magiciens et des malfaiteurs, ils ont, au moyen de leurs maléfices, enchanté notre maison et forcé notre fils de s'en aller. Que je suis malheureux, mon cher fils, que j'ai été insensé de recevoir deux magiciens pour te perdre !

Sa femme lui dit alors : — S'il en est ainsi que vous le dites, pourquoi ne les chassez-vous pas de la maison, afin qu'ils n'usent point de semblables maléfices à l'égard de nos

¹ Il faut se rappeler que nous sommes en pleine Grèce, où les Pythons étaient nombreuses et célèbres, et où elles rendaient des réponses à ceux qui de toutes parts venaient les consulter.

autres enfants, et qu'ils ne les obligent point à s'éloigner de nous et à périr ?

Myron lui répondit : — Je ne les chasserai point, mais je les affligerai et les tourmenterai jusqu'à ce qu'ils aient fait revenir notre fils, et qu'ils nous l'aient rendu ici sain et sauf ; je les ferai ensuite châtier sévèrement.

Myron était, en effet, le beau-père du proconsul qui gouvernait l'île de Pathmos.

Jean sut par l'Esprit-Saint tout ce qu'avait dit Myron à son épouse, il me dit alors : — Mon fils Prochore, connaissez que Myron, notre hôte, médite contre nous de pernicieux desseins, qu'il se propose de mettre à exécution. Car son fils est possédé d'un esprit de Python, et, lorsque nous sommes entrés dans cette maison, l'esprit impur a craint d'être chassé par nous, il s'est ensui et il a transporté le jeune homme dans une autre contrée ; c'est pour cette raison que Myron est animé contre nous d'une intention hostile ; mais que votre âme ne s'abatte point à la vue des afflictions que Myron fera tomber sur nous.

Tandis que Jean me tenait à peu près ce langage, il arriva une lettre de la part du fils de Myron, conçue en ces termes :

« A mon père et à ma mère,

« Apollonides, salut.

« Un magicien, nommé Jean, que vous avez reçu dans votre maison, s'est servi de ses prestiges pour commettre un crime, pour satisfaire l'envie qu'il portait à ce qu'il y avait de bien en moi : Il a envoyé sur moi un esprit qui m'a poursuivi jusque dans cette ville, et m'y a exposé à bien des périls. Heureusement j'ai rencontré dans Cynops un sage et excellent directeur, qui m'a raconté toutes les choses qui me sont arrivées, et la manière dont elles sont arrivées. Il m'a tenu ce langage : *Mon fils Apollonides, m'a-t-il dit, si l'on ne met à mort Jean, ce funeste magicien, il ne vous sera*

« *plus possible d'habiter dans votre pays.* C'est pourquoi, ô
« mon Père, maintenant votre fils vous en conjure, ayez pitié
« de votre enfant, et tuez ce magicien pernicieux, afin que je
« puisse au plus tôt, suivant mon vif désir, jouir des embras-
« sements de mon père, de ma mère et de mes deux frères.
« Adieu. »

Aussitôt donc qu'il eut entendu la lecture de cette lettre que lui envoyait son fils Apollonides, Myron nous enferma, et confiant dans le crédit dont il jouissait, il partit trouver son fils le proconsul, et lui fit part de la lettre que lui avait envoyée Apollonides. Le gouverneur prit la lettre, en fit la lecture, et fut d'autant plus irrité contre nous, que la lettre avait été en partie écrite au nom de Cynops. Car tous ceux qui habitaient l'île de Pathmos, regardaient Cynops comme une divinité, à cause de la grandeur de ses prodiges illusoires. Persuadé donc par les paroles de Myron et d'Apollonides, son fils, le gouverneur ordonna que Jean fut exposé aux dents des bêtes féroces ; et aussitôt on nous enleva de la maison de Myron et l'on nous conduisit dans la prison publique. Trois jours après on nous fit paraître dans le prétoire.

Le gouverneur dit à Jean :

— Notre pieux empereur, Domitien, vous a condamné plusieurs fois à périr ; il vous en a fait connaître les causes ; néanmoins il vous a pardonné et ne vous a point fait mourir. Dans l'intention que vous vous corrigiez et que vous deveniez sage, il vous a envoyé dans cette île ; et voici que vous commencez à commettre ici de plus grands crimes qu'à Ephèse. Car vous avez chassé le fils de mon beau-père, mon frère par alliance. Hâitez-vous donc de me répondre, avant que vous subissiez votre châtiment, et faites revenir mon beau-frère ; dites-nous quelle religion vous suivez, et de quel pays vous êtes sorti ?

Jean prit la parole et dit :

— Je suis hébreu, serviteur de Jésus-Christ, le fils du Dieu vivant, qui a été crucifié, qui a été enseveli pour les péchés des hommes, et qui est ressuscité aussi le troisième jour d'entre les morts ; c'est lui-même qui m'a envoyé annoncer l'évangile à toutes les nations, afin qu'elles croient en lui et qu'elles aient la vie éternelle.

Le gouverneur : — C'est à cette occasion que le très-pieux empereur vous a condamné à l'exil ; et vous proférez de nouveau contre vous-même des paroles qui vous condamnent. Apprenez, ô insensé, à honorer les dieux et à servir les immortels ! Obéissez aux lois des empereurs, et nappelez plus Dieu un homme qui, pour plusieurs séditions, fut condamné à la mort.

Le bienheureux Jean répondit : — C'est celui-là même que j'honore pour le Dieu toujours immortel ; et c'est lui que j'annonce à ceux qui souhaitent mener une vie pure.

Le gouverneur : — Nous n'avons pas besoin de toutes ces fables que vous nous débitez. Il y a une ordonnance qui vous enjoint de vous désister de cette prédication ; cependant, pour Apollonides, faites-le revenir sain et sauf dans cette ville, et le rendez à sa famille.

Jean répondit : — Pour la prédication que je fais, je ne puis m'en désister ; c'est elle qui me fait espérer la récompense du salut éternel, récompense qui m'est réservée au terme de mon travail, et que me donnera Celui que j'ai aimé¹ : Celui en qui j'ai cru et mis ma confiance, le Christ, mon maître, qui est béni dans les siècles. Quant à votre ami, Apollonides, si vous vous en prenez à moi de ce qui lui est arrivé, je ne me sens coupable de rien à son égard. Mais si vous me le permettez, je lui enverrai mon disciple, qui vous le ramè-

¹ Ces paroles : *ille quem dilexi, in quem credidi...* sont imitées dans la liturgie romaine, au VIII^e Répons du *Commun des non Vierges* : « Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem » D. M. J.-C. *quem vidi, quem amavi, in quem credidi, quem dilexi.* »

nera, et, s'il a contre nous quelque grief, il nous accusera en votre présence.

Le gouverneur commanda donc que cela eût lieu, et qu'en attendant, Jean fut lié fortement avec deux chaînes.

Jean dit au gouverneur : — Permettez-moi d'abord d'écrire une lettre à Apollonides, et, après, mettez-moi dans les fers.

Le gouverneur le lui permit, et Jean écrivit une lettre conçue en ces termes :

« Jean, Apôtre de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, à l'esprit de Python, qui habite dans Apollonides :

« Je te commande, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, de sortir de cette créature de Dieu, de n'y plus rentrer désormais, et de ne plus habiter dans cette île ; mais retire-toi dans un lieu (sans eau et) aride, que nul homme n'habite. Moi, Jean, je te commande cela au nom de la Trinité sainte. »

Pour moi, Prochore, je me chargeai de la lettre, et je partis pour la ville où logeait Apollonides : elle était à une distance de soixante milles. Entré dans la ville, je me mis à sa recherche, et après deux jours je le trouvai ; sitôt que je m'approchai, l'esprit impur sortait de lui. Lorsque cet esprit immonde se fut retiré, Apollonides redevint maître de lui-même, recouvra son intelligence et sa connaissance habituelles :

— Pourquoi êtes-vous venu ici, me dit-il, ô bon disciple d'un excellent maître ?

Je lui répondis : — Pour rappeler votre sagesse, et pour vous conduire devant le Gouverneur, votre beau-frère, auprès de votre famille, et de votre bien-aimé père.

Il donna donc ordre, à l'instant, qu'on préparât des chevaux, il me fit monter, nous sortîmes du lieu et nous nous mêmes en route. Lorsque nous fûmes arrivés à la ville, Appolonides me demanda où était la demeure de mon maître ?

— Je lui dis que le Gouverneur l'avait fait lier de deux chaînes et jeter en prison.

A cette nouvelle, Apollonides, au lieu d'aller chez lui et de se rendre auprès du Gouverneur, ne parla à aucune de ses connaissances ; mais il me conduisit droit à la prison, et frappa à la porte ; le gardien de la prison en lui ouvrant et en le reconnaissant pour Apollonides, s'inclina jusqu'à ses pieds. Apollonides entra donc : dès qu'il eut aperçu Jean, il se courba à terre pour l'adorer. Mais Jean le releva et lui dit :

— Mon fils, que Dieu vous accorde sa bénédiction !

En même temps Apollonides délia Jean de ses chaînes, et dit au gardien de la prison : — Si le Gouverneur vous dit quelque chose, et vous demande pourquoi vous l'avez délivré, dites-lui, que c'est Apollonides qui est venu et qui l'a délié.

Il nous conduisit de là dans sa maison. Il y avait son père, sa mère et ses frères, qui étaient en deuil de l'absence d'Apollonides. Mais à peine l'eurent-ils aperçu, qu'ils se levèrent tous de joie, se jetèrent à son cou et l'embrassèrent avec larmes.

— Que vous a t-on fait, ô mon fils, s'écria le père, pour vous être ensui de ma maison, et nous avoir causé à moi, à votre mère et à vos frères un si grand deuil ?

Apollonides répondit :

— Le péché et le crime ont abondé dans notre maison. Lorsqu'y entra un homme, aimé de Dieu, Jean, l'Apôtre du Christ, nous n'avoas point su qui il était, ni qui l'avait envoyé, ni même si cet envoyé venait de la part de Dieu, ou de celle de l'Ennemi ou du Méchant. Néanmoins, mon père, il est arrivé qu'après qu'il fut chassé, j'ai su par d'autres, qui il était, et qui l'avait envoyé ; oui, je l'ai su avant que je revinsse.

Myron, entendant ces paroles, crut à son fils, et lui dit :

— Mon fils, s'il en est ainsi, allons chez le Gouverneur, et faisons lui part de ces nouvelles, parce que c'est de mon consentement qu'il a mis Jean en prison.

— Excellent père, répondit Apollonides, n'ayez à ce sujet

aucune inquiétude ; j'ai déjà délivré Jean ; le Gouverneur est votre gendre et mes volontés sont les siennes.

Au même instant, Apollonides introduisit Jean, et, se tournant de son côté, il lui dit :

— Annoncez-nous, excellent maître, quelque parole utile, qui nous communique la lumière éternelle.

— Je désire, répondit Jean, qu'auparavant vous nous racontez pourquoi vous avez abandonné cette maison, et pourquoi vous vous êtes rendu dans une autre ville.

Alors Apollonides se mit à faire le récit de ce qui avait été la cause de sa fuite :

— Ce n'est point mon père, ni ma mère, que j'ai fuis, dit-il. Il y a déjà plusieurs années : je dormais et reposais sur mon lit, lorsqu'il vint quelqu'un qui me toucha ; excité subitement, je m'éveillai, et j'aperçus celui qui m'avait réveillé ; ses yeux étaient grands comme des flambeaux allumés, et sa face était comme un éclair ; il me dit : — Ouvre ta bouche, et aussitôt que je l'eus ouverte, il y entra et s'introduisit jusque dans mes entrailles qu'il remplit (de sa présence)¹ : à compter de ce jour-là, je connus tous les maux et tous les biens qui arrivaient à notre maison ; il me disait non-seulement ces choses, mais aussi celles qui m'étaient nécessaires. Tous venaient à moi, me proposaient des questions, et me consultaient sur leurs affaires². Mais lorsque vous êtes entré dans cette maison, il me

¹ Satan entra dans lui : *Introivit in eum (in Judam) Satanus.*

C'est ce que semblablement l'Histoire Evangélique affirme du disciple Judas. Cette *entrée du démon* dans un homme, est une possession toute spéciale de sa personne.

² Les *Actes des Apôtres* parlent d'une servante possédée d'un esprit de Python, qui apportait *un grand gain à ses maîtres par ses divinations*. S. Paul l'exorcisa, en disant à l'Esprit: *Je te commande au nom de Jésus-Christ de sortir de cette fille, et il sortit à l'heure même.* (Act. apost. XVI, 16.) C'est un fait analogue à celui de S. Jean. — On voit que l'Esprit démoniaque donnait à certains possédés des connaissances surhumaines : ce qui les rendait comme les oracles de leurs localités. L'Ecriture dit des choses semblables de la Pythonisse d'Endor et de plusieurs autres devineresses. — Le magnétisme ou le somnambulisme maguéti-

dit : Apollonides, cet homme est un magicien ; et il ne m'a jamais permis d'y rester, me disant en outre : — Si Jean n'est pas mis à mort, tu ne pourras jamais rentrer dans ta maison. J'ai aussi interrogé Cynops, qui m'a affirmé les mêmes choses. Mais à l'instant où le disciple est entré là où je demeurai (j'aperçus), je vis celui qui était entré en moi, en sortir sous la même forme qu'il y était entré, et aussitôt je me sentis délivré d'une grande oppression ; j'ai été rempli de beaucoup de consolation et de joie, et j'ai rendu grâce au disciple.

Jean dit alors à Apollonides : — Mon fils, c'est là un des miracles et des bienfaits de Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui a été crucifié pour nous et qui est ressuscité. Quant à celui qui est entré dans votre corps, c'est l'Esprit de Python, qui, lors de notre entrée dans votre maison, vous en a fait partir, de peur que nous ne le chassions de vous, et que nous ne le contrai-

que de notre temps semble avoir des rapports intimes avec la magie ancienne. Il présente des phénomènes de vision qui paraissent appartenir à l'ordre prophétique. Mais ces phénomènes, quoique extra-naturels, sont tellement limités et accompagnés de tant d'incertitudes et de signes de faiblesse, qu'on est facilement porté à penser, qu'ils sont le résultat étrange de communications mystérieuses avec des Esprits de ténèbres.

Les manifestations des Esprits mauvais, des génies démoniaques, manifestations qui ont lieu surtout dans notre Europe et dans l'Amérique, au su et au vu de tout le monde, et dont tous les journaux ont retenti de nos jours (1835), justifient pleinement et appuient la croyance à tous les faits de ce genre dont il est fait mention dans l'histoire de S. Jean et des Apôtres. Ces faits extra-naturels ont été, depuis trois siècles, l'unique cause qui empêchait les esprits forts d'ajouter foi aux anciennes traditions. Maintenant que le monde des esprits se révèle, et que Dieu a permis l'apparition effrayante de ces demi-jours qui nous font apercevoir l'existence d'un autre ordre d'intelligences extraordinaire, les raisonnements philosophiques des incrédules demeurent confondus, et l'on est bien constraint de reconnaître ce qu'ont dû faire autrefois les démons, en voyant ce qu'ils essayent aujourd'hui, que leur puissance est encore enchaînée par l'empire du Christ. Tous les Docteurs, les évêques et le souverain Pontife lui-même, ont déclaré et déclarent encore que les faits dont il s'agit, sont les opérations de Satan et de ses anges séducteurs. Du reste, en dehors même de la voie d'autorité, il est facile à la raison de les juger tels par la simple considération de leur nature et de leur mode d'accomplissement.

gnions par la puissance de Jésus-Christ. Or maintenant, mon fils, ce n'est pas seulement en l'interpellant au nom du vrai Dieu et par sa puissance divine que nous avons résisté à l'Esprit impur et malin, mais c'est même par notre lettre.

Jean me prit à l'instant là lettre qu'il avait envoyée contre l'Esprit de Python, et la présenta à Apollonides. Celui-ci, l'ayant lue, prit avec lui Jean, ses frères et moi et se rendit auprès du Gouverneur de la ville, auquel il raconta tout, et ce qu'il avait souffert de la part de l'Esprit méchant, et comment, par le bienfait de Jean, apôtre de Jésus-Christ, et de Prochore, son disciple, il en avait été délivré.

Le Gouverneur, ayant entendu ce récit, inclina la tête pour nous remercier, et, depuis cette époque, il aimait beaucoup Jean, mon maître. Nous prîmes enfin congé de lui, et nous revîmes à la maison de Myron.

Or, Jean, rempli de l'Esprit saint, commença à leur raconter les merveilles de Dieu, et les instruisit des divines Ecritures. Ensuite, ils le prièrent tous de les baptiser au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Ésprit, et Jean baptisa ce jour-là tous ceux qui étaient dans la maison de Myron.

CHAPITRE VIII.

S. Jean baptise la famille de Myron, ainsi que Chrysippa, épouse du proconsul de l'île de Pathmos,

Alors l'épouse du Proconsul, la fille de Myron, appelée *Chrysippa*, voyant que son père, sa mère, et ses frères croyaient au Fils de Dieu, dit à son mari :

— Toute la maison de mon père croit au Dieu crucifié, que Jean annonce, je désire donc que nous croyions aussi, et que notre maison soit honorée, comme la maison de mon père ;

tandis que vous êtes placé au pouvoir et que vous jouissez d'un plus grand crédit, aidez-nous contre ceux qui persécutent Jean notre maître.

Son mari lui répondit :

— Je ne puis faire ce que vous me conseillez, tant que j'aurai le gouvernement de la province. Car la religion des chrétiens est pour tous les hommes, non pas seulement pour les princes, un objet de mépris et de haine ; aussitôt qu'on verrait Jean et d'autres chrétiens fréquenter ma maison et celle de votre père, on nous soupçonnerait d'être chrétiens, on nous mépriserait, il s'éleverait des dissensions, on brûlerait nos maisons, et je serais privé de ma magistrature. Mais, au contraire, si les autres hommes s'aperçoivent que je continue à suivre leur religion, ils auront des égards pour vous autres à cause de moi. C'est de cette manière que j'ai agi, lorsque j'exerçais en Grèce les mêmes fonctions publiques : A l'extérieur j'ai suivi la religion commune des Grecs, mais en secret je faisais du bien à ceux qui professaient la foi du Christ. Lors donc que j'aurai achevé le temps de mon administration, il me sera plus facile de me faire chrétien¹. Quant à vous, prenez notre fils, allez avec lui chez votre père entendre la doctrine de Jean ; faites-vous baptiser, vous et votre fils, et observez avec soin les préceptes du Christ. Gardez-vous bien de mépriser aucune des paroles de Jean, et ne me rapportez point ce qu'il vous annoncera, avant que je me fasse chrétien. Car si les lois des Grecs condamnent ceux qui révèlent les mystères de leurs dieux, combien plus la religion chrétienne, que prêche Jean, l'Apôtre du Christ (doit-elle être sévère sur ce point ?), l'Apôtre condamne ceux qui découvrent les mystères de son Dieu.

¹ Ce sont bien là les prétextes qu'ont coutume d'alléguer les personnes du monde pour ajourner leur conversion indéfiniment. Les uns s'excusent ainsi de bonne foi ; les autres par défaut actuel de générosité ; les autres, faussement et hypocritement ; Dieu seul connaît les intentions de chacun, les admet ou les rejette.

Observez-vous donc, ma bien-aimée, vous et notre fils unique.

Lorsqu'il eut tenu ce langage, Chrysippa prit aussitôt congé de lui, et, prenant son fils, elle se rendit à la demeure de Myron, son père ; en entrant, elle s'inclina respectueusement pour saluer Jean, et ensuite son père, sa mère et ses frères. Après cette salutation, Jean lui dit :

— Pour quel motif êtes-vous venue, ma fille ?

— C'est afin, excellent maître, que ma maison soit honorée comme celle de mon père.

Jean lui dit :

— Que Dieu rende droit votre cœur, et le cœur de votre époux, et celui de votre fils, et qu'il conserve toute votre maison !

Se prosternant alors aux pieds de l'Apôtre, Chrysippa l'adorait et lui disait :

— Excellent maître, donnez-moi le sceau du Christ, ainsi qu'à mon fils, et faites-nous participer aux avantages de la maison de mon père.

Jean lui répondit :

— Allons parler d'abord à votre mari, afin qu'avec son aveu vous receviez le baptême de purification.

Chrysippa se mit alors à lui raconter toutes les paroles que lui avait dites son mari. Et Jean témoigna sa joie lorsqu'il entendit parler du consentement du Proconsul. Il la catéchisa, elle et son fils, et dans un discours il lui recommanda d'observer tous les préceptes de la foi chrétienne, puis il les baptisa au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Or, Myron, voyant que sa fille avec son fils avait cru en Jésus-Christ, en fut rempli de joie, et lui présenta une grosse somme d'argent, en lui disant :

— Nous avons, ma fille, des biens pour notre suffisance, ne quitte plus (je t'en prie), ma maison, de peur qu'il ne s'élève entre toi et ton mari quelque dispute au sujet du Christ.

Chrysippa lui dit :

— Si vous voulez, mon père, que nous demeurions avec vous, que cet argent continue de vous appartenir. Pour moi, avec mon fils, j'irai à ma maison, où nous avons beaucoup d'or et d'argent, j'en prendrai ce qui me sera nécessaire, puis nous reviendrons près de vous dans votre maison, et nous demeurerons ensemble avec vous.

Or Jean, ayant entendu cet entretien, dit à Myron :

— Ce que vous venez de dire avec votre fille n'est nullement permis. Car le Christ ne m'a donné ni ordre ni mission, pour séparer la femme de son mari, ni le mari de sa femme ; que votre fille retourne donc en paix dans sa maison, elle surtout qui a cru en Jésus-Christ, avec l'assentiment de son mari. J'ai confiance au Seigneur qui m'a envoyé évangéliser ses merveilles, et j'espère que son mari sera (un jour) compté au nombre des Disciples du Christ ; quant à l'argent dont il s'est agi entre vous, distribuez-le aux pauvres, en vue de Jésus-Christ, conformément à ce que dit l'Ecriture :

Celui qui donne au pauvre donne à Dieu (Prov. 28), et il lui sera rendu suivant son don.

Le Seigneur Jésus a dit aussi :

Faites miséricorde, et il vous sera aussi fait miséricorde ;

et encore :

La mesure dont vous vous serez servi pour les autres, on s'en servira aussi pour vous. (S. Matth., VII, 2.)

Ces paroles dites, Jean renvoya Chrysippa et son fils vers le proconsul, son mari ; pour nous, nous demeurâmes dans la maison de Myron.

Or, le lendemain, Myron déposa son trésor aux pieds de l'apôtre Jean, et lui dit :

— Recevez, mon Seigneur, cet argent, et le partagez aux pauvres.

— J'accueille avec reconnaissance votre intention, lui répondit Jean, parce que je connais qu'elle provient de l'amour de Dieu. Maintenant, ce qui vous appartient, je le laisse à votre sage dispensation, vous-même distribuez-le de vos mains à ceux qui en auront besoin.

Or, Myron, conformément à la recommandation de l'Apôtre, distribuait ses biens aux pauvres et aux indigents, et Dieu, le favorisant, multipliait tout ce qu'il avait de biens dans sa maison, et tous se réjouissaient dans le Seigneur et lui rendaient des actions de grâces, de ce qu'on distribuait à chacun selon ses besoins.

CHAPITRE IX.

Le tribun Basile croit avec son épouse, laquelle devient féconde, de stérile qu'elle était.

Il y avait dans cette ville un homme riche, nommé Basile, dont la femme s'appelait *Charis*, et était stérile. Cet homme vint chez *Rhodon*, le neveu de Myron, et lui dit :

Comment se fait-il que Myron s'attache à cet étranger, au point qu'il ne nous reçoit plus, qu'il ne s'assied plus et qu'il ne communique plus avec nous.

Rhodon lui répondit :

— Nous reconnaissons pour saine la doctrine de cet homme, et nous, avec plusieurs autres, nous l'écoutons volontiers.

— Puisqu'on raconte de lui de si grandes choses, ajouta Basile, qu'il fasse par sa puissance que mon épouse mette au monde un fils.

Rhodon : — Je vous assure, Basile, qu'il peut, au nom de son Dieu, opérer ce prodige.

Basile, à ces paroles, se hâta d'aller chez Myron, afin d'y voir Jean. Il demanda donc si l'envoyé du Christ logeait dans cette maison. Ayant compris qu'il y demeurait, il dit au serviteur qu'il désirait parler à Jean. Le serviteur le dit à Myron, et Myron en fit part à Jean, en ces termes :

— Un tribun, nommé Basile, est à la porte, et désire vous parler.

— A cette annonce, Jean se leva aussitôt, et s'avanza au-devant de cet homme. Basile s'inclina profondément devant l'Apôtre. Jean lui dit :

— Que Dieu accomplisse heureusement tous les désirs de votre cœur ! et heureux l'homme qui n'a pas tenté Dieu dans son cœur ! Car les Israélites ont tenté le Seigneur aux *eaux de contradiction*, et le Seigneur fit sortir du rocher comme un fleuve d'eau, où burent ceux qui avaient été incrédules. Il leur donna aussi pour se nourrir le pain des anges, et ces hommes ingrats, témoignant du dégoût pour cette nourriture, demandèrent de la chair à manger ; le Seigneur entendit leurs cris, et il donna à ces ingrats, à ces cœurs endurcis, des viandes en abondance, qu'ils finirent par repousser. — Pour vous, Basile, ne tentez pas le Seigneur, mais croyez fermement en lui, et il visitera miséricordieusement votre épouse stérile, et il comblera vos désirs.

Alors Basile, voyant que l'Apôtre lui avait dit tout ce qui était dans son cœur, fut frappé d'étonnement et d'admiration.

Jean lui dit encore : — Mon fils Basile, croyez en Jésus-Christ, le fils de Dieu, et à cause de votre confiance il vous accordera ce que vous souhaitez.

Basile répondit : — Je crois comme vous l'avez dit ; et je vous conjure encore maintenant de prier votre Dieu, afin que mon épouse mette au monde un fils.

Jean : — Je vous ai dit : Croyez, et vous connaîtrez la gloire de Dieu.

Après que l'Apôtre l'eut bien instruit, Basile sortit de la maison de Myron, et s'en alla fort satisfait chez lui. Il fit part à son épouse de tout ce qu'il avait entendu de la bouche de Jean. Peu de temps après, il retourna avec elle trouver Jean; ils s'approchèrent de lui en lui donnant de grands signes de vénération.

Jean dit à l'épouse de Basile :

— Charis, que la grâce de Dieu éclaire votre cœur et le cœur de votre mari, et vous accorde, à vous, une heureuse fécondité!

Ensuite, après qu'il eut affermi leurs esprits en leur annonçant plusieurs choses des divines écritures, la grâce de Dieu se reposa sur eux. Ils demandèrent à être baptisés, et il les baptisa au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Alors Basile fit à Jean des instances, pour que nous allassions demeurer chez lui. Mais Myron ne nous permit point de nous en aller, sinon seulement pour que Jean bénit la maison de Basile, et il nous pria de revenir au plus tôt dans sa maison. C'est ce que nous fîmes. — Plus tard, par l'efficacité des prières de Jean, l'épouse de Basile lui donna un fils, qu'ils appellèrent du nom de mon maître, Jean; et il y eut une grande joie dans toute sa famille.

Avant que l'enfant fut né, lui-même et Charis, son épouse, offrirent à Jean une grosse somme d'argent pour qu'il la distribuât aux pauvres. Mais Jean dit à Basile :

— Allez, mon fils, dans votre maison, et distribuez vous-même ce qui vous appartient, et vous aurez un trésor dans le ciel¹.

¹ Comme on le voit, l'Apôtre S. Jean renouvelle les prodiges du grand prophète Elisée. Celui-ci obtint un fils à une femme stérile de Sunam, son hôtesse.

CHAPITRE X.

Le Proconsul quitte la magistrature et reçoit le baptême.

Après avoir été deux ans proconsul, le mari de Chrysippa, fille de Myron, fut déposé de sa charge, et sa préfecture fut confiée à un autre.

Etant donc venu chez son beau-père, il dit à Jean :

— Les vicissitudes des choses de ce monde m'ont affligé, et m'ont privé de beaucoup d'or et d'argent, et de grands biens ; néanmoins je prie votre sainteté de me baptiser et de me purifier de mes péchés.

Jean lui adressa des paroles de consolation, le rassura et le fortifia par des passages tirés des divines Ecritures ; il l'instruisit de la doctrine sainte et l'exhorta à croire de tout son cœur en Jésus-Christ crucifié, le Sauveur de tous les hommes, et il le baptisa au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Après avoir été baptisé, le proconsul retourna dans sa maison.

CHAPITRE XI.

Le fils d'un juge appelé Crésus, est délivré du démon, puis baptisé.

Il y avait dans la même ville un homme appelé Crésus, et dont l'épouse avait nom Sélène. Ils n'avaient qu'un fils, qui était tourmenté d'un esprit impur. Crésus était juge dans cette même ville. Apprenant que Jean opérait, au nom de Jésus, de grandes merveilles, il prit son fils et vint dans la maison de Myron.

Dès que Jean l'eut aperçu, il lui dit :

— Crésus, ce sont vos péchés qui causent la perte de votre fils. Si vous croyez au vrai Dieu, vous en recevrez de grands bienfaits, et vous mériterez sa louange. Dans les jugements ne faites point, contre votre conscience, accception des personnes, et vous accomplirez ainsi le commandement de Dieu.

A ces paroles, Crésus répondit :

— Seigneur, que faut-il que je fasse, pour que mon fils soit sauvé et affranchi de l'esprit impur ?

Jean lui dit :

— Croyez en Jésus-Christ crucifié et votre fils sera guéri.

Crésus répondit :

— Je crois, Seigneur ; seulement que mon fils soit sauvé.

Jean prenant alors par la main le fils de cet homme, le marqua trois fois du signe de la croix, et il en chassa le démon.

Crésus, voyant le prodige que Jean venait d'opérer, se prosterna à ses pieds et l'adora.

Jean se mit dès lors à l'instruire, en lui expliquant des paroles tirées des divines Ecritures. Cet homme glorifia Dieu, confessa la divinité de Jésus-Christ, protesta qu'il croyait en lui, et s'en alla dans sa maison. Il prit ensuite son épouse et son fils, et revint chez Myron avec une grande somme d'argent qu'il mit aux pieds de Jean, en lui disant :

— Recevez, Seigneur, cet argent, et donnez-nous, à mon épouse, à mon fils, et à moi, le sceau du Christ.

— Le sceau du Christ, répondit Jean, ne demande pas d'argent, mais une foi droite et sincère. Gardez-vous de conserver de telles pensées, mais retournez chez vous, et donnez cet argent aux pauvres.

Lorsqu'il eut accompli cette recommandation, l'Apôtre les baptisa au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et il les congédia en paix.

C'est ainsi que par sa doctrine et par ses prodiges, le bien-

heureux Apôtre convertissait au Dieu vivant et véritable un grand nombre des habitants de Pathmos, et particulièrement plusieurs hommes considérables de cette île. Les prêtres de Satan en concurent naturellement de la jalousie. L'esprit d'erreur leur inspira un vif dépit. Ils tinrent plusieurs réunions pour se concerter contre l'Apôtre de Dieu. Mais ils craignaient de se compromettre en employant des mesures trop violentes contre celui qui soutenaient maintenant la puissante famille de Myron et plusieurs personnages influents. Ils résolurent d'abord de contredire la prédication de Jean, de le calomnier, de le décréditer, et de soulever le peuple contre lui. Ils avaient dessein de n'en venir à des voies de rigueur que dans les cas où les moyens de persuasion à l'égard de la foule demeureraient inefficaces. Mais l'occasion de se servir des unes et des autres ne tarda pas à se présenter.

CHAPITRE XII.

S. Jean renverse d'une parole le temple d'Apollon; — Il est frappé de coups et arrêté par les prêtres.

Il y avait trois ans que nous demeurions dans la maison de Myron. C'était là que se réunissaient ceux qui avaient cru; c'est là que Jean les instruisait et les baptisait.

Après cet espace de temps, nous sortîmes de la maison de Myron, nous nous rendîmes sur la place publique, où était bâti le temple d'Apollon, et où s'assemblait la foule du peuple.

Ces temples d'Apollon étaient des lieux de dissolution. Les peuples s'y rassemblaient tous les ans pour y célébrer des fêtes solennelles, commémoratives de quelque histoire, ou fable érotique. L'exemple du dieu Apollon, adoré en ce lieu, ne permettait pas à la jeunesse d'être sage, ni de souffrir que les

autres le fussent. La disposition de l'édifice, son ornementation, ses représentations, les dogmes qu'on y enseignait, tout contribuait à exciter les passions des jeunes gens. Quiconque eût fréquenté ce lieu sans se livrer aux plaisirs profanes, aurait passé pour un stupide et pour un insensible ; on l'aurait fui comme un impie, dont la rencontre eut été de mauvais présage. De là l'on comprend combien les mystères Cynthiens étaient infâmes. Néanmoins tout ce qui frappait la vue, était artistement travaillé. La Grèce et l'Italie n'épargnaient rien pour donner de la splendeur et de la magnificence aux édifices des fausses divinités, au culte de démons impurs. Properce rapporte que l'empereur Auguste avait fait un temple d'Apollon avec un art et avec une somptuosité admirables. Il dit entre autres choses, que les portes étaient d'ivoire ; que le dieu paraissait assis dans un char d'or massif, et rendait une lumière si vive qu'on n'en pouvait soutenir l'éclat ; que Myron y avait représenté sur le bronze plusieurs animaux parfaitement figurés. Cet auteur les appelle *armenta Myronis*, les *troupeaux de Myron*. (Properc, 31^e *Elégie*, livre II.)

Cette séduction, offerte à tous les sens, jointe au prestige des opérations magiques, était un obstacle humainement insurmontable au progrès de la morale sévère d'un Dieu crucifié. Il ne fallait, pour la faire embrasser, rien moins que les plus grands effets de la puissance divine. La grâce céleste, accompagnée des plus éclatants miracles, pouvait seule arracher les païens aux superstitions idolâtriques. Or tels étaient les moyens que notre saint Apôtre employait auprès des adorateurs d'Apollon. La curiosité les portait à faire attention à ses discours.

Jean leur adressa la parole. Quelques-uns croyaient à la prédication qu'ils entendaient ; quelques autres la contredisaient. Dans cette même place se trouvaient des prêtres d'Apollon, qui dirent à ceux qui écoutaient Jean :

— Frères et amis, pourquoи faites-vous attention aux dis-

cours et aux tromperies de cet homme, et écoutez-vous les fables qu'il vous conte ? N'est-ce pas pour ses maléfices et ses forfaits qu'il est exilé dans cette île ? Comment vos cœurs sont-ils aveuglés et ignorent-ils la vérité ? Ne faites pas injure aux grands dieux, en écoutant un homme qui leur est odieux, qui les outrage et qui méprise les décrets des empereurs.

Jean, ayant entendu ces paroles, dit aux prêtres d'Apollon :

— Afin que tout le monde comprenne que vos dieux ne sont point des dieux, à compter de ce moment cet édifice sera désert ; et aussitôt ces paroles prononcées, le temple s'écroula, sans qu'il restât une pierre debout, et sans néanmoins qu'aucun de ceux qui étaient présents, pérît ou fût blessé.

Or, à cette vue, les prêtres se jetèrent sur Jean, et, après l'avoir frappé et blessé, ils l'enfermèrent dans un obscur et noir cachot, où ils mirent des gardes pour le surveiller, et allèrent aussitôt en porter la nouvelle au Proconsul ;

— Jean, lui dirent-ils, ce magicien et ce séducteur, a, par ses maléfices, détruit le temple du grand dieu Apollon : ne permettez point qu'une telle injure envers les dieux immortels demeure impunie.

A cette nouvelle, le Gouverneur fut attristé, et commanda qu'on le mit en prison.

Myron et Apollonides, ayant eu connaissance de cet événement, se rendirent chez Acda, qui était alors gouverneur, et qui remplaçait le mari de Chrysippa : Il était de la ville de Synope qui est située dans le Pont, et il était adorateur d'Apollon.

Etant donc entrés chez le Proconsul, ils lui dirent : — Nous supplions votre clémence de nous rendre Jean, notre hôte ; si vous avez contre lui quelque grief, qui mérite même la mort, faites-le retomber sur nous ; que si l'on ne découvre sur son sujet rien qui mérite un tel châtiment, pourquoi le châtier si sévèrement ?

Le Gouverneur répondit :

— J'entends dire que c'est un magicien, et qu'il exerce des

maléfices au préjudice de tout le monde : que ferez-vous si vous le prenez chez vous, et qu'au moyen de sa magie il vienne à vous échapper ?

Apollonides répartit :

— S'il vient à nous échapper, que notre vie réponde pour la sienne, et que nos biens vous appartiennent !

Le Gouverneur consentit alors aussitôt à ce qu'on satisfît à leur désir ; parce que Myron et Apollonides étaient des personnages prudents et fort distingués parmi tous ceux qui habitaient cette ville.

Ces derniers entrèrent donc dans la prison, délièrent Jean et nous conduisirent chez eux. Alors Myron, plein de joie, dit à Jean :

Demeurez maintenant avec nous dans la maison de votre serviteur, et n'allez point dans la ville, parce que les hommes sont portés à la méchanceté et à la violence, et qu'ils pourraient entreprendre de vous mettre à mort avec Prochore, votre disciple.

Jean lui fit cette réponse :

— Le Seigneur Jésus-Christ ne m'a point envoyé, ô Myron, pour me reposer dans des maisons, mais il m'a envoyé vers les gens iniques et violents, lorsqu'il nous a dit :

Voilà que je vous envoie au milieu des loups. Ne craignez donc point ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme. (Matth. 11.)

Il nous a dit encore que c'était parmi de nombreuses tribulations qu'il nous fallait entrer dans le royaume de Dieu. Nous aussi nous avons possédé des biens et des maisons, mais le Seigneur nous a dit :

Quittez tout, et me suivez.

Nous avons tout quitté, en effet, et nous l'avons suivi. Dès lors, je suis prêt non-seulement à être enchaîné, flagellé, tourné en dérision pour son nom, mais encore à être tué mille fois, à souffrir en toute circonstance et à ne point cesser de prêcher

cette doctrine, jusqu'à ce que j'aie accompli la course de ma vie. Car souvent je vous ai dit : — Mourons pour lui, afin que par lui nous soyons délivrés de la mort éternelle, qui doit envelopper tous ceux qui ne croient point en lui.

Après ces paroles de Jean, nous ne restâmes pas longtemps chez Myron, mais nous prîmes congé de lui.

CHAPITRE XIII.

L'Apôtre baptise *Rhodon*, délivre un démoniaque et guérit un paralytique.

Or, nous arrivâmes vers un lieu, où se trouvait couché un paralytique, qui avait coutume de distribuer de ses biens à ceux qui passaient. Il dit alors à Jean :

— Excellent maître des chrétiens, ne passez point, je vous prie, la maison de votre serviteur.

— Que désirez-vous de moi, lui dit Jean ?

Le paralytique : — J'ai du pain et quelques mets : ne dédaignez point de venir vous asseoir à ma table, et de prendre avec moi votre repas, mais agréez la prière de votre serviteur. Car je suis un étranger, sur qui sont réunis tous les péchés de mes parents : ces péchés m'enchaînent à cette place, et me font faire pour moi et pour eux une dure pénitence. Lorsque je vois un étranger, je suis touché de compassion pour lui, et mon cœur s'attache à lui.

Jean, entendant ces paroles et prenant en pitié le sort de cet homme, compatit à ses peines et lui dit :

— Tantôt nous nous réjouirons avec vous, et vous avec nous. Nous bûmes alors et nous mangeâmes avec lui.

Puis sortant de son logis, nous rencontrâmes une femme veuve qui dit à Jean :

— Seigneur, où est le temple d'Apollon ?

Jean : — Qu'avez vous à faire au temple d'Apollon ?

La veuve : — Un Esprit malin s'est emparé de mon fils unique et le tourmente très-violemment. Je suis donc venue ici, afin de prier Apollon de m'assister, et de trouver quelque consolation.

Jean : — De quelle ville êtes-vous ?

La veuve : — Je n'habite point la ville, mais la campagne ; je ne suis jamais entrée dans une ville, sinon présentement.

Jean : — Retournez chez vous : car votre fils sera guéri par le nom de Jésus-Christ. — En effet, revenue dans sa maison, cette femme trouva son fils délivré de l'Esprit impur.

Nous retournâmes ensuite au lieu où était couché le paralytique, et Jean lui dit :

— Voici maintenant que nous venons prendre avec vous notre repas ; qui donc nous servira ?

Le paralytique : — Lorsque je vous ai invité d'abord, c'était dans la pensée que vous vous donneriez la peine de vous servir vous-mêmes et moi en même temps ; car je ne suis libre ni de vous servir ni de me servir moi-même.

Jean : — Non, nous ne nous servirons point ; mais ce sera vous qui nous servirez.

Il lui prit en même temps la main et le leva en disant :

— Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, levez-vous !

Ausitôt le paralytique se leva sain et sauf ; et, rendant gloire à Dieu, il nous servit.

Après cela, nous revîmes dans la maison de Myron, où nous trouvâmes Rhodon, son neveu ; celui-ci pria Jean de lui donner le sceau du Christ : l'Apôtre l'instruisit, et le baptisa au nom de la Sainte Trinité.

Or, peu après, ce même étranger, qui avait été paralytique, vint aussi, et entrant dans la maison, il se prosterna aux pieds de Jean. Toutes les personnes présentes, voyant cet homme rétabli dans une parfaite santé, furent frappées d'étonnement,

et lui demandèrent comment il avait été guéri. Le paralytique leur raconta alors tout au long la manière dont avait été opérée sa guérison ; c'est pourquoi, ajouta-t-il, je viens prier Jean de me donner l'illumination du Christ, au nom de qui il m'a sauvé. Jean, l'ayant alors instruit et confirmé dans la foi catholique, le baptisa au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

CHAPITRE XIV.

Pour avoir blasphémé, le juif Charus devient muet. — Mais après sa récipiscence, il reçoit le baptême.— Célébration des SS. Mystères.

Le lendemain, nous sortîmes de la maison de Myron, et nous vîmes dans un endroit maritime, où se trouvait un atelier de foulon. Là, un Juif, appelé *Charus*, dissertait avec Jean au sujet des Ecritures de Moïse. Jean les lui expliquait selon l'esprit, et lui rapportait ce qui était écrit touchant le Fils de Dieu, touchant son incarnation, sa passion, sa sépulture, et sa résurrection, son ascension dans les cieux, et sa séance à la droite du Père, et touchant son avénement glorieux au jour du Jugement. Mais Charus faisait de toutes ces choses autant de sujets de blasphème.

Alors Jean lui dit : — Cessez de blasphémer, et taisez-vous !

Aussitôt Charus devint muet, et ne put parler d'aucune manière.

Les hommes qui étaient présents, furent étonnés, en voyant comment une seule parole de l'Apôtre avait été suivie d'un effet si prompt.

Trois jours environ s'étaient écoulés. Une foule, composée des amis de Charus, vint trouver Jean, irritée et enflammée de colère contre l'Apôtre :

Qu'avez-vous fait à notre ami Charus, pour qu'il soit devenu muet et entièrement incapable de parler ?

Jean leur répondit :

— Mes frères, pourquoi vous indignez-vous contre moi, et m'imputez-vous le châtiment de Dieu tout-puissant que cet homme a lui-même encouru par ses paroles pleines de malice ? C'est lui-même qui a attiré sur sa tête la vengeance divine qui pèse maintenant sur lui. Car celui qui n'acquiesce pas aux paroles qu'on lui dit au sujet de Dieu, ne doit pas aussitôt les contredire avec insolence, mais il doit les écouter avec patience, et admettre ce qui lui paraîtra raisonnable et de nature à prouver la proposition dont il s'agit.

Alors l'un d'entre eux, qui paraissait assez sage, lui dit :

— Maître, il arrive quelquefois que le vin n'a pas de bon goût, ni le lait de douceur. Il en est de même des hommes : un homme mauvais profère quelquefois de bonnes paroles, et un homme bon en dit quelquefois de mauvaises.

Ces paroles dites, il fit signe à Charus de demander pardon à Jean ; Charus aussitôt se prosterna aux pieds de l'Apôtre.

Un autre homme de la foule, qui paraissait sage, dit alors :

— Maître, par un effet de votre bonté, déliez présentement ce que vous avez lié.

En considération de cette prière et du repentir de Charus, Jean dit à ce dernier :

— Comme votre bouche a été close au nom de Jésus-Christ, parce que vous avez péché, qu'ainsi maintenant elle soit ouverte par la vertu du même nom.

Le Juif Charus parla à l'instant, et, prosterné aux pieds de Jean, il lui disait :

— Maître véridique, nous savons par les Ecritures, qu'autrefois nos Pères ont provoqué la colère de Dieu ; mais dans sa clémence et dans sa bonté, Dieu leur remit leur péché. Quoi-que j'aie péché contre Dieu qui vous a envoyé dans cette île,

priez néanmoins pour moi, afin qu'il me pardonne ma faute ; donnez à votre serviteur le baptême de la grâce.

Alors l'Apôtre le catéchisa, et, après l'avoir instruit, il le baptisa au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Prochore a déclaré qu'il n'écrivait que pour relater les miracles de S. Jean, son maître ; il a, en effet, passé sous silence les actions ordinaires et les discours de cet Apôtre. Du reste, pour ce qui concerne les pratiques liturgiques, et, en particulier l'usage de la Sainte Eucharistie, on ne doit pas être surpris qu'il n'en parle aucunement ; le secret que, dans les premiers siècles de l'Eglise, l'on gardait touchant ces points, par crainte des païens, et pour suivre la recommandation de Jésus-Christ : *ne confiez point les choses saintes aux profanes*, ne permettait pas à ce disciple d'en faire mention dans ses mémoires historiques. Le silence qu'il a observé à ce sujet, fait voir que sa manière d'écrire est parfaiteme nt conforme à celle des temps primitifs.

Mais nous devons penser, que le grand Apôtre, qui a composé une excellente liturgie, suivie encore aujourd'hui par les Orientaux, et conservée dans les Traditions, et qui, au 6^e chapitre de son Evangile rapporte le beau discours de Jésus-Christ sur l'Eucharistie, n'a point été sans pratiquer la doctrine et le commandement du Fils de Dieu. C'est dans cette île, comme nous le verrons ci-après, que fut écrit cet évangile.

Heureux les fidèles de Pathmos qui furent instruits de l'Eucharistie par le disciple bien-aimé ; qui assistaient au sacrifice offert par un prêtre si saint, et qui reçurent de sa main le précieux corps du Sauveur ! Heureuse la nation où il célébra les mystères sacrés ! De tous les temples de la terre c'était le plus agréable à Dieu. Ceux que la foi éclairait et que l'Esprit de Dieu animait de ferveur, se réjouissaient d'entendre des instructions de la bouche d'un si illustre Apôtre :

Jésus-Christ, leur disait-il, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin. — En effet, il nous a montré son amour extrême en instituant le sacrement de son corps et de son sang ; il s'est laissé lui-même à nous, voulant s'unir intimement à nous et nous disant : *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi et moi je demeure en lui.* Quelle plus grande preuve pouvait-il nous donner de sa charité ? L'amour, dit le bienheureux Denys l'Aréopagite, est une vertu unitive, qui transforme l'amant en l'objet aimé, et qui des deux n'en fait plus qu'un. Or, ce qu'aucun amour au monde n'avait jamais fait, la charité du Fils de Dieu pour les hommes l'a opéré. Jamais il n'était arrivé dans le monde que de l'amant et de l'objet aimé, l'amour n'eût fait qu'une même chose : c'était une merveille qui semblait réservée pour le ciel, où le Père et le Fils ne sont effectivement qu'un. Cependant l'amour de Dieu pour les hommes a été si grand, que le bien-aimé Fils de Dieu s'est joint hypostatiquement et personnellement à la nature humaine, et qu'ensuite il s'est uni étroitement avec tous ceux qui reçoivent dans l'Eucharistie sa chair et son sang, son humanité sacrée et sa divinité. C'est pour ce motif que le prophète s'écriait : *Venez, et voyez les œuvres de Dieu, et les choses prodigieuses qu'il a faites sur la terre* (Ps. xlv. 9;) et ailleurs : *Publiez parmi les peuples les inventions de son amour.* (Is. xii. 4.)

Pour apprendre à ses disciples qu'il voulait leur donner des marques éclatantes et perpétuelles de sa charité, il institua ce sacrement vénérable, par lequel il demeurera avec eux jusqu'à la consommation des siècles, et eux jouiront de sa présence et de ses bienfaits. Ainsi, bien qu'il retournerait à son Père, il inventait le moyen de quitter le monde, de telle sorte qu'il ne le quittait pas tout-à-fait, et de s'en aller de telle sorte qu'il ne laissait pas de demeurer. Il était descendu sur la terre sans quitter le ciel ;

*Verbum supernum prodiens,
Nec Patris linquens dexteram,
Ad opus suum exiens,
Venit ad vitæ vesperam.*

il remonte au ciel sans quitter la terre ; il était parti du sein de son Père, et ne laissait pas d'y demeurer toujours ; il demeure aussi toujours avec ses enfants, quoiqu'il soit parti d'auprès d'eux. *Je suis sorti du Père*, dit-il, *et je suis venu dans le monde ; je quitte de nouveau le monde et je retourne à mon Père.* (S. Jean, xvi, 28.) Celui qui aime veut vivre dans le souvenir de ce qu'il aime, et c'est pour cela que ceux qui s'aiment et qui sont obligés de s'éloigner, se donnent ordinairement quelque chose qui puisse les faire souvenir l'un de l'autre pendant leur absence. Or, Jésus-Christ, afin que nous nous souvinssions de lui, s'est donné lui-même à nous dans le sacrement de l'Eucharistie, n'ayant pas voulu nous laisser un moindre gage que lui-même, pour nous obliger à penser à lui. Aussi, dès qu'il eut institué ce sacrement, il ajouta : *Faites ceci en mémoire de moi* : HOC FACITE IN MEAM COMMEMORATIONEM ; comme s'il eût dit : Toutes les fois que vous célébrerez ce mystère, souvenez-vous de l'amour que j'ai eu pour vous, de ce que j'ai fait et de ce que j'ai souffert pour vous. *J' a-t-il jamais eu, en aucun lieu du monde, une nation aussi honorée que la nôtre, qui ait des dieux d'un accès aussi facile que l'est notre Dieu à notre égard.* NEQUE AUT FUIT ALIQUANDO TAM GRANDIS NATIO, QUÆ HABEAT DEOS APPROPINQUANTES SIBI ; SICUT ADEST NOBIS DEUS NOSTER (Deut. iv. 7.) Quelle bonté et quel avantage pour nous, que notre Rédempteur et notre Dieu veuille bien demeurer avec nous, pour adoucir les peines et les ennuis de notre pélerinage ! Si la société d'un ami nous procure un si grand soulagement dans nos afflictions, quelle consolation ne devons-nous pas ressentir de voir que notre Dieu est présent au milieu de nous ! *J'établirai ma demeure au milieu de vous*, disait-il longtemps d'avance par la bouche du

prophète; je marcherai parmi vous et je serai votre Dieu. Quel serait le cœur qui ne s'attendrirait à la vue de cette Majesté Divine qui traite si amicalement les hommes? Qui ne s'enflammerait d'amour de voir cette Bonté toute puissante vouloir bien s'approcher de nous de la sorte et se montrer prête à nous donner les remèdes et les secours dont nous pouvons avoir besoin?

CHAPITRE XV.

L'*Apocalypse* de S. Jean. — I. Du temps et du lieu où a été composée cette prophétique révélation. — II. Son authenticité. — III. Estime qu'en ont faite de tout temps les Pères et les Docteurs. Ouvrages composés pour l'expliquer. — IV. S. Jean avertit les sept Eglises. — V. Principes pour découvrir le sens de ce livre. — VI. Accord des Pères des Docteurs et des interprètes sur le sens de l'*Apocalypse*. — VII. Premier sens prophétique littéral de ce livre, avec quelques extraits. — VIII. Le *second sens prophétique*, principal et littéral. — IX. Conclusion.

I. — S. Jean parcourait les villages, les bourgs et les cités de l'île de Pathmos, en annonçant la parole divine, en guérissant les infirmes et les malades, et en opérant plusieurs prodiges au nom de Jésus-Christ. Le disciple Prochore l'accompagnait dans ses courses apostoliques, et l'aidait dans les divers lieux et dans les différentes circonstances où il se trouvait. L'Apôtre employa sept mois à parcourir ainsi tout le pays des insulaires, qu'il convertit en grande partie.

Après avoir accompli ces grands travaux apostoliques, un jour de *Dimanche*, qu'il s'était retiré de la conversation des hommes, il entra dans la participation des plus intimes secrets des anges et de Dieu. Lorsqu'il priait dans la grotte, sur la montagne, pendant que son corps était comme séparé de son âme par une espèce de sommeil mystérieux, de ravissement ou d'extase, les événements de l'avenir lui furent manifestés, se

déroulèrent sous ses regards. Et il écrivit le *Livre de l'Apocalypse*, le plus obscur et le plus difficile à interpréter de tous les livres des Saintes-Écritures.

S. Irénée (*Hær.*, l. v) dit que S. Jean le composa sur la fin de l'empire de Domitien, *pæne sub nostro sæculo ad finem Domitianæ Imperii..... non ante multum temporis.....* C'était, par conséquent, vers la quatorzième année du règne de ce prince, la vingt-quatrième depuis la ruine de Jérusalem, la quatre-vingt-quatorzième de notre ère. Ce père interpréta ce livre aux fidèles de son temps.

Le dessein de Dieu, en révélant à S. Jean les choses futures, était, *d'abord*, comme l'enseignent les Docteurs, de pré-munir les fidèles contre les doctrines empoisonnées d'Ebion, de Cérinthe, des Gnostiques, des Nicolaïtes, et des autres hérétiques qui s'élevaient dans ce moment et qui devaient encore apparaître plus tard ; c'était, *en second lieu*, dans le but d'affermir d'avance ces mêmes fidèles, afin qu'ils pussent supporter avec force et constance les huit autres persécutions générales, qui devaient être suscitées contre le Seigneur et contre le royaume de Jésus-Christ, son fils, par autant d'empereurs idolâtres, ennemis de la vérité.

Quant au lieu où cette *Révélation* a été communiquée au saint évangéliste, personne n'a jamais douté que ce fut à Pathmos, lieu de son exil.

Aujourd'hui encore, à Pathmos, à côté du *Monastère de S. Jean*, on montre aux étrangers la *célèbre grotte* où fut écrit ce livre mystérieux.

Un important ouvrage de M. V. Guérin (*Description de l'île de Pathmos et de l'île de Samos*; Paris, 1856, in-8°), donne de cette *grotte de l'Apocalypse*, une description à laquelle nous empruntons les détails suivants :

« Une chaussée mal pavée conduit jusqu'au haut de la *Montagne de S. Jean* ; elle date de 1818, et est due à la générosité d'un moine de Pathmos, nommé *Nectarios*, devenu arche-

vêque de Sardes. A moitié chemin s'élèvent les bâtiments de l'école hellénique, fondée au commencement du dix-huitième siècle, et qui, pendant longtemps, a joui d'une réputation méritée dans toutes les îles de l'Archipel, mais qui est actuellement bien déchue de sa splendeur. En descendant un escalier en pierres d'une trentaine de marches, à partir de la plate-forme sur laquelle est bâtie l'école, on arrive à la *grotte*. Elle est renfermée dans l'enceinte d'une chapelle consacrée à Sainte-Anne, et dont elle occupe la droite. Elle a treize pas de long sur quatre de large. Des piliers carrés et grossièrement construits la divisent en trois compartiments ; dans le premier, qui est comme le vestibule, la voûte est à peu près ronde ; dans le second, qui est plus long, elle s'incline dans la chapelle de Sainte-Anne, de l'ouest à l'est ; elle a quatre mètres de haut dans la partie la plus élevée, et deux mètres trente centimètres dans celle qui l'est le moins. C'est là ce qu'on appelle dans les églises ou chapelles grecques le *Catholicon*. Les moines n'oublient pas de vous montrer à un certain endroit de la voûte, une fente triangulaire qui représente, suivant eux, la sainte Trinité, et par laquelle ils prétendent que les voix mystérieuses arrivaient à S. Jean.

« Le templon ou devanture, en bois sculpté et doré, qui sépare le *catholicon* du troisième compartiment ou du sanctuaire, est orné de vieilles peintures qui ont trait à l'*Apocalypse*. »

Tel est le monument séculaire qui perpétue, à travers les âges, le souvenir de la révélation prophétique et divine faite à notre saint évangéliste.

II. — *Authenticité de l'Apocalypse.*

Comme l'autorité et la canonicité du livre de l'*Apocalypse* sont des points importants, il paraît à propos de rapporter ici

les témoignages des Anciens qui les établissent solidement.

S. Justin, *dialogue avec Tryphon*, p. 308 ; S. Irénée, l. 4, c. 37, p. 373, attestent que ce livre est de S. Jean, disciple de Jésus-Christ, qui, dans la cène avait reposé sur le sein du Seigneur. (S. Jérôme, *catal. et chron.*, an 93.) Que cette révélation ait été écrite par l'apôtre S. Jean, c'est ce que témoignent encore : Tertullien, *Scorp.*, c. 12, p. 360 ; *adv. Marcion*, l. 3. c. 14, p. 489, *in prescrip.*, c. 33, p. 244 ; S. Hippolyte, évêque et martyr, *tract. adv. Noct. bibl. P.* t. 15, p. 623, *et dans son ouvrage sur l'Ante-Christ* ; Origène, *dans sa septième homélie sur Josué*, *et dans sa préface sur l'Evangelie de S. Jean* ; S. Victorin, dans son *Commentaire sur l'Apocalypse elle-même*, voir *Bibl. P. t. I.*, p. 576 ; Eusèbe, dans sa *Chronique sur la quatorzième année de Domitien* ; S. Athanase, dans sa *Synopse*, t. II, p. 61, c. 152 ; S. Hilaire, *de Trinit.*, p. 44, l. 6 ; S. Basile, *in Eunom.*, l. 2, t. I, p. 738 ; S. Grégoire de Nysse, *Hom. de ordinatione tua*, t. 2, p. 44 ; S. Ambroise, *sur le symbole*, c. 27, t. 4, p. 103 ; et dans *l'Epître à Chromace sur Balaam*, t. I, p. 460 ; S. Paulin, *épit. 24*, p. 213 ; S. Epiphane, *Hær.*, 51, c. 32, p. 455 ; S. Jérôme, dans son *Catalogue des hommes illustres*, c. 9, p. 270, *et sur le chapitre XLIII d'Ezéchiel*, v. 1, t. 5, p. 537. L'auteur du livre de l'*Homme parfait*, *Ap. Hier.*, t. 4, p. 54 ; S. Augustin, dans les traités 13 et 36, sur l'évangile de S. Jean, p. 47 ; S. Chrysostôme, S. Sulpice Sévère, l. 2, p. 143 ; ce dernier croit cette chose si arrêtée, qu'il dit que ceux qui ne la reçoivent pas, sont des insensés ou des impies.

Ce livre a encore été cité comme une partie de l'Ecriture par plusieurs autres Pères, dont quelques-uns le citent sans nommer l'auteur, comme S. Clément d'Alexandrie, *Pédagog.*, l. 2, c. 40 ; S. Cyprien, *ep. 63*, et en plusieurs autres endroits ; les Confesseurs de Rome sous Dèce, dans S. Cyprien, *ep. 26* ; Firmicus Maternus, dans son livre contre l'idolâtrie,

c. 20, *Bibl. P.* t. 4; S. Macaire d'Egypte, *hom.* 30; S. Pacien, *dans sa première épître*, *Bibl. P.* t. 3; et encore les Ariens, dans le Concile de Nicée.

D'autres l'attribuent à S. Jean sans s'expliquer davantage comme S. Théophile, évêque d'Antioche vers l'an 470; S. Clément d'Alexandrie, *Str.* 6, p. 667; Apollonius, qui écrivait au commencement du troisième siècle; l'auteur du Traité contre Novatien, qui est parmi les œuvres de S. Cyprien; S. Méthodius, dans l'extrait qu'en rapporte Photius, c. 234; S. Athanase, *Troisième discours contre les Ariens*, t. 1, p. 394; dans un endroit cité par Théodore, *dial.* 1, t. 4, et dans son épître à Amon, où il fait le catalogue des livres de l'Ecriture, t. 2, p. 38; S. Phébade d'Agen, *dans son Traité contre les Ariens*, *Bibl. P.* t. 4; S. Grégoire de Naziance, *Or.* 32, p. 516; Rufin, dans l'exposition du Symbole, *Ap. Cypr.*, p. 541; le troisième concile de Carthage en 397. *Can.* 47. *Conc.* L. t. 2, p. 4477; le pape Innocent I, dans sa troisième épître, c. 7, *ibid.*, p. 4256.

On voit par cette énumération combien S. Jérôme a eu raison de dire que les Anciens avaient reçu l'*Apocalypse* comme un livre canonique, et qui avait autorité dans l'Eglise. S. Athanase, *Syn.*, p. 61, dit de même qu'elle a été reçue comme de S. Jean et insérée dans le Canon des Ecritures par les anciens Pères, hommes saints et inspirés de Dieu.

S'il y a eu quelques hérétiques et quelques rares écrivains parmi les Pères qui n'ont pas admis l'*Apocalypse* au nombre des livres canoniques, ils l'ont fait sans motif fondé, comme nous le voyons d'après ce qu'ils disent. Ainsi, la raison pour laquelle les *Aloges* rejetaient l'*Apocalypse*, c'est qu'elle est adressée à l'Eglise de Thyatières, qui n'existe point, disaient-ils. Et il est vrai qu'il n'y avait point d'église à Thyatières du temps de ces hérétiques, c'est-à-dire au commencement du troisième siècle, d'autant que les Montanistes en avaient per-

verti tous les catholiques. Et c'est ce que S. Jean avait prédit, aussi bien que le rétablissement de cette église, qui eut lieu quelque temps après. (Voir de Tillemont, *Mém.*)

III. — *Estime que les Pères et les Docteurs ont faite du livre de l'Apocalypse.*

1^o Les anciens respectaient les révélations de l'*Apocalypse* comme un livre divin et mystérieux. S. Denys d'Alexandrie était persuadé qu'il n'était pas moins admirable qu'il était obscur. « Car encore, disait-il, que je n'en entende pas les paroles, je crois néanmoins qu'il n'y en a aucune qui ne renferme de grands sens sous leur obscurité et leur profondeur, et que si je ne les entends pas, c'est que je ne suis pas capable de les comprendre. Je ne me rends point juge de ces vérités, et je ne les mesure point par la petitesse de mon esprit ; mais donnant plus à la foi qu'à la raison, je les crois si élevées au-dessus de moi, qu'il ne m'est pas possible d'y atteindre. Ainsi je ne les estime pas moins, lors même que je ne puis les comprendre ; mais, au contraire, je les révère d'autant plus que je ne les comprends pas. » (*Eus.*, l. 7, c. 25.)

S. Jérôme dit aussi que les paroles de l'*Apocalypse* sont autant de mystères : « Et c'est encore parler trop faiblement d'un livre qu'on ne peut assez estimer. Tout ce qu'on en peut dire est au-dessous de ce qu'il mérite : et il n'y a point de mots qui ne renferme plusieurs sens, si nous sommes capables de les y trouver. » (*Ep.* 1, c. 3.)

S. Méliton, évêque de Sardes, a fait un livre touchant l'*Apocalypse* de S. Jean, vers l'an 160. (*Euseb.*, l. 4, c. 26.) S. Hippolyte a fait depuis la même chose. S. Denys d'Alexandrie l'avait examinée toute entière dans un ouvrage, pour montrer qu'elle ne peut s'entendre dans le sens simple et naturel qu'elle présente d'abord. S. Victorin en a fait un commentaire. S. Augustin en a expliqué le vingtième chapitre, pour empêcher

l'abus que beaucoup de personnes en ont fait, en se figurant un règne terrestre de Jésus-Christ et des saints sur la terre pendant mille ans. (*de Civit. I. 20, c. 7-17.*)

Un ancien Père a remarqué que S. Jean se voyant banni à Pathmos, et dans un âge fort avancé, espérait bientôt finir sa vie et ses travaux par le martyre ; mais que Dieu lui ôta cette espérance, en lui révélant, comme il le marque lui-même dans l'Apocalypse, x, 11, qu'il fallait qu'il prophétisât encore devant les nations, devant les peuples, devant les hommes de diverses langues, et devant beaucoup de rois. Ce Père explique ces paroles de son rappel, qui arriva bientôt après la mort de Domitien et de la publication de son Apocalypse.

« Malgré les profondeurs de ce divin livre, dit Bossuet, on sent en le lisant une impression si douce et tout ensemble si magnifique de l'Esprit de Dieu, il y paraît des idées si hautes du Mystère de Jésus-Christ, une si vive reconnaissance du peuple qu'il a racheté par son sang, de si nobles images de ses victoires et de son règne, avec des chants si merveilleux pour en célébrer les grandeurs, qu'il y a de quoi ravir le ciel et la terre : toutes les beautés de l'Ecriture sont ramassées dans ce livre ; tout ce qu'il y a de plus touchant, de plus vif, de plus majestueux dans la Loi et dans les Prophètes y reçoit un nouvel éclat, et repasse devant nos yeux pour nous remplir de consolation et des grâces de tous les siècles. »

2^o Ouvrages composés pour expliquer l'Apocalypse. — Pour que l'on puisse juger de l'importance que, dans tous les temps, l'on a attachée à ce livre, nous croyons qu'il n'est pas inutile de placer ici, sous les yeux, la liste dressée par ordre chronologique, des principaux ouvrages composés sur l'Apocalypse. Les catholiques et les protestants se sont également appliqués à la recherche du sens prophétique de cette révélation. Les écrits des derniers sont indiqués par une étoile.

* A. Pignet, *Exposition sur l'Apocalypse de saint Jehan,*

Genève, 1543, in-8°. — * Bullinger, cent *Sermens sur l'Apocalypse*, Genève, 1565, in-8°. — Cœlius Pannonius (Franc. Gregorius), *Collectiones in sacram Apocalypsim D. Johannis*, Parisiis, 1571, in-8°. — * Fr. Junius, *Apocalypsis S. Johannis methodica analysi argumentorum, notisque illustrata*, Heidelbergæ, 1591, in-8°. — * C. Gallus, *Clavis prophetica nova Apocalypses Joannis*, Lugduni Batav., 1592, in-12. — * Napier, *Ouverture de tous les secrets de l'Apocalypse*, mise en français par G. Thompson, la Rochelle, 1602, in-4°. (Seconde édition, 1683, in-8°) — Bl. Viegas, *Commentarii exegetici in Apocalypsim*, Lugduni, 1606, in-4°. — * C. Craser, *Plaga regia, hoc est commentarius in Apocalypsim*, Tiguri, 1610, in-4°. — A. Brondus, *Commentariorum... in Apocalypsis tria priora capita*, tomus primus, Romæ, 1612, in-folio. — Lud. ab Alcasar, *Vestigatio arcani sensus in Apocalypsi*, Lugduni, 1618, in-folio ; Anvers, 1614, in-folio. — *Id. In eas Veteris Testamenti partes quas respicit Apocalypsis, libri quinque*, Lugduni, 1631, in-folio. — * Jos. Mède, *Clavis apostolica*, Cantabrigiæ, 1632, in-4°. — P. Artopœus, *Apocalypsis Johannis breviter explicata*, Basileæ (sans date), in-8°. — B. de Montereal, *Les derniers combats de l'Eglise représentés par l'explication du livre de l'Apocalypse*, Paris, 1641, in-4°. — * Forbes (P.), *Commentarius in Apocalypsim*. Latine vertit ex Angelico, F. Forbesius, Amstelodami, 1646, in-4°. — Alex. de Hales, *Commentarii in Apocalypsim*, Paris, 1647, in folio. — J. de Sylveira, *Commentaria in Apocalypsim*, Lugduni, 1667-81, 2 vol. in-folio. — * J. Le Buy de la Perie, *Paraphrase et explication sur l'Apocalypse*, Genève, 1651, in-4°. — J. Herveus, *Apocalypsis explanatio historica*, Lugduni, 1684, in-4° — Petrus Possinus, *Apocalypsis enarratio*, Tolosæ, 1683, in-4°, 1697. — J.-B. Bossuet, *l'Apocalypse avec une explication*, Paris, 1689, in-8°, (et dans les éditions des Œuvres de Bossuet). — J. Trottier de la Chétardie, *l'Apocalypse expliquée par l'histoire ecclésiasti-*

que, Paris, 1707, in-4°. — Elie Dupin, *Analyse de l'Apocalypse*, Paris, 1714, in-12. — Fr. Joubert, *Commentaire sur l'Apocalypse*, Paris, 1762, in-12. — * Veder *Untersuchungen über die sogennante Offenbarung Johannis*, 1769, in-8°. — * C.-J. Schmidt, *Kritische Untersuchung ob die Offenbarung Johannis ein æctches göttliches Buch sei*, 1771, in-8°. — * J.-F. Reuss, *Dissertatio de auctore Apocalypseos*, 1767, in-4°. — * J.-G. Eichhorn, *Commentarius in Apocalypsin Johannis*, Gottingæ, 1791, 2 vol. in-12. — * Donker Curtius, *De Apocalypsi ab indole, doctrina et scribebendi genere Johannis apostoli non abhorrente*, Utrecht, 1799, in-4°. — * L. Luecke, *Versuch einer vollständigen Einleitung in die Offenbarung Johannis und in die gennante apocalyptiche Literatur*, Bonn, 1832, in-8°. — Ph. Basset, *Explication raisonnée de l'Apocalypse*, Paris, 1832, 3 vol. in-8°. — * E.-G. Kolthoff, *Apocalypsis Johannis vindicata*, Hafniæ, 1834, in-8°. — * Hengstenberg, *Die Offenbarung des heil. Johannes*, Berlin, 1847-51, 2 vol. in-8°. (Traduit en anglais, 1852, in-8°.) — * A. Clissold, *The spiritual exposition of the Apocalypse*, 1852, 4 vol. in-8° (plus de 2,000 pages).

Parmi les recueils de gravures dont l'*Apocalypse* a fourni le sujet, nous n'en citerons qu'un seul remarquable par son extrême rareté et son prix élevé ; c'est l'*Apocalypse figurée par maistre Jehan Duvet, jadis orfèvre du roi Francois I^r*, Lyon, 1561, in-folio. Un exemplaire de ce volume, contenant 23 planches, a été adjugé à 1,020 fr., en 1852, à la vente de la bibliothèque de M. Coste, de Lyon.

IV. — *Commencement de l'Apocalypse. — S. Jean, éclairé par la révélation de Jésus-Christ, donne des avertissements aux sept Eglises qu'il a fondées dans l'Asie-Mineure.*

CHAPITRE I. — *Apocalypse de Jésus-Christ, qu'il a reçue de Dieu, pour décoverir à ses serviteurs les choses qui doi-*

vent arriver bientôt, et qu'il a manifestées par le moyen de son ange, envoyé à Jean son serviteur, qui a annoncé la parole de Dieu, et qui a rendu témoignage de tout ce qu'il a vu de Jésus-Christ. Heureux celui qui lit et qui écoute les paroles de cette prophétie, et qui garde les choses qui y sont écrites ; car le temps est proche.

Jean aux sept Eglises qui sont en Asie : la grâce et la paix vous soient données par Celui qui est, qui était, et qui doit venir, et par les sept esprits qui sont devant son trône ; et par Jésus-Christ, qui est le témoin fidèle, et le Prince des rois de la terre, et qui doit renir juger les peuples...

9. *Moi, Jean, qui suis votre frère, et qui ai part avec vous à la tribulation, au Royaume et à la patience en Jésus-Christ, j'ai été envoyé en exil dans l'île de Pathmos, pour la parole de Dieu, et pour le témoignage que j'ai rendu à Jésus.*

10-20. Je fus ravi en esprit un jour de dimanche, et j'entendis derrière moi une voix forte et éclatante comme le son d'une trompette, qui disait : Ecrivez dans un livre ce que vous voyez, et envoyez-le aux sept Eglises qui sont dans l'Asie, à Ephèse, à Smyrne, à Pergame, à Thyatire, à Sardes, à Philadelphie, et à Laodicée. Aussitôt je me tournai pour voir de qui était la voix qui me parlait, et m'étant tourné, je vis sept chandeliers d'or. Et au milieu des sept chandeliers d'or, je vis quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'Homme ; il était vêtu d'une longue robe, et ceint sur les mamelles d'une ceinture d'or. Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche et comme de la neige, et ses yeux paraissaient comme une flamme de feu. Ses pieds étaient semblables à l'airain fin, quand il est dans une fournaise ardente ; et sa voix égalait le bruit des grandes eaux. Il avait dans sa main droite sept étoiles, et de sa bouche sortait une épée à deux tranchants, et son visage était aussi lumineux que le soleil dans sa force. Au moment que je l'aperçus, je tombai comme mort à ses pieds, mais il mit sur moi sa main droite, et me dit : Ne craignez

point ; je suis le premier et le dernier, je suis Celui qui vit ; j'ai été mort, mais maintenant je vis et je vivrai dans les siècles des siècles, et j'ai les clefs de la Mort et de l'Enfer.

Ecrivez donc les choses que vous avez vues, et celles qui sont maintenant et celles qui doivent arriver ensuite. Voici le mystère des sept Etoiles que vous avez vues dans ma main droite, et des sept chandeliers d'or. Les sept étoiles sont les sept anges des sept églises ; et les sept chandeliers sont les sept églises.

CHAPITRE II. — Ecrivez à l'ange de l'église d'*Ephèse* : Voici ce que dit Celui qui tient les sept Etoiles dans sa main droite, et qui marche au milieu des sept Chandeliers d'or : — Je connais vos œuvres, votre travail et votre patience ; je sais que vous ne pouvez souffrir les méchants, et que, ayant éprouvé ceux qui se disent apôtres et ne le sont point, vous les avez trouvés menteurs ; je sais que vous êtes patient ; que vous avez souffert pour mon nom, et que vous ne vous êtes point découragé. Mais j'ai un reproche à vous faire, qui est que vous vous êtes relâché de votre première charité. Souvenez-vous donc de l'état d'où vous êtes déchu, et faites pénitence, et rentrez dans la pratique de vos premières œuvres. Si vous y manquez, je viendrai bientôt à vous, et j'ôterai votre chandelier de sa place, si vous ne faites pénitence. — Mais vous avez ceci de bon, que vous haïssez les actions des Nicolaïtes, comme je les hais moi-même. — Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises : Je donnerai au victorieux à manger du fruit de l'Arbre de vie, qui est au milieu du Paradis de mon Dieu.

Ecrivez aussi à l'ange de l'Eglise de *Smyrne* : — Voici ce que dit Celui qui est le premier et le dernier, qui a été mort et qui est vivant. Je sais quelle est votre affliction et votre pauvreté, et cependant vous êtes riche ; je sais que vous êtes noirci par les calomnies de ceux qui se disent Juifs, et ne le sont pas, mais qui sont la synagogue de Satan. Ne craignez

rien de ce qu'on vous fera souffrir. Le diable, dans peu de temps, mettra quelques-uns de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés; et vous aurez à souffrir pendant dix jours.

Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie. — Que celui qui a des oreilles, entende ce que l'Esprit a dit aux Eglises: Celui qui sera victorieux, ne recevra point d'atteinte de la seconde mort.

Ecrivez à l'ange de l'Eglise de Pergame: Voici ce que dit Celui qui a l'épée à deux tranchants: Je sais que vous habitez où est le trône de Satan; que vous avez conservé mon nom, et n'avez point renoncé ma foi, lors même que Antipas, mon témoin fidèle, a souffert la mort au milieu de vous où Satan habite. Mais j'ai quelque chose à vous reprocher, c'est que vous avez parmi vous des hommes qui tiennent la doctrine de Balaam, lequel enseignait à Balac à mettre comme des pierres d'achoppement devant les enfants d'Israël, pour leur faire manger de ce qui avait été offert aux idoles, et les faire tomber dans la fornication, afin qu'ils mangeassent des viandes immolées aux idoles, et qu'ils tombassent dans la fornication. — Vous en avez aussi parmi vous qui tiennent la doctrine des Nicolaïtes, faites pareillement pénitence; sinon je viendrai bientôt à vous, et je combattrai contre eux avec l'épée de ma bouche. — Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises: Je donnerai au victorieux à manger de la manne cachée et je lui donnerai encore une pierre blanche, sur laquelle sera écrit un nom nouveau, que nul ne connaît que celui qui le reçoit.

Ecrivez à l'ange de l'Eglise de Thyatire: — voici ce que dit le Fils de Dieu, dont les yeux sont comme une flamme de feu, et les pieds semblables à l'airain fin: Je connais vos œuvres, votre foi, votre charité, l'assistance que vous rendez aux pauvres, votre patience, et je sais que vos dernières œuvres surpassent les premières. — Mais j'ai quelque chose à vous reprocher, c'est que vous souffrez que cette Jézabel, cette

femme qui se dit prophétesse, enseigne et séduise mes serviteurs, pour les faire tomber dans la fornication, et leur faire manger de ce qui est sacrifié aux idoles. Je lui ai donné du temps pour faire pénitence, et elle n'a point voulu se repentir de sa prostitution. Mais je la réduirai sur sa couche, et je jetterai ceux qui commettent l'adultére avec elle dans une très-grande affliction, s'ils ne font pénitence de leurs œuvres. Je frapperai de mort ses enfants, et toutes les Eglises conurtront que je suis Celui qui sonde les reins et les cœurs ; et je rendrai à chacun de vous selon ses œuvres. Mais je vous dis à vous, et à tous ceux de vous autres qui êtes à Thyatire, et qui ne suivez point cette doctrine, et ne connaissez point les profondeurs de Satan, comme ils les appellent : je ne mettrai point d'autres poids sur vous. Toutefois, gardez fidèlement ce que vous avez, jusqu'à ce que je vienne. Celui qui sera victorieux, et gardera mes œuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai puissance sur les nations. Il les gouvernera avec un sceptre de fer, et elles seront brisées comme un vase d'argile, selon ce que j'ai reçu moi-même de mon Père, et je lui donnerai l'Étoile du matin. Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises.

CHAPITRE III. — Avertissements adressés aux Anges ou Evêques des Eglises de Sardes, de Philadelphie et de Laodicée. — Ecrivez à l'ange de l'Eglise de Sardes : — Voici ce que dit Celui qui a les sept Esprits de Dieu et les sept étoiles : Je connais vos œuvres, je sais, qu'ayant la réputation d'être vivant, vous êtes mort. Soyez vigilant, et confirmez le reste de votre peuple qui est près de mourir ; car je ne trouve point vos œuvres pleines devant mon Dieu. Souvenez-vous donc de ce que vous avez reçu, et de ce que vous avez entendu ; gardez-le, et faites pénitence ; car si vous ne veillez, je viendrai à vous comme un larron, sans que vous sachiez à quelle heure je viendrai à vous. Vous avez néanmoins à Sardes quelque peu de personnes qui n'ont point souillé leurs vêtements ;

ceux-là marcheront avec moi revêtus de blanc, parce qu'ils en sont dignes. Celui qui sera victorieux sera ainsi vêtu de blanc, et je n'effacerai point son nom du Livre de vie ; et je confesse-rai son nom devant mon Père et devant ses anges. Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises.

Ecrivez aussi à l'ange de l'Eglise de Philadelphie : Voici ce que dit le Saint et le Véritable, Celui qui a la clef de David ; qui ouvre, et personne ne ferme ; qui ferme, et personne n'ouvre : je connais vos œuvres. Je vous ai ouvert une porte que personne ne peut fermer ; parce que, encore que vous ayez peu de force, vous avez néanmoins gardé ma parole, et n'avez point renoncé mon nom. Je vous amènerai bientôt quelques-uns de ceux qui sont de la synagogue de Satan, qui se disent Juifs, et ne le sont point, mais qui sont des menteurs. Je les ferai bientôt venir se prosterner à vos pieds, et ils connaîtront que je vous aime. Parce que vous avez gardé la patience ordonnée par ma parole, je vous garderai aussi de — l'heure de la tentation qui viendra sur tout l'univers, pour éprouver ceux qui habitent sur la terre. Je viendrai bientôt, conserver ce que vous avez, afin que nul ne prenne votre couronne. — Quiconque sera victorieux, je ferai de lui une colonne dans le Temple de mon Dieu, en sorte qu'il n'en sortira plus ; et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la Ville de mon Dieu, de la Nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel et vient de mon Dieu, et mon nom nouveau. — Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises.

Ecrivez aussi à l'ange de l'Eglise de Laodicée : Voici ce que dit celui qui est la Vérité même, le Témoin fidèle et véritable, le principe de tout ce que Dieu a créé. — Je connais vos œuvres, et je sais que vous n'êtes ni froid ni chaud. Que n'êtes-vous ou froid ou chaud ? Mais parce que vous êtes tiède, et que vous n'êtes ni froid ni chaud, je suis prêt de vous vomir de ma bouche. Vous dites : Je suis riche, je suis comblé de biens et je n'ai besoin de rien ; et vous ne savez pas que vous êtes

malheureux et misérable, et pauvre, et aveugle et nu. Je vous conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé au feu, pour vous enrichir; et des vêtements blancs pour vous revêtir, de peur qu'on ne voie votre nudité honteuse; mettez aussi un collyre sur vos yeux, àfin que vous voyiez clair. Je reprends et châtie ceux que j'aime: Rallumez donc votre zèle et faites pénitence. Me voici à la porte, et j'y frappe. Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi. — Quiconque sera victorieux, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, de même que, ayant été moi-même victorieux, je me suis assis avec mon Père sur son trône. — Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises.

Ces sept Eglises sont celles que S. Jean avait fondées, et dont il prenait un soin particulier; les anges des Eglises sont leurs Evêques; les Avertissements qui leur sont adressés regardent moins leurs qualités personnelles, que l'état de leurs Eglises: C'est ainsi, du moins, qu'on l'entend communément. Des sept évêques, nous connaissons celui d'Ephèse et celui de Smyrne. Le premier était S. Timothée, ordonné évêque d'Ephèse par S. Paul, et qui mourut l'année suivante pour la foi. Le second était S. Polycarpe, ordonné évêque par S. Jean lui-même, et qui, dans la suite, couronna une très-longue et très-sainte vie par un glorieux martyre.

Cette première vision se passait comme sur la terre, où le Fils de l'Homme marchait au milieu des sept Chandeliens, ou des sept Eglises, pour les gouverner. Mais les visions qui suivent, annoncent des événements d'une très-grande importance. Nous allons en donner le résumé succinct, en établissant en même temps avec les Pères et les Docteurs, les grandes règles d'interprétation, qui serviront comme de clefs pour entrer pleinement dans les deux sens littéraux et prophétiques du Livre de l'Apocalypse.

V. — *Moyens de profiter de la lecture de l'Apocalypse ; — Principes pour en découvrir le sens prophétique, prochain et éloigné.*

1. Ceux qui ont le goût de la piété, dit Bossuet, trouvent un attrait particulier dans cette admirable révélation de S. Jean. Le seul nom de Jésus-Christ, dont elle est intitulée, inspire d'abord une sainte joie ; car voici comment S. Jean a commencé, et le titre qu'il a donné à sa prophétie : *La Révélation ou l'Apocalypse de Jésus-Christ, que Dieu lui a donnée pour la faire entendre à ses serviteurs, en parlant par son ange à Jean, son serviteur.* C'est donc ici Jésus-Christ qu'il faut regarder comme le véritable Prophète ; S. Jean n'est que le ministre qu'il a choisi pour porter ses oracles à l'Eglise. Tout répond à un si beau titre. Malgré les profondeurs de ce divin Livre, on y ressent, en le lisant, une impression si douce et tout ensemble si magnifique de la Majesté de Dieu ; il y paraît des idées si hautes du mystère de Jésus-Christ, une si vive reconnaissance du peuple qu'il a racheté par son sang, de si nobles images de ses victoires et de son règne, avec des chants si merveilleux pour en célébrer les grandeurs, qu'il y a de quoi ravir le ciel et la terre.

Il est vrai qu'on est à la fois saisi de frayeur, en y lisant les effets terribles de la justice de Dieu, les sanglantes exécutions de ses saints Anges, leurs trompettes qui annoncent ses jugemens, leurs coupes d'or pleines de son implacable colère, et les plaies incurables dont ils frappent les impies ; mais les douces et ravissantes peintures dont sont mêlés ces affreux spectacles, jettent bientôt dans la confiance, où l'âme se repose plus tranquillement après avoir été longtemps étonnée et frappée au vif de ces horreurs.

Toutes les beautés de l'Ecriture sont rassemblées dans ce Livre ; tout ce qu'il y a de plus touchant, de plus vif, de plus majestueux dans la Loi et dans les Prophètes, y reçoit un nou-

vel éclat, et repasse devant nos yeux pour nous remplir des consolations et des grâces de tous les siècles. C'est ici un des caractères de cette admirable prophétie, et l'ange l'a déclaré à S. Jean par ces paroles : *Le Seigneur Dieu des saints Prophètes* ou comme le dit la Vulgate : *Le Seigneur Dieu des Esprits des Prophètes a envoyé son ange pour découvrir à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt* ; paroles qui nous font entendre que Dieu qui a inspiré tous les Prophètes, en a fait revivre l'esprit dans S. Jean pour consacrer de nouveau à Jésus-Christ et à son Eglise, tout ce qui avait jamais été inspiré aux Prophètes.

2^o Je trouve deux raisons de cette conduite : La première est prise de S. Irénée : *Il devait, dit-il, venir de faux docteurs qui enseigneraient que le Dieu qui avait envoyé Jésus-Christ, n'était pas le même que Celui qui avait envoyé les autres Prophètes.* C'est pour confondre leur audace que la prophétie du Nouveau Testament, c'est-à-dire, l'Apocalypse, est pleine de toutes les Anciennes Prophéties, et que S. Jean, le nouveau Prophète, expressément envoyé par Jésus-Christ, est plein de l'esprit de tous les prophètes.

Mais la seconde raison n'est pas moins forte ; c'est que toutes les Prophéties et tous les Livres de l'Ancien Testament n'ont été faits que pour rendre témoignage à Jésus-Christ, conformément à la parole que l'ange adresse à S. Jean : *L'Esprit de la Prophétie, c'est le témoignage de Jésus.* Ni David, ni Salomon, ni tous les Prophètes, ni Moïse qui en est le chef, n'ont été suscités que pour faire connaître Celui qui devait venir, c'est-à-dire, le Christ. C'est pourquoi Moïse et Elie paraissent autour de lui sur la montagne, afin que la Loi (Mosaïque et Ancienne), et que les Prophètes confirment sa mission, reconnaissent son autorité et rendent témoignage à sa doctrine. C'est par la même raison que Moïse et tous les prophètes entrent dans l'Apocalypse, et que pour écrire ce livre admirable, S. Jean a reçu l'esprit de tous les prophètes.

Nous retrouvons en effet dans ce grand Apôtre l'esprit de tous les prophètes et de tous les hommes envoyés de Dieu. Il a reçu l'esprit de Moïse, pour chanter le cantique de la Nouvelle délivrance du peuple saint, et pour construire en l'honneur de Dieu une nouvelle Arche, un nouveau tabernacle, un nouveau Temple, un nouvel Autel des parfums. Il a reçu l'esprit d'Isaïe et de Jérémie, pour décrire les plaies de la Nouvelle Babylone, et étonner tout l'univers du bruit de sa chute. C'est par l'esprit de Daniel qu'il nous découvre la Nouvelle Bête, c'est-à-dire le nouvel Empire ennemi et persécuteur des Saints, avec sa défaite et sa ruine. Par l'esprit d'Ezéchiel il nous montre toutes les richesses du nouveau Temple, où Dieu veut être servi, c'est-à-dire, et du Ciel et de l'Eglise ; enfin toutes les consolations, toutes les promesses, toutes les grâces, toutes les lumières des Livres Divins se réunissent en celui-ci. Tous les hommes inspirés de Dieu semblent y avoir apporté tout ce qu'ils ont de plus riche et de plus grand, pour y composer le plus beau tableau qu'on pût jamais imaginer, de la gloire de Jésus-Christ ; et on ne voit nulle part plus clairement qu'il était la fin de la Loi, la vérité de ses Figures, le corps de ses ombres et l'âme de ses prophéties.

Il ne faut donc pas s'imaginer, lorsque S. Jean les rapporte, qu'il soit seulement un imitateur des Prophètes, ses prédecesseurs ; tout ce qu'il allègue, il le relève ; il y fait trouver l'original même de toutes les prophéties, qui n'est autre que Jésus-Christ et son Eglise. Poussé du même instinct qui animait les Prophètes, il en pénètre l'esprit, il en détermine le sens, il en révèle les obscurités, et il y fait éclater la gloire de Jésus-Christ tout entière.

3^o Ajoutons à tant de merveilles celle qui passe toutes les autres, je veux dire le bonheur d'entendre parler et de voir agir Jésus-Christ, ressuscité des morts. Nous voyons dans l'Evangile Jésus-Christ homme, conversant avec les hommes, humble, pauvre, faible, souffrant ; tout y ressent une victime

qui va s'immoler, et un homme dévoué à la douleur et à la mort. Mais l'*Apocalypse* est l'évangile de Jésus-Christ ressuscité : il y parle et il y agit comme vainqueur de la mort, comme celui qui est sorti de l'enfer qu'il a dépouillé, et qui entre en triomphe au lieu de sa gloire, où il commence à exercer la toute-puissance que son Père lui a donnée dans le ciel et dans la terre.

4° Tant de beautés de ce divin livre, quoiqu'on ne les aperçoive encore qu'en général et comme en confusion, gagnent le cœur. On est sollicité intérieurement à pénétrer plus avant dans le secret d'un livre dont le seul extérieur et la seule écorce, si l'on peut parler de la sorte, répand tant de lumière et tant de consolation dans les cœurs.

Il y a deux manières d'expliquer l'*Apocalypse* : l'une générale et plus facile, c'est celle dont S. Augustin a posé les fondements et comme tracé le plan en divers endroits, mais principalement dans le *livre de la Cité de Dieu*. Cette explication consiste à considérer deux cités, deux villes, deux empires, mêlés selon le corps et séparés selon l'esprit. L'un est l'empire de Babylone, qui signifie la confusion et le trouble ; l'autre est celui de Jérusalem, qui signifie la paix : l'un est le monde, et l'autre est l'Eglise, mais l'Eglise considérée dans sa partie la plus haute, c'est-à-dire dans les Saints, dans les élus. Là règne Satan, et ici Jésus-Christ ; là est le règne de l'impiété et de l'orgueil, ici est le siège de la vérité et de la religion ; là est la joie qui se doit changer en un gémissement éternel, ici est la souffrance qui doit produire une éternelle consolation ; là se trouve une idolâtrie spirituelle, on y adore ses passions, on y fait un dieu de son plaisir et une idole de ses richesses ; ici sont abattues toutes les idoles, et non-seulement celles à qui l'aveugle Gentilité offrait de l'encens, mais encore celles à qui les hommes sensuels érigent un temple et un autel dans leur cœur, et dont ils se font eux-mêmes la victime. Là se voit en apparence un continual triomphe, et ici une continuelle persé-

cution ; car ces idolâtres, qui font dominer les sens sur la raison, ne laissent pas en repos les adorateurs en esprit : ils s'efforcent de les entraîner dans leurs pratiques ; ils établissent des maximes dont ils veulent faire des lois universelles ; en un mot, le monde est un tyran ; il ne peut souffrir ceux qui ne marchent pas dans ses voies, et ne cesse de les persécuter en mille manières. C'est donc ici *l'exercice de la foi et de la patience des Saints*, qui sont toujours sur l'enclume et sous le marteau, pour être formés selon le modèle de Jésus-Christ crucifié. Que n'ont-ils point à souffrir du règne de l'impiété et du monde ? C'est pourquoi, pour les consoler, Dieu leur en fait voir le néant : il leur fait voir, dis-je, les erreurs du monde, sa corruption, ses tourments sous une image fragile de félicité ; sa beauté d'un jour, et sa pompe qui disparaît comme un songe ; à la fin, sa chute effroyable et son horrible débris ; voilà comme un abrégé de l'Apocalypse. C'est aux fidèles à ouvrir les yeux ; c'est à eux à considérer la fin des impies et de leur malheureux règne ; c'est à eux, en attendant, à en mépriser l'image trompeuse, à n'adorer point la bête, c'est-à-dire à n'adorer point le monde dans ses grandeurs, de peur de participer un jour à ses supplices ; à tenir leurs cœurs et leurs mains purs de toute cette idolâtrie spirituelle, qui fait servir l'esprit à la chair ; et enfin à en effacer eux-mêmes jusqu'aux moindres caractères : car c'est *le caractère de la Bête*, que S. Jean nous avertit tant d'éviter, et où il met l'essence de l'idolâtrie...

Autant que cette explication de l'Apocalypse est utile, autant est-elle facile. Partout où l'on trouvera le monde vaincu, ou Jésus-Christ victorieux, on trouvera un bon sens dans cette divine prophétie, selon la règle de S. Augustin.....

5° Mais si notre Apôtre n'avait regardé que ce sens dans son Apocalypse, ce ne serait pas assez pour lui donner rang parmi les Prophètes. Il a mérité ce titre par la connaissance qui lui a

été donnée des événements futurs, et en particulier de ce qui s'allait commencer dans l'Eglise et dans l'empire, incontinent après que cette admirable révélation lui eût été envoyée par le ministère de l'ange : c'est pourquoi on lui déclara d'abord que *le temps est proche*, et que ce qu'en va lui révéler *arrivera bientôt* ; ce qui est aussi répété d'une manière très-précise à la fin de la prophétie. (*Apoc.*, xxii, 6, 7, 10, 12, 20.)

Je ne puis consentir, ajoute Bossuet, au raisonnement de ceux qui en renvoient l'accomplissement à la fin des siècles : car les combats de l'Eglise, et ce qui allait arriver, tant aux Juifs qu'aux Gentils, en punition du mépris de l'Evangile, la chute des idoles et la conversion du monde, et enfin la destinée de Rome et de son empire, étaient de trop grands, et tout ensemble de trop prochains objets pour être cachés au Prophète de la Nouvelle-Alliance : autrement, contre la coutume de tous les Prophètes précédents, il eut été transporté au dernier temps, en passant par dessus tant de merveilles qui allaient paraître, quoique l'Eglise naissante eût tant de besoin d'en être instruite.

CHAPITRE V. — *Accord des Pères et des Docteurs anciens et modernes, au sujet de l'interprétation du livre de l'Apocalypse.* — Nous venons de remarquer que Bossuet se sépare d'un grand nombre de docteurs qui renvoient l'accomplissement des oracles apocalyptiques à la fin des siècles ; pour lui, il les voit accomplis dans les trois ou quatre premiers siècles de l'Eglise, depuis l'an environ 101 de Jésus-Christ jusque vers l'an 440 ; ce dissensitement semble d'autant plus considérable, qu'il existe entre la plupart des Pères et des Docteurs catholiques, d'une part, et l'un des plus savants et des plus judicieux docteurs catholiques, des temps modernes, d'autre part. Il serait de nature à laisser peu d'espoir d'obtenir sûrement le vrai sens d'un livre prophétique qui a cependant été donné à l'Eglise pour l'instruire, et pour la consoler, surtout

dans les temps difficiles. — Or, si l'on veut suivre *la grande règle d'interprétation* que nous avons posée dans le livre de la *Nouvelle préparation évangélique*, et qui est justifiée par l'autorité des Pères et de l'Eglise, on met parfaitement d'accord le grand Bossuet avec le commun des Docteurs et des Interprètes.

En effet, ces derniers, qui remettent à la fin du monde l'accomplissement de l'Apocalypse, et Bossuet, qui avec son regard d'aigle en voit l'accomplissement prochain, sont tous également dans la vérité, d'après cette règle célèbre. Car les événements prochains, qui accomplissaient en partie, et quoique imparsaïtement les oracles apocalyptiques, étaient la figure ou l'image prophétique des événements lointains qui s'accompliront vers la fin des siècles. C'est pourquoi, dans la prophétie de l'*Apocalypse*, vous remarquez plusieurs termes relatifs aux temps et aux événements prochains, tels que ceux-ci : *je vais venir bientôt... ne scellez point les paroles de la prophétie de ce livre; car le temps de leur accomplissement est proche* (Apoc., xxii, 10-12); et plusieurs autres regardent la fin du monde, le jugement dernier, la Jérusalem céleste, comme on le voit clairement dans les derniers chapitres.

Ainsi, d'après cette règle importante, la prophétie est pleinement justifiée, de même que les divers docteurs qui l'ont interprétée différemment. Les unes et les autres ont donné une explication différente, dont la vérité est démontrée par les faits et les événements eux-mêmes. Bossuet explique fort bien les événements prochains, qui sont réellement prédits par S. Jean dans l'Apocalypse, selon le premier sens, et les SS. Pères expliquent ceux qui s'accompliront vers la fin des siècles et qui sont également prédits par le même S. Jean, suivant le second sens prophétique. Bossuet lui-même reconnaît ailleurs cette règle d'interprétation.

Le raisonnement de l'Aigle de Meaux, établissant le premier sens, se fonde sur de bonnes preuves; *d'abord*, sur l'Apoca-

lypse, comme nous l'avons vu, et ensuite sur la Tradition des Anciens. — S. Denys d'Alexandrie, d'après Eusèbe, regardait l'Apocalypse comme un livre plein de secrets divins, où Dieu avait renfermé une intelligence admirable, mais très-cachée, des événements qui arrivaient tous les jours en particulier, *καθ' εκαστον*. Il en recherchait les sens, et, dans sa lettre à Hermammon, il appliquait au temps de Valérien les trois ans et demi de persécution prédis au chapitre XIII de l'Apocalypse; il considérait l'empereur Gallien comme la bête prédicta par S. Jean.

Un événement qui paraît marqué dans cette prophétie avec une entière évidence nous montre que les parties principales de l'Apocalypse ont été accomplies, *du moins préfigurativement*. Cet événement si marqué, c'est la chute de l'ancienne Rome païenne et le démembrément de son empire sous Alaric; choses marquées dans l'Apocalypse aussi clairement qu'il se puisse, dans les chapitres XVII et XVIII, et manifestement accomplies, lorsque après le sac de Rome, son empire fut mis en pièces, et que, de maîtresse du monde et de conquérante des nations, elle devint le jouet et la proie, pour ainsi parler, du premier venu.

C'est une tradition constante de tous les siècles que la Babylone de S. Jean, c'est l'ancienne Rome. S. Jean lui donne deux caractères, qui ne permettent pas de la méconnaître; car premièrement, c'est *la ville aux sept montagnes*; et secondement, c'est *la grande ville qui commande à tous les rois de la terre*. Si elle est aussi représentée sous l'image d'une prostituée, on reconnaît le style ordinaire de l'Ecriture, qui marque l'idolâtrie par la prostitution. S'il est dit de cette ville superbe qu'elle est *la mère des impuretés et des abominations de la terre*; le culte de ses faux dieux qu'elle tâchait d'établir avec toute la puissance de son empire, en est la cause. La pourpre dont elle paraît revêtue est la marque de ses empereurs et de ses magistrats. *L'or et les pierreries*, dont elle est

couverte, font voir ses richesses immenses. Le mot de *mystère* qu'elle porte écrit sur le front ne nous marque rien au-delà des mystères impies du paganisme, dont Rome s'était rendue la protectrice ; et la séduction qui vient à son secours n'est autre chose que les prestiges et les faux miracles dont le démon se servait pour autoriser l'idolâtrie. Les autres marques de la Bête et de la Prostituée qu'elle porte sont visiblement de même nature, et S. Jean nous montre très-clairement les persécutions qu'elle a fait souffrir à l'Eglise, lorsqu'il dit qu'elle est *envirée du sang des martyrs de Jésus.*

Avec des traits si marqués, c'est une énigme aisée à déchiffrer que Rome sous la figure de Babylone. Ces deux villes ont les mêmes caractères ; et Tertullien les a expliqués en peu de mots, lorsqu'il a dit qu'elles étaient *toutes deux grandes, superbes, dominantes et persécutives des Saints.*

Tous les Pères ont tenu le même langage sur ce point. S. Irénée, qui a vu les disciples des Apôtres, enseigne que l'Apôtre S. Jean a marqué la chute de Rome et de son redoutable empire : *S. Jean, dit-il, marque manifestement le démembrément de l'empire qui est aujourd'hui, lorsqu'il a dit que dix rois ravageront Babylone.* En discutant les noms que pourra porter l'Antechrist, il s'arrête à celui de *Lateinos*, à cause, dit-il, que *le dernier empire porte ce nom, et que ce sont les Latins qui règnent maintenant.* Le premier antechrist, précurseur de la chute de cet empire romain, devait apparaître chez les Latins, et figurer l'antechrist des derniers temps. C'était un langage, si établi dans l'Eglise primitive, d'entendre Rome sous le nom de Babylone, que S. Pierre s'en est servi dans sa première épître, où il dit : *L'Eglise qui est dans Babylone vous salue.*

S. Jérôme ne cesse de répéter que Rome est la ville que Dieu a maudite dans l'Apocalypse, sous la figure de Babylone ; qu'encore qu'elle ait en partie *effacé par la profession du christianisme, le nom de blasphème qu'elle portait sur le*

front, ce n'est pas moins elle-même que ces malédictions regardent, et qu'elle ne peut les éviter que par la pénitence, qu'elle est, en effet, cette prostituée, qui avait écrit sur son nom de blasphème ; qu'à la vérité, il y avait là une sainte Eglise, où l'on voyait les trophées des Apôtres et des Martyrs, et la foi célébrée par l'Apôtre ; mais que, quelque sainte que fût l'Eglise, la ville qu'il en fallait distinguer, ne laissait pas de mériter par sa confusion, le titre de Babylone ; qu'elle était cette Babylone dont nous lisons le supplice dans l'Apocalypse, dont les palais incrustés de marbre seraient désolés, et qui devait éprouver une aussi funeste destinée que l'ancienne Babylone, après avoir été élevée à une semblable puissance.

Il écrivait ces paroles dans son Commentaire sur Isaïe. Quelque temps après, il put voir l'accomplissement des prophéties qu'il avait si souvent expliquées. La nouvelle vint à Bethléem, pendant qu'il commentait dans cette ville la Sainte-Ecriture, que *Rome était assiégée, qu'elle était prise, pillée, ravagée par le fer et par le feu, et devenue le sépulcre de ses enfants ; que la lumière de l'Univers était éteinte, la tête de l'empire romain coupée, et pour parler plus véritablement, l'Univers entier renversé dans une seule ville.* — Il raconte dans un autre endroit, que *Rome fut assiégée ; que la ville qui avait pris tout l'Univers fut prise ; qu'elle perdit ses richesses et ses habitants ; qu'elle périt par la famine avant que de périr par l'épée ; qu'enfin elle fut dépeuplée et réduite à une extrême désolation.*

S. Augustin, Paul Orose, les auteurs du temps, attribuent cette chute de Rome sous les coups d'Alaric et des autres princes barbares, à l'aveugle attachement que cette grande ville conservait encore pour ses idoles et ses faux dieux, c'est-à-dire pour le culte des démons. Lorsque Rome reçut ce grand coup qui anéantit la puissance romaine, et qui divisa son empire entre les rois barbares, on sentit l'accomplissement des

oracles du Saint-Esprit. L'histoire contemporaine dit qu'un grand nombre de ses habitants, avec plusieurs sénateurs, quittèrent Rome par un secret pressentiment de sa ruine prochaine, et que, *après qu'ils s'en furent retirés, la tempête amenée par les barbares, et prédicta par les Prophètes, éclata sur cette grande ville.* Un ancien et savant interprète de l'Apocalypse, dit clairement que la Prostituée, du chapitre XVII de l'Apocalypse, assise sur les eaux, est Rome maîtresse des peuples ; que les *dix rois*, du même chapitre, qui doivent détruire la Prostituée, sont les *Perse et les Sarrasins qui avaient subjugué l'Asie, les Vandales, les Goths, les Lombards, les Bourguignons, les Francs, les Huns, les Alains et les Suèves, qui ont détruit l'empire romain, et qui en ont dévoré les chairs, c'est-à-dire les richesses et les provinces.*

C'est donc une tradition constante parmi les Pères, dès l'origine du christianisme, que la Babylone dont S. Jean prédit la chute, était Rome conquérante et son empire ; Rome idolâtre, protectrice de l'idolâtrie, et persécutrice de l'Eglise et des Saints ; Rome, *la grande Prostituée, la grande Paillarde, qui a corrompu la terre par ses paillardises, par ses fornications* ; Rome, *cette grande cité*, représentant l'empire romain, où Jésus-Christ a été crucifié, sous Pilate, et avec un grand concours des Juifs et des Romains ; Rome qui était devenue *une Sodome, une Egypte, une Babylone*, un peuple, par conséquent, qui n'eut jamais rien de commun avec le peuple de Dieu. Rome, longtemps avertie, longtemps menacée, longtemps supportée, demeurant toujours attachée à l'idolâtrie ; Rome, enfin, punie par cette effroyable catastrophe. Et par là est renversé de fond en comble, tout le système protestant qui cherche dans l'Apocalypse, non cette Rome païenne, mais une église chrétienne mise à la tête des différentes églises par la chaire de S. Pierre, de celui-là même que Jésus-Christ a établi fondement et chef de l'Eglise universelle. Par là, la plus grande

partie de l'Apocalypse, c'est-à-dire toute la suite de la prophétie, depuis le chapitre IV jusqu'au XIX, a reçu un premier et manifeste accomplissement, du moins dans le sens figuratif du dernier et complet accomplissement.

C'est ainsi que le docte Génébrard, l'une des lumières de la Faculté et de l'Eglise de France, arrivé, dans sa *Chronographie*, à l'endroit du démembrément de l'empire, en marque les utilités, *en ce que l'idolâtrie, que les empereurs chrétiens n'avaient jamais pu déraciner, fut entièrement abolie... et ainsi, conclut-il, fut accompli cet oracle de l'Apocalypse*, 17 :

Les dix cornes que vous avez vues, sont dix rois qui détruiront la Prostituée, etc.

Grotius, Hammond, Louis d'Alcazar, et plusieurs autres, cités par Bossuet, l'entendent de même. Dans les derniers temps de la Rome idolâtre, ébranlée par les barbares, dans les provinces, et surtout dans l'empire romain, en Occident, S. Jérôme s'écriait : *à quoi est-ce que je m'arrête? Après que le vaisseau est brisé, je dispute sur les marchandises.* On ôte celui qui tenait (le monde sous sa puissance). L'empire romain tombe en ruines, *et nous ne concevons pas que l'antechrist va venir. Le Quade, le Vandale, le Sarmate, les Alains, les Gépides, les Hérules, les Saxons, les Bourguignons, les Allemands, et, ô malheur déplorable, nos ennemis les Pannoniens, ravagent tout.* Les *Gaules*, les *Espagnes* sont perdues. *Les Romains qui portaient la guerre aux extrémités de la terre, combattent dans leur empire : ils combattent, qui le croirait ? non plus pour la gloire, mais pour leur propre salut ; ou plutôt ils ne combattent même plus, ils ne songent qu'à racheter leur vie avec ce qu'ils possèdent.* À la fin, après avoir nommé dix nations, commandées par les dix rois qui devaient ravager Rome, il ajoute ce demi-vers :

Quid salvum est, si Roma perit ? Qu'est-ce qui se sauvera, si Rome pérît ? On voit par ces passages que dans la chute de Rome il voyait aussi celle de l'Univers, et avec elle la fin de

toutes choses. — C'était, du moins, une sensible figure de ce qui doit avoir lieu à la fin du monde. — Parce que l'Eglise devait être persécutée par l'empire latin, comme par un tyran idolâtre et cruel, S. Irénée a écrit que le nom *Lateinos (Latin)* et *Teitan* (un tyran, une idole) était le mystérieux nom de l'antechrist (du moins du *Premier*), désigné par le nombre 666. (Apoc. XIII, 18.) S. Hippolyte se tient, comme S. Irénée, au nom de *Lateinos*, et pour les mêmes raisons. L'ouvrage de Lactance intitulé : *des morts des empereurs persécuteurs*, a jeté une vive lumière sur ces premiers antechrists, figures du grand Antechrist de la fin des siècles.

VII. — *Premier sens prophétique littéral de l'Apocalypse.*

S. Jean a donc d'abord marqué les événements qui se déroulèrent depuis l'an 101, sous Trajan, jusqu'à l'an 410, où la Rome païenne fut prise par Alaric. Il a désigné les hostilités des Juifs contre l'Eglise, leurs défaites sous Trajan, et leur extermination sous Adrien (Apoc. VIII). Leur faux Messie Barcochebas, c'est-à-dire le fils de l'Etoile, figuré par la grande étoile tombée du ciel, v, 10-11, est cause que quatorze mille quatre cents Juifs, d'une fois, et six cent mille, d'une autre fois, furent tués sous cet empereur, et que plus tard douze cent mille israélites périrent sous le glaive de la puissance romaine, et que le reste fut banni pour toujours de la Palestine. Tel fut le châtiment de la Jérusalem persécutrice des chrétiens et meurtrière du Christ.

Au chapitre VI, 10, les martyrs s'écrient : *Seigneur, jusqu'à quand différerez-vous de nous faire justice et de venger notre sang ?* Dieu leur répond et leur dit *d'attendre encore un peu de temps jusqu'à ce que le nombre des élus d'Israël (14,400), soit complété* (c. VII).

Au chapitre IX, sont annoncées les hérésies, sous l'image de sauterelles vénimeuses, sorties du puits de l'abîme, au temps

de Sévère et des autres empereurs ; elles obscurcissent le soleil, c'est-à-dire la gloire de Jésus-Christ et sa divinité. Parmi ces hérésiarques, on peut remarquer Cérinthe, Ebion, Théodore de Bysance, Praxéas, Noëtus, Artemon, Sabellius, Paul de Samosate, les Gnostiques, etc. Ils nuisaient beaucoup aux hommes, sans nuire aux biens temporels.

Comme l'empire romain persécutait l'Eglise à outrance (260-270), S. Jean fait voir quatre anges, liés sur l'Euphrate, qui ouvrent un passage aux peuples de l'Orient, aux Perses, aux Parthes, aux Babyloniens, pour venir exécuter les sévères jugements de Dieu sur Rome, persécutrice des Saints, et *adoratrice des démons et des idoles*, v, 20.

Le chapitre X annonce que la sentence divine est prononcée contre les persécuteurs et qu'elle est sur le point d'être exécutée.

Au chapitre XI, S. Jean prédit la persécution de Dioclétien, la plus désastreuse de toutes. *Ils foulent aux pieds la Cité sainte, l'Eglise, pendant quarante-deux mois*, c'est-à-dire trois ans et demi, c'est la durée de la persécution d'Antiochus, laquelle était la figure de celle-ci et de celle des derniers temps. Les deux témoins et les chrétiens, mis à mort, sont laissés sans sépulture. Le nom chrétien semble aboli. On dresse des monuments et des colonnes commémoratives de cet événement, lorsque aussitôt l'Eglise ressuscite, se relève triomphante sous Constantin.

Le chapitre XII représente la même victoire de l'Eglise sous le symbole d'une femme, semblable à la sainte Vierge ; le grand dragon avec sept démons poursuit la femme, *revêtue du soleil*, et toute éclatante de la lumière de Jésus-Christ. Il a dix empereurs à ses ordres, v, 3 ; mais S. Michel et ses anges défendent l'Eglise, et *précipitent Satan et ses anges avec lui, et la place de ceux-ci ne se trouva plus dans le ciel*, v, 7 ; c'est la persécution de Galère, puis celles de Maximin et de Licinius qui, toutes, finissent à Constantin.

Au chapitre XII, 1, 2, on lit : *Je vis ensuite s'élever de la mer une bête qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ces cornes dix diadèmes, et sur ces têtes des noms de blasphème. Le Dragon donna à cette bête sa force et sa grande puissance*, v, 3. *Et je vis une de ces têtes comme blessée à mort ; mais cette plaie mortelle fut guérie ; et toute la terre, admirant cela, suivit la bête.* — Cette bête, c'est l'empire latin, c'est l'idolâtrie, c'est Rome païenne, Rome aux sept têtes, aux *sept montagnes*, aux sept empereurs, savoir : Dioclétien, Maximien, Constance-Chlore, Galère, Maxence, Maximin et Licinius (an 300). La bête guérie et ressuscitée, c'est Julien l'Apôstat, qui ressuscita l'idolâtrie blessée à mort ; *et toute la terre la suivit, et adora le Dragon qui fit la guerre aux Saints* durant deux ans : ce persécuteur se signala par ses blasphèmes.

v, 11. *Je vis encore s'élever de la terre une autre bête qui avait deux cornes... qui parlait comme le Dragon... qui fit de grands prodiges jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre à la vue des hommes... et qui, par là, séduisit les habitants de la terre...* Elle les forçait d'adorer *l'image de la bête*, l'empereur romain, *de porter le signe de la bête ou le chiffre de son nom, qui est 666.* v, 13-18. Cette autre bête qui a deux cornes, c'est la *Philosophie-magicienne* dont s'entouraient les empereurs ; ses deux cornes sont sa *doctrine idolâtrique*, et ses *miracles* ou *prestiges magiques*. La première bête que ces magiciens-philosophes faisaient adorer, c'est Dioclétien (DIOCLÈS-AVGVSTVS) ; DCLXVI ; dont le nom contient précisément les lettres numérales formant le nombre 666. Avant qu'il fut empereur, Dioclétien s'appelait *Diocèles* : c'était son nom particulier, auquel il ajouta plus tard sa qualité *Augustus*, comme le faisaient tous les empereurs.

Chapitre XIV. S. Jean entend chanter le cantique de la délivrance ; la gloire des saints et des martyrs. Un premier angenonce les jugements de Dieu : *l'heure est venue*, dit-il, de

les faire éclater sur Rome persécutrice, dont la punition sera une image prophétique et figurative du jugement dernier. v. 7-8. Un autre ange : *Babylone est tombée, elle est tombée cette grande ville*, cette Rome qui a propagé l'*idolâtrie* parmi toutes les nations. Elle va être frappée par Alaric, roi des Goths, et par Attila, roi des Huns.

CHAPITRE XV. — Sept Anges annoncent les sept dernières plaies.

CHAPITRE XVI. — La première plaie, c'est la peste qui sévit contre les idolâtres, après la prise de l'Empereur Valérien par les Perses (vers l'an 300) v. 1-2. C'est ensuite la guerre étrangère et la guerre civile. Les persécuteurs sont châtiés pour avoir répandu le sang des Saints et des Prophètes. v. 3. 6. ; vient enfin la famine, v. 8. *Le trône de la Bête*, de Valérien, tombe dans l'avilissement, dans l'opprobre, v. 10. L'Euphrate livre passage aux rois d'Orient pour combattre l'Empire Romain, v. 12. *Les esprits des Démons font des prodiges* par les magiciens, ils vont trouver les rois de toute la terre, les séduisent, les irritent et les arment contre les fidèles sur tous les points du Globe. Ils les assembleront à Mageddon, en ce lieu où les rois périssent. Les Empereurs Valérien et Julien l'Apostat sont taillés en pièces par les Perses et par les rois de l'Orient.

v. 17. Le septième ange fit entendre sa voix et dit : *C'en est fait !* Rome est perdue, elle périt sous les coups de tous les barbares et notamment des Goths. v. 18. Tout l'univers est en commotion. v. 19. *Et la grande Cité fut divisée en trois parties* : L'Empire d'Occident fut littéralement divisé en trois : Honorius à Ravenne ; Attalus à Rome, et Constantin dans les Gaules. Les villes des provinces furent prises. v. 20. Avec Rome tout l'univers semble périr. — Les premiers coups viennent des Perses, de l'Orient, par qui Valérien et Julien ont été défait.

Au Chapitre XVII, l'Ange explique à S. Jean dans un plus

grand détail ce qui concerne Rome, *la grande Prostituée*, dominatrice des peuples, propagatrice de l'idolâtrie, avec laquelle les rois de la terre se sont corrompus ; — par qui elle s'est fait adorer, elle et ses empereurs, en prenant le titre de *Déesse de la terre et des peuples : terrarum Dea Gentiumque Roma.* (Martial, *Epigr. 12. 8.*) — v. 10. Des sept princes romains, persécuteurs de l'Eglise, cinq sont tombés, savoir : Dioclétien, Maximien, Constantius Chlorus, Galerius Maximianus, et Maxentius ; un vient, c'est Maximin ; le septième n'est pas encore venu, c'est Licinius. (An 307-312) ; il demeure peu, il est battu en 323 par Constantin.

v. 11-18. *La Bête est un des sept tyrans, et elle tend à sa perte.* — Les dix rois qui vont détruire la Rome idolâtre, sont sortis de son sein, sont animés du même esprit, et cependant renverseront son empire et le démembreront, surtout en Occident. Tous ces faits sont longuement et historiquement prouvés par Bossuet.

Le Chapitre XVIII est la description prophétique de la Vengeance divine exercée sur la Rome païenne, persécutrice des Apôtres et des Saints, corruptrice des rois de la terre par la protection qu'elle accorde au règne de l'idolâtrie et des démons. Toute la terre déplore sa chute et son embrasement.

Il semble toutefois que S. Jean, dans sa prophétie Apocalyptique, a eu également en vue la catastrophe de Jérusalem Infidèle, de cette ville corruptrice des peuples et des princes, par sa fausse doctrine Judaïque, par son opposition aux Prophètes et au Messie, par ses déclamations calomnieuses, et par ses persécutions contre les Apôtres et contre les Chrétiens. S. Jean l'a désignée dès le début de sa prophétie ; il en a prédit la ruine complète arrivée sous Adrien ; il la signalait comme une *Cité coupable dans laquelle Jésus-Christ a été crucifié : Civitas magna, quæ vocatur spiritualiter Sodoma et Ægyptus, ubi et Dominus eorum crucifixus est* (Apoc. xi. 8.) Et S. Jean ajoute, c. xviii. v. 20, 24 : *Ciel réjouissez-vous sur elle, et vous, Saints Apôtres*

et Prophètes, parce que Dieu vous a vengés d'Elle... Et l'on a trouvé dans cette ville le sang des Prophètes et des Saints, et de tous ceux qui ont été tués sur la terre. Rome a été également complice de tout le sang innocent versé dans ses provinces, par son consentement ou par ses ordres.

Au Chapitre XIX, les Saints sont invités à louer Dieu, à célébrer le triomphe et le règne de Jésus-Christ, Roi des Rois et Vengeur des martyrs ; la ruine de l'idolâtrie, des faux docteurs, des princes persécuteurs. A cette occasion, S. Jean parle des noces de l'Agneau, de la gloire temporelle et éternelle de l'Eglise, et, v. 17-20, du jugement des idolâtres, de la réprobation des ennemis de Jésus-Christ, et de leur châtiment éternel dans *l'étang brûlant de feu et de soufre*, c'est-à-dire dans l'Enfer.

Le Chapitre XX commence ainsi : v. 1. *Je vis descendre du ciel un ange qui avait la clé de l'abîme, et une grande chaîne en sa main.* 2. *Il prit le Dragon, l'Ancien Serpent, qui est le Diable et Satan ; et il le lia pour mille ans*, c'est-à-dire pour un nombre indéfini de siècles, et jusqu'aux approches du Jugement dernier. C'est toute l'étendue de temps qui sépare les trois premiers siècles de persécutions de la dernière persécution générale, précédant la fin du monde. — 3. *L'Ange précipita Satan dans l'abîme, l'y enferma, et mit un sceau sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations, jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis, après lesquels il doit être délié pour un peu de temps.* Durant ce temps, la séduction ne sera pas si puissante, si dangereuse, si universelle. *Il sera délié pour un peu de temps* ; la grande persécution du dernier Antechrist sera courte comme celle d'Antiochus, qui en a été la figure.

v. 4-5. Les âmes des premiers martyrs règnent avec Jésus-Christ dans le ciel, et sont honorées avec lui sur la terre. C'est leur *première* résurrection, manifestée par les miracles des Saints. C'est pour eux une nouvelle vie, que celle dont ils

jouissent dans le Ciel. La *seconde* résurrection est celle où les Saints, v. 12-13, seront glorifiés dans leurs corps, rétablis au dernier jour, comme dans leurs âmes toujours vivantes. v. 8. Jésus-Christ combattrà contre Gog et Magog, ces nations ennemis des Saints, et protégera ceux-ci dans *la Ville bien-aimée*, c'est-à-dire dans son Eglise.

Les deux derniers Chapitres, le XXI^e et le XXII^e, nous mettent sous les yeux un Monde Nouveau, une Nouvelle Jérusalem, la fin des maux et de l'épreuve, les récompenses des Saints, et les supplices des Méchants, la glorification de l'Eglise dans le Ciel, et la description de la Jérusalem Céleste.

xxi. 1. Je vis alors un ciel nouveau, et une terre nouvelle : car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus. 2. Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la Sainte Cité, la Nouvelle Jérusalem qui venait de Dieu, parée comme l'est une épouse pour son époux, etc.

VIII. — *Le second sens prophétique, principal et littéral de l'Apocalypse.*

Mais outre le *premier* sens prophétique littéral, donné par Bossuet et par d'autres docteurs, nous devons ne pas perdre de vue le *second* sens prophétique également littéral, positif, véritable ; relatif aux événements des derniers temps du monde. Le Prophète du Nouveau Testament les avait en vue aussi bien que ceux des premiers temps de l'Eglise, il les a mêlés ensemble, comme ont fait Jésus-Christ et les autres Prophètes ; et même les premiers événements prédis ont été destinés à être, et ont été effectivement les images, les figures prophétiques des événements des derniers temps. Telle est la raison principale et essentielle, pour laquelle les Pères et les Docteurs catholiques, en appliquant les oracles de S. Jean aux derniers jours du monde, sont pleinement dans le vrai, aussi bien que Bossuet qui les a appliqués aux premiers temps de l'Eglise. Ces

deux sens, étant également vrais, doivent être également admis, dans l'interprétation de l'Apocalypse comme dans celle des autres Livres Prophétiques. Aussi Bossuet lui-même a eu égard à la vérité de ce principe, il le reconnaît et il s'exprime ainsi à ce sujet :

« Ce qu'on verra clairement qu'il y faudra trouver ne laissera pas d'y être caché en figure, sous un sens déjà accompli et sous des événements déjà passés. L'Ecriture n'est pas toujours épuisée par un seul sens. Ignore-t-on que Jésus-Christ et son Eglise sont prophétisés dans des endroits où il est clair que Salomon, qu'Ezéchias, que Cyrus, que Zorobabel, que tant d'autres sont entendus à la lettre ? C'est une vérité qui n'est contestée, ni par les catholiques, ni par les protestants. Qui ne voit donc qu'il est très-possible de trouver un sens très-suivi et très-libéral de l'Apocalypse, parfaitemment accompli dans le sac de Rome sous Alaric, sans préjudice de tout autre sens, qu'on trouvera devoir s'accomplir à la fin des siècles ? Je ne trouve pas de difficulté dans ce double sens. »

Après avoir donc constaté un *premier* sens littéral et véritable, dont l'accomplissement est prochain, reconnaissons maintenant un *second* sens pareillement littéral et véritable, qui s'accomplira à la fin des siècles. Donnons quelques détails prophétiques dans ce sens futur et lointain.

Les *quatre* premiers Chapitres donnent des avertissements aux Eglises. Les V^e et VI^e renferment l'annonce de l'avenir, et prédisent que, à l'ouverture du sixième sceau, la vengeance de Dieu éclatera sur les pécheurs ; que son dernier et terrible jugement sera accompagné du renversement de la nature, des astres et de l'univers entier. vi. 12. *Lorsque le 6^e sceau fut ouvert, il se fit un grand tremblement de terre ; le soleil devint noir comme un sac de poil, la lune parut tout en sang ; 13. Et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre, comme les figues vertes tombent d'un figuier qui est agité d'un grand vent. 14.*

Le ciel se retira comme un livre que l'on roule, et toutes les montagnes et les îles furent ôtées de leur place. Tout fut ébranlé.

15. *Et les rois de la terre, les grands du monde, les officiers de guerre, les riches, les puissants, et tous les hommes, esclaves ou libres, se cachèrent dans les cavernes et dans les rochers des montagnes ; 16, et ils dirent qu'aux montagnes : — Tombez sur nous, et cachez-nous de devant la face de Celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'Agneau, 17, parce que le grand jour de leur colère est arrivé ; et qui pourra subsister ? — Tous les Docteurs et les Interprètes (S. Ephrem, S. Basilius, Lactantius, Beda, Victorinus, Andreas Cesariensis, S. Thomas, Suarez, Ribeira, Ticonius, Haymo, Pererius, Corn. à Lapide, Tirinus, Bossuet, etc.), expliquent ces paroles des signes terribles, avant-coureurs du Jugement dernier et de la ruine suprême de l'univers. Il est certain, du reste, qu'elles n'eurent jamais d'accomplissement parfait dans l'histoire, mais les malheurs qui ont été dépeints précédemment ont été la figure imparfaite de ceux des derniers temps. Les mêmes raisons et les mêmes autorités démontrent que, à partir de ce Chapitre jusqu'à la fin du Livre de l'Apocalypse, il est principalement question de ce qui doit arriver avant, pendant, et après le règne du grand Antechrist.*

Au Chapitre VII, on voit que la fin du monde et que le Jugement dernier sont retardés, afin que le nombre déterminé des Élus soit complet. On y voit pareillement décrites les récompenses des Saints et leur félicité. Le Chapitre VIII annonce les plaies effrayantes qui précéderont et accompagneront la tyrannie de l'Antechrist.

Au Chapitre IX, les Esprits Infernaux sortent de l'Abîme, s'emparent des impies et des hommes rebelles à Dieu, afin, par leur moyen, de tourmenter les autres hommes, v. 6, ce tourment, pareil à celui que cause le *venin du scorpion*, fera tellement souffrir les hommes, qu'ils chercheront la mort, et ils

ne la trouveront point, ils souhaiteront de mourir, et la mort s'enfira d'eux. Ces bêtes, extrêmement pernicieuses, ont pour roi l'ange de l'Abîme, appelé en hébreu *Abaddon*, et en grec *Apollyon*, c'est-à-dire *l'Exterminateur*, v. 11; ce démon, (d'après les docteurs, S. Aug., Beda, Primasius, Gagnæus, Viegas, Tirinus, etc.,) suscitera, à la fin du monde, des hérétiques qui infesteront les hommes de leurs erreurs, et les tourmenteront. Ce démon sera *déchaîné de l'abîme* (v. c. xx. 1-2) pour séduire les peuples et les tenter plus puissamment. D'autres mauvais anges, v. 14, seront déliés du côté de l'Euphrate, par la même permission de Dieu, pour le même temps, pour les mêmes fins, pour tuer le tiers du genre humain, v. 15; pour mettre au service du dernier Antechrist *deux cents millions* d'hommes de cavalerie, v. 16, venus de l'Orient. A cette plaie, les hommes impies blasphèmeront contre Dieu, au lieu de se convertir.

Au X^e Chapitre, l'Ange jure par *Celui qui vit dans les siècles des siècles, qui a créé le ciel et la terre, et tout ce qui est sur la terre et dans la mer, qu'il n'y aura plus de temps : quia tempus non erit amplius*; mais que le mystère de Dieu, c'est-à-dire de la fin du monde, de la réprobation des pécheurs rebelles, de la glorification éternelle des Justes va s'accomplir. — « *Il faut*, dit l'ange à S. Jean, *que vous prophétisiez encore devant beaucoup de nations et de peuples de diverses langues, et devant beaucoup de rois.* » — Ces paroles ont fait penser à plusieurs Pères et Docteurs, que, à la fin du monde, S. Jean apparaîtra avec Hénoch et Elie pour combattre l'Antechrist.

Le Chapitre XI prédit principalement la persécution du grand Antechrist, qui, avec les siens *foulera à ses pieds l'Eglise de Jésus-Christ, durant trois ans et demi*; c'est la durée de la persécution d'Antiochus, laquelle était la figure de celle-ci. Les deux témoins, Hénoch et Elie, sont manifestement désignés par S. Jean, par la Tradition des Hébreux et des Chrétiens,

par l'Ecclésiastique, 44, v. 16, par le Prophète Malachie, 4, v. 5, par l'Evangile, par Jésus-Christ même (en S. Matth. 17), lorsqu'il dit : *Il est vrai qu'Elie doit venir ; mais je vous dis qu'Elie est déjà venu, et ils ne l'ont pas connu* ; ici, S. Chrysostôme demande comment il est vrai qu'il doive venir, et ensemble qu'il soit venu ? Ce qu'il accorde en disant qu'Elie doit venir deux fois : la première, sous la figure de Jean-Baptiste, et la seconde, en personne, vers les derniers temps ; et il fonde la comparaison entre Elie et Jean-Baptiste, sur ce qu'ils sont tous deux précurseurs. La venue d'Hénoch et d'Elie a été, dit Bossuet, reconnue de tous, ou de presque tous les Pères ; et ce docteur appuie son premier sens littéral sur l'exemple de Jésus-Christ, qui a également marqué une double venue d'Elie. Quant à *Hénoch*, qui doit-être l'associé d'Elie, il est certain qu'il n'est pas mort, mais qu'il a été enlevé dans le *Paradis*, afin de revenir à la fin des temps et d'annoncer la pénitence aux nations de la terre : *ut det Gentibus pénitentiam.* (Eccli., 44. v. 16.)

Jésus-Christ dit, à leur sujet, dans l'Apocalypse, xi, 3-13, qu'il donnera à ses deux Témoins principaux, de prophétiser revêtus de sacs, d'enseigner l'Evangile, d'opérer des miracles, etc., durant les trois ans et demi de la persécution ; 7, mais que, après qu'ils auront achevé de rendre leur témoignage, la Bête, qui monte de l'abîme, leur fera la guerre, les vaincra, et les tuera ; et que leurs corps demeureront étendus dans les places de la Grande Ville, qui est appelée spirituellement Sodome et Egypte, où leur Seigneur même a été crucifié, c'est-à-dire, à Jérusalem. Les impies qui avaient été tourmentés par le feu du ciel, par les menaces, par la famine, et par les autres plaies que ces deux Prophètes leur avaient envoyés, se réjouiront de leur mort. Mais trois jours et demi après, Dieu répandra en eux l'esprit de vie ; ils se relèveront sur leurs pieds ; et ceux qui les verront seront saisis d'une grande crainte. 12. Alors ils entendront une puissante voix du ciel, qui leur dira :

Montez-ici. Et ils monteront au ciel dans une nuée glorieuse, à la vue de leurs ennemis.

13. *A cette même heure, un tremblement de terre considérable ruinera la ville, engloutira 7,000 hommes, et convertira le reste au Seigneur.*

Après avoir dit ce qui concerne la mission, le martyre, la résurrection et l'ascension des deux témoins Hénoch et Elie, le septième ange sonna de la trompette, et on entendit ces paroles :

15. *Le règne de ce monde, de Satan et de l'Antechrist, a passé à Notre-Seigneur et à son Christ, et il régnera aux siècles des siècles. Amen... 17. Nous vous rendons grâces, Seigneur, de ce que vous êtes entré en possession de votre grande puissance et de votre règne. 18. Les nations se sont irritées, et le temps de votre colère et de votre vengeance contre tous les impies est arrivé. Il est venu le temps de juger les morts et de donner la récompense aux Prophètes vos serviteurs, et aux Saints, et à ceux qui craignent votre nom, aux petits et aux grands, et d'exterminer ceux qui ont corrompu la terre.* On voit que S. Jean joint le temps de la résurrection générale des morts et le jugement dernier au jugement qui devait s'exercer : 1^o sur Jérusalem ; 2^o sur Rome, comme avait fait, du reste, Jésus-Christ lui-même, en prédisant la même ruine de Jérusalem (*en S. Matth. 24*). C'est la coutume des prophètes de joindre les figures à la vérité (*sic et Bossuet.*)

Le chapitre XII décrit la guerre des nations et des impies, Gog et Magog, contre l'Eglise, représentée sous l'image de la Sainte Vierge qui en est la plus noble personnalité, v. 4. Par sa perfidie, Lucifer fait tomber des hommes illustres de l'Eglise, des magistrats, des princes, des ecclésiastiques, des docteurs, des religieux même, et les entraîne dans l'apostasie ou dans l'infidélité. Mais S. Michel et ses anges combattent contre Lucifer et ses anges, et les précipitent du haut des airs ; les

fidèles triomphent du Dragon par le sang de l'Agneau, par la force de leur témoignage et de leur martyre.

Au chapitre XIII, on voit l'Antechrist ou *la Bête*, munie de toute la puissance de Satan, v. 4, s'élever contre Dieu, faire la guerre aux chrétiens et les vaincre, opérer des prodiges, se faire adorer des peuples, séduire les hommes par un précurseur, par une seconde bête ou faux prophète, armé comme lui de la puissance magique, et faisant de grands prodiges dans la vue de faire adorer la Bête. *Cette seconde Bête fera descendre le feu du ciel sur la terre à la vue des hommes, 13 ; elle animera l'image de la première Bête, en sorte que cette image parlera, rendra des oracles. Elle fera tuer tous ceux qui n'adoreront pas la Bête*, dont le nom formera le nombre 666. — Tout cela, déjà accompli en partie par les premiers antechrists, le sera pleinement par celui des derniers temps.

Le chapitre XIV, 1-5, pour encourager les fidèles, leur montre 144 mille vierges, qui ont généreusement résisté à l'Antechrist et qui ont reçu les magnifiques récompenses du ciel. L'Evangile est porté chez toutes les nations, sur tous les points de la terre, v. 6. L'heure du Jugement dernier est annoncée, v. 7. La grande cité des impies va tomber. Seront enveloppés dans le supplice de la Bête ou de l'Antechrist, tous ceux qui auront adoré son image. Jésus-Christ, juge universel, apparaît, et tous les Impies de toutes les nations sont jetés dans l'étang profond de feu et de souffre, avec la Prostituée, v. 16-20. *Et la fumée de leurs tourments s'élèvera dans les siècles des siècles.* v. 11 et xix, 3, cela indique que les premiers antechrists figuraient la grande catastrophe finale.

C'est pourquoi, au chapitre XV, les martyrs entonnent le cantique triomphal de Moïse et le cantique joyeux de l'Agneau.

Au chapitre XVI, sont annoncées des plaies semblables aux dix plaies d'Egypte, mais elles sont plus universelles : elles précéderont et accompagneront la tyrannie de l'Antechrist,

préfigurée par celle de l'impie Pharaon. C'est pourquoi la rédemption suprême du peuple de Dieu sera de beaucoup supérieure à celle de Moïse, figure du Christ.

Au chapitre XVII, apparaît la grande Prostituée, couverte d'or et de pourpre, protectrice de l'idolatrie, du culte des démons, la Rome païenne, qui a répandu le sang des martyrs sous ses empereurs, représentant ainsi la grande cité des impies, des profanes et des méchants du monde entier, assise sur la Bête ou Antechrist, appuyée sur les fausses doctrines des démons, et corrompant de la sorte les rois et les nations de la terre, (*sic S. Augustinus*), appelée pour cette raison *Sodome et Egypte*, comprenant dans ce sens même les Juifs incrédules de Jérusalem ; de manière qu'elle a pu être également appelée la *cité dans laquelle leur Seigneur a été crucifié* (*Apoc. xi. 8*) : La catastrophe suprême de cette cité coupable, figurée par celle de Jérusalem et par celle de la Rome païenne, est immédiate. Elle périra dans une ruine terrible avec les rois, ses complices, et avec l'Antechrist.

Au chapitre XVIII, nous assistons à l'exécution du redoutable jugement de Dieu sur la grande cité des prostitutions, qui a corrompu et les rois et les peuples de l'univers. L'ange, dont la gloire éclairait le terre, cria de toute sa force : *Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone, et elle est devenue la demeure des démons, la retraite de tout esprit immonde*, v. 2... *Sortez de cette ville, mon peuple, afin que vous n'ayez point de part à ses péchés, et que vous ne soyez point enveloppés dans ses plaies...* *Traitez-la comme elle vous a traités, rendez-lui au double selon ses œuvres...* *Multipliez ses tourments et ses douleurs en proportion de son orgueil et de sa corruption.* 4-7. — Consternation générale des rois et des négociateurs à la vue de son embrasement éternel, v. 8-24. Cette grande cité comprend tous les impies, soit du peuple de Dieu et d'Israël, soit ceux de la Gentilité et de Rome profane, comme on le voit par les versets 20 et 24 : *Ciel, soyez dans la*

joie, et vous aussi saints Apôtres et Prophètes, parce que Dieu vous a vengés d'elle ! Et on a trouvé dans cette cité, séductrice des nations, le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été tués injustement sur la terre. Tel est le caractère d'universalité de cette cité de Satan ; elle renferme les impies qui, à Jérusalem, ont tué les prophètes, et ceux qui, à Rome, ont mis à mort les apôtres et les martyrs.

Le chapitre XIX rapporte les sublimes cantiques que chantent les Saints au sujet du jugement exécuté sur la grande Prostituée, et au sujet du règne de Dieu et des noces de l'Agneau. Le Christ-Roi, à la tête des armées célestes, éclatantes de blancheur, s'avance pour livrer une dernière bataille à l'Antechrist et à ses Phalanges, composées de tout ce qu'il y a sur la terre de princes persécuteurs, de faux docteurs et d'hommes rebelles à Dieu. Mais l'Antechrist est pris avec son faux prophète et englouti dans l'étang de feu et de soufre : tous les autres anti-chrétiens avec Gog et Magog, leurs chefs, et les autres rois infidèles, et avec leurs innombrables armées sont passés au fil de l'épée et livrés en proie aux oiseaux du ciel.

Au chapitre XX, S. Jean développe le sujet du chapitre précédent. Après les persécutions des premiers siècles de l'Eglise, l'Ange qui a la clé de l'abîme, avait enchaîné Satan pour mille ans, pendant lesquels les âmes des martyrs règnent dans le ciel avec Jésus-Christ. Ces mille ans accomplis, Satan est délié pour un peu de temps ; il use de sa liberté pour réunir les peuples, Gog et Magog, sous la bannière de l'Antechrist, afin de combattre contre Jésus-Christ et contre son Eglise *la Cité bien-aimée*, v. 8 ; mais Dieu fit descendre du ciel un feu qui les dévora ; et le Diable, qui les séduisait, fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où la Bête et le faux Prophète seront tourmentés jour et nuit dans les siècles des siècles, v. 9.

Le premier déchaînement de Satan a été, comme on le voit, la figure du grand et final déchaînement qui a lieu à l'approche du Jugement dernier. La persécution du dernier Ante-

christ sera courte comme celle d'Antiochus, qui en a été la figure. La première a eu lieu *avant* les mille ans, et celle de Gog et de Magog sévira *après* ces mille ans, c'est-à-dire, lorsque la durée du monde touchera à son terme.

Jésus-Christ descend ensuite pour le Jugement général. Les morts ressuscitent. Les livres sont ouverts. Tous les hommes sont jugés suivant leurs mérites et leurs démerites. Alors la *mort* et l'*Enfer* avec tous les impies, sont jetés dans l'étang de feu pour l'éternité.

Les chapitres XXI et XXII célèbrent la gloire et la félicité de la cité des saints, les richesses, les splendeurs de la Jérusalem céleste, les magnificences de l'Eglise triomphante. On y peut lire la description de la Jérusalem nouvelle, de ses beautés, des récompenses des élus, du supplice des méchants. — La cité des justes a été transportée dans le ciel, et mise hors de toute atteinte pour l'éternité.

IX. — Conclusion. — C'est à ce terme final, absolu, qu'aboutissent les deux sens littéraux que nous avons vus : l'un accompli prochainement vers l'époque du prophète, de l'an 101 à 410, selon Bossuet ; l'autre, figuré par le premier, s'accomplissant à la fin des siècles, selon les saints Pères. Telle est la fécondité de la prophétie divine, qu'elle n'est point épuisée par un premier accomplissement, mais qu'elle redouble notre admiration, lorsqu'elle est signalée, dans des âges lointains, et par la réalisation de la teneur des oracles divins, et par l'accomplissement ample et parfait de la figure contenue dans les premiers événements, également prédis et accomplis à la lettre.

Avec la grande règle d'interprétation des prophètes, qui a été posée et démontrée, et qui est la clé des Ecritures et notamment de l'Apocalypse, il est plus facile d'entendre ce livre prophétique, de suivre l'histoire qu'il nous trace, de comprendre l'avenir de l'Eglise, d'entrer dans les desseins généraux et éternels de Dieu au sujet de la grande lutte des justes

contre les méchants, et concernant les destinées finales des uns et des autres.

La cité du monde, nommée ici la grande Babylone, porte à la fois et réunit en elle-même les caractères de la Babylone et de la Rome païennes, de Jérusalem infidèle et d'Israël coupable, de Sodome la prostituée, et de l'Egypte le centre de l'idolâtrie et du règne de Satan, et en général, des princes des nations incrédules et rebelles du monde entier. C'est l'idée de cette grande cité mondaine que les prédictions de S. Jean avaient principalement en vue. Le sac en particulier de Rome par Alaric, ne répond pas à l'idée de l'immense catastrophe prédicta par l'apôtre.

Pour résumer l'Apocalypse, il faut dire que trois temps ou trois Etats sont prédis. Le *premier temps* regarde les persécutions des premiers siècles de l'Eglise, et le triomphe de Jésus-Christ et des fidèles sur Satan, sur la Rome païenne et sur Jérusalem infidèle. Comme cela doit arriver bientôt, et incontinent après le temps de S. Jean, il est dit que ce livre ne doit pas être scellé. — Le *second temps* est désigné par les *mille ans* du chapitre XX, v. 2 ; époque où Satan est enchaîné dans l'abîme pour mille ans, c'est-à-dire pour une série indéterminée de siècles qui doivent s'écouler depuis Constantin ou depuis la ruine de Rome idolâtre, jusqu'aux approches^z de la fin du monde. — Le *troisième temps* est la dernière tentation ou épreuve de l'Eglise sur la terre, vers la fin des siècles ; alors Satan sera déchaîné, et devenu plus furieux que jamais, il suscitera avec l'Antechrist et ses faux prophètes une nouvelle persécution contre l'Eglise, il y déployera contre les chrétiens sa plus grande puissance pendant trois ans et demi. Mais il sera précipité avec l'Antechrist et tous ses partisans dans l'étang de feu et de soufre. Après^z quoi, auront lieu la résurrection des morts, le Jugement dernier, suivi de la récompense des bons, et du châtiment éternel des méchants. Telle est l'économie de l'Apocalypse.

xxi. 1. *Je vis alors un ciel nouveau, et une terre nouvelle : car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus.* Ce ne sera point une destruction totale, mais une rénovation, une transformation heureuse.

2. *Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la sainte Cité, la nouvelle Jérusalem, qui renait de Dieu, parée comme l'est une épouse pour son époux.* C'est l'Eglise qui a été transportée de la terre dans les cieux ; elle apparaît triomphante ; elle est glorifiée, parée comme une épouse pour son époux.

3. *Et j'entendis une voix forte sortie du Trône qui disait :*

— *Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il demeurera avec eux. Ils seront son peuple, et Dieu au milieu d'eux sera leur Dieu.* Car ses délices sont d'être avec les enfants des hommes. 4. *Dieu essuiera toutes larmes de leurs yeux ; et il n'y aura plus ni mort, ni cris, ni douleur, parce que les premières choses sont passées.*

5. *Alors Celui qui était assis sur le trône dit : — Je vais faire toutes choses nouvelles, afin que le ciel, la terre, les corps, tous les éléments étant renouvelés, les élus passent de la servitude de la corruptibilité à la liberté glorieuse des enfants de Dieu.* Et il me dit : *Ecrivez, car ces choses sont très-certaines et très-véritables.* 6. *Il me dit encore : C'en est fait. Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin. Je donnerai gratuitement à boire de la fontaine d'eau vive à celui qui a soif.*

7. *Celui qui vaincra le monde, la chair et le démon, possédera tous ces biens, et je serai son Dieu et il sera mon fils.* 8. *Mais pour les timides qui n'osent pas me reconnaître, pour les incrédules, les exécrables, les homicides, les fornicateurs, les empoisonneurs, les idolâtres et tous les menteurs, ils auront leur part dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort, c'est-à-dire la damnation éternelle.*

9. *Il vint alors un des sept anges qui tenaient les sept coupes pleines des sept dernières plaies ; il me parla et il me*

dit : — Venez, et je vous montrerai l'Epouse qui est la femme de l'Agneau. — 10. Il me transporta sur une grande et haute montagne, et il me montra la Sainte Cité de Jérusalem qui descendait du ciel d'auprès de Dieu, 11. illuminée de la clarté de Dieu ; sa lumière était semblable à une pierre précieuse, telle qu'une pierre de jaspe transparente comme du cristal. 12. Elle avait une grande et haute muraille et douze portes, et douze anges aux portes, et des noms écrits, qui étaient les noms des douze tribus des enfants d'Israël.

13. Il y avait trois de ces portes à l'Orient, trois au Septentrion, trois au Midi, et trois à l'Occident. 14. La muraille de la ville avait douze fondements, où étaient les douze noms des douze Apôtres de l'Agneau.

15-21. La muraille était bâtie de pierres de jaspe ; mais la ville était d'un or pur, semblable à du verre très-clair. Les fondements de la muraille de la ville étaient ornés de toutes sortes de pierres précieuses. Le premier fondement était de jaspe ; le deuxième de saphir ; le troisième de calcédoine ; le quatrième d'émeraude ; le cinquième de sardonix ; le sixième de sardoine ; le septième de chrysolithe ; le huitième de béryl ; le neuvième de topaze ; le dixième de chrysoprase ; le onzième d'hyacinthe ; le douzième d'améthyste. Les diverses beautés de ces pierres précieuses, représentent les divers mérites des Elus, et leurs divers degrés de gloire.

21. Les douze portes étaient de douze perles ; et chaque porte était faite de chaque perle ; et la place de la ville était d'un or pur comme du verre transparent.

22. Je ne vis point de temple dans la ville, parce que le Seigneur Dieu Tout-Puissant et l'Agneau en est le Temple. 23. Et la ville n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour l'éclairer, parce que la gloire de Dieu l'éclaire, et que l'Agneau en est la lampe. 24. Les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre y apporteront leur gloire et leur honneur. 25. Ses portes ne se fermeront point de jour ; car de n'uit il

n'y en aura point dans ce lieu. 26. On y apportera la gloire et l'honneur des nations. 27. Il n'y entrera rien de souillé, ni aucun de ceux qui commettent l'abomination et le mensonge : mais cev'ilà seulement qui sont écrits dans le Livre de Vie de l'Agneau.

XXII. 4-5. Il me montra aussi un fleuve d'eau vive, clair comme le cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de la place de la Cité, sur les deux bords du fleuve, était l'arbre de vie, qui porte douze fruits, et rend son fruit chaque mois : et les feuilles de l'arbre sont pour guérir les nations.

Il n'y aura plus là aucune malédiction ; mais le trône de Dieu et de l'Agneau y sera, et ses serviteurs le serviront. Ils verront sa face, et ils auront son nom écrit sur le front. Il n'y aura plus de nuit, et ils n'auront pas besoin de flambeau ni de la lumière du soleil, parce que le Seigneur Dieu les éclairera ; et ils régneront dans les siècles des siècles.

6. Et il me dit : Ces paroles sont très-certaines et très-véritables ; et le Seigneur, le Dieu des Esprits des Prophètes, a envoyé son Ange pour découvrir à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt. 7. Je viendrai bientôt. Heureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce Livre ! 8. C'est moi, Jean, qui ai entendu et vu ces choses... L'Ange m'a dit : Ne scellez point les paroles de la prophétie de ce Livre ; car le temps approche : ce qui démontre la vérité du premier sens, comme la description des événements des derniers temps, prouve la vérité du second sens prophétique.

11-16. Jésus-Christ exhorte les Justes à se purifier de plus en plus ; car la Cité Céleste où tout brille de pierres précieuses, où chaque porte est une perle, où les places sont de l'or le plus pur, est tellement sainte, qu'on n'en pourra approcher si l'on reste souillé. Mais il y a une fontaine qui nous purifie : c'est le sang de Jésus-Christ, et c'est pour cela que S. Jean dit :

14. *Heureux ceux qui lavent leurs vêtements dans le sang de l'Agneau, afin qu'ils aient droit à l'Arbre de vie, et qu'ils entrent dans la Cité Bienheureuse, par les portes éclatantes de beauté, de richesse et de splendeur ! — Loin de ce lieu les chiens, les empoisonneurs, les impudiques, les homicides, les idolâtres, et quiconque aime et fait le mensonge !*

16. *Moi Jésus, j'ai envoyé mon Ange pour rendre témoignage de ces choses dans les Eglises... Oui, je viendrai bientôt.*

17. *L'Esprit qui prie en nous et l'Epouse répondent et disent : Amen ! oui : Venez, Seigneur Jésus ! L'âme fidèle ne cesse de l'inviter, et de désirer son royaume. Admirable conclusion de l'Ecriture, qui commence à la création du monde, et finit à la fin du monde ou plutôt à la consommation du règne de Dieu, qui est aussi appelé la nouvelle création.*

S. Jean termine l'*Apocalypse* par la salutation suivante qu'il adresse aux fidèles :

21. *Que la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous ! AMEN.*

Mais reprenons maintenant le fil de l'histoire du S. Apôtre et de ses luttes contre les Antechrists des premiers temps.

LIVRE QUATRIÈME

SÉJOUR A PATHMOS. — AUTRES PRODIGES OPÉRÉS
DANS CETTE ILE.

CHAPITRE I^{er}.

• • • • •
*Morti, morbis imperavit nec-
non et dæmonibus.*

Il a commandé à la mort, aux
maladies, ainsi qu'aux démons.
(*Hym. anc. du rit rom.*)

Cynops-le-Magicien. — Ses attaques contre S. Jean. — Ses faux
prodiges, ses prestiges.

La foi nous apprend que des hommes qu'on désigne sous le nom de *magiciens*, ont, à différentes époques, établi un commerce impie avec le démon. Nous trouvons dans la Sainte Ecriture et dans la tradition des exemples de ces sortes de relations avec les esprits impurs. N'était-ce pas en vertu de leurs rapports directs et intimes avec les démons, que les magiciens de Pharaon, *Exod. vii et viii*, que la Pythonisse d'Endor, *1 Rois, xxviii, 8*, que les faux prophètes, *S. Matth., xxiv, 24*, que Simon le Magicien, l'ennemi juré des Apôtres, qu'Apollo-nius de Thyane, autre fameux magicien, ennemi de Jésus-

Christ, et que plusieurs autres fauteurs des idoles, ont produit des effets surhumains et prodigieux, évoqué des morts, séduit des peuples entiers par des prestiges étonnantes, guéri des maux qu'avaient causés les esprits de malice, rendu des espèces d'oracles que justifiaient les faits, etc., etc. ? Ces hommes, soutenant l'idolâtrie païenne qui n'était autre chose que le règne et le culte des démons, ceux-ci leur venaient en aide, leur suggéraient les moyens de combattre le règne de la vérité, leur communiquaient leur propre pouvoir et toutes leurs ressources, autant que cela leur était possible. A l'exemple de ces fameux magiciens, plusieurs hommes ont voulu entrer en relation avec les génies infernaux, faire avec eux des conventions et des pactes. Ils les ont priés et invoqués. Ils se sont livrés à eux, corps et âmes, en vue d'obtenir de leur puissance et de leur méchanceté ce qu'ils ne pouvaient se procurer par leurs propres forces.

Une infinité de faits, consignés dans l'histoire et dans les traditions authentiques des peuples, attestent que les esprits impurs ont agréé avec avidité un tel culte, ont favorisé de tout leur pouvoir et autant que Dieu le leur permettait, les efforts et les vœux de plusieurs victimes qui s'étaient, en désespérées, abandonnées à eux. Ce n'est pas seulement parmi les peuples civilisés et chrétiens, mais c'est aussi parmi les nations les plus ignorantes et les plus sauvages, comme les Caraïbes de l'Amérique, les Indiens, les nègres de Guinée, les Lapons, etc., qu'il y a eu des hommes qui ont pratiqué la magie et qui sont en commerce avec les esprits.

Depuis que le divin auteur du christianisme eut, par lui-même, et par la main de ses Apôtres, confondu le règne idolâtrique de Satan, l'art infernal de la magie fut frappé de mort, les trépieds des prophètes et des prophétesses démoniaques demeurèrent muets, les prestiges et les signes prodigieux des faux dieux, c'est-à-dire des esprits de ténèbres, disparurent pour jamais, ou du moins ne reparurent depuis que très-

rarement, seulement comme pour rappeler et attester l'ancienne existence du malheureux règne des Puissances Infernales. Mais au temps même de Jésus et de ses Apôtres, ce règne était dans toute sa force, et il ne fallut rien moins que la puissance divine du Fils de Dieu pour le renverser et le détruire. De leur temps, les magiciens Simòn, Nucianus, Cynops, Apollonius de Thyane et plusieurs autres hommes livrés aux démons, renouvelèrent tout ce que les magiciens de Pharaon avaient fait au temps de Moïse. Du reste, l'on sait que l'époque de ce législateur hébreu n'était que la figure prophétique de celle du Christ et de ses disciples.

Laissons maintenant le disciple de S. Jean nous rapporter le combat que cet Apôtre eut à soutenir contre la puissance de l'enfer.

« Pendant¹ que l'Apôtre du Christ annonçait l'Evangile et opérait une foule de merveilles dans Pathmos, il se trouvait dans cette même île un magicien, nommé Cynops, dont la demeure était à une distance de quarante stades de la ville, située dans un lieu désert : c'était une grotte, retraite des esprits impurs qui y séjournaient, dit-on, au nombre de quarante. Toutefois, ce magicien, à cause de ses prestiges et par un effet de la tromperie des démons, était considéré comme un dieu par tous les habitants de l'île. C'est à lui qu'eurent recours les prêtres d'Apollon, lorsqu'ils eurent vu que Jean enseignait et prêchait librement, qu'il avait été délivré par le proconsul et qu'il n'avait point été châtié après avoir renversé et détruit le temple d'Apollon. Ils lui dirent :

— Pendant plusieurs années, dans cette île, nous vous avons consulté, cher Cynops ; présentement nous avons plus que jamais besoin de votre aide ; nous vous en prions, soyez notre soutien et notre défenseur dans le malheur qui nous est

¹ Tous ces récits sont cités comme une histoire très-véridique et très-authentique par Reuclinus, dans son ouvrage *De Verbo mirifico*, et par différents auteurs dans leurs livres.

arrivé. Car Jean, un étranger, chassé de sa patrie, déporté et exilé dans cette île à cause de ses maléfices, a, par des moyens magiques tellement gagné tous nos chefs et nos magistrats, qu'ils passent tous dans son parti. Ce succès lui inspirant de la confiance, il excite dans la ville nombre de séditions ; il a renversé le temple d'Apollon. Dénoncé par nous pour ce fait devant le gouverneur, il fut mis en prison par ordre de ce dernier ; mais les prières de Myron et d'Apollonide flétrirent le proconsul, qui consentit à ce qu'il s'échappât et qu'il fût mis en liberté. Maintenant donc assistez-nous et opposez-vous à lui, parce que tous, semblables à des brebis égarées, accourent à lui de toutes parts et lui obéissent. Venez donc avec nous, nous vous en prions, prenez vos maléfices.

Ayant entendu ces choses de la bouche des prêtres, Cynops leur dit :

— Vous savez que je ne sors jamais de ce lieu, pourquoi donc tentez-vous de m'en retirer ?

Les prêtres : — C'est qu'il y a, ce nous semble, grande nécessité ; et nous vous conjurons tous de nous venir en aide.

Cynops : — Voulez-vous que je ternisse ma gloire, et que je déshonneure mon nom, en entrant dans une ville profane pour un homme vil, en me rendant, pour un personnage méprisable, dans une cité souillée où jamais jusqu'ici je n'ai mis le pied ? Il n'en sera pas ainsi : mais demain j'enverrai mon ange mauvais dans la maison que cet homme habite, il lui enlèvera la vie et transportera son âme à mon tribunal éternel.

A ces paroles, les prêtres se jetèrent à ses pieds, lui rendant grâces de ce qu'il leur avait promis son secours ; puis ils revinrent dans la ville.

Le lendemain matin Cynops convoqua la multitude des démons et dit à leur chef :

— Allez à la ville dans la maison de Myron, enlevez subitement l'âme de Jean, et me l'amenez incontinent, afin que je la juge selon mon bon plaisir.

Le démon sortit donc, et, arrivé dans la ville, il entra dans la maison de Myron.

Jean le reconnut, et de l'espèce de retraite et de lieu solitaire où il résidait, il lui dit :

— Je te commande, esprit malin, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ne point sortir de ce lieu, que tu n'aises dit la cause pour laquelle tu es venu en ce lieu.

Le démon obéit aussitôt, comme s'il eût été enchaîné ; il dit ensuite :

— Apôtre de Dieu, je vous découvrirai toute la vérité ; seulement je vous prie de ne point vous courroucer contre moi. Les prêtres d'Apollon sont venus prier Cynops d'entrer dans la ville, et de vous tuer. Pour lui, il s'y est refusé, disant qu'il ne venait point à la ville ; qu'il ne voulait point diminuer sa gloire, ni déshonorer son nom. « Je ne le ferai donc point, ajouta-t-il, mais demain j'enverrai mon ange pour enlever l'âme de Jean, et me l'amener : je la jugerai ensuite et je l'enverrai au supplice éternel ; voilà pourquoi je suis envoyé ici.

Alors Jean dit à l'esprit malin :

— Avant ce jour as-tu déjà été envoyé pour enlever l'âme de quelqu'un, et l'as-tu enlevée ?

Le démon : — J'ai déjà été une autre fois envoyé par lui, mais je ne lui ai point présenté les âmes.

Jean : — Pourquoi lui obéissez-vous ?

Le démon : C'est qu'en lui réside toute la puissance de Satan, et qu'il a fait une alliance et un pacte avec tous nos chefs et que nous avons pareillement fait un pacte avec lui : il nous obéit, et nous lui obéissons.

Jean dit alors à l'esprit malin : — L'apôtre de Jésus-Christ te commande de ne plus sortir désormais pour causer le détriment et la perte des hommes, comme de ne plus retourner au lieu que tu as quitté pour venir ici. Mais hâte-toi de sortir de cette île.

L'esprit malin sortit à l'instant de l'île et s'en alla.

Or, Cynops, voyant que le démon tardait à revenir, en fit venir un autre, et lui donna les mêmes ordres qu'au premier. Dès qu'il fut arrivé près de Jean, cet Apôtre lui ordonna, au nom du Seigneur Jésus-Christ, de quitter l'île incontinent ; et il en sortit à l'instant.

Cynops, voyant que le second ne revenait pas (non plus), appela deux autres esprits malins auxquels il dit :

— Allez vers Jean, mais qu'un seul entre et que l'autre demeure à la porte, afin de connaître ce qu'il dira et ce qu'il fera, et de savoir la cause qui a empêché les autres de revenir.

Ces deux esprits de malice s'approchèrent donc de la maison ; l'un entra auprès de Jean et l'autre, suivant l'ordre de Cynops, se tint à la porte. L'apôtre commanda au démon de s'arrêter et lui dit :

— Pour quel motif es-tu venu dans cette maison, esprit de malice ?

Le démon lui répondit : — Cynops a déjà envoyé deux des principaux démons dans le but de vous tuer, et ni l'un ni l'autre ne sont revenus ; maintenant il vient d'en envoyer deux autres, moi d'abord, puis un autre qui n'est point entré, afin de pouvoir lui rapporter des nouvelles.

Jean lui dit : — Je te commande, au nom de Jésus-Christ qui a été crucifié pour le salut des hommes, de ne plus retourner vers Cynops, mais de quitter immédiatement cette île.

Aussitôt, obéissant à la parole de Dieu, l'esprit disparut. Quant à celui qui se tenait dehors, connaissant ce qui venait de se passer, et voyant que son complice avait été chassé en exil, il prit la suite, se rendit vers Cynops et lui raconta toutes ces circonstances.

Alors Cynops résolut de ne plus envoyer de démons vers Jean, mais réunissant la légion des esprits de malice, il leur dit :

— Vos complices ont été exilés par Jean, et il arrivera que

vous serez tous pareillement chassés de ces lieux et que vous aurez beaucoup à souffrir de sa part, si nous ne lui résistons ; il entrera dans cette demeure silencieuse, vous y fera trembler et vous en bannira (honteusement). Mais je puis, soutenu de vos forces, entrer dans la ville, renverser ses artifices et le faire périr misérablement.

Ayant tenu ce discours, Cynops, escorté de la foule des démons, entra dans la ville, et, en prenant seulement trois avec lui, il fit rester les autres en dehors de la ville.

A son entrée, la cité entière fut émue, la multitude accourut au-devant de lui ; car jamais auparavant il n'y était entré. Une foule de personnes réunies autour de lui étaient ravies de surprise et lui adressaient diverses questions : pour lui, il répondait à chacun selon sa demande.

Jean me dit alors : — Mon fils Prochore, armez-vous de force et ne soyez point pusillanime : car Cynops va vous jeter dans une foule de peines et de tribulations. Tous les frères qui avaient reçu le baptême de Jean, furent en même temps réunis, afin d'être instruits et confirmés par l'Apôtre. Suivant l'ordre de Jean, nous demeurâmes dix jours dans la maison de Myron, sans en sortir, à cause d'une sédition que Cynops avait soulevée dans la ville, et de peur d'être circonvenus d'embûches par nos ennemis. Il nous consolait, en outre, et nous disait :

— Munissez-vous de force et de courage, car vous verrez la puissance et la gloire de Jésus-Christ.

En peu de temps toute la ville s'attacha à Cynops et était devenue avide de l'entendre : tous admiraient ses paroles et ses discours.

Après dix jours, Jean me dit :

— Levez-vous, mon fils Prochore, allons dans un lieu de la ville qui est appelé (Phoras)....

Pendant que nous étions assis en ce lieu, plusieurs se réunirent pour écouter Jean. Or Cynops, apprenant que Jean

enseignait le peuple, et voyant que le peuple écoutait volontiers cet Apôtre, dit à la foule qui l'environnait :

— O hommes aveugles et égarés du chemin de la vérité, si Jean est un homme juste, si ses œuvres sont bonnes et ses paroles véritables, je le croirai; mais si, d'une part on vous fait voir son injustice et la malice de ses œuvres, et d'une autre part ma justice, la bonté de mes œuvres et la vérité de mes paroles, n'ajoutez plus foi en lui, mais en moi.

En même temps Cynops prend un jeune homme et lui demande si son père est encore vivant.

— Non, répondit le jeune homme; mais dans une navigation il a péri, brisé entre deux vaisseaux.

Cynops dit alors à Jean :

— Prouvez maintenant la vérité de ce que vous enseignez, rappelez de la mer le père de ce jeune homme, et rendez le père à son fils.

Tout le peuple était attentif : Jean répondit :

— Le Seigneur ne m'a point envoyé pour ressusciter les peuples, mais pour instruire et délivrer les hommes qui sont l'objet des tromperies du démon.

Cynops dit au peuple qui l'environnait :

— Vous ne croyez pas parfaitement, ô habitants de cette ville, que Jean est un magicien, et qu'il séduit le monde au moyen de la magie? C'est pourquoi je désire que vous le teniez, jusqu'à ce que je ramène le père de ce jeune homme et que je le lui rende vivant, en votre présence.

Au même instant Cynops conduisit le peuple sur le bord de la mer, il plongea dans les flots et fit un grand bruit en étendant les deux mains : il sembla avoir disparu aux yeux de tous les assistants, qui furent saisis d'une grande frayeur. A ce spectacle, la foule s'écria et dit :

— Le grand Cynops! Il n'y a pas d'autre dieu plus grand que lui!

En même temps Cynops remonta et sortit de la mer, ayant

avec lui un démon, dont la forme apparente était semblable au père du jeune homme. Cynops dit à ce dernier :

— Est-ce là votre père ?

— Oui, seigneur, répondit le jeune homme.

Tous alors furent épouvantés et, prosternés en terre, ils adorèrent Cynops, et voulurent tuer Jean.

— Non, reprit Cynops, ne le tuez point : car vous allez voir de plus grandes choses, et après vous lui infligerez un châtiments sévère.

Cynops appela d'abord un autre homme, auquel il fit cette demande :

— Avez-vous un fils ?

— J'en avais un, répondit l'homme, mais excité par l'envie, un autre me l'a enlevé.

Alors Cynops, élévant la voix, appela à grands cris deux hommes par leurs noms propres, et sur-le-champ il se présenta deux démons, dont l'un avait la forme de celui qui avait été tué.

Cynops dit aussitôt à l'homme dont le fils avait été tué :

— Est-ce là votre fils ?

— Oui, seigneur, répondit cet homme.

Cynops dit alors à Jean :

— N'admiriez-vous pas les prodiges dont vous venez d'être témoin ?

— Non, répondit Jean.

— Si ces prodiges ne font pas d'impression sur vous, reprit Cynops, vous en verrez encore de plus grands que ceux-ci, et si je ne l'emporte sur vous par la grandeur des miracles et des signes, je ne permettrai pas que vous périsseiez.

— Ces signes et ces miracles disparaîtront incontinent avec vous.

A ces paroles, la foule dit à Jean :

— O vagabond exilé, inconnu ! pourquoi blasphèmes-tu contre Cynops ?

Se précipitant en même temps sur lui, à la façon des bêtes féroces, ils le renversèrent à terre, le déchirèrent et le meurtrirent de coups.

Cynops le croyant mort, dit à la foule :

— Laissez-le sans sépulture, afin qu'il soit la proie des oiseaux du ciel et des bêtes de la terre : vous verrez si le Christ qu'il annonce le ressuscitera.

Dans la pensée que Jean était mort, tous se retirèrent pleins de joie, et s'en allèrent chacun dans leur maison.

Jean resta dans ce lieu où il fut caché jusqu'à la seconde heure de la nuit ; ce fut alors que, le cœur rempli de tristesse j'arrivai sur cette place pour voir mon maître ; je m'approchai de lui et je lui dis :

— Dans quel triste état êtes-vous, seigneur ?

— Hâtez-vous d'aller dans la maison de Myron, me répondit-il, parce que tous les frères y sont rassemblés et sont dans un grand deuil ; annoncez-leur que par la grâce de Jésus-Christ je suis vivant, et revenez aussitôt vers moi.

Je me rendis donc très promptement à la maison de Myron, et j'y trouvai réunis les frères qui étaient dans une grande inquiétude au sujet de Jean. Lorsque je frappai à la porte, ils n'osaient ouvrir, craignant quelque piège de la part de ceux qui avaient embrassé le parti de Cynops-le-Magicien. Mais à mes cris et à ma persistance à frapper, l'un des serviteurs de Myron me reconnut et leur annonça que c'était Prochore qui frappait à la porte : ils ouvrirent aussitôt et, en me voyant, ils furent frappés de stupeur, car ils pensaient que j'étais mort avec Jean. Je leur dis :

— Ne soyez pas dans l'inquiétude, mes frères, car mon maître est vivant, il m'a envoyé vers vous pour vous saluer.

Apprenant que Jean survivait, ils ne voulurent point, dans la joie où ils étaient, me faire d'autres questions ; mais ils s'empressèrent de courir au lieu où était l'Apôtre : nous le trouvâmes à genoux et priant le Seigneur Jésus-Christ ; lorsque sa

prière fut achevée, ils se jetèrent à son cou et l'embrassèrent. Jean se mit alors à les instruire, et à les avertir de ne point se laisser séduire par les paroles et par les prestiges de Cynops-le-Magicien.

— Car les choses qu'il fait, ajoute-t-il, ne sont que des tromperies du démon. Mais attendez ; bientôt par la grâce de Jésus-Christ vous le verrez périr par un effet de son art. Allez donc dans la maison de Myron, demeurez-y et priez constamment et avec confiance, jusqu'à ce que le Seigneur ait fait connaître sa volonté.

Cela dit, ils l'embrassèrent et partirent.

Dès le point du jour, on annonça à Cynops que Jean survivait.

A cette nouvelle, Cynops fit venir un démon, par le moyen duquel il avait souvent procuré aux enfers de la joie et des triomphes.

Il lui dit :

— Sois prêt à venir avec moi.

Prenant en même temps avec lui ce démon, et escorté d'une nombreuse foule de peuple, il se rend au lieu où nous étions. En approchant, il dit à Jean :

— C'est moi qui ai attiré sur vous ces mauvais traitements et cette immense confusion ; c'est pourquoi je n'ai point voulu qu'on vous fit mourir ; j'ai voulu que vous survécussiez. Mais maintenant ma volonté est que nous retournions au rivage, afin que tous soient témoins de ma gloire en même temps que de votre honte et de votre mort.

Cela dit, il commanda qu'on saisit l'Apôtre jusqu'à ce qu'il ait fait éclater ses puissantes merveilles et qu'il ait traduit son âme au jugement éternel.

Jean fut donc saisi.

CHAPITRE II.

Les prestiges de Cynops sont découverts, et ce magicien périra submergé dans les flots.

Ils arrivèrent, accompagnés de la foule, au lieu où Cynops avait fait paraître ses premiers signes trompeurs. Nous trouvâmes à cet endroit plusieurs hommes et plusieurs femmes qui avaient disposé de l'encens ; à la vue de Cynops, ils se prosternèrent la face en terre pour l'adorer ; il était suivi de deux démons cachés sous la forme de deux jeunes hommes que le Magicien se vantait d'avoir ressuscités.

Alors Cynops étendant les mains sur la mer s'y précipita en faisant un grand bruit ; la foule qui était présente s'écriait : *Le grand Cynops !*

Les deux démons dirent à la foule :

— Attendez : Cynops est mort et il ressuscitera d'entre les morts.

Au même instant, Jean dit à ces deux démons, qui se tenaient là sous la forme humaine :

Je vous commande, esprits impurs, de vous tenir ici immobiles, jusqu'à ce que j'aie prié.

En même temps l'Apôtre éleva les mains au ciel, puis les mit en forme de croix et prononça à haute voix cette prière :

— Seigneur qui, à la prière de Moïse, avez donné à Israël la force de renverser Amalec, en sorte que celui-ci ne vit plus la lumière du jour ; Seigneur Jésus, fils du Dieu vivant, précipitez Cynops au fond de l'abîme ; qu'il ne voie plus jamais la lumière du soleil, et qu'il ne vive plus pour séduire les peuples !

Lorsque Jean eut terminé sa prière, la mer fit entendre un grand murmure, et les flots bouillonnèrent à l'endroit où

Cynops s'était jeté à la mer. Le Magicien fut submergé en ce moment, et ne reparut plus jamais aux yeux de personne.

Ensuite l'Apôtre conjura les deux démons qui apparaissaient sous la forme de deux jeunes hommes ressuscités, il leur commanda, au nom de Jésus-Christ, qui voulut être crucifié pour les péchés des hommes et sauver ceux-ci par sa mort, de sortir sur-le-champ de ce pays. Aussitôt ces esprits immondes s'évanouirent et disparurent aux yeux de tout le monde.

Or, la foule, considérant qu'à la parole de Jean, ceux qu'on croyait ressuscités ne paraissaient plus, s'indigna fortement contre lui, principalement le jeune homme qui pensait que l'un d'eux était son père, et un autre homme qui s'imaginait que le second était son fils ; ils se saisirent alors de Jean et lui disaient avec menaces de leur rendre ceux qu'ils croyaient ressuscités par la puissance de Cynops : « Rendez-moi mon père, s'écriait l'un ; faites-moi revenir mon fils, » disait l'autre. Les personnes qui se trouvaient présentes, tenaient le même langage.

— Si vous étiez un homme bienfaisant, lui disaient-ils, vous n'auriez pas dû faire périr ce qui était réparé, mais réparer ce qui était détruit. C'est parce que vous êtes un magicien que vous avez anéanti les bienfaits que Cynops nous avait accordés ; ou bien donc vous nous rendrez ces deux hommes, ou nous sommes résolus de vous tuer.

— Laissons-le, disaient quelques autres, ne lui faisons aucun mal, jusqu'au retour du très-vertueux Cynops, qui doit le livrer alors aux rigueurs d'une condamnation éternelle.

Ils acquiescèrent à ce dernier avis, parce que Cynops l'avait ainsi prescrit, et qu'il leur avait commandé, en outre, de ne point quitter ce lieu, qu'il ne fût revenu. C'est pourquoi ils continuèrent durant trois jours et trois nuits à pousser des cris et à dire :

« Excellent Cynops, venez à notre secours ! »

Ils persistèrent à demeurer en ce lieu, et quelques-uns

même, par suite de leurs continues clamours et de leur longue abstention de nourriture, tombèrent en défaillance. Mais Cynops ne reparut plus ; il avait péri dans les flots. Il arriva sur ces entrefaites, que quelques hommes qui avaient, dans cette circonstance, embrassé chaudement le parti du magicien, moururent tristement. Leurs familles étaient dans le deuil¹.

¹ Dans ses *Fasti Sacri*, le célèbre poète catholique Mantuanus a chanté la victoire de l'apôtre S. Jean sur la puissance infernale, le triomphe du nouveau Moïse sur le vrai tyran Pharaon et sur toutes ses légions d'anges rebelles et déchus :

Dicitur huc venisse Magum certare volentem cum Sene, et, auxilio Larium, tentasse marinos ire super fluctus, et abyssum intrasse profundum quo Delphines eunt, habitant ubi grandia cete.

At Deus extemplo Lumures horrescere fecit, in medioque suos viros amittere Ponto. Tum Magus infelix Stygiis desertus ab Umbris est oppressus aquis animamque reliquit in alga.

C'est-à-dire :

« Le Magicien veut se mesurer avec le saint vieillard et combattre le « règne du Christ. Muni du secours des génies infernaux, il veut essayer « de marcher sur les flots de la mer : il se plonge dans les profondeurs « de l'abîme, séjour des dauphins et des monstres marins.

« Or, Dieu mit aussitôt en fuite les génies infernaux et fit disparaître « les hommes qui leur étaient dévoués. Alors, l'infortuné magicien, « abandonné des Puissances de l'enfer, resta submergé, suffoqué dans « les flots, et expira au fond de la mer....»

Tous ces prestiges démoniaques, toute cette méchanceté, toute cette opposition de Satan et de ses anges contre Jésus-Christ et contre son Eglise, ne seront point un sujet d'étonnement pour ceux qui connaissent l'histoire de l'ancien auteur de tout mal, son hostilité vis à vis du Seigneur et de son Christ, des Apôtres et des autres serviteurs de Dieu. On sait les pièges, les ruses, les moyens de toute sorte qu'il a employés pour séduire, corrompre et perdre les âmes en tout temps, mais principalement à certaines époques, où, par une permission divine, ce terrible ennemi du genre humain était comme délié et sorti de l'abîme, comme une bête féroce déchainée.

(Voir dans la *Christologie*, à la partie des *Preuves*, le chapitre qui traite spécialement de ce qui concerne le démon et son règne.)

CHAPITRE III.

S. Jean ressuscite ceux qui étaient morts. — On lui offre les honneurs divins ; il les repousse.

Or, l'Apôtre considérant que ces hommes avaient péri par suite de leur erreur, fut touché d'un sentiment de compassion, poussa un soupir et se mit à prier :

— Seigneur Jésus-Christ, dit-il, vous qui m'avez envoyé dans cette île pour le salut de ceux qui l'habitent, envoyez-leur l'esprit de discernement et l'intelligence du cœur, afin qu'aucune âme de ce peuple ne périsse.

Sa prière finie, il les consolait en ces termes :

— Mes frères, veuillez consentir à m'écouter. Voilà le quatrième jour que vous attendez celui qui ne reviendra plus. Sachez que Cynops, par une juste disposition de Dieu, a péri pour toujours. En vain continueriez-vous de demeurer ici ; retournez chacun dans vos maisons, et prenez de la nourriture pour vous fortifier.

Ayant dit ces paroles, il alla trouver ceux qui étaient morts. Après s'en être approché, il fit sur eux cette prière :

— Seigneur Jésus-Christ, qui devez au dernier jour et lorsque sonnera la trompette du jugement, ressusciter le genre humain et tous ceux qui seront morts depuis l'origine des siècles, répandez votre grâce sur ces hommes qui ont perdu la vie, afin qu'ils ressuscitent de la mort à la lumière.

Et, au même instant, ils ressuscitèrent.

A la vue de ce prodige opéré par Jean, la foule tomba à terre, et prosternée elle l'adorait en disant :

— Maître, nous connaissons maintenant que vous êtes venu de la part de Dieu.

L'Apôtre dit ensuite à ceux qui avaient péri :

— Mes enfants, allez dans vos maisons, prenez de la nourriture, et rétablissez vos forces. Pour moi, je m'en vais aussi à la maison de Myron, qui, comme moi, est serviteur de Jésus-Christ, et je sortirai ensuite vers vous, pour vous annoncer les choses qui sont nécessaires au salut.

Sur cela ils s'en allèrent chacun dans leur maison. Pour nous, nous nous rendîmes chez Myron, et notre arrivée causa une grande joie dans la maison de notre hôte. Myron servit la table et nous prîmes avec lui notre réfection. Or, dès le lendemain, au point du jour, la ville presque tout entière se réunit en ce lieu, disant :

— Myron, vous êtes digne de nos remerciements et de nos bienfaits, à cause de l'homme de Dieu, de l'excellent maître, que, par votre moyen, nous venons de connaître. Amenez-le donc dehors auprès de nous, afin que nous recevions de sa bouche la parole de foi.

Myron crut que ces hommes formaient artificieusement cette demande, dans l'intention de se saisir de l'Apôtre lorsqu'il serait sorti dehors, et de le mettre à mort. Jean, ayant vu dans Myron une telle pensée, lui dit :

— Ne craignez rien, mon frère, et n'ayez aucun sujet d'appréhension. Car j'ai confiance en mon Seigneur, qui a été crucifié pour nous, et je sais qu'il n'y a point mauvaise intention dans ces hommes.

Il sortit en même temps et se rendit vers eux. Dès qu'elle l'aperçut, la foule se mit à dire :

— Vous êtes notre premier chef, l'auteur de nos vies, le Seigneur et le grand Dieu, qui communiquez à l'homme la merveilleuse lumière de l'immortalité !

Entendant ces paroles, Jean déchira ses vêtements et se couvrit la tête de poussière ; ce qui les saisit tous de frayeur ; ensuite l'Apôtre leur fit signe avec sa main et ils gardèrent le silence. Puis il monta sur une éminence qui avoisinait la maison de Myron et il commença à leur parler :

— Ne commettez pas d'erreur, mes frères, et ne blasphémez point : je ne suis point un Dieu. En même temps il leur interpréta les Ecritures, en commençant par Moïse et en arrivant par les autres prophètes à leur parler du Fils de Dieu. Il leur expliqua comment Dieu le Père envoya son fils unique sur la terre, comment il naquit de la femme, fut soumis à la loi, afin de sauver ceux qui vivaient sans loi. Je suis, ajouta-t-il le serviteur indigne de ce fils du Dieu vivant, qui m'a envoyé dans cette île, afin que j'éloigne l'erreur du milieu de vous. C'est en son nom et par sa puissance que je fais tous ces signes et toutes ces œuvres merveilleuses dont vous êtes témoins.

CHAPITRE IV.

S. Jean soutient contre un Juif une controverse, relative à la loi.
— Il guérit un malade.

Lorsqu'il leur eut cité plusieurs traits des Ecritures, il descendit de ce lieu et rentra dans la maison de Myron.

Alors quelques hommes délégués de la foule l'y vinrent trouver et le prièrent de les baptiser. Jean les instruisit donc de nouveau, puis il les baptisa au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Le jour suivant, Myron, moi, et trente de ceux qui venaient de recevoir le baptême, nous sortîmes avec Jean et nous arrivâmes à l'Hippodrôme, c'est à-dire dans un endroit où a lieu ordinairement la course des chevaux. Là, séjournait un juif, nommé Philon, qui connaissait la loi selon la lettre. Jean, l'ayant aperçu, se mit à lui adresser des questions concernant les livres de Moïse et des Prophètes ; ce juif lui répondait selon la lettre, et Jean les lui interprétrait selon l'esprit. Comme ils ne parvenaient pas à s'accorder, l'Apôtre dit à Philon :

— Il n'est pas nécessaire de disputer plus longuement

touchant l’Ecriture ; il n’est besoin (ici) que d’un cœur pur sans tache : c’est la foi droite et sincère qui plaît à Dieu.

Après ces paroles, Jean cessa de lui parler. Non loin de là se trouvait un malade en proie à des fièvres violentes, et assisté d’un jeune homme. Ce dernier, apercevant Jean qui passait, et la foule qui l’accompagnait, se prit à crier et à dire :

— Apôtre du Christ, ayez compassion de ce malade qui souffre d’une fièvre violente !

Jean s’approcha aussitôt, et, formant le signe sacré de la croix, il dit au malade :

— Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont je suis, quoique indigne, le serviteur et l’Apôtre, levez-vous et allez sain et sauf dans votre maison.

Sur le champ, le malade se leva guéri et, en même temps, fléchissant les genoux devant l’Apôtre, il lui rendait grâces.

CHAPITRE V.

Le juif, voyant que son épouse avait été guérie de la lèpre par le baptême, croit et reçoit aussi le baptême.

Considérant le miracle que Jean venait d’opérer, Philon lui prit la main et dit :

— Maître, qu’est-ce que la charité ?

— Dieu est charité, répondit Jean, et quiconque possède la charité, possède Dieu.

— Si celui qui possède la charité possède Dieu, reprit Philon, faites voir que vous avez la charité et entrez chez moi, pour y manger ensemble du pain et y boire de l’eau, et Dieu sera avec nous.

Jean y consentit aussitôt et le suivit. Après qu'il fut entré et qu'il eut pris de la nourriture, l'épouse de Philon écouta sa prédication et vint ensuite le prier de lui accorder le baptême.

Or cette femme était atteinte de la lèpre, et sa peau était blanche comme de la neige. Aussitôt qu'elle eut reçu le baptême, elle fut guérie de sa lèpre, et sa chair devint entièrement nette.

A la vue de la guérison de son épouse, Philon qui jusqu'alors avait été inflexible et contentieux, devint humble et modeste ; et, se prosternant aux pieds de l'Apôtre, il dit :

— Maître, plein de bonté, je vous en prie par le Dieu que vous annoncez, soyez-moi favorable, et ne vous indignez point contre moi de toutes les paroles que j'ai dites pour tourner en mépris votre prédication. Je me repens maintenant de les avoir dites ; je vous conjure, au contraire, de me donner le sceau de cette vie que vous annoncez.

Lors donc que cet homme fut catéchisé et confirmé dans la foi du Christ, l'Apôtre le baptisa au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

CHAPITRE VI.

Un sacrificateur d'Apollon est puni pour blasphème.

Le lendemain, dès le grand matin, nous sortîmes de la maison de Philon ; une foule nombreuse se réunit près de nous, pour que Jean l'instruisit. Les prêtres d'Apollon, qui, auparavant, s'étaient assemblés pour faire périr l'Apôtre, parce qu'il avait détruit le temple d'Apollon, s'y rendirent également. Ils se tinrent en sa présence, dans le but d'examiner toutes ses actions et de remarquer celles qu'ils pourraient censurer. L'un d'eux, voulant tenter Jean, lui dit :

— Maître, j'ai un fils estropié des deux jambes, guérissez-le, et je croirai en Celui qui a été crucifié, et que vous prêchez.

Jean lui répondit :

— Si vous croyez, votre fils sera guéri.

— Guérissez-le d'abord et je croirai ensuite, reprit le sacrificeur.

— Ne parlez point imprudemment, lui dit Jean, je sais que vous êtes venu me tenter, et que vous essayez de trouver l'occasion de proférer des blasphèmes. C'est pourquoi, au nom de Celui qui a été crucifié, vous serez estropié des deux jambes et vous ne pourrez marcher.

Alors Jean dit à quelqu'un de me faire venir. Je me rendis aussitôt en sa présence, il me dit :

— Mon fils Prochore, allez trouver le fils de ce prêtre d'Apollon, et dites-lui : « Jean, mon maître, vous commande au nom du fils de Dieu, qui a été crucifié sous le gouverneur Ponce-Pilate, de vous rendre vers lui. » Je me transportai donc près de lui et je lui répétai les paroles mêmes que Jean m'avait prescrites. Il se leva aussitôt sain et sauf et me suivit. Arrivé près de Jean, celui qui venait d'être rendu à la santé, se jeta à ses pieds et lui rendait des actions de grâces.

Or le père de ce jeune homme, voyant que son fils était guéri, s'écria et dit à haute voix ;

— Ayez pitié de moi, apôtre du Dieu béni !

Jean aussitôt, prenant compassion de lui, le marqua du signe de la croix et lui commanda de se lever.

Il se leva à l'heure même, et, se prosternant aux pieds de l'Apôtre, il le pria de le baptiser. Il reçut en effet le baptême, il nous conduisit ensuite dans sa maison et nous demeurâmes chez lui ce jour-là.

(Le *blasphème* est une parole injurieuse à Dieu, ou une opinion fausse touchant la nature, les perfections et la providence de Dieu, ou un sentiment impie qui résiste sciemment et volontairement à la vérité révélée. Ce crime a toujours été sévèrement puni par la justice divine et humaine, soit dans l'ancienne loi, soit dans le christianisme. Chez les Juifs, les blas-

phémateurs étaient punis de mort. (*Levitic, c. xxiv.*) Souvent ce péché est entaché d'une malice excessive : Jésus-Christ l'a qualifié de *péché contre le Saint-Esprit, péché irrémissible en ce monde et en l'autre*. Il est tel, lorsque, contre les lumières évidentes de sa conscience, l'homme s'oppose obstinément à la vérité qui se présente à lui. Dans l'intention de ce sacrificateur idolâtre, il y avait quelque chose qui tenait de cette malice pure et simple. Voilà pourquoi l'Apôtre appela la vengeance céleste sur la tête de ce coupable, mais toujours dans la vue de sa conversion et de son salut. Après son retour, en effet, l'Apôtre lui donna la plus grande marque d'amitié ; ce fut d'aller passer chez ce prêtre le reste de la journée. Il employa ce temps à l'instruire, à le consoler, à l'affermir dans ses sentiments de foi.)

CHAPITRE VII.

Un hydropique écrit une lettre à S. Jean, et en obtient sa guérison.

Un autre jour, nous nous rendîmes vers le portique, qui était appelé le portique de Domitien ; là une foule nombreuse se réunit près de Jean.

Or il y avait en ce lieu un homme hydropique, qui dépeïssoit par l'effet de cette infirmité qu'il avait depuis dix-sept ans ; il ne pouvait même ni se mouvoir, ni proférer aucune parole. Ayant par signe demandé de l'encre et une tablette, il écrivit à Jean en ces termes :

— « Jean, apôtre du Christ,
« Infortuné que je suis, je vous supplie de prendre com-
« passion de moi et de m'assister dans mon extrême afflic-
« tion. »

Ayant reçu cette lettre et ayant fait la lecture, Jean se réjouit de la foi de cet homme, puis il lui récrivit ainsi :

« A l'homme hydropique,
« Jean, serviteur et apôtre du Christ,
« salut. »

« Vous me demandez de vous secourir dans votre infirmité ;
« au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, soyez délivré de votre mal, et rendu à la santé. »

Lorsque l'hydropique eut reçu cette lettre et en eut fait lecture, il se leva guéri, sans plus éprouver aucune atteinte de son infirmité. A la vue de ce miracle que Jean venait d'opérer en faveur de l'hydropique, le peuple était dans l'admiration, et il brûlait, d'autant plus, d'entendre sa prédication. Alors celui qui venait d'être ainsi guéri, se jeta aux pieds de Jean, le priant de lui accorder le sceau du Christ ; Jean le baptisa, en effet, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

CHAPITRE VIII.

Acdada, gouverneur de Pathmos, prie l'apôtre de bénir sa maison. — Son épouse en couches est heureusement délivrée, puis baptisée.

Les païens n'ignoraient pas le prix des bénédictions données par les amis ou les ministres de Dieu. *Bénir*, en effet, c'est souhaiter ou prédire quelque chose d'heureux à une personne à laquelle on veut du bien ; ainsi voyons-nous les patriarches, au lit de la mort, bénir leurs enfants, leur souhaiter et leur prédire les bienfaits de Dieu. Les prêtres, les prophètes, et les hommes inspirés donnaient des bénédictions aux serviteurs de Dieu et au peuple du Seigneur. Quand le grand-prêtre Aaron bénissait, il disait : *Que le Seigneur fasse briller sur vous la lumière de son visage, qu'il ait pitié de vous, qu'il tourne sa face sur vous, et qu'il vous donne sa*

paix ! (Num. vi, 24.). Le pontife prononçait ces paroles debout, à voix haute, les mains étendues et les yeux élevés au ciel.

Les Saintes-Ecritures nous font connaître que la plupart de ces bénédictions se réalisaient en faveur des personnes à qui elles étaient données. Toutes celles dont sont remplis les Psaumes, ainsi que d'autres dont il fait mention dans les livres saints, ont eu leurs effets.

Depuis la rédemption, les bénédictions se donnent par le signe de la croix, pour rappeler aux fidèles que les biensfaits de Dieu leur sont accordés par les mérites de la passion de Jésus-Christ et par l'efficacité attachée au grand signe de notre salut. La croix repousse et détruit toute l'influence maligne des esprits de ténèbres, et appelle les heureux effets de la Bonté céleste.

Ce résultat était entièrement manifeste, lorsque l'apôtre S. Jean bénissait quelque famille. C'est pour ce motif que Acda, se voyant dans une grande peine, envoya l'un de ses amis supplier l'homme de Dieu de venir bénir sa maison. Il avait compris, par ce que la voix du peuple racontait de lui, que cet apôtre devait être l'un des amis de Dieu, et que par conséquent il pourrait lui être d'un grand secours.

« Lorsque nous nous éloignions du portique, dit Prochore, un homme envoyé par le gouverneur vint à notre rencontre et dit à Jean :

— Apôtre du Christ, Fils de Dieu, hâtez-vous de venir à la maison du gouverneur.

En effet, l'épouse du proconsul était au terme de sa grossesse ; l'heure de l'enfantement venait d'arriver, elle se trouvait dans d'extrêmes souffrances, sans pouvoir être délivrée.

Jean y partit donc, et lorsqu'il entrait dans la maison du gouverneur, son épouse se trouva heureusement accouchée et soulagée. Alors Jean dit au proconsul :

— Pour quelle cause m'avez-vous fait venir ?

— Pour que ma maison fut bénie par vous, répondit le gouverneur.

Si vous croyez, dit Jean, en Jésus, le Christ, Fils de Dieu, vous serez bénis, vous et votre maison.

Ravi de joie pour le salut que l'arrivée de l'apôtre avait procuré à sa maison, le gouverneur lui dit :

— J'ai cru et je crois en Dieu qui vous a envoyé pour notre salut.

Jean l'instruisit alors de la manière dont il devait croire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, puis il le baptisa. Son épouse demanda pareillement à être baptisée ; mais Jean n'y consentit point, qu'elle n'eût accompli les quarante jours de sa purification.

Le proconsul présenta à Jean une forte somme d'argent, en le priant de la recevoir, et de bénir sa maison.

— Votre maison, lui dit Jean, ne saurait être bénie pour cet argent, mais allez l'offrir aux pauvres pour le nom du Christ, et alors votre maison sera bénie.

Nous demeurâmes trois jours consécutifs dans la maison du proconsul, puis nous en sortîmes pour venir chez Myron, où s'était assemblée une grande multitude de personnes, demandant à entendre l'apôtre.

CHAPITRE IX.

S. Jean chasse un démon qui se faisait adorer sous la forme d'un loup¹, et met en liberté les hommes qu'on allait lui immoler.

Nous occupâmes ensuite durant trois ans une maison située sur la place publique, puis nous partîmes de là pour une

¹ Les démons, qui étaient les dieux des païens, avaient coutume, (sans doute par une disposition de la Providence qui les y obligeait), de prendre les formes des plus vils animaux, d'apparaître et de mani-

autre ville qui se trouvait à une distance de cinquante stades. Cette ville était populeuse, remplie d'une multitude d'idoles ; le temple était le théâtre d'une foule de tromperies, que les habitants du lieu appelaient *les mensonges des dieux*. Un fleuve coulait autour de la ville. Lors donc que nous entrâmes au milieu de cette cité, personne ne nous connut. A notre entrée, nous rencontrâmes un homme public, qui tenait enchaînés douze jeunes gens des premiers de la ville. Jean s'informa auprès de ceux qui se trouvaient présents, de la cause pour laquelle ces hommes étaient ainsi liés. Ils répondirent :

— Chaque mois, à la nouvelle lune, on prend douze personnes, qu'on immole pour être offertes en sacrifice au dieu du Temple¹.

— Je désirerais savoir, répondit Jean, quel est ce Dieu ?

— Vers la quatrième heure du jour, lui dit quelqu'un, les prêtres viendront accompagnés d'une grande foule, offrir des sacrifices ; si donc vous voulez les suivre, vous verrez le loup, et le sacrifice qu'ils lui offriront.

— Je vois, dit Jean à cet homme, que vous avez l'âme

fester leur puissance sous cet ignoble extérieur. Dieu l'a voulu ainsi, afin que les hommes qui, dans la suite des âges, seraient tentés de leur offrir les honneurs divins, pussent, s'ils le voulaient, reconnaître qu'ils avaient affaire, non au vrai Dieu, mais à de fausses divinités. Ainsi ces esprits *impurs* se faisaient adorer, en Egypte, sous la forme d'un veau, d'un bœuf, d'un chat, d'un crocodile, d'un légume, etc. ; en Syrie, sous celle d'un âne, d'un chien, d'un cheval, d'un loup, d'un serpent, etc. ; chez les autres peuples, sous les figures les plus bizarres, les plus cruelles, les plus affreuses, et prenaient les divers noms d'*Apis*, d'*Anubis*, d'*Astarté*, de *Thartac*, de *Dagon*, de *Moloch*, etc. Voyez l'*Atlas iconographique* de l'Ecriture-Sainte, où plusieurs de ces faux dieux sont représentés sous les dehors qu'ils avaient dans les temples profanes.

¹ Seul l'Evangile a fait cesser et abolir par tout l'univers la barbare coutume d'immoler par vingtaine, par centaine, des victimes humaines aux faux dieux, c'est-à-dire à l'insatiable cruauté des démons. — Et nos philosophes incrédules n'ont pas même la pensée de se montrer reconnaissants de ce bienfait envers le divin Rédempteur du genre humain. '

bienveillante ; comme je suis un étranger, je vous prie de me le montrer ; je suis désireux de le voir ; si vous me le montrez, j'ai un diamant précieux, d'une valeur inestimable, que je vous donnerai.

Entendant une telle promesse, cet homme nous conduisit aussitôt au lieu où habitait le loup, et nous dit :

— Nous voici arrivés au lieu où il demeure, donnez-moi le diamant, puis je vous ferai voir le loup.

— Vous pouvez me croire, lui dit Jean, lorsque vous me l'aurez montré, vous recevrez la pierre précieuse que je vous ai promise.

Peu de temps après, le loup sortit du fleuve, et Jean lui dit :

— Je t'adjure, esprit impur, de nous dire depuis combien d'années tu habites ce lieu.

— Soixante-dix, repartit le démon.

Jean lui dit :

— Je te commande, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, de sortir de cette île.

Aussitôt l'Esprit immonde, devenu invisible, disparut. A cette vue, l'homme tomba prosterné aux pieds de l'Apôtre et dit :

— Ayez pitié de moi, homme saint, et dites-moi, je vous prie, qui vous êtes, et d'où vous venez, ô vous qui faites des choses si prodigieuses, qui imposez aux dieux votre volonté, et les forcez à vous obéir avec effroi !

Jean répondit :

— Je suis l'apôtre et le serviteur de Jésus-Christ, Fils de Dieu ; pour ce loup, que vous preniez pour un dieu, je vous le déclare, en vérité, c'est un esprit malin, qui a causé la perte de beaucoup d'âmes. Mon maître, Jésus, le Christ, m'a envoyé en cette île, afin que j'en bannisse tous les esprits impurs, que je les force d'en sortir, et que j'annonce aux hommes de cette cité la bonne nouvelle de la vérité.

A ces paroles, l'homme se prosterna la face contre terre, disant :

— Apôtre du Christ, usez envers moi de miséricorde, afin que je mérite d'être aussi le serviteur du Fils de Dieu.

Jean commença alors à lui expliquer la divine Ecriture, et à lui apprendre comment il devait croire au Père, au Fils et à l'Esprit-Saint. Puis le lendemain, il le baptisa, et lui dit :

— Vous venez de recevoir la perle précieuse !

Sur ces entrefaites, arrivèrent au même endroit les prêtres (*du faux-dieu*) amenant avec eux les douze jeunes gens liés avec des chaînes de fer, portant des glaives dans leurs mains, afin d'immoler ces victimes, et de les sacrifier à leur dieu. Joyeux, ils attendaient l'arrivée du démon, qu'ils prenaient pour une divinité. Après qu'ils eurent longtemps attendu, Jean s'approcha et leur dit :

— O hommes, plongés dans l'ignorance, et égarés de la voie de la vérité, le loup que vous attendez en ce lieu et que vous adorez comme un dieu, n'est qu'un démon, un esprit de malice; par la vertu du nom du Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, je l'ai chassé de ce pays ; c'est en vain que vous l'attendez ici. il n'y viendra plus ; délivrez donc ces enfants, et croyez au Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, qui a été crucifié pour le salut du monde entier. Abandonnez l'Esprit méchant, qui vous séduisait au détriment de vos âmes et au préjudice de vos enfants.

Entendant ces paroles, et voyant qu'il parlait avec assurance, ils furent troublés, n'osèrent lui répondre, ni se parler mutuellement en ce moment-là. Mais ils craignaient que le loup ne survint, et ne les engloutit dans les flots, s'ils ajoutaient foi à un étranger. Jean leur dit encore :

— Déliez ces jeunes gens, comme je vous l'ai dit, et laissez les aller en liberté. Ne craignez pas le démon, ni ne l'attendez plus; car par la force du commandement de Jésus-Christ, je l'ai banni de ce lieu.

Comme aucun des prêtres ne répondait, Jean s'avança, et délia les jeunes gens en leur disant :

— Allez dans la ville vers vos pères et vos mères, vers vos frères et vos amis.

Car aucun de leurs proches ne les avait accompagnés.

Il s'approcha ensuite des prêtres, leur prit les glaives des mains. Ces derniers furent saisis d'effroi, et aucun d'eux n'osa lui adresser une parole injurieuse. Car le Seigneur avait couvert l'Apôtre de sa protection, et empêchait qu'ils ne vinssent à le toucher ou lui faire quelque injure.

Tous rentrèrent donc enfin dans la ville. Jean se rendit dans un lieu où se trouvait un petit portique, et où se réunirent de grandes troupes de peuple, désireuses d'entendre sa parole. L'apôtre se mit alors à leur expliquer quelques oracles des Saintes Lettres, qui annonçaient l'arrivée du Fils de Dieu. Quelques-uns crurent à sa parole, et quelques autres n'y crurent pas. La plupart néanmoins l'écoutaient avec plaisir et lui rendaient grâce de ce qu'il avait délivré leurs enfants de la mort. Les prêtres seuls le prirent en haine, et ne voulaient ni recevoir le baptême, ni obéir à sa parole.

CHAPITRE X.

Le fils de l'un des prêtres est suffoqué dans le bain par le démon. — L'Apôtre le ressuscite et le baptise.

Dans cette ville se trouvait un bain, où le démon venait de suffoquer l'un des enfants des Prêtres ; ce démon était celui que Jean avait chassé d'Ephèse, et qui avait fait périr le fils de Dioscorides.

Le prêtre ayant appris la nouvelle que son fils était suffoqué, courut au bain. Mais, voyant que son enfant était mort,

étendu à terre, il revint plein de chagrin et de tristesse, alla trouver Jean et lui dit :

— Il est venu le moment de croire en Celui qui vous a envoyé, et que vous prêchez ; car mon fils vient de périr suffoqué dans le bain. Je le sais, vous pouvez, si vous le voulez, me le rendre vivant.

Jean lui répondit :

— Oui, votre fils vous sera rendu.

En même temps, il prit la main du prêtre, qui le conduisit au lieu où était étendu le corps de son fils. Nous le suivîmes. Lorsque nous y fûmes entrés, on apporta l'enfant mort, et on le mit aux pieds de Jean ; puis le prêtre s'adressant à l'apôtre, s'exprima en ces termes :

— Par le Dieu que vous servez et que vous annoncez, ressuscitez-le !

Au même instant l'apôtre prenant la main du jeune homme, lui dit :

— Au nom du Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, levez-vous !

Le mort se leva aussitôt, pleinement rendu à la vie.

Jean dit au jeune homme :

— Que vous est-il survenu, mon fils ?

Le jeune homme répondit :

— Pendant que je me lavais dans ce bain, il sortit de l'eau un homme semblable à un Ethiopien¹, qui me suffoqua à l'heure même.

Jean reconnut que c'était le démon, et entra dans le bain. Or, le démon se mit à crier d'une voix effroyable :

— Jean, apôtre du Christ, et son disciple bien-aimé, je vous en conjure par votre Seigneur et Maître, veuillez ne me point bannir de ces lieux !

¹ Dans les divers monuments de l'antiquité, le démon est semblablement représenté sous la forme d'un nègre ou d'un Ethiopien.

— Depuis combien d'années, reprit Jean, demeures-tu ici ?
— Depuis six ans seulement, répondit le démon ; car c'est moi qui habitais dans le bain de Dioscorides, à Ephèse. Depuis que j'en ai été banni par vous, je séjourne en ce lieu.

Jean dit :

— Je te commande, Esprit impur, au nom de Jésus-Christ, de quitter ce lieu et cette île, et de ne plus jamais nuire à aucun homme ; mais vas dans des lieux déserts ¹.

À l'même instant, l'Esprit impur partit.

Le prêtre, à la vue de tout ce que Jean venait de faire, fléchit les genoux et lui fit cette prière :

— Seigneur, moi, mon fils et toute ma maison, nous voici à votre disposition : tout est laissé à votre volonté ; tout ce que vous commanderez, nous le ferons, et nous vous obéirons en toutes choses.

Jean lui dit :

— Croyez en Celui qui a été crucifié, en Jésus-Christ le Fils de Dieu, et vous serez sauvé, vous et votre famille.

Le prêtre : — J'y crois par vous, qui êtes l'Apôtre et le disciple de Jésus-Christ Fils de Dieu.

Il nous conduisit dans sa maison, et là, les genoux en terre, il priait en ces termes :

— Accordez-nous le baptême, à moi, à mon fils, et à toute ma famille.

Jean leur enseigna donc les choses de la vraie foi, et leur apprit comment ils devaient croire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ; puis il les baptisa avec tous ceux qui étaient dans la maison. Nous demeurâmes trois jours avec lui, nous réjouissant ensemble de tout ce que le Seigneur avait fait par son apôtre Jean.

Ainsi, du temps de Tobie, l'ange Raphaël consigna le démon Asmodée dans les déserts de la Haute-Egypte. (*Tob.* VIII, 3.)

CHAPITRE XI.

A Phlagon, S. Jean délivre un démoniaque, qui reçoit le baptême avec sa mère et les gens de sa maison.

Le quatrième jour nous sortîmes de la maison du prêtre et nous vîmes dans un lieu appelé *Phlagon*, où la ville presque toute entière se réunit, pour entendre de la bouche de Jean la parole de Dieu. Au même instant, une femme se jeta aux pieds de Jean et lui dit :

— Je vous conjure, par le Dieu que vous annoncez, ayez pitié de moi!

— Que voulez-vous que je fasse pour vous, femme, répondit l'apôtre ?

— Mon mari, dit-elle, me laissa un enfant en bas-âge, lorsqu'il n'avait que trois ans. J'ai eu bien de la peine à l'élever jusqu'à l'adolescence : lorsqu'il y fut arrivé, un esprit malin s'est emparé de lui : J'ai dépensé toutes mes richesses auprès des magiciens, sans qu'ils aient pu le délivrer. C'est pourquoi je vous supplie, ô apôtre du Christ, de guérir mon fils !

— Amenez-le auprès de moi, répondit Jean, et le Christ le guérira.

La femme partit aussitôt, après avoir pris six hommes avec elle pour amener son fils. Ces hommes ayant saisi l'enfant, lui dirent :

— Viens auprès de Jean, l'apôtre du Christ, afin qu'il te délivre de l'esprit impur.

Au même instant, l'esprit impur prit la fuite, avant que l'enfant ne fût conduit auprès de Jean. La femme prit donc son fils, rendu à la santé, l'amena près de Jean, puis se prosternant à ses pieds, elle le priait en ces termes :

— Accordez-nous, Seigneur, à moi et à mon fils, le baptême du Christ.

Il la confirma donc dans la foi, elle et toute sa maison, puis il la baptisa. Nous demeurâmes ensuite trois jours chez elle.

CHAPITRE XII.

Le temple de Bacchus écrase douze prêtres sous ses ruines.

Nous sortîmes ensuite de sa maison : nous étions suivis d'une foule nombreuse que Jean enseignait. Nous arrivâmes dans un lieu où il y avait un temple, appelé par les gens du pays, le *Temple de Bacchus* : *TEMPLUM LIBERI PATRIS*. Ils prétendaient que Bacchus était une divinité. La multitude du peuple entra dans ce temple profane, et y offrit du vin et des mets en grande quantité. D'après l'usage, à certaines fêtes solennelles, les hommes et les femmes y entraient sans les enfants, s'y livraient à l'intempérance ; et après avoir bu et mangé jusqu'à l'excès, ils assouvissaient à la manière des animaux, leurs brutales convoitises ¹. *Post crapulam impetum*

¹ On sait que dans les *Bacchanales* ou *Orgies*, il se passait les choses les plus infâmes, et que ces fêtes de Bacchus se célébraient dans presque tout l'empire romain, et principalement dans les villes de la Grèce et de l'Egypte. Les anciens Pères ont fortement reproché aux païens les désordres et les abominations des Bacchanales parmi les Grecs. On peut voir ce qui regarde les dissolutions de cette fête, dans S. Augustin, *De la Cité de Dieu*, l. 7, c. 21 : dans Tertullien, *Apologet.*, c. 57 : dans S. Clément d'Alexandrie, etc. Pierre Castellan, dans son livre intitulé : *Eortologion*, et Meursius, ont traité à fond cette matière.

Les païens eux-mêmes ont détesté ces fêtes instituées par les mauvais génies en l'honneur des démons. Tite-Live, *Livre 59, chap. 8-11*, a laissé un tableau révoltant des désordres affreux qui se pratiquaient dans les assemblées nocturnes consacrées aux mystères de Bacchus ; le consul Posthumius les dénonça au Sénat, et ce culte infâme fut prohibé l'an de Rome 564.

ad alterutrum facere, more insipientium equorum, et per insanum desiderium viros cum mulieribus succumbere.

Or il arriva que l'apôtre préchait le jour même où ils célébraient cette exécrable solennité. Tous s'étant assemblés pour accomplir cette iniquité, disaient à Jean :

— En voilà bien assez de cette mauvaise semence de corruption, que vous avez semée parmi les sots : satisfait de votre œuvre, quittez maintenant ce lieu, parce que c'est le jour solennel de Bacchus que nous célébrons ; retirez-vous donc au plus vite de peur qu'il ne vous punisse.

Ni leur solennité, ni leurs menaces ne faisaient éloigner Jean : il continuait d'enseigner ceux qui aimaient à écouter la parole de vérité. Dans ce temple se trouvaient dix prêtres infâmes, qui, voyant que Jean ne cessait pas sa prédication et ne quittait pas le lieu, portèrent violemment les mains sur lui, le maltraièrent avec une cruauté impie, le tirèrent de force de l'endroit, et, après l'avoir garotté, le laissèrent étendu à terre, puis ils revinrent au temple.

Or Jean, connaissant qu'eux et le peuple y étaient entrés pour accomplir leur coutume détestable, pleura amèrement, et s'adressant au Seigneur, il s'écria :

— Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, que le temple de Bacchus s'écroule ?

Il tomba à l'instant même, et les douze prêtres furent tués sous ses ruines. Le peuple, voyant l'écroulement du temple et la mort funeste des prêtres, fut saisi de crainte.

— Allons trouver Jean, se dirent-ils les uns aux autres, et supplions-le de prier pour nous, de ne point s'indigner contre nous, de peur qu'à sa prière le feu ne descende du ciel et ne nous consume.

Ils vinrent à l'heure même trouver Jean, le dégagèrent de ses chaînes, et lui adressèrent leur prière. Alors aussitôt Jean se leva, et se mit à prêcher au peuple.

CHAPITRE XIII.

Nucianus-le-Magicien se vante d'avoir, pour ressusciter les douze prêtres, plus de puissance que Jean. — Il est frappé d'aveuglement.

Il y avait dans la même ville un homme appelé *Nucianus*, dont l'épouse avait nom Flora. Il avait deux fils, dont l'aîné s'appelait Polycarpe. Nucianus était fort instruit dans la magie¹, et dans différentes sortes de maléfices et de pernicieux artifices : il possédait chez lui un grand nombre de traités de nécromantie². Ayant donc vu le temple écroulé, et les douze prêtres écrasés sous ses ruines, il vint trouver Jean, et lui dit :

— Maître, tout le monde vous chérira, si vous faites ressusciter les douze prêtres qui sont morts.

— S'ils eussent été dignes d'être sanctisés par Dieu, répondit Jean, jamais ils ne fussent morts dans le temple.

— Je détruirai votre gloire, dit Nucianus ; car je vais les ressusciter. Mais vous, vous subirez le dernier supplice, pour avoir enlevé la vie à des hommes. Au contraire, si vous les ressuscitez, je croirai au Crucifié que vous annoncez.

¹ Partout les Apôtres et notamment S. Jean, se sont trouvés en présence des magiciens : les ministres de Dieu en présence des ministres de Satan ; les vrais miracles en présence des faux miracles ; les prédictateurs de la vérité en présence des prédictateurs du mensonge ; Moïse et Aaron en présence des magiciens de Pharaon ; les prophètes véridiques devant les faux prophètes, etc. — Dieu le permettant ainsi, pour l'épreuve des hommes. Les bons suivent la vérité et les méchants se rattachent à un semblant de vérité facile à discerner, mais suffisant pour couvrir d'un prétexte plus ou moins spécieux, la méchanceté des méchants.

² On sait que ces traités étaient fort communs dans les villes de la Grèce. Dans la seule ville d'Ephèse, plusieurs magiciens, dit S. Luc, en brûlèrent d'une seule fois pour cinquante mille pièces d'argent. (*Act. xix, 19.*)

Cela dit, Nucianus se retira. Tournant ensuite autour des ruines du temple, il fit, au moyen de l'art diabolique, paraître devant lui douze démons sous la forme et la ressemblance des douze prêtres. Puis il leur dit :

— Venez avec moi, et je vous aiderai à tuer Jean.

— Nous ne pouvons, répondirent les démons, demeurer nulle part où il ait posé son pied. Mais nous allons rester ici ; pour vous, faites venir le peuple en ce lieu, afin qu'il nous voie ressuscités ; qu'ainsi ils croient, et aillent lapider Jean.

Nucianus acquiesça à cet avis, vint trouver Jean, et en présence de la foule qui l'environnait, il s'écria de toutes ses forces :

— Pourquoi, ô hommes, vous laissez-vous séduire par ces étrangers et par leurs tromperies ? Ils vous tiennent des discours insensés, sans rien faire de merveilleux. Car j'ai été trouvé Jean, et je lui ai dit :

— Ressuscitez ces morts, et je croirai au Crucifié que vous annoncez ; que si, au contraire, je les ressuscite, vous subirez la mort, pour avoir fait périr des hommes qui ne le méritaient pas. Il m'a répondu qu'ils ne méritaient ni d'être ressuscités ni de vivre. Pour moi, je viens de les ressusciter, et je vais, de plus, en votre présence, rétablir le temple en son entier. Maintenant donc, suivez-moi tous, afin que vous les voyiez rendus à la vie, et qu'ensuite, Jean le séducteur subisse le supplice qu'il mérite. Je veux que ni lui, ni son disciple, ne viennent en ce lieu, mais qu'ils restent là où ils sont.

La foule entendant dire que les prêtres étaient ressuscités, laissa Jean et suivit Nucianus. Elle pensait en même temps au genre de mort qu'on nous infligerait. Mais Jean et moi, nous vîmes sans bruit près des ruines du temple : Or, dès que les démons aperçurent Jean, avant que nous nous fussions approchés, ils s'évanouirent subitement et disparurent à nos yeux. Pour nous, nous nous cachâmes dans un fossé près des ruines de l'édifice. Nucianus, accompagné de la mul-

titude, étant arrivé près du temple démolî, commença par des invocations magiques, à appeler les démons qu'il disait être les douze prêtres. Mais ceux-ci ne lui répondraient point, ni ne se montraient point, comme ils avaient fait auparavant. Nucianus employa tout le jour, depuis le matin jusqu'à la dixième heure, sans rien obtenir par ses enchantements et par ses invocations. Irrité contre lui, le peuple voulut le mettre à mort.

— Pourquoi, disait-il, as-tu eu la malice de nous faire abandonner un bon maître qui nous enseignait une doctrine excellente, pour nous faire croire à tes paroles trompeuses ?

Quelques-uns voulurent à l'instant se précipiter sur lui. Mais d'autres les empêchèrent et dirent :

— Ne le faisons pas mourir, mais conduisons-le auprès de Jean, et nous lui ferons aussitôt tout ce que ce dernier nous aura commandé.

Alors, Jean me dit : — Mon fils Prochore, retournons au lieu où la foule nous a quittés.

Nous nous levâmes donc pour aller en cet endroit. Ensuite la foule y arriva, amenant Nucianus en présence de Jean, et disant à l'apôtre :

— Maître, nous avons reconnu cet homme pour être un menteur, qui a voulu détruire la voie de la vérité ; nous voulions le mettre à mort, comme il avait lui-même entrepris de vous mettre à mort ; mais nous venons de l'amener, afin que nous le fassions périr conformément à ce que vous aurez décidé.

Jean leur répondit :

— Laissez les ténèbres s'en aller dans les ténèbres : pour vous, demeurez dans la lumière de la vérité, afin que vous ne soyez point surpris par les ténèbres, et que vous arriviez au salut véritable.

Il ne leur permit point de tuer Nucianus. Alors plusieurs personnes de la foule prièrent l'Apôtre de les baptiser.

— Suivez-moi jusqu'au bord du fleuve, leur dit-il, et là je vous baptiseraï. — Il leur apprit en même temps comment ils devaient croire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit ; puis il les baptisa près du fleuve.

Or, par l'art des maléfices, Nucianus avait fait que toute l'eau paraissait changée en sang ; ce qui jeta tout le monde dans l'effroi.

Alors le Bienheureux Apôtre s'adressa au Seigneur et lui dit :

— Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, vous qui avez destiné pour l'usage des hommes les créatures limpides et toute la race des animaux, rétablissez l'eau de ce fleuve dans sa nature propre et dans son premier état, que vous lui avez donné dès le commencement, et frappez d'aveuglement Nucianus, afin que celui qui cherche à égarer les autres, ne sache pas même retrouver sa maison.

Au même instant, à la parole de Jean, l'eau devint nette et rendue à son premier état. Quant à Nucianus, il demeura aveugle à ce même endroit. Ensuite, Jean l'apôtre, baptisa tous ceux qui demandaient le baptême : en ce jour-là, deux cents hommes furent baptisés. Or, Nucianus, privé du bienfait de la vue, se mit à crier de toutes ses forces :

— Apôtre béni du Fils de Dieu, disait-il, ayez pitié de moi ! Accordez-moi le sceau du Christ, et guérissez-moi ; rendez à mes yeux la vue, et à mon corps la santé !

Touché de compassion, Jean lui prit la main droite, le conduisit auprès du fleuve, et lui ayant appris à mettre sa confiance dans le Seigneur Jésus-Christ, il le baptisa au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit. Aussitôt ses yeux s'ouvrirent et il vit comme auparavant, puis, le cœur rempli de joie, il nous conduisit dans sa maison.

CHAPITRE XIV.

L'Apôtre baptise les familles de Nucianus et du juif Faustus.

Or, il y avait des idoles dans la maison de Nucianus : Aussitôt que Jean y entra, elles tombèrent, furent brisées et réduites comme en poussière ; témoin de cette circonstance, Nucianus crut beaucoup plus en Notre Seigneur Jésus-Christ, et sa foi en lui acquit plus de fermeté et de force. Son épouse, et ses fils, et toute sa maison, ayant vu pareillement ce prodige, crurent aussi en Dieu, et, glorifiant ses merveilles, ils recurent le baptême des mains de l'Apôtre. Nous restâmes dix jours chez Nucianus ; après ce terme, nous sortîmes de cette ville et nous allâmes dans une autre, qui en est distante de treize milles.

Là, nous rencontrâmes Faustus, juif (de naissance), homme extrêmement sage et affable. Il nous fit entrer chez lui, et, après la prédication de Jean, il crut au Seigneur Jésus-Christ, lui et tous ceux de sa famille. L'Apôtre les baptisa tous.

CHAPITRE XV.

S. Jean prédit à Sosipâtre¹ tout ce qui doit lui survenir par suite de la passion impudique que sa mère avait conçue pour lui.

Il y avait dans cette même ville une femme nommée Prodiana ; c'était une veuve d'une rare beauté, qui avait un fils unique, Sosipâtre, jeune homme âgé de 24 ans, fort remar-

¹ Cette histoire de Sosipâtre est rapportée à peu près de même dans les *histoires apostoliques*, l. III, 6, mais attribuée par erreur à S. André.

quable par sa grande beauté, mais ami de la chasteté, et zélé imitateur de la continence de Joseph. En effet, Prodiana, sa mère, à l'instigation du démon, brûlait pour lui d'un amour honteux ; elle disait à son fils :

— Mon fils Sosipâtre, nous possédons des richesses considérables, presque immenses ; mangeons et buvons ; vivons dans les délices ; je n'ai point d'autre mari que toi ; ni je ne veux pas que tu aies d'autre épouse que moi ; je suis encore jeune et belle ; je te tiendrai lieu d'épouse, et tu me tiendras lieu de mari. Ne permets pas qu'il entre ici d'autre homme, comme je ne souffrirai point qu'il y entre d'autre femme.

Sosipâtre comprit les artifices de sa mère. Il vint ensuite au lieu où Jean parlait au peuple, dans l'intention d'écouter la parole de Dieu. Ayant entendu quelques hommes de la foule parler mal de Jean, et dire que c'était un homme trompeur, il s'éloigna d'eux, et s'approcha de l'endroit même où prêchait l'Apôtre. Sa prédication finie, Jean vint à lui : (car il avait connu par la lumière de l'Esprit-Saint, le piège que le démon tendait à ce jeune homme, et comment cet Esprit de malice poussait sa mère à lui ravir sa vertu ; l'Apôtre en était fort affligé). Il le fixa donc et lui parla de la sorte en se servant d'une parabole :

— Sosipâtre, Sosipâtre ?

— Qu'y a-t-il, bon maître, reprit le jeune homme ?

Jean lui dit :

— Dans une ville se trouvait une femme qui avait un fils unique, jeune homme d'une insigne beauté. La femme s'appelait *Séductrice*, et le fils *l'objet à séduire* : tous deux étaient fort riches. Le démon inspira à la mère la pensée de séduire son fils. La Séductrice pressait donc celui qui devait être séduit ; celui-ci résistait, et ne se laissait point séduire. Quelque temps s'étant écoulé, la mère qui était en même temps la Séductrice ne pouvant supporter que son fils ne fut point séduit, résolut de le faire périr ; elle l'accusa devant le juge, comme séduc-

teur, lorsqu'elle seule était séductrice. Le juge le fit donc saisir pour le mettre à mort, afin de venger ainsi le crime de séduction que sa mère lui imputait ; mais Dieu, qui est le Juge souverain, voyant la pureté et l'innocence du jeune homme, le délivra de l'iniquité du juge et de la séduction de sa mère, et punit les coupables selon qu'ils le méritaient. Lequel des deux, du fils ou de la mère, jugez-vous donc digne d'éloges, ô Sosipâtre ?

Sosipâtre, semblable à une terre altérée qui reçoit une pluie féconde, et qui produit des fruits abondants, avait recueilli et gravé dans son cœur la parole de Jean ; il répondit donc :

— Il est juste de louer le fils, et de blâmer la mère.

— Vous avez bien répondu, reprit Jean. Allez donc, mon fils, conduisez-vous avec votre mère comme avec une mère, non comme avec une séductrice, et la main vengeresse du Souverain Juge vous délivrera.

Comprenant le discours que Jean lui avait adressé, Sosipâtre se jeta aux pieds de l'Apôtre pour l'adorer, et lui dit :

— Seigneur, si je suis digne de cette grâce, suivez votre serviteur dans sa maison : votre serviteur vous servira du pain et de l'eau ; vous mangerez et vous boirez ; et par votre présence la maison de votre serviteur sera bénie.

Jean suivit donc Sosipâtre, et entra chez lui ; ce que Prodiانا ayant remarqué, cette femme fut remplie de colère et dit à Sosipâtre :

— Ne t'ai-je pas dit, mon fils, de ne point permettre qu'aucun autre homme n'entre vers moi, comme je ne permettrai point qu'aucune autre femme entre près de toi ? Pourquoi as-tu donc introduit ces deux hommes pour troubler notre maison.

— N'ayez pas de tels soupçons au sujet de ces deux hommes, lui répondit Sosipâtre ; ils ne sont point entrés ici à ce dessein ; mais ils sont venus pour que je leur serve du pain et de l'eau ; et lorsqu'ils auront un peu bu et mangé, ils s'en iront aussitôt.

— Non, repartit Prodiana, ils ne mangeront ni ne boiront ici ; mais je vais les chasser honteusement de chez moi, de peur qu'ils ne parviennent à te faire changer de dispositions et de sentiments, à t'inspirer de la haine pour ta mère, et à forcer ainsi de mourir celle qui t'aime tendrement.

— Non, dit Sosipâtre, cela n'arrivera jamais, ô ma mère ! Il n'est personne au monde, qui puisse m'inspirer de la haine contre vous.

Rassurée par ces paroles, Prodiana consentit à ce que Sosipâtre fit pour les étrangers ce qu'il lui plairait ; elle espérait, par cette complaisance, le faire ensuite acquiescer plus facilement à son désir. Sosipâtre dressa donc la table, nous servit seul, et mangea avec nous.

Quant à Prodiana, elle s'était assise à peu de distance, écoutant avec soin ce que Jean disait à son fils, afin d'avoir lieu de le censurer sur quelque point, s'il venait à dire quelque parole qui lui déplût. Mais Jean, qui connaissait la malice de cette femme, se tut, et n'adressa pas même une parole à Sosipâtre. Or, après que nous eûmes mangé, Jean dit à Sosipâtre :

— Sortez, mon fils, de votre maison, et venez avec nous.

Sosipâtre se leva à l'instant et se mit à nous suivre. Arrivé à la dernière porte, il voulut accompagner l'Apôtre pour entendre la parole de Dieu, vu surtout qu'il n'avait rien entendu de sa bouche, pendant que nous prenions notre réfection. Mais Prodiana s'en étant aperçue, vint arrêter son fils Sosipâtre, et lui dit :

— Rentre, mon fils, dans ta maison.

— Laissez-moi, ma mère, accompagner un peu ces hommes, et aussitôt je reviens à vous.

— Vous reviendrez, et vous accomplirez mon désir, lui dit sa mère ?

Et elle lui permet de s'en aller. — Lors donc que Sosipâtre fut de retour, sa mère voulut le mener dans un lieu retiré de sa maison, afin de satisfaire sa passion ; elle le tourmenta de

mille manières ; mais Dieu le protégea contre le poison mortel et la volonté perverse de sa mère. Sosipâtre, à la vue de la passion insensée de sa mère et du mauvais dessein qu'elle avait conçu à son égard, chercha à calmer son esprit par des paroles de douceur, et lui dit :

— Ma mère, entrez dans votre maison ; je vous suis immédiatement.

Mais elle le saisit, et ne voulut point le quitter.

Cependant Sosipâtre s'échappa d'auprès d'elle, et ne voulut plus, à cause d'elle, rentrer dans sa maison.

Or, quatre jours après, Prodiana, hors d'elle-même, sortit de sa maison pour rechercher son fils : elle se rendit au lieu, où Jean prêchait, et, jetant les yeux de toutes parts dans la foule, elle ne l'y aperçut point : il n'y était pas en effet. Ne l'y ayant point vu, elle se retira, et au moment où elle s'en retourna, non loin de cette place, elle rencontra Sosipâtre. Elle s'approcha de lui, saisit son vêtement et le retint avec force. Alors il lui dit :

— Laissez-moi maintenant, ma mère, je ferai tout ce qu'il vous plaira.

Mais elle ne le laissait point aller.

CHAPITRE XVI.

Punition de la mère qui avait accusé d'inceste son fils innocent,
ainsi que du juge qui l'avait condamné.

Dans ce même temps, l'île de Pathmos eut pour proconsul un nommé Graecus, homme cruel et inhumain, rempli de haine contre le Christ et les chrétiens. Il vint en cet endroit, afin de nous chasser de la ville ; et comme il traversait la ville, il passa au lieu même, où Prodiana retenait son fils par les vê-

tements. A la vue du Proconsul, Prodiana s'écria de toutes ses forces :

— O Proconsul, (venez à mon secours), assistez-moi !

Détachant en même temps le voile de sa tête, elle s'arrachait les cheveux, exhalant la douleur et l'amertume, qu'elle avait conçues contre son fils, versant des larmes abondantes.

— Qu'avez-vous, lui dit le Gouverneur ? Que désirez-vous ? Quel est le sujet d'une telle douleur ?

Alors Prodiana dit :

— Je suis une femme veuve, ce jeune homme est mon fils ; après la mort de mon mari, je l'ai élevé depuis l'âge de quatre ans jusqu'à ce jour. C'est aujourd'hui le dixième jour, qu'il ne cesse de m'importuner et qu'il veut me faire violence.

A ces paroles, le proconsul fit saisir Sosipâtre, commanda d'enfermer dans un sac de peau des animaux venimeux, des serpents, des vipères, des aspics, et d'y jeter Sosipâtre, afin qu'il y périt misérablement.

Ces peaux et ces bêtes étant donc toutes préparées pour perdre Sosipâtre, le courageux athlète du Christ, Jean, accourut sur les lieux et s'écria de toute sa force :

— Proconsul, vous avez porté un jugement inique contre un jeune homme chaste et innocent ; quels sont les témoins qui vous ont fait condamner celui qui n'est point coupable ?

Alors Prodiana saisit Jean en jetant de grands cris :

— Proconsul, aidez-moi, s'écria-t-elle ! Voici l'homme coupable qui est cause que mon fils m'a fait injure ! car mon fils, malgré mon opposition, l'a introduit chez moi pour boire et pour manger, et, après le repas, cet homme a emmené mon fils, l'a tourné contre moi et lui a appris à me causer ce tourment.

Entendant ces paroles, le proconsul ordonna que Jean fût arrêté, et qu'on préparât des sacs de cuir plus amples et plus nombreux ; il y fit mettre des reptiles vénéneux et voulut que le même genre de mort fût infligé à Jean et à Sosipâtre.

Or l'Apôtre, levant les yeux au ciel, jeta un soupir et dit :

— Seigneur Jésus-Christ, dont la nature est immuable et dont la puissance est invincible, je conjure votre infinie miséricorde d'ébranler et de troubler ce lieu, en punition du jugement léger et inique du proconsul, jusqu'à ce qu'il plaise à votre souveraine puissance de révoquer l'arrêt de ce juste châtiment ¹.

Aussitôt la prière de l'Apôtre terminée, il se fit un grand tremblement de terre ; tous furent saisis d'effroi et tombaient à terre. Comme le proconsul avait injustement étendu la main sur Jean pour le condamner, sa main demeure desséchée ; les deux bras de Prodiana, dont cette femme s'était servie pour saisir l'Apôtre et son fils, restèrent retournés, l'un en haut et l'autre en bas, et ses yeux furent renversés dans sa tête ; tous les autres furent blessés par les serpents et les bêtes venimeuses, à l'exception de Jean, de Sosipâtre et de moi ; nous n'éprouvâmes pas la moindre atteinte. Comprenant que cette vengeance venait de la part de Dieu, le proconsul eut le cœur touché de repentir et dit à Jean :

— Apôtre du Christ, serviteur du Dieu béni, rétablissez mon bras, guérissez ma main, et je croirai fermement en celui que vous annoncez.

Comme Jean était d'une extrême douceur, il fut touché de compassion ; il leva les yeux au ciel en gémissant, et pria le Seigneur en ces termes :

— Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui, en cette

¹ Souvent le fils de Zébédée agit en *fils du Tonnerre*, mais c'est toujours dans la vue du salut et du plus grand avantage des pécheurs. En effet, sans ce coup terrible les plus grandes iniquités fussent restées impunies, une mère dénaturée eût persévétré dans le crime, les innocents eussent été impitoyablement sacrifiés à une fureur insensée. Ici, la violence du remède, en guérissant un mal extrême, permettra à l'apôtre de la charité de porter le baume des consolations célestes dans ces âmes subjuguées par la grâce. La suite nous montrera quelle bonté le Disciple bien-aimé aimait à déployer envers les plus grands pécheurs convertis.

circonstance, avez déployé votre pouvoir pour instruire et corriger les personnes présentes, que votre bonté infinie efface les péchés de ces hommes ; que tous soient sauvés et reviennent en santé comme auparavant, et que la terre n'éprouve plus aucune secousse.

L'Apôtre ayant fini sa prière, le tremblement de terre cessa et la santé fut rendue au proconsul, à Prodiana, ainsi qu'à tous ceux qui avaient été blessés soit de la morsure des serpents, soit de leur chute.

CHAPITRE XVII.

Rendus à la santé, le proconsul et Prodiana reçoivent le baptême.

Or, le proconsul nous conduisit dans sa maison, fit servir la table et nous prîmes chez lui notre repas. Le lendemain il pria Jean de lui donner le sceau du Christ. En conséquence, Jean l'instruisit et lui apprit comment il fallait croire, puis il le baptisa.

Voyant que son mari avait reçu le baptême, l'épouse du proconsul prit son fils, alla se jeter aux pieds de l'Apôtre et lui dit :

— Apôtre du Christ, faites-nous participer, moi et mon fils, à cette même gloire.

Le proconsul se réjouit alors de voir toute sa famille recevoir le baptême de la main de Jean.

Sorti de la maison du proconsul, Jean dit à Sosipâtre :

— Allons chez vous trouver Prodiana.

Sosipâtre répondit :

— Maître, je vous suivrai partout où vous irez, mais je ne retournerai point dans ma maison. Car j'ai tout quitté pour jouir de vos paroles et de votre doctrine qui est plus douce que le miel.

Jean lui dit :

— Mon fils Sosipâtre, ne vous souvenez plus des entreprises pernicieuses que, par suite d'une suggestion mauvaise, votre mère avait méditées contre vous : ne vous rappelez plus ses discours. Car, prévenue par la grâce de Dieu miséricordieux, votre mère a abandonné toutes les suggestions de Satan ; désormais elle ne pensera qu'à Jésus-Christ et au moyen de plaire à Dieu. Vous n'entendrez plus de sa bouche des propos semblables à ceux qu'elle vous tenait auparavant ; mais elle fera pénitence de tout ce qu'elle a dit et de ce qu'elle a fait de mal.

Ensuite, d'après le commandement de Jean, nous entrâmes tous avec Sosipâtre dans sa maison.

Nous ayant entendu arriver, Prodiana vint se jeter aux pieds de Jean, en répandant des larmes et en demandant pardon de tout le mal qu'elle avait fait et qu'elle avait dit :

— Homme plein de bonté, Apôtre du Christ, dit-elle, j'ai péché devant vous et devant le Dieu que vous servez ! Je vous conjure tout d'abord de ne pas être irrité contre votre servante pour les mauvaises œuvres que j'ai commises contre vous, et contre mon fils ; je les confesse devant vous comme devant un excellent médecin qui peut guérir les âmes et les blessures incurables des hommes. Car durant plusieurs jours, pressée par les suggestions du démon, j'ai eu le malheur de m'appliquer à pervertir Sosipâtre, mon fils ; souvent j'ai essayé de le faire consentir à mes mauvais désirs ; mais il a refusé d'y acquiescer. C'est pourquoi, dans mon funeste égarement, je me suis emportée contre lui, jusqu'au point de l'accuser devant le juge d'un crime supposé, afin de le faire périr ; mais par vous le Seigneur Tout-Puissant a délivré de la mort l'innocent, a éteint en moi cette passion insensée, m'a préservée d'une grande iniquité et d'un mal qui me poursuivait sans interruption. Maintenant donc je vous supplie de prier Dieu pour moi, afin qu'il ne tire point vengeance de l'inique dessein que j'ai formé

contre vous, et qu'il ne me fasse pas subir les justes châtiments que j'ai mérités.

Alors Jean s'appliqua à la calmer par des paroles de douceur, il lui apprit par des traits tirés des Ecritures à croire au Père, au Fils et à l'Esprit-Saint, à faire pénitence de ses péchés, et à mener désormais une vie chaste devant Dieu, puis il la baptisa, elle, son fils Sosipâtre, et toute sa famille.

Prodiana présenta ensuite à Jean une grosse somme d'argent, afin qu'il la distribuât aux indigents et à ceux qui en avaient besoin. Jean lui demanda si elle avait encore d'autres sommes d'argent,

— Oui, Seigneur, répondit-elle.

— Prenez donc celui-ci, reprit Jean, distribuez-le de vos mains à ceux qui en auront besoin, et vous vous amasserez ainsi un trésor dans les cieux.

Or Prodiana accomplit dévotement le commandement de l'Apôtre, et chaque jour elle faisait des distributions aux pauvres, selon les besoins de chacun.

Nous demeurâmes plusieurs jours dans la maison de cette veuve et de Sosipâtre. Nous fûmes témoins des dignes fruits de leur pénitence : des jeûnes, des prières et des aumônes, par lesquels ils réparaient et rachetaient le mal de leur vie passée.

L'Apôtre continua d'évangéliser les habitants de l'île de Pathmos, et, secondé de la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il les convertit presque tous à la foi, tant par ses prédications que par ses nombreux prodiges.

D. N. J. C. gratiam largiente Apostolo suo Joanni ferme omnes in Pathmon Insulam habitantes, crediderunt in Deum per prædicationem Joannis¹.

¹ Les plus anciens monuments, dit *Métaiphraste*, attestent que S. Jean forma à la piété chrétienne tous les habitants de Pathmos. » (Métaiph. in Joan. apud Æcum. in Apocalyp.)

Cependant, l'Eglise d'Asie, que S. Jean avait fondée avant son exil, se trouvait en proie, non-seulement aux persécutions des païens, mais encore aux divisions, aux hérésies, aux erreurs de différentes sortes. Les hérétiques Cérinthe et Ebion, Apollonius de Tyane, avaient semé l'ivraie dans le champ du père de famille. Les deux premiers enseignaient, contrairement à la doctrine de Jésus-Christ, des Apôtres et des Prophètes, que le Christ ne s'était point incarné, et que Jésus était né de Joseph et de Marie, comme les autres hommes ; ils niaient conséquemment la divinité de Jésus-Christ, et combattaient ou corrompaient le dogme fondamental du christianisme. Le troisième, de son côté, soutenait le paganisme par ses prestiges ; il séduisait les fidèles en contrefaisant, au moyen de son art, les vrais miracles de Jésus-Christ et de ses Apôtres. Affligés de tant de maux, les évêques d'Asie écrivirent plusieurs lettres à S. Jean dans le lieu de son exil, pour le prier de confondre les hérétiques et leurs sectateurs, en écrivant son Evangile, où la divinité de Jésus-Christ serait expressément enseignée, et où toutes leurs erreurs se trouveraient réfutées.

Ils lui témoignaient en même temps leur vif désir de le voir revenir au milieu d'eux, pour défendre et fortifier l'Eglise naissante. Ils s'employaient aussi auprès des gouverneurs des provinces, afin que Jean fût gracié et rappelé de l'île de Pathmos. Ils espéraient tous avec confiance son prochain retour.

S. Denys l'Aréopagite, évêque d'Athènes, inspiré de l'esprit prophétique, comme l'étaient la plupart des fidèles de ces premiers temps, écrivit à S. Jean, et lui prédit que bientôt, délivré de la peine du bannissement, il retournerait de Pathmos en Asie. Sa lettre était conçue en ces termes¹ :

¹ S. Denys, *epist. x.*, traduction de Mgr Darbois, archevêque de Paris.

A JEAN, théologien, apôtre, évangéliste, en exil dans l'île de Pathmos,

DENYS, évêque d'Athènes :

« Je vous salue, ô âme sainte ! vous êtes mon bien-aimé, et
« je vous donne plus volontiers ce titre qu'à tous les autres.
« Je vous salue encore, ô bien-aimé, si cher à celui qui est
« véritablement beau, plein d'attraits et digne d'amour. Faut-
« il s'étonner que le Christ ait dit la vérité, et que les mé-
« chants chassent ses disciples des villes et que les impies se
« rendent à eux-mêmes la justice qu'ils méritent en se retran-
« chant de la société des Saints. Vraiment les choses visibles
« sont une frappante image des choses invisibles : car dans le
« siècle à venir ce n'est pas Dieu qui accomplira la séparation
« méritée, mais les mauvais s'éloigneront eux-mêmes de Dieu.
« C'est ainsi que, même ici-bas, les justes sont avec Dieu,
« parce que, dévoués à la vérité et sincèrement détachés des
« choses matérielles, affranchis de tout ce qui est mal et épris
« d'amour pour tout ce qui est bien, ils cherissent la paix et
« la sainteté; parce que, dès ce monde, ils préludent aux
« joies des temps futurs, menant une vie angélique au milieu
« des hommes, en toute tranquillité d'esprit, vrais enfants de
« Dieu, pleins de bonté et enrichis de tous les biens.

« Je ne suis donc pas assez insensé pour imaginer que vous
« ayez de la douleur ; quant à vos tourments corporels, vous
« les sentez, mais vous n'en souffrez pas.

« Au reste, tout en adressant un blâme légitime à ceux qui
« vous persécutent et qui pensent follement éteindre le Soleil
« de l'Evangile, je prie Dieu qu'ils cessent enfin de se nuire,
« qu'ils se convertissent au bien et vous attirent à eux pour
« entrer en participation de la lumière ; *et te ad se alliciant,*
« *phantque participes luminis.*

« Mais, quoiqu'il arrive, rien ne nous ravira les splendeurs

« éblouissantes de l'Apôtre Jean (*non Joannis clarissimo radio privabit*) ; car, pour le présent, nous jouissons des « mérites de votre enseignement que nous rappelons à notre mémoire ; et bientôt (et je le dis hardiment), bientôt nous « serons réunis à vous. Car je mérite confiance quand je dis « ce que vous et moi nous avons appris de Dieu, *cum id quod tibi ante cognitum est et didicerim a Deo* ; c'est que vous « serez délivré de la prison de Pathmos ; que vous retournez en Asie, et que là, vous donnerez l'exemple d'imiter le Dieu bon, laissant à la postérité de suivre vos traces : *dicamus te liberatum iri ex Pathmi ergastulo, et in Asiam redditurum, in qua facturus sis benigni Dei imitationes, ac postoris proditurus.* »

C'est ainsi que l'Apôtre de Jésus-Christ recevait des évêques de l'Asie des lettres de consolation, des témoignages d'estime et d'attachement. Pendant ce temps, Dieu disposait les événements qui devaient hâter la délivrance de son fidèle serviteur.

Mais laissons le disciple de S. Jean terminer l'histoire des faits de son maître dans l'île de Pathmos.

CHAPITRE XVIII.

S. Jean est rappelé d'exil. — Il se dispose à retourner à Ephèse.

Or, continue Prochore, l'empereur qui nous avait fait déporter en exil, venait de mourir. Le successeur de Domitien¹ ne se montrait point hostile aux chrétiens. Ayant été informé des qualités et de la sainteté de Jean, ainsi que de la manière dont il avait été injustement exilé par son prédécesseur², il

¹ Cocceius Nerva. (*Niceph.*, *t. III, c. 11.*) *Eus. t. III, c. 20-23 et chron.*

² Des personnages chrétiens, comme cela est marqué plus loin, avaient parlé en faveur de Jean auprès de l'administration impériale, qui leur accorda le rappel de l'Apôtre.

annula le décret de notre bannissement par des lettres de rappel.

Jean, voyant alors que toute l'île de Pathmos avait reçu la parole de Dieu et croyait au Seigneur Jésus-Christ, se disposa à retourner à Ephèse. Tous les frères, ayant eu connaissance de cela, en ressentirent une grande peine, ils s'assemblèrent et vinrent prier Jean de ne pas partir, mais de rester parmi eux jusqu'à la fin de sa vie. Mais Jean, l'Apôtre bien-aimé du Seigneur, les consolait par ses discours :

— Que faites-vous, mes enfants bien-aimés, en pleurant ainsi et en regrettant mon départ ? Comment affligez-vous mon âme, me causez-vous de la douleur ? Puis-je résister à la volonté de Dieu ? Sachez que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a envoyé dans cette île, m'est apparu dans une révélation et m'a commandé de retourner à Ephèse, à cause des erreurs ¹ qui sont survenues parmi nos frères de cette ville.

Tous, voyant alors que Jean n'acquiesçait point à leur désir, se jetèrent à ses pieds et lui dirent avec larmes :

— Bon maître, puisque vous avez résolu de nous abandonner, quelque désolés, quelque dépourvus de connaissance, et quelque faibles que nous soyons dans la foi, ne nous abandonnez pas néanmoins entièrement, mais laissez-nous des écrits de ce que vous avez vu concernant le Fils de Dieu, et des paroles que vous avez entendues de sa bouche, afin que nous demeurions fermes et constants dans la parole du Seigneur, et que nous ne retombions plus dans les pièges odieux de Satan, auxquels nous avons, par votre moyen, heureusement échappé ².

¹ Voir livre V, c. 2.

² Selon les Pères, Eusèbe, *l. 6, c. 14*; et S. Clément d'Alexandre, *ibid.*; S. Jérôme, *in Matth. c 11*; S. Epiph. *51, c. 12*, ce fut à la prière de ses disciples, de presque tous les évêques d'Asie qui lui avaient envoyé des lettres à ce sujet, et aux instances de tous les fidèles, que S. Jean écrivit son Evangile.

Jean leur répondit :

— Mes fils bien-aimés, vous avez tous entendu de ma bouche le récit des prodiges qu'a faits le Fils de Dieu, sous mes propres yeux, et je vous ai appris les paroles qu'il m'a adressées. Servez donc Dieu, et que les choses que je vous ai annoncées à son sujet vous suffisent ; faites-y continuellement attention, et vous aurez la vie éternelle. La révélation que le Seigneur Jésus, qui est le principe et la fin, a daigné me découvrir, je vous l'ai fait connaître ; vous avez été témoins des prodiges qu'a opérés par moi le Seigneur, celui-là même qui m'a enseigné les paroles de cet Evangile de vie.

Pour eux, ils insistèrent à le prier :

— Maître, lui disaient-ils, vous, le docteur véridique, notre grand consolateur, accueillez présentement notre prière et satisfaites notre désir. Exposez-nous par écrit ce que vous avez vu concernant le Christ Jésus, Fils de Dieu, et ce que vous avez entendu de sa bouche.

Touché alors d'un sentiment de compassion, Jean leur dit :

— Mes petits enfants, allez maintenant chacun dans votre maison, et priez le Seigneur de daigner satisfaire votre désir ; car si telle est la volonté du Seigneur, il me donnera ses ordres, et soit par moi, soit par un autre, il vous accordera votre demande et accomplira votre souhait ¹.

Ils s'en allèrent donc chacun dans leur maison.

¹ Il ne commença d'écrire son Evangile qu'après un jeûne et des prières publiques et il en prononça les premières paroles au sortir d'une profonde révélation. (Tillem. p. 563, ex Hieron. *in Matth.* et ex Chrysost. *t. 6, hom. 67.*)

CHAPITRE XIX.

*Scribens Evangelium,
Aquilæ fert proprium,
Cernens solis radium,
Scilicet Principium,
Verbum in Principio.*

« Lorsqu'il écrit l'Evangile, il prend le vol de l'aigle, il fixe le rayon du soleil, c'est-à-dire le grand Principe de toutes choses, le Verbe résidant dans le Principe.

S. Jean dicte son Evangile. — Prochore lui sert de secrétaire.

Or, après que les choses se furent passées ainsi, Jean me conduisit dans un lieu solitaire et désert, distant de la ville d'environ un mille, et situé sur une montagne escarpée. Nous y fûmes trois jours, pendant lesquels Jean demeura dans la prière et dans un jeûne continual ; il conjurait Dieu d'accorder aux frères la demande qu'ils avaient faite.

Le troisième jour, il m'appela et me dit :

— Mon fils Prochore, allez dans la ville et apportez-moi ici de l'encre et des tablettes ; mais ne faites point connaître à nos frères le lieu où je me suis retiré.

J'allai donc à la ville, et, conformément à son ordre, j'apportai de l'encre et des tablettes.

— Laissez ici, me dit-il, les tablettes et l'encre, puis retournez à la ville, et dans trois jours revenez me trouver.

J'obéis à cet ordre. Le troisième jour je retournai vers lui et je le trouvai en prière. Sa prière finie, il me dit :

— Prenez les tablettes et l'encre, et asseyez-vous à ma droite.

J'obéis.

Aussitôt il parut un grand éclair, et un grand tonnerre se fit

entendre ; la montagne entière était ébranlée. Saisi d'une extrême frayeur, je tombai la face contre terre et je restai ainsi comme frappé de mort durant un long espace de temps. Alors Jean me releva de ses propres mains et me dit :

— Mon fils Prochore, écrivez avec exactitude sur les tablettes ce que vous entendrez de ma bouche ¹.

¹ Métaphraste, dans *la vie de S. Jean*, rapporte pareillement que Prochore a écrit l'Evangile sous la dictée de S. Jean. S. Jérôme, *in præf. in Evang. Matth.*, et S. Epiphane, *hær. 731, c. 7*, confirment ces récits : l'un, la demande faite par les chrétiens, la prescription d'un jeûne et de la prière, etc.; l'autre, l'apparition des éclairs et le bruit du tonnerre. S. Epiphane ajoute que c'était pour cette raison que Jésus-Christ avait donné à S. Jean le surnom de *fils du tonnerre* ou de *foudre*, « *Joannes re vera Tonitru filius* per propriam suam grandiloquentiam, *velut e quibusdam nubibus, a sapientiæ ænigmatibus* piam nobis de filio intelligentiam *juxta similem modum* persuasit. » (*Epiph. hær. 73.*) Baronius admet ce récit comme historique, et ajoute que si le ministère de Moïse, qui était un ministère de mort, a été glorifié par un appareil de gloire et de magnificence, combien plus devait être glorieux le ministère de vie qui est en Jésus-Christ. « *Addit Metaphrastes tonitrua, fulgura et terrores complures esse factos, cum Joannes opus aggressus esset, perinde ac olim acciderat, cum Moyses in vertice Sina montis legem accepisset.... Tum sibi, tum aliis indixit jejunium : et Prochorum sequi jubet, ac cum eo ascendit montis verticem, et more Samuelis rectus erigitur, et sicut Moyses manibus elevatis effiguratur, et mentem a sensibus abstrahit. Tunc que horrenda tonitrua, terrores, et fulgura his similia, quæ antea Moysi legem recipienti contigerant, facta sunt....* » Metaphrastes, et S. Dorothée, *in Synopsi*; S. Epiph. *hær. 73, c. 7.* S. Greg. Turon. *de gl. m. l. 1, c. 50, p. 65, 64.* Baronius, *an. 99, c. 5*; Nicéphore, Théophylacte, Ribadencira, *Vie de saint Jacques*, etc.

Parmi les savants qui partagent le sentiment de Métaphraste et qui suivent le livre de Prochorus, on remarque le judicieux *Sixte de Siennes* dont la critique des Livres du Nouveau Testament est aussi estimée même des protestants que des catholiques. Il mentionne le diacre Prochore, la montagne de Pathmos, les tonnerres et les éclairs qui précédèrent cette révélation évangélique, la frayeur dont était saisi le disciple du grand théologien.

— « *Joannes unum quemdam e septem Diaconis se sequi jubet. Prochorus hic erat, et montis verticem capescit, et more Samuelis erigitur, et sicut Moyses manibus elevatis effiguratur, et mentem a sensibus abstrahit ; tunc horrenda tonitrua, terrores, et fulgura ac his similia quæ antea Mosi Legem recipienti contigerant, facta sunt.* — *Ad extremum tonitrua in vocem exprimuntur, et dilucide resonant : In Principio erat Verbum, etc.* Quæ Prochorus, qui prius quidem, *velut exani-*

Ensuite, se tenant debout, les yeux fixés vers le ciel, Jean ouvrit la bouche et commença ainsi son Evangile :

Au commencement était le Verbe....

Il continua à se tenir ainsi debout et à fixer le ciel jusqu'à ces paroles :

Et les ténèbres ne l'ont point comprise ...

Puis, ayant fait une pause légère, il poursuivit et dicta debout les autres paroles. Pour moi, j'écrivais assis ; nous passâmes en ce lieu deux jours et demi, lui à dicter et moi à écrire.

Lorsqu'il eut terminé son discours divin, nous quittâmes ce lieu pour venir dans la maison de Sosipâtre et de Prodiana ; et nous y passâmes la nuit. Jean dit ensuite à Sosipâtre :

— Mon fils Sosipâtre, cherchez-nous de bonnes membranes de parchemin pour y transcrire le saint Evangile, que le Seigneur a daigné nous révéler.

Sosipâtre obéit. Jean me fit asseoir ensuite dans cette maison, et transcrire avec exactitude le saint Evangile, ce dont je m'acquittai avec soin, aidé de la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

CHAPITRE XX.

S. Jean voulut que son Evangile fût approuvé par l'Eglise. — Eloges des saints Pères. — Exposé du premier chapitre par Bossuet.

Pendant que je transcrivais l'Evangile, Jean parcourait l'île entière, annonçant la parole au peuple, établissant des évêques, des prêtres et d'autres ministres dans les églises qu'il avait fondées. Lorsque j'eus achevé mon écriture, Jean prescrivit à

mis præ timore ceciderat, represso paululum metu, sub tremula manu ex ore et voce Joannis Theologi, quæ ipsum erat tonitru, verba, ejus cœpit scribere, sic prosequens donec totum completeret Evangelium. »

tous les frères de se réunir dans l'église de Dieu, et, lorsqu'ils furent assemblés, Jean me commanda de lire le saint Evangile de Dieu en présence de toute l'Eglise assemblée. Tous en entendirent donc la lecture, et, comblés de joie, ils louaient Dieu et glorisaient ses merveilles. Jean dit alors à tous les frères de prendre le saint Evangile, de le transcrire et de le placer dans toutes les églises qu'ils établirent dans la suite.

Il leur dit encor :

— Conservez ce qui dans cette île a été écrit sur des membranes ; pour ce qui a été écrit sur des tablettes, il faut que nous l'emportions avec nous dans la ville d'Ephèse.

Tel est l'*Evangile de S. Jean*, appelé le *quatrième* Evangile. S. Jean, en le composant, a paru comme l'Aigle, auquel il a été comparé, il a pris son vol tout spirituel, dit S. Jérôme, pour s'élever tout d'un coup jusqu'au ciel. Il est monté au-dessus des nuées, il s'est élevé au-dessus des Puissances célestes et de tous les Anges, pour y contempler le Verbe. Il semble, dit S. Epiphane, par la manière si sublime dont il commence son Evangile, qu'il adresse en quelque sorte sa parole à Cérinthe et à Ebion et à tous les autres qui étaient dans l'égarement et qu'il s'efforce de les rappeler dans la voie de la vérité, comme s'il leur eût crié à haute voix :

— « Où allez-vous, malheureux ? où courez-vous à votre perte ? et en quels précipices vous engagez-vous ? Il est vrai que Jésus-Christ est né temporellement, selon la chair. « Nous le confessons aussi bien que vous, puisque nul ne doute que le Verbe ne se soit fait chair. Mais ne croyez pas qu'il n'ait commencé à être que depuis qu'il s'est fait homme. « Ne croyez pas qu'il ne fût point avant qu'il soit né de Marie, comme nous autres nous commençons d'être lorsque nous naissons du sein de nos mères. Il n'en est pas ainsi du Verbe ; il était au commencement, c'est-à-dire avant tous les temps, comme étant Dieu et Fils de Dieu de toute éternité. »

C'est là, dit S. Jean Chrysostôme, une philosophie bien élevée au-dessus de toute la fausse théologie des païens, qui mesuraient la Divinité par les temps, et qui proposaient aux peuples des dieux anciens et des dieux nouveaux, selon les idées différentes que leur caprice s'en formait.

Suivant Baronius (an. 97, n. 6) tous les Pères s'accordent à dire que l'Evangile de S. Jean a été écrit en grec; que l'original, transcrit de la main même de l'Apôtre, se conservait encore à Ephèse au huitième siècle; qu'il était très vénéré parmi les fidèles. La célèbre *Chronique* d'Alexandrie confirme toute cette tradition, et elle ajoute que cet original avait été traduit en hébreu avant le quatrième siècle. Les juifs le conservaient avec soin et secrètement dans leurs bibliothèques, à Tibériade.

Eusèbe (l. III, c. 24, 25) et S. Epiphane (*hær.* 51, c. 3) attestent que l'Evangile de S. Jean a toujours été reçu comme authentique dans toute l'Eglise, et que ceux qui ne l'ont pas reçu comme tel, ont été constamment traités d'hérétiques. S. Epiphane et S. Augustin (*Hær.* 30) ajoutent que l'on donnait à ces hérétiques le nom d'*Aloges*, c'est-à-dire d'*ennemis du Verbe*.

S. Athanase (*Synop. S. Scripturæ*; p. 455), S. Dorothée et les Orientaux en général, l'auteur de l'*Opus imperfectum in Matth.*, *hom.* 1, p. 3, et un grand nombre d'écrivains Occidentaux, disent que S. Jean écrivit son *Evangile* dans le lieu de son exil, à la prière de ses disciples, de presque tous les évêques d'Asie et des provinces chrétiennes. Tous ont regardé son *Evangile* comme la principale partie de l'Ecriture, comme le sceau qui confirme les autres *Evangiles*, comme la colonne par laquelle Dieu a achevé d'affermir l'Eglise. Il est célèbre dans toutes les églises qui sont sous le ciel, et c'est avec raison que S. Jean est comparé à l'aigle, parce qu'il s'élève au-dessus de toutes les choses créées pour arriver jusques à Dieu même.

C'est particulièrement le commencement de cet *Evangile* qui lui a fait donner tant d'éloges ; S. Paulin montre comment on y trouve la réfutation de plusieurs hérésies. C'est comme un tonnerre qui vient d'une nuée extrêmement haute, conformément au nom de *Fils du Tonnerre*, que le Christ avait donné à S. Jean. Mais ce tonnerre est accompagné d'une lumière pleine de sérénité, par laquelle cet Apôtre voyait ce qui était caché dans le sein du Père.

Témoignages des Sages du paganisme. — Un platonicien disait que ce qui est écrit de la grandeur du Verbe, méritait d'être écrit en lettres d'or, et placé dans les lieux les plus éminents des temples de la terre. — Un autre platonicien, *Amélius*, qui vivait au troisième siècle, cite dans ses ouvrages cet endroit sublime *d'un barbare*, comme il l'appelle. Et beaucoup d'autres philosophes de ceux qui étaient les plus estimés pour leur science et leur sagesse, l'ont également admiré et inséré dans leurs écrits. (*Apud S. Augustin., de Civitate Dei*, l. x, c. 29; — *Ap. Euseb., Præpar. Evang.*, l. II, c. 19; — *Ap. S. Cyrill. Alex., in Julian.*, l. VIII, p. 283; — *Ap. S. Basil., de divin. Hom.*, 16, p. 432).

S. Denys d'Alexandrie fait cet éloge du style tant de l'*Evangile* que de la première Epître de S. Jean : — « Ces deux ouvrages, dit-il, non-seulement suivent avec exactitude les règles de la langue grecque, mais ils sont même écrits avec beaucoup d'élégance, soit pour les termes, soit pour les raisonnements, soit pour la construction. On n'y trouve rien de barbare ni d'improper, ni même de bas et de vulgaire; de sorte qu'il paraît, ajoute S. Denys, que Dieu lui avait donné non-seulement la lumière et la connaissance des choses, mais la grâce de bien exprimer ce qu'il connaissait.

Dans S. Jean, cette élégance est jointe à une grande simplicité de style, et ses répétitions même ne sont point désagréables.

Exposé de Bossuet. — Il nous reste donc à écouter sur ce même point, la grande parole de l'Aigle de Meaux.

Dans sa *septième élévation*, il se plaît à déployer sous nos regards la profonde théologie de S. Jean l'Evangéliste sur l'éternité et les attributs divins de Jésus-Christ existant antérieurement à tous les siècles.

— « Où vais-je me perdre, dans quelle profondeur, dans quel abîme ! Jésus-Christ avant tous les temps peut-il être l'objet de nos connaissances ? Sans doute, puisque c'est à nous qu'est adressé l'Evangile. Allons, marchons sous la conduite de l'Aigle des Evangélistes, du Bien-aimé parmi les disciples, de Jean, *enfant du tonnerre*, qui ne parle point un langage humain, qui éclaire, qui tonne, qui étourdit, qui abat tout esprit créé sous l'obéissance de la foi, lorsque par un rapide vol fendant les airs, percant les nues, s'élevant au-dessus des Anges, des Vertus, des Chérubins et des Séraphins, il entonne son Evangile par ces mots : *Au commencement était le Verbe*. C'est par où il commence à faire connaître Jésus-Christ.... C'est pour dire qu'au commencement, dès l'origine des choses, *il était* : il ne commençait pas, *il était* ; on ne le créait pas, on ne le faisait pas, *il était*. Et qu'était-il ? Qu'était celui qui, sans être fait, et sans avoir de commencement, quand Dieu commença tout, était déjà ? Etais-ce une matière confuse que Dieu commençait à travailler, à mouvoir, à former ? Non ; ce qui était au commencement était le Verbe, la Parole intérieure, la Pensée, la Raison, l'Intelligence, la Sagesse, le Discours intérieur : *Sermo*, discours sans discourir, où l'on ne tire pas une chose de l'autre par raisonnement ; mais Discours où est substantiellement toute vérité et qui est la Vérité même.

Où suis-je ? Que vois-je ? Qu'entends-je ? Tais-toi, ma raison ; et sans raison, sans discours, sans images tirées des sens, sans paroles formées par la langue, sans le secours d'un air battu ou d'une imagination agitée, sans trouble, sans effort

humain, disons au dedans, disons par la foi, avec un entendement, mais captivé et assujetti : *Au commencement, sans commencement, avant tout commencement, était Celui qui est et qui subsiste toujours : le Verbe, la Parole, la Pensée éternelle et substantielle de Dieu.*

Il était, il subsistait ; mais non comme quelque chose détachée de Dieu : car il était en Dieu. Et comment expliquerons-nous *être en Dieu* ? Est-ce y être d'une manière accidentelle, comme notre pensée est en nous ? Non : le Verbe n'est pas en Dieu de cette sorte. Comment donc ? comment expliquerons-nous ce que dit notre Aigle, notre Evangéliste ? *Le Verbe était chez Dieu : apud Deum*, pour dire qu'il n'était pas quelque chose d'inhérent à Dieu, quelque chose qui affecte Dieu, mais quelque chose qui demeure en lui comme y subsistant, comme en Dieu une Personne, et une autre Personne que ce Dieu en qui il est. Et cette Personne était une Personne divine : elle était Dieu. Comment Dieu ? Était-ce Dieu sans origine ? Non, car ce Dieu est Fils de Dieu, est Fils unique, comme S. Jean l'appellera bientôt. *Nous avons*, dit-il, *vu sa gloire comme la gloire du Fils unique.* Ce Verbe donc, qui est en Dieu, qui demeure en Dieu, qui subsiste en Dieu, qui en Dieu est une Personne sortie de Dieu même et y demeurant ; toujours produit, toujours dans son sein ; *unigenitus Filius qui est in sinu Patris.* Il en est produit puisqu'il est Fils ; il y demeure puisqu'il est la Pensée éternellement subsistante. Dieu comme lui, car le Verbe était Dieu ; Dieu en Dieu, Dieu de Dieu, engendré de Dieu, subsistant en Dieu : *Dieu comme lui, au-dessus de tout, bénit aux siècles des siècles. Amen.* Il est ainsi, dit S. Paul. (*Rom. ix, 5.*)

Ah ! je me perds, je n'en puis plus : je ne puis plus dire qu'*amen* ; *il est ainsi* : mon cœur dit : *il est ainsi, amen.* Quel silence ! Quelle admiration ! Quel étonnement ! Quelle nouvelle lumière ! mais quelle ignorance ! Je ne vois rien et je vois tout. Je vois ce Dieu qui était au commencement, qui subsistait

dans le sein de Dieu ; et je ne le vois pas. *Amen* ; *il est ainsi*. Voilà tout ce qui me reste de tout le discours que je viens de faire, un simple et irrévocable acquiescement par amour à la vérité que la foi me montre. *Amen, amen, amen*. Encore une fois *amen*. A jamais *amen*.

Huitième élévation, sur le même Evangile de S. Jean. — Le Verbe au commencement était subsistant en Dieu. Remontez au commencement de toutes choses ; poussez vos pensées le plus loin que vous pouvez ; allez au commencement du genre humain : *il était, hoc erat*. Allez au premier jour, lorsque Dieu dit : Que la lumière soit ; *il était, hoc erat*. Remontez. Elevez-vous avant tous les jours au-dessus de ce premier jour, lorsque tout était confusion et ténèbres : *hoc erat, il était*. Lorsque les anges furent créés dans la vérité, en laquelle Satan et ses sectateurs ne demeurèrent point : *il était, hoc erat*. *Au commencement*, avant tout ce qui a pris commencement, *hoc erat*. Il était seul, en son Père, auprès de son Père, au sein de son Père. *Il était*, et qu'était-il ? Qui le pourrait dire ? *Qui nous racontera*, qui nous expliquera *sa génération*¹ ? *Il était* : car comme son Père, *il est Celui qui est*² ; il est le Parfait ; il est l'Existant, le Subsistant et l'Être même. Mais qu'était-il ? Qui le sait ? On ne sait rien autre chose, sinon qu'il était ; c'est-à-dire qu'il était ; mais qu'il était engendré de Dieu, subsistant en Dieu ; c'est-à-dire qu'il était Dieu et qu'il était Fils.

Où voyez-vous qu'il était ? *Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait de tout ce qui a été fait.* Concevons, si nous pouvons, la différence de celui qui était d'avec tout ce qui a été fait, être celui qui était et par qui tout a été fait, et être fait : Quelle immense distance de ces deux choses ! Être et faire, c'est ce qui convient au Verbe : *être fait, c'est ce qui convient à la créature*. Il était donc comme celui

¹ *Isaï*, l. III, 8.

² *Exod.*, III, 24.

par qui devait être fait tout ce qui a été fait, et sans qui rien n'a été fait de tout ce qui a été fait. Quelle force, quelle netteté pour exprimer clairement que tout est fait par le Verbe ! Tout par lui, rien sans lui : Que reste-t-il au langage humain pour exprimer que le Verbe est le Créateur de tout, ou, ce qui est la même chose, que Dieu est le Créateur de tout par le Verbe ? Car il est Créateur de tout, non point, par effort, mais par un simple commandement et par sa parole, comme il est écrit dans la Genèse, 1, 3-6, et conformément à ce verset de David, Ps. 32, 9 : *Il a dit, et tout a été fait. Il a commandé, et tout a été créé.*

N'entendons donc point par ce *par* quelque chose de matériel et de ministériel. *Tout a été fait par le Verbe*, comme tout être intelligent agit et fait ce qu'il fait par sa raison, par sa pensée, par sa sagesse. C'est pourquoi s'il est dit ici que *Dieu fait tout par son Verbe*, qui est sa Sagesse et sa Pensée ; il est dit ailleurs que *la Sagesse éternelle qu'il a engendrée en son sein, et qui a été conçue et enfantée avant les collines, est avec lui, ordonne et arrange tout, se joue en sa présence, et se délecte par la facilité et la variété de ses desseins et de ses ouvrages*. Ce qui a fait dire à Moïse que Dieu *rit ce qu'il avait fait* par son commandement qui est son Verbe, qu'il en fut content, et *rit qu'il était bon et très-bon*¹. Où vit-il cette bonté des choses qu'il avait faites, si ce n'est dans la bonté même de la Sagesse et de la Pensée où il les avait destinées et ordonnées ? C'est pourquoi aussi il est dit *qu'il a possédé, c'est-à-dire qu'il a engendré, qu'il a conçu, qu'il a enfanté sa Sagesse, en laquelle il a vu et ordonné le commencement de ses voies*². *Il s'est délecté en Elle ; il en a fait son plaisir* ; et cette éternelle Sagesse, pleine de bonté, et infiniment bienfaisante, a fait son plaisir, ses délices d'être, de converser avec

¹ *Gen. 1. 8-25.*

² *Prov. VIII. 22.*

les hommes. Ce qui s'est accompli parfaitement lorsque le Verbe s'est fait homme, *s'est fait chair*, s'est incarné, *et qu'il a fait sa demeure au milieu de nous*¹.

Délectons-nous donc aussi dans le Verbe, dans la Pensée, dans la Sagesse de Dieu. Ecouteons la Parole qui nous parle dans un profond et admirable silence. Prêtons-lui l'oreille du cœur. Disons-lui comme Samuel : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute*. Aimons la prière, la communication, la familiarité avec Dieu. Qui sera celui qui, s'imposant silence à soi-même, et à tout ce qui n'est pas Dieu, laissera doucement s'écouler son cœur vers le Verbe, vers la Sagesse éternelle, surtout depuis qu'il s'est fait homme et qu'il a établi sa demeure au milieu de nous²? En nous-mêmes, *in nobis*, dans ce qu'il y a de plus intime en nous, selon ce qu'il est écrit : *Il a enseigné la Sagesse à Jacob, son serviteur, et à Israël, son bien-aimé. Après (cela), il a été vu sur la terre et il a conversé avec les hommes*³.

Que de vertus doivent naître de ce commerce avec Dieu, et avec son Verbe ! Quelle humilité ! Quelle abnégation de soi-même ! Quel dévouement ! Quelle amour envers la vérité ! Quelle cordialité ! Quelle candeur ! Que notre discours soit en simplicité et sans faste : *cela est, cela n'est pas*; et que nous soyons vrais en tout, puisque *la Vérité a établi sa demeure en nous*³.

*Neuvième élévation. — La vie dans le Verbe : l'illumination de tous les hommes. — En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes*⁴. — On appelle vie dans les plantes, croître, pousser des feuilles, des boutons, des fruits. Que cette vie est grossière ! Qu'elle est morte ! On appelle vie voir, goûter, sentir, aller de ça et de là, comme on est poussé. Que cette

¹ S. Jean. I. 14.

² Baruc, III. 37-58.

³ S. Jean. IV. 12.

⁴ S. Jean. I. 4.

vie est aimable et muette ! On appelle vie entendre, connaître, se connaître soi-même, connaître Dieu, le vouloir, l'aimer, vouloir être heureux en lui, l'être par sa jouissance ; c'est la véritable vie. Mais quelle en est la source ? Qui est-ce qui se connaît, qui s'aime soi-même et qui jouit de soi-même, si ce n'est le Verbe ? En lui donc était la vie. Mais d'où vient-elle, si ce n'est de son éternelle et vive génération ? Sorti vivant d'un Père vivant, dont il a lui-même prononcé : *comme le Père a la vie en soi, il a aussi donné à son Fils d'avoir la vie en soi*¹. Il ne lui a pas donné la vie comme tirée du néant ; il lui a donné la vie de sa vive et propre substance : et comme il est source de vie, il a donné à son Fils d'être une source de vie. Aussi cette vie de l'intelligence est la lumière qui éclaire tous les hommes. C'est de la vie de l'intelligence, de la lumière du Verbe, qu'est sortie toute intelligence et toute lumière.

Cette lumière de vie a lui dans le ciel, dans la splendeur des Saints, sur les montagnes, sur les esprits élevés, sur les Anges ; mais elle a voulu aussi luire parmi les hommes qui s'en étaient retirés. Elle s'en est rapprochée ; et afin de les éclairer, elle leur a porté le flambeau jusqu'aux yeux par la prédication de l'Évangile. Ainsi, la lumière luit parmi les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise². Un peuple qui habitait dans les ténèbres a vu une grande lumière³. La lumière s'est levée sur ceux qui étaient assis dans les ténèbres, et dans l'ombre de la mort.

La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise. Les âmes superbes n'ont pas compris l'humilité de Jésus-Christ. Les âmes aveuglées par leurs passions n'ont pas compris Jésus-Christ, qui n'avait en vue que la volonté de son père. Les âmes curieuses, qui veulent voir pour le plaisir de voir et de connaître, et non pas pour régler leurs

¹ S. Jean. v. 26.

² S. Jean. i. 5.

³ S. Matth. iv. 16.

mœurs et mortifier leurs cupidités, n'ont rien compris en Jésus-Christ, qui a commencé par faire, et qui après a enseigné. Les âmes intéressées.... n'ont pas compris Jésus-Christ : Les pharisiens présomptueux ne l'ont pas compris. Jésus-Christ leur été une énigme. Ils n'ont pu souffrir la vérité, qui les humiliait, les reprenait, les condamnait, et à leur tour ils ont tourmenté, contredit, crucifié la Vérité même.

Dixième élévation. — Comment de toute éternité tout était vie dans le Verbe. — Tout, et même les choses inanimées qui n'ont point de vie en elles-mêmes, étaient vie dans le Verbe divin, par son idée et par sa pensée éternelle.

Ainsi un temple, un palais, qui ne sont qu'un amas de bois et de pierres, où rien n'est vivant, ont quelque chose de vivant dans l'idée et dans le dessein de leur architecte. Tout est donc vie dans le Verbe, qui est l'idée sur laquelle le grand Architecte a fait le monde. Tout y est vie parce que tout y est sagesse. Tout y est sagesse, parce que tout y est ordonné et mis en son rang. L'ordre est une espèce de vie de l'univers. Cette vie est répandue sur toutes ses parties, et leur correspondance mutuelle entre elles et dans tout leur tout est comme l'âme et la vie du monde matériel, qui porte l'empreinte de la vie et de la sagesse de Dieu... Régnez, ô Verbe ! en qui tout est vie, régnez sur nous. Tout aussi est vie en nous à notre manière. Les choses inanimées que nous voyons lorsque nous les concevons, deviennent vie dans notre intelligence. C'est vous qui l'avez imprimée en nous, et c'est un des traits de votre divine ressemblance, de votre image à laquelle vous nous avez faits....

Onzième élévation. — Pourquoi il est fait mention de S. Jean-Baptiste au commencement de cet Evangile...

IL Y EUT UN HOMME ENVOYÉ DE DIEU, DE QUI LE NOM ÉTAIT JEAN. Ce commencement de l'Evangile de S. Jean est comme une préface de cet Evangile et un abrégé mystérieux de toute son économie. Toute l'économie de l'Evangile est que le Verbe

est Dieu éternellement ; que dans le temps il s'est fait homme ; que les uns ont cru et les autres non ; que ceux qui y ont cru sont enfants de Dieu par la foi, et que ceux qui ne croient point, n'ont à imputer qu'à eux-mêmes leur propre malheur. Car Jésus-Christ, qui est venu parmi les ténèbres, y a apporté avec lui, dans ses exemples, dans ses miracles, dans sa doctrine, une lumière capable de dissiper cette nuit. Non content de cette lumière, comme les hommes, avec leur infirmité, n'auraient pu envisager cette lumière en elle-même, Dieu, pour ne rien omettre, et afin que rien ne manquât à leurs faibles yeux, pour les préparer à profiter de la lumière qu'il leur offrait, a envoyé Jean-Baptiste, qui n'étant pas la lumière l'a montrée aux hommes, en disant : *Voilà l'Agneau de Dieu ! Voilà Celui qui est avant moi, et dont je prépare les voies ! Voilà Celui qui est plus grand que moi et de qui je ne suis pas digne de délier les souliers*¹. — Toute bonne pensée qui nous sauve a toujours son précurseur. Ce n'est point une maladie, une perte, une affliction qui nous sauve par elle-même ; c'est un précurseur de quelque chose de mieux, de quelque lumière divine...

Douzième élévation. — La lumière de Jésus-Christ s'étend à tout le monde. — *La véritable lumière qui éclaire tout homme venant au monde était au milieu de nous, mais sans y être aperçue. Il était au milieu du monde Celui qui était cette lumière ; et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il est venu chez soi, dans son propre bien, et les siens ne l'ont pas reçu*². Les siens ne l'ont pas reçu : en un autre sens, les siens l'ont reçu ; les siens, qu'il avait touchés d'un certain instinct de grâce, l'ont reçu. Les pêcheurs qu'il appela, quittèrent tout pour le suivre. Un publicain le suivit à la première parole. Tous les humbles l'ont suivi ; et ce sont là vrai-

¹ S. Jean. I. 27-29 ; et IX. 10-11.

² S. Jean. I. 9-11.

ment les siens. Les superbes, les faux sages, les Pharisiens, qui sont à lui par la création, sont aussi les siens, car il les a faits, et il a fait comme créateur ce monde incrédule qui n'a pas voulu le reconnaître. — O Jésus, je serais comme eux si vous ne m'aviez converti. Achevez, tirez-moi du monde que vous avez fait, mais dont vous n'avez point fait la corruption. Tout y est curiosité, avarice, *concupiscence des yeux*, impureté et *concupiscence de la chair et orgueil de la vie*¹ : orgueil dont toute la vie est infectée. O Jésus ! envoyez-moi un de vos célestes *pêcheurs* qui me tire de cette mer de corruption et me prenne dans vos filets par votre parole.

Treizième élévation. — Jésus-Christ, de qui reçu et comment. — *Il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom.* Croire au nom de Jésus-Christ, c'est le reconnaître pour le Christ, pour le Fils de Dieu, pour son Verbe qui était avant tous les temps et qui s'est fait homme. Être prêt à son seul nom, et pour la seule gloire de ce nom sacré, à tout faire, à tout entreprendre, à tout souffrir ; voilà ce que c'est que croire au nom de Jésus-Christ. *Il a donné à ceux qui y croient le pouvoir d'être faits enfants de Dieu.* Admirable pouvoir qui nous est donné ! Il faut que nous concourions à cette glorieuse qualité d'enfants de Dieu, par le pouvoir qui nous est donné de le devenir. Et comment y concourrons-nous, si ce n'est par la pureté et la simplicité de notre foi ? Par ce pouvoir il nous est donné de devenir enfants de Dieu *par la grâce*, en attendant que nous le devenions *par la gloire*.... Portons donc dignement le nom d'*enfants* de Dieu.

Quatorzième élévation. — Comment on devient *enfants de Dieu*. — *Ils ne sont point nés du sang et de la volonté de l'homme, mais de Dieu*². — Quoiqu'il nous ait donné le pou-

¹ I. S. Jean. II. 16.

² S. Jean. I. 13.

voir de devenir enfants de Dieu et que nous concourions à notre génération par la foi, dans le fond pourtant elle vient de Dieu, qui met en nous cette céleste semence de sa parole, non de celle qui frappe les oreilles, mais de celle qui s'insinue secrètement dans les cœurs. Ouvrons-nous donc à cette parole dès qu'elle commence à se faire sentir, dès qu'une suavité, une vérité, un goût, un instinct céleste commence en nous, et que nous sentons quelque chose qui veut être supérieur au monde, et nous inspirer tout ensemble et le dégoût de ce qui se passe et qui n'est pas, et le goût de ce qui ne se passe point et qui est toujours. Laissons-nous conduire, secondons ce doux effet que Dieu opère en nous pour nous attirer à lui.

Ce n'est point en suivant la chair et le sang que nous concerrons ces chastes désirs. Ce n'est point par le mélange du sang, par le commerce de la chair, par sa volonté et par ses désirs, ni par la volonté de l'homme, que nous devenons enfants de Dieu. Notre naissance est une naissance virginal. Dieu seul nous fait naître de nouveau comme ses enfants.

Disons donc avec S. Paul : *Quand il a plu à Celui qui m'a séparé du monde, incontinent, je n'ai plus acquiescé à la chair et au sang*¹. Je me suis détaché des sens et de la nature incontinent. *Incontinent* : la grâce ne peut souffrir de retard ; elle se retire des âmes languissantes et paresseuses.

Quinzième élévation. — Sur ces paroles de S. Jean : *Le Verbe a été fait chair.* Le Verbe fait chair est la cause de la renaissance qui nous fait enfants de Dieu.

Après avoir proposé toutes ces grâces des nouveaux enfants que la foi en Jésus-Christ donne à Dieu, S. Jean retourne à la source d'un si grand bienfait : *Et le Verbe a été fait chair et il a habité parmi nous, et y a fait sa demeure, et nous avons vu sa gloire, comme la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité*². Pour nous faire devenir enfants de Dieu,

¹ Gal. I. 15-16.

² S. Jean. I. 14

il a fallu que son Fils unique se fît homme. C'est par le Fils unique et naturel que nous devions recevoir l'esprit d'adoption. Cette nouvelle filiation, qui nous est venue, n'a pu être qu'un écoulement et une participation de la filiation véritable et naturelle. Le Fils est venu à nous, et nous avons vu sa gloire. *Il était la lumière*, et c'est par l'éclat et le rejaillissement de cette lumière que nous avons été régénérés. *Il était la lumière qui éclaire tout homme qui vient en ce monde*; il éclaire jusqu'aux enfants qui viennent au monde, en leur communiquant la raison qui, tout offusquée qu'elle est, est néanmoins une lumière, et se développera avec le temps.

Mais voici une autre lumière, par laquelle il vient encore éclairer le monde; c'est celle de son Evangile qu'il offre encore à tout le monde, et jusqu'aux enfants qu'il éclaire par le baptême: et quand il nous régénère et nous fait enfants de Dieu, que fait-il autre chose que de faire naître sa lumière dans nos cœurs, par laquelle nous le voyons plein de grâce et de vérité: de grâce par ses miracles, de vérité par sa parole; de grâce et de vérité par l'un et par l'autre: car sa grâce qui nous ouvre les yeux, précède en nous la vérité qui les contente. *Dieu qui, par son commandement, a fait sortir la lumière des ténèbres, a rayonné dans nos cœurs pour nous faire voir la clarté de la science de Dieu sur la face de Jésus-Christ*¹. — Nous sommes donc enfants de Dieu, parce que nous sommes enfants de lumière. Marchons comme enfants de lumière (en nous attachant non au monde, qui n'est que ténèbres et déception, mais à Jésus-Christ, qui seul *est plein de grâce et de vérité*).

Seizième élévation. — Comment l'être convient à Jésus-Christ et ce qu'il a été fait.

Après avoir lu attentivement le commencement admirable de l'Evangile de S. Jean, comme un abrégé mystérieux de

¹ 2 Cor. xv. 6.

toute l'économie de l'Evangile, faisons une réflexion générale sur cette théologie du Disciple bien-aimé. Tout se réduit à connaître ce que c'est qu'être, et ce que c'est qu'être fait.

Être, c'est ce qui convient au Verbe avant tous les temps. *Au commencement il était, et il était subsistant en Dieu, et il était Dieu*¹. Il n'est pas Dieu par une impropre communication d'un si grand nom, comme ceux à qui il est dit : *Vous êtes des dieux et les enfants du Très-Haut*². Ceux-là ont été faits dieux par Celui qui les a faits rois, qui les a faits juges, qui enfin les a faits saints. Si Jésus-Christ n'était Dieu qu'en cette sorte, il serait fait Dieu comme il est fait homme ; mais non : S. Jean ne dit pas une seule fois qu'il a été fait Dieu. *Il l'était, et dès le commencement, avant tout commencement, il était Verbe, et comme tel, il était Dieu. Tout a été fait par lui.* Le mot d'être fait commence à paraître quand on parle des créatures : mais auparavant, ce qui était n'a pas été fait, puisqu'il était avant tout ce qui a été fait. Et voyez combien on répète cet être fait. *Par lui a été fait tout ce qui a été fait, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait.* On répète autant de fois de la créature qu'elle a été faite, qu'on avait répété du Verbe qu'il était. Après cela on revient au Verbe : *En lui, dit-on, était la vie.* Elle n'a pas été faite en lui : elle y était comme la divinité y était aussi. Et ensuite : *La lumière était qui illumine tout homme.* Le Fils de Dieu n'a pas été fait lumière ni vie. *En lui était la vie et il était la lumière, Jean-Baptiste n'était pas la lumière.* Il recevait la lumière de Jésus-Christ, mais Jésus-Christ était la lumière même. Et quand les hommes sont devenus enfants de Dieu, n'est-il pas dit expressément *qu'ils ont été faits enfants de Dieu*³ ? Mais est-il dit de même que le Fils unique a été fait Fils unique ?

¹ S. Jean. I. 1.

² Ps. LXXXI. 6.

³ S. Jean. I 12.

Non. Il était Fils unique, et la Sagesse engendrée et conçue dans le sein du Père, dès qu'il était Verbe ; et il n'a point été fait Fils, puisqu'il est tiré, non point du néant, mais de la propre substance éternelle et immuable de son Père.

Il n'y a donc rien en lui avant tout les temps qui ait été fait ni qui l'ait pu être. Mais dans le temps qu'a-t-il été fait ? *Il a été fait chair*¹. Il s'est fait homme, voilà donc où il commence à être fait, quand il s'est fait une créature : Dans tout le reste *il était* ; et voilà ce qu'il a été fait. De même (pour bégayer à notre mode, et nous servir d'un exemple humain) que si l'on disait de quelqu'un : Il était noble, il était né gentilhomme ; il a été fait duc, il a été fait maréchal de France. On voit là ce qu'il était naturellement et ce qu'il a été fait par la volonté du Prince. Ainsi en tremblant et en bégayant comme des hommes, nous disons du Verbe qu'il était Verbe, qu'il était Fils unique, qu'il était Dieu ; et ensuite nous considérons ce qu'il a été fait. Il était Dieu dans l'éternité, il a été fait homme dans le temps. Et même S. Pierre a dit : *Dieu l'a fait Seigneur et Christ*². C'est en sa nature humaine élevée et glorifiée, qu'il a été fait Seigneur et Christ, qu'il a été fait sauveur et glorificateur de tous les hommes...

Jésus-Christ, que dit-il de lui-même ? *Avant qu'Abraham fut fait, je suis*³. Pourquoi choisir si distinctement un autre mot pour lui que pour Abraham, sinon pour exprimer distinctement qu'Abraham a été fait, et lui il était ? *Au commencement était le Verbe*. On dira pourtant qu'il a été fait, quand on dira ce qu'il est devenu dans le temps comme fils d'Abraham ; mais quand il faut exprimer ce qu'il était devant Abraham, on ne dira pas qu'il a été fait, mais qu'il était.

Et quand le même Disciple bien-aimé dit dès les premiers

¹ S. Jean. I 12.

² 1 Act. II. 32-36.

³ S. Jean VIII, 58.

mois de sa première épître : *Ce qui fut au commencement* ; ou le *ce* doit être entendu substantivement, comme qui dirait : ce qui était par sa nature et sa substance, n'est-ce pas la même chose que ce qu'il a dit : *Au commencement était le Verbe*? Et ensuite lorsqu'il ajoute : *Nous vous annonçons la Vie qui était subsistante dans le Père* : *APUD PATREM, et nous a apparu* ; n'est-ce pas la même chose que ce qu'il a dit dans son Evangile : *en lui était la Vie, et le Verbe était subsistant en Dieu*? Toujours *apud*. Et pour parler conséquemment, que pouvait ajouter le même Disciple bien-aimé, si non ce qu'en effet il a ajouté : *Celui-ci, Jésus-Christ, était le vrai Dieu, et la Vie éternelle : Hic est verus Deus, et Vita æterna*¹.

Croyons donc l'économie du salut ; et, comme le dit le même Disciple bien-aimé : *Croyons à l'amour que Dieu a eu pour nous*². Pour croire tous les mystères que Dieu a opérés pour notre salut, il ne faut que croire à son amour, à un amour digne de Dieu, à un amour où Dieu nous donne non-seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est. Croyons à cet amour et aimons de même : donnons ce que nous avons et ce que nous sommes...

Répétons : *Au commencement était le Verbe* ; au commencement, au-dessus de tout commencement, était le Fils : *le Fils c'est, dit S. Basile*³, *un Fils qui n'est pas né par le commandement de son Père, mais qui par puissance et par plénitude a éclaté dans son sein : Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, en qui était la Vie, qui nous l'a donnée*. Vivons donc de cette vie éternelle, et mourons à tout le créé. Amen, amen.

L'Evangile de S. Jean a exercé les plus beaux génies. S. Jean a été l'Aigle de la théologie parmi les auteurs inspirés

¹ *1 S. Jean. v. 20.*

² *1 S. Jean, iv. 16.*

Orat. de fide hom. 25...

de Dieu ; Bossuet a été l'Aigle de la science catholique parmi les docteurs de l'Eglise. Or ce grand homme, de même que les plus éminents génies ont tiré de l'Evangile de S. Jean les plus sublimes enseignements, les arguments les plus démonstratifs de l'immense charité de Dieu pour les hommes. Jugeons de l'amour de préférence que le Fils de Dieu avait pour notre Saint Apôtre par la grandeur des mystères de miséricorde et de bonté, que Dieu a daigné nous révéler par ce saint Evangéliste.

Peut-être ne nous aurait-on cru que faiblement, si nous n'eussions pas apporté la plus convaincante de toutes les preuves, la preuve de fait. Mais en présence des secrets tout divins que cet Apôtre-Vierge a puisés dans l'intimité du Verbe éternel incarné, il n'est personne qui n'aime à rendre à ce disciple un spécial hommage : *Valde honorandus est B. Joannes, qui supra pectus Domini recubuit.*

CHAPITRE XXI.

S. Jean part de l'île de Pathmos, guérit le fils aveugle d'un prêtre de Jupiter, et fait son entrée à Ephèse.

Les évêques et le peuple d'Asie, de concert avec Caius et Aristarque, disciples de l'apôtre Jean, avaient fait adresser au sénat romain des lettres dans lesquelles ils exprimaient le désir que Jean fût rappelé de l'exil. Les sénateurs s'étant assemblés, décrétèrent que tous les actes publics de Domitien seraient annulés, cassés¹. Par suite de ce décret, Jean se trouva affranchi de la peine du bannissement. Les chrétiens viennent

Ce fait est également rapporté par l'historien païen Dion, *hist., lib. 68*, p. 769 :

— « *Nerva omnes qui impietatis in deos rei fuerant, absolvi voluit, et exiles in patriam reduxit.* »

Suétone, *vie de Domitien*, c. 63, relate aussi le fait de la radiation

donc au devant de l'apôtre Jean, pour le ramener avec honneur à Ephèse.

Or, pendant qu'il passait par l'une des villes de l'île et qu'il y prêchait avant son départ, il rencontra sur son passage le fils d'Eucharis, prêtre de Jupiter, jeune homme aveugle, qui aimait à entendre la prédication de Jean et qui en ce moment s'écria de toutes ses forces, et lui dit :

— Maître !

— Que désirez-vous, mon fils, lui répondit l'Apôtre ?

— Par le Dieu que vous annoncez, dit le jeune homme aveugle, j'aime à entendre votre parole ; mais il me manque une chose ; je ne puis ni vous voir, ni jouir de la vue de votre aimable face : Priez donc votre Dieu de daigner m'accorder le don de la vue, afin que je puisse avoir le plaisir de vous voir, comme j'ai celui de vous entendre ; alors ma joie sera pleine et parfaite.

Jean, dont le caractère était plein de douceur, s'attrista sur les maux et sur l'infortune du jeune homme, poussa un soupir de commisération, puis, s'approchant de l'aveugle, il lui dit :

— Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mon fils, voyez la lumière !

Au même instant, les yeux du jeune homme s'ouvrirent, il vit : puis il se mit à louer et à glorifier Dieu.

A la vue de cet événement, *Eucharis*, le père du jeune homme, se jeta aux pieds de Jean et le pria de leur accorder, à lui et à son fils, le sceau du Christ. Alors Jean entra chez lui et les baptisa.

de tous les édits de cet Empereur aussitôt qu'il eut perdu la vie. Voir Eusèbe, l. III, c. 20 ; — Lactance, c. 3. *de mortibus persecutorum*, dit à ce sujet :

« Les actes du tyran ayant donc été cassés, non-seulement l'Eglise fut rétablie dans son premier état, mais elle resplendit avec un éclat beaucoup plus brillant: *Rescissis igitur Actis tyranni..., Ecclesia multo clarius ac floridius enituit.* » etc.

L'Apôtre s'étant ensuite avancé sur une place publique, tous les frères, Grecs et Hébreux, et une multitude de femmes s'assemblèrent auprès de lui : il leur expliquait quelques paroles divines tirées des Saintes-Ecritures, puis, à la fin, il ajouta :

— Mes enfants bien-aimés, souvenez-vous de mes paroles, gardez les traditions que vous avez apprises de ma bouche, et gardez les préceptes du Christ, qui vous sont donnés dans son saint Evangile, afin que vous soyez des enfants soumis, et le Christ régnera parmi vous. Car il faut que je retourne immédiatement à Ephèse pour visiter ceux qui sont nos frères. Pour vous, je vous confie à la sainte garde et à la protection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je le prie de vous conserver toujours.

Pendant qu'il leur parlait ainsi, ils poussaient des sanglots en s'affligeant de son départ, et versaient d'abondantes larmes.

Puis il leur donna sa bénédiction, et nous nous séparâmes d'eux. Ils étaient dans une très-grande tristesse ; ils eussent souhaité pouvoir le retenir dans l'île par leurs prières et par leurs larmes ; mais il n'acquiesça pas à leur désir.

Nous parvîmes au bord de la mer, où nous trouvâmes le vaisseau qui partait pour l'Asie. Nous y montâmes, et après dix jours nous arrivâmes à Ephèse, où les habitants de l'Asie vinrent à notre rencontre, en poussant des cris de joie et en disant :

— « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

LIVRE CINQUIÈME

SECOND SÉJOUR DE L'APOTRE S. JEAN EN ASIE.

*Hujus signis
Est conversa
Gens gentilis,
Gens perversa,
Gens totius Asiae.*

■ Ses miracles ont converti une
nation païenne, une nation per-
verse, toute la nation de l'Asie. ■

CHAPITRE I^r.

Retour de S. Jean à Ephèse. — Il reprend le soin des églises. —
Ses miracles.

S. Jean, dit Méliton¹, son disciple, après avoir quitté le lieu de sa déportation, rentra à Ephèse avec honneur. Il vit ac-

¹ Méliton ou Mellitus rapporte, avec les Anciens, que S. Jean fut accueilli avec transport à Ephèse après son retour de Pathmos. « Joannes Theologus exsultantibus totius orbis Ecclesias ab exsilio revocatur : Omnes illius redditum missis litteris gratulantur, » ait Lucius Dexter, in *Chron. an. 91* ; Petrus, episc. Equilinus, *l. 2, c. vii* ; Ordericus Vitalis, *hist. eccl. l. 2, c. xi, p. 148, etc.*

Méliton, qui a écrit l'histoire de S. Jean, était évêque de Sardes, puis de Laodicée. Il florissait l'an 120 de Jésus-Christ. Il a parfaitement connu le mémoire du diacre Prochor, concernant les circonstances

courir au-devant lui tout le peuple, les hommes et les femmes :

historiques des premières années de l'Apostolat de S. Jean, dont avait été témoin cet illustre disciple de Notre-Seigneur. Méliton a pleinement approuvé ce *mémoire* authentique, puisqu'il a voulu s'en faire *le continuateur*, pour ce qui regarde les faits des dernières années de l'Apôtre S. Jean. En effet, cet éminent pontife de l'Asie reprend les dernières paroles du *mémoire* ou du livre de Prochore, afin d'enchaîner son propre récit à celui de cet homme apostolique. De la sorte, l'écrit de S. Méliton est non-seulement la continuation de celui de Prochore, mais il en est, de plus, la confirmation et l'approbation ; il en démontre et l'authenticité et la véracité.

D'autre part, l'écrit de Méliton, intitulé *la Passion de S. Jean*, est confirmé, et démontré être vrai et authentique par un autre livre du même *Méliton de Transitu B. M. V.* Car ce dernier livre qui a été communément suivi dans l'Eglise orientale et occidentale, au sujet de l'*Assomption de Marie*, cite l'autre narration du même Méliton relativement à *la Passion de S. Jean l'Evangéliste*, et témoigne qu'il a été composé par le même auteur. Ce qui montre que Méliton, évêque de Sardes, est le même que *Mélitus*, évêque de Laodicée. Ce pontife a été transféré d'un siège à l'autre, ou peut-être occupait-il simultanément les deux sièges, par suite de la vacance de l'un de ces sièges, dont l'évêque était décédé ou avait été martyrisé.

S. Méliton n'a point connu les Manichéens ; mais dans ses écrits il a exposé les principes hérétiques du fameux Leucius Carinus, lesquels ont servi plus tard de germe ou de base au Manichéisme.

Ce grand homme a particulièrement connu S. Jean, et c'est de cet apôtre qu'il a appris les circonstances de *la mort et Assomption de la Ste Vierge*, qu'il a consignées dans son *mémoire* intitulé : *de Transitu B. M.* C'est parce qu'il a assisté comme disciple et comme témoin oculaire au trépas de S. Jean, qu'il a été chargé par les frères, de rédiger un autre *mémoire de Passione B. Joannis*, destiné à être adressé aux diverses chrétiens, pour leur édification et leur consolation. — Voilà pourquoi dans ce *mémoire* il se sert de ces termes : *Nous qui assistions à cette mort, nous nous réjouissions en partie, et en partie nous pleurions...* (c. VIII, livre VI.) — Comme on le voit, cet écrit a été rédigé par un ou même par plusieurs témoins oculaires. C'est de concert avec les disciples de S. Jean, que Méliton l'a composé tel que nous le possérons.

Ainsi, les faits historiques de S. Jean, rapportés ici, sont attestés par le livre de S. Méliton, son disciple, et par les chrétiens d'Ephèse, ses contemporains ; par le philosophe et historiographe Craton, autre savant disciple de notre saint Apôtre ; par le livre d'Abdias, évêque de Babylone ; — par le docte Julius Africanus, qui, traduisant le livre de ce dernier, a substitué à la relation incomplète des faits de S. Jean, le *mémoire* plus complet de Méliton, évêque de Sardes et témoin oculaire ; — par les Saints Pères, comme le témoigne Florentinius, notamment par Tertullien, qui a produit un extrait considérable de Méliton ; — par S. Augustin, par le grand S. Isidore, par Apollonius, par Cassianus,

tous étaient transportés de joie, et à sa vue ils s'écriaient :

coll. 24, c. II; par le vénérable Bède, etc., comme nous le verrons ultérieurement. Ces mêmes faits ont été adoptés et suivis par toutes les Eglises d'Orient et d'Occident, jusqu'au xvi^e siècle; par le Breviaire Romain et ceux des diverses Eglises; — par les Docteurs qui les ont rédigés; — par les graves auteurs qui s'en sont occupés dans le cours des siècles, notamment par S. Pierre Damien, l'archevêque Jacques de Voragine, Cridericus Vitalis, *t. II, hist. eccl.*, Boninus Mombritius, Florentinius, Mantuanus, Jacques le Febvre d'Étaples, et plusieurs anciens agiographes, qui les ont insérés dans leurs livres. Car on possède encore, en partie ou en totalité, plusieurs manuscrits très-antiques qui rapportent les mêmes faits, au moins quant à la substance historique de la vie de S. Jean. — Jean Nessel les a trouvés dans l'ancien *Passional* de l'Ordre de Prémontré, à Louvain, et cet auteur déclare dans la préface que Méliton est un grave écrivain, et qu'on ne saurait le convaincre d'aucune erreur historique.

Les *Actes Grecs* concordent avec le livre de Méliton. Comme ce dernier Père, ils relatent la persécution de Domitien, le martyre de S. Jean à Rome devant la *Porte Latine*, le poison mortel bu, à Ephèse, par l'Apôtre, la résurrection des prisonniers qui étaient tombés morts sur la place publique pour avoir pris le même poison; l'exil de S. Jean à Pathmos; la mort funeste de l'empereur Domitien pour avoir porté une main sacrilège sur les Apôtres du Christ; la composition de l'*Apocalypse* à Pathmos; le retour du disciple bien-aimé en Asie, sous Trajan: son séjour à Ephèse où il demeura jusqu'au jour où il se déposa lui-même dans le tombeau qu'il s'était fait préparer.

Certains auteurs, même catholiques, semblent montrer de la répugnance à admettre ces faits historiques de S. Jean, pour la raison que le fameux hérétique Leucius Carinus les a également relatés dans ses écrits. Mais ces auteurs font ici une lourde méprise, en rejetant l'une des plus fertes preuves de la vérité des faits de S. Jean. En effet, quoique hérésiarque, et partant ennemi de la doctrine catholique, Leucius, voisin de ce temple-là, a rapporté les mêmes faits miraculeux de S. Jean. Les anciens attestent que Leucius n'a point commis d'erreur dans la relation des miracles de cet Apôtre et des autres disciples. Nous ne voulons que cela. C'est précisément le plus fort témoignage et le plus irrécusable qu'on puisse invoquer en faveur de la vérité des miracles apostoliques. Il n'y a pas lieu de tirer de ce fait une autre conséquence. Le savant Pliquet a fait déjà insisté sur cette valeur testimoniale, sans qu'en y fût attention. C'est là le tort inexcusable du siècle précédent.

Si, comme l'enseignent la Loi mosaïque et la Loi évangélique, tout fait est constaté par le témoignage de deux ou de trois témoins: *in ore duorum vel trium testium stat omne verbum*, nous avons ici un plus grand nombre de témoins dont les témoignages doivent rendre certaine l'histoire de S. Jean. Il faut être extrêmement téméraire et injuste pour oser donner, *sans preuves aucunes*, un démenti à des narrateurs ou historiens très-pieux et très-conscienctieux, qui affirment avoir été témoins des faits qu'ils rapportent.

« Béni-soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Pour colorer leur langage d'opposition, ces critiques se sont appuyés sur de fausses objections. — *Julius Africanus*, dans sa traduction ou recomposition, a substitué, il est vrai, à quelques récits trop incomplets d'Abdias, les récits plus complets de S. Hégésippe et de S. Méliton ; mais cela ne doit nullement nous surprendre, et n'est point une objection sérieuse. Un auteur qui tient à donner la vie entière d'un personnage important, ne saurait faire autrement. Nous-même, nous nous voyons contraint de prendre *autre part* plusieurs documents, pour combler bien des lacunes dans l'histoire d'un si grand Apôtre. Une circonstance qui pouvait paraître autrefois peu importante, l'est quelquefois beaucoup pour les siècles subséquents. Lorsque l'on a pris à tâche de faire connaître son héros, on est donc forcé de choisir les mémoires les plus parfaits et les plus complets ; et s'ils font défaut quelque part, de les compléter par d'autres mémoires. Cela ne s'appelle point de la fraude ; cela est, au contraire, l'amour et l'investigation de la vérité. C'est ce qu'a fait *Julius Africanus*.

« Mais, objecte-t-on, on remarque de la différence entre quelques mémoires plus ou moins anciens. »

Réponse. — En voici la raison. Plus d'une fois les anciens ont écrit *un peu à la hâte, et de mémoire seulement*, sans avoir sous les yeux les relations originales, écrites par les témoins oculaires, ou de bonnes copies manuscrites, lesquelles étaient fort rares autrefois (et on se les procurait difficilement). *Le Catalogue des 72 disciples par S. Dorothée* est un exemple de ceci. Une autre preuve se trouve dans un *Mémoire ancien*, cité par Lambécius (*apud Migne, p. 537, Encycl. théol. t. 24*). Là, ce n'est plus le proconsul d'Ephèse qui, pour croire en Jésus-Christ, exige que S. Jean boive le poison mortel qui a tué des prisonniers ; c'est l'empereur Domitien lui-même qui demande cette preuve, à Rome, non à Ephèse. On le voit : le fond historique est le même partout ; la mémoire fait quelquefois défaut à l'écrivain narrateur : le style est sans apprêt. Il en est de même de plusieurs autres mémoires anciens. Que les critiques n'accusent point la bonne foi de ces auteurs, et qu'ils ne parlent point de contradictions existant entre ces divers récits non canoniques. Il est certain que l'unique cause des différences ou inexactitudes provient du défaut des copies qu'on n'avait pas sous la main, et de la mémoire qui était parfois plus ou moins fidèle. La mauvaise foi ou la volonté d'induire en erreur n'y était absolument pour rien.

« Mais, dit-on encore, on y remarque des traits ridicules. »

Réponse. — Nos critiques modernes traduisent grossièrement les mémoires primitifs, et après cela ils se donnent large carrière pour s'en moquer à leur aise. Mais c'est là de la perfidie. Est-ce que l'Évangile lui-même, étant travesti, pourrait tenir à une telle épreuve ? Est-ce que, en passant par la traduction des infidèles, v. g., des musulmans, les faits évangéliques ne sont pas désfigurés, et dès lors ridicules ? Qu'on en lise des passages dans l'Alcoran, et l'on se convaincra que des traits mêmes de l'Évangile, après avoir passé par les mains de l'hérésie, n'ont

Il retrouva dans cette ville sa première résidence et la foule nombreuse de ses anciens amis¹. Ce retour à Ephèse eut lieu vers l'année 97. S. Timothée, évêque de cette capitale de l'Asie, avait remporté la palme du martyre le 22 de la même année². Il reprit dès-lors la haute direction de toutes les églises, et il conserva sur elles, durant toute sa vie, une autorité supérieure et une inspection générale : ce qui a fait dire à S. Jérôme³ qu'il en était le fondateur et le gouverneur. Tertullien ajoute⁴ qu'il établit des évêques dans tout le pays, c'est-à-dire qu'il confirma ceux que S. Pierre et S. Paul avaient choisis, et qu'il en donna aux nouvelles églises qu'il avait fondées. Il est même probable qu'ayant vécu si long-temps, il nomma des évêques pour toutes les églises d'Asie : car tant que vécurent les Apôtres, ils choisissaient eux-mêmes les pasteurs des fidèles par une inspiration divine et en vertu de la commission qu'ils avaient reçue d'établir le christianisme. S. Jean continua de visiter les églises de l'Asie même dans son extrême vieillesse. Quelquefois il entreprenait de pénibles voyages pour éléver au saint ministère des personnes que le Saint-Esprit lui avait désignées⁵.

Comme il était rempli du Saint-Esprit et que ses manières et sa conversation étaient pleines de sincérité et d'affabilité, il

plus leur naturelle empreinte de vérité. — Or, en traitant de la sorte les monuments antiques, on les a injustement défigurés, et on leur a fait perdre à tort leur beau cachet de vérité et de naïveté. Que l'on commence donc par les traiter avec moins de légèreté, de sans-façon, et d'irrévérence.

¹ S. Hier. *chron.*

² Bolland. 24 *janv.* p. 566.

³ *In catalogo, c. 9.*

⁴ Tert., l. IV, contra Marcion., c. 5; *habemus ut Joannis alumnas eccl esias... ordo episcoporum ad originem recensus, in Joannem stabilit auctorem.*

Suivant la Tradition, S. Jean a fondé les sept églises d'Ephèse, de Smyrne, de Bergame, de Thyatire, de Sardes, de Philadelphie et de Laddicée. (Baronius.)

⁵ Eusèbe, l. III, c. 23.

était aimé de tout le monde, *omnibus amabilis erat*. Il ne cessa de prêcher jusqu'à son extrême vieillesse, et il confirmait la prédication de la parole divine par des signes et des prodiges : au seul toucher de son vêtement, ceux qui étaient affligés de maladies et de langueurs, recouvreriaient la santé ; les infirmes étaient guéris, les aveugles voyaient la lumière, les lépreux devenaient sains et nets ; enfin, de toutes parts, les démons étaient chassés des hommes qu'ils possédaient¹. Apollonius, ancien théologien, et Sozomène, ajoutent que S. Jean ressuscita aussi des morts². Plus loin, nous rapporterons sur ce point, des faits intéressants.

CHAPITRE II.

Ennemis que S. Jean eut à combattre après son retour à Ephèse.

S. Epiphane assure que le saint Evangéliste revint en Asie par une conduite spéciale du Saint-Esprit, afin de s'opposer aux hérésies d'Ebion et de Cérinthe, aux erreurs d'Apollonius de Tyane et des autres imposteurs, dont nous avons déjà parlé.

Philostrate, qui a écrit la vie d'Apollonius de Tyane, rapporte³ que ce magicien n'obtint nulle part un succès aussi remarquable qu'à Ephèse. Les habitants de cette ville le portaient aux nues, avaient pour lui une estime incroyable : ils lui élevèrent une statue et le mirent au rang des dieux. Les prestiges de cet imposteur étaient tels, qu'il paraissait ressusciter des morts ; se rendait invisible, semblait parler comme un ora-

¹ Apost. hist. l. v, c. 2.

² Euseb. l. v, c. 17 ; et Sozom. l. vii. c. 26 ; Baronius, an. 98, n. 19.

³ Philostr. l. iv. Baron. an. 56, n. 41.

cle par sa statue, contrefaisait les miracles du Christ et des Apôtres. Semblable en cela aux magiciens de la cour de Pharaon, il détruisait ainsi, par ses faux prodiges, aux yeux des païens, l'effet des prodiges réels et divins de l'Evangile. Secondé par le démon, il connaissait et prédisait certaines choses cachées, telle que la mort de Domitien. « Frappe le tyran, frappe le tyran, » s'écria-t-il un jour au milieu de la place d'Ephèse. Comme les Ephésiens restaient étonnés de ces paroles, il leur dit clairement que le tyran Domitien venait d'être tué ce jour-là même. En effet, ajoute Philostate, des courriers arrivèrent ensuite qui confirmèrent cette nouvelle. L'Église d'Ephèse avait donc à supporter alors une grande épreuve, et il a fallu que, comme S. Pierre avait eu à s'opposer à Rome aux efforts de Simon le Magicien, S. Jean eut de même à Ephèse, à combattre avec une grande puissance les artifices démoniaques d'Apollonius, le plus fameux magicien après Simon, afin que les fidèles ne vinssent point à perdre la foi. L'Apôtre, par la prédication de la doctrine pure et divine de l'Evangile, par la force et l'éclat de ses miracles, détruisit dans l'esprit des Ephésiens la vaine estime qu'ils avaient pour Apollonius de Tyane. La vie honteuse et les actions infâmes des disciples de cet imposteur achevèrent de dévoiler l'origine impure de cette secte et de la perdre entièrement.

Venons maintenant aux hérésies qui se propageaient en Asie.

Après la ruine de Jérusalem, lorsque les chrétiens qui s'étaient sauvés de cette ville étaient à Pella, Ebion, né dans le voisinage de Kacerta, y enseigna que Jésus-Christ avait été créé comme les anges, mais qu'il était plus grand qu'eux ; qu'il avait été conçu et était né à la manière des autres hommes ; qu'il avait été choisi pour être le Fils de Dieu : que le Saint-Esprit était descendu sur lui sous la forme d'une colombe. Il prétendait qu'il fallait joindre l'observation des céré-

monies de la loi judaïque à celle du christianisme. Il mutilait en plusieurs endroits l'Evangile de S. Matthieu¹.

Cérinthe excita de grands troubles par son opinitâreté à soutenir que les chrétiens étaient obligés de se circonscrire et de s'abstenir des viandes déclarées impures dans l'ancienne loi. Il présentait aussi les anges comme les auteurs de la nature. Ce fut vers le temps de la ruine de Jérusalem qu'il arrangea son système, de manière à le faire cadrer avec celui d'Ebion. Suivant S. Irénée et Tertullien, il soutenait que Dieu avait créé le monde, mais par une certaine vertu distinguée de lui, et sans connaissance de sa part; que le dieu des juifs n'était qu'un ange; que Jésus était né de Joseph et de Marie, comme les autres hommes, mais qu'il les surpassait tous en vertu et en sagesse; que le Saint-Esprit était descendu sur lui après son baptême, sous la forme d'une colombe, et qu'il avait manifesté son Père céleste, qui auparavant était inconnu. Il fut le premier qui annonça qu'au temps de la Passion le Christ s'était soustrait aux mains des juifs et que Jésus seul avait souffert et était ressuscité, le Christ étant toujours impassible et immortel.

S. Jean, comme le rapporte S. Irénée², alla un jour au bain contre sa coutume. Mais, ayant appris que Cérinthe y était, il s'arrêta et dit à ceux qui étaient avec lui :

— Fuyons, mes frères, de peur que le bain où est Cérinthe, cet ennemi de la vérité, ne tombe sur nos têtes.

Un auteur moderne³ a prétendu que ce fait était faux, parce qu'il ne s'accordait point avec la douceur extraordinaire du saint Evangéliste. — Mais S. Irénée nous dit qu'il l'avait appris de la bouche même de S. Polycarpe, disciple de S. Jean⁴.

¹ Voyez S. Irénée, Tertullien, S. Epiphane, Théodore, S. Jérôme, Fleury, *t. 11, n. 42*, etc.

² S. Irénée, *t. III, c. 3*; Eusèbe, *t. III, c. 28*.

³ Conyers Middleton, dans ses œuvres posthumes.

⁴ Voici comment le rapporte S. Epiphane, *hær. 30* :

« *Sanctus Joannes prædicans in Asia, mirabile opus fecisse narratur*

Ce grand Apôtre recommandait à son troupeau de n'avoir point de commerce avec ceux qui corrompaient volontairement la vérité et qui, par leurs discours, tâchaient de séduire les fidèles. Il inculque cette maxime dans sa seconde épître¹; mais il en restreint l'application aux auteurs des hérésies. Cela n'est point contraire à cette douceur et à cette charité qui caractérisaient S. Jean.

Mais s'il était doux et charitable envers tous les hommes, il

ad veritatis delineationem. Cum enim vitam degeret admirandam, et dignitatem veritatis ipsius decentem, et penitus non lavaretur, coactus est a spiritu Sancto progredi usque ad balneum, dixit que : — accipite mihi quæ pertinent ad balneum. — Et cum comites ipsum sequentes mirarentur, venit ad ipsum balneum ; et ubi pervenisset ad eum qui lavantium vestes suscipere solet, interrogavit : — quis est intus in balneo ?

At olearius servandis vestibus inserviens (in gymnasiis enim hoc officium est aliquorum, quotidiani alimenti acquirendi gratia) ad Joannem dixit :

— Ebion intus est.

Joannes vero statim intelligens Spiritus-Sancti ductum, ob quam causam impulisset ipsum usque ad balneum venire (velut dixi) memoriæ videlicet gratia, ut relinquoret nobis veritatis argumentum, qui sunt servi Christi, et Apostoli, ac filii ejusdem veritatis, qui vero vasa Diaboli et portæ inferni, non valentes contra petram, et ædificatam super ipsam sanctam Dei ecclesiam : statim ubi se turbasset, et leviter flevisset, ut omnes audirent, in testimonium ac declarationem impollutæ veritatis doctrinæ :

— Festinate, inquit, fratres, egrediamur hinc, ne cadat balneum, et pereamus cum Ebione, qui intus est in balneo, propter ipsius impietatem.

Et nemo miretur de eo quod audit, Joannem cum Ebione congressum esse. Multo enim tempore B. Joannes in vita permansit, et usque ad Trajani regnum duravit. »

Baronius observe ici, que Ebion et Cérinthe se trouvaient alors l'un et l'autre dans le bain, parce qu'ils étaient liés d'amitié à cause de la ressemblance de leurs opinions hérétiques. C'est pour cela que les divers auteurs qui rapportent ce fait, nomment tantôt Cérinthe, tantôt Ebion. (Baron., an. 74, c. 8.)

S. Jean, dit S. Irénée, voulut nous donner cet exemple pour nous apprendre à éviter toute sorte de communication avec ceux qui corrompent la vérité.

Feuardent dit que S. Jérôme rapporte que le bain tomba effectivement, et écrasa Cérinthe, cet ennemi de Dieu et de la vérité.

¹ II Jean. x.

sut toujours fort dur à lui-même. Nous apprenons de S. Epiphane qu'il ne portait qu'une tunique et un manteau de lin; qu'il ne mangeait jamais de viande; qu'il menait le même genre de vie que S. Jacques de Jérusalem, lequel pratiquait de grandes austérités¹.

Pour résuster Ebion et Cérinthe, qui niaient la divinité de Jésus-Christ et qui soutenaient qu'il n'avait point existé avant sa naissance temporelle, S. Jean, selon les anciens Pères², publia à Ephèse son Evangile qu'il avait composé à Pathmos, et où il parlait avec clarté de la génération éternelle et divine de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

En écrivant cet Evangile, il s'était proposé encore de suppléer aux omissions des trois autres évangiles qu'il lisait et confirmait par son approbation³. Il insiste donc particulièrement sur les actions du Sauveur, depuis le commencement de son ministère jusqu'à la mort de S. Jean-Baptiste; actions dont les autres évangélistes avaient dit peu de chose. Il s'étend aussi sur les discours de Jésus-Christ, et n'entre point dans de grands détails sur ses miracles. Comme son but principal était d'établir la divinité de Jésus-Christ, il commerce par la génération éternelle du Verbe, créateur du monde. Le sujet qu'il traite et la manière dont il le traite sont si sublimes, que Théodore appelle son Evangile *une théologie que l'esprit humain ne peut entièrement pénétrer et qu'il lui aurait été impossible d'imaginer*. Aussi les anciens ont-ils comparé le saint Evangéliste à un aigle qui s'élève au-dessus des airs et que l'œil de l'homme ne peut suivre. Pour la même raison, les Grecs lui ont donné le titre de *Théologien* par excellence.

La publication de son Evangile, jointe à sa prédication quo-

¹ S. Epiphane, *hér.* 30.

² S. Chrys. *in Gal.* c. 1. S. Hier. *de viris illustr.* c. 9. S. Irén. *l.* III, c. 11. Victorin., *in Apoc.* p. 576.

³ S. Clem. Alex. *ap. Eus.* *l.* VI, c. 14; S. Hér. *in catal.*, *Prot. in Math.*

tidienne, porta un coup mortel aux hérésies naissantes. Elles tombèrent alors avec les noms de leurs auteurs. Si plus tard elles se relevèrent, ce fut avec de nouveaux noms et sous des formes nouvelles.

CHAPITRE III.

*Hujus scriptis illustratur,
Illustrata solidatur
Unitas Ecclesie.*

« Par les écrits de cet Apôtre, les dogmes de l'Evangile sont éclaircis, et l'unité de l'Eglise consolidée. »

Divers actes de S. Jean. — Sa première épître canonique.

S. Jean gouvernait l'Eglise d'Ephèse avec un grand zèle et avec une grande sainteté.

Il portait, suivant Polycrate¹, l'un de ses successeurs, une plaque d'or sur le front, à l'exemple du grand-prêtre des Juifs, et c'était comme la marque distinctive du souverain Sacerdoce chez les chrétiens. S. Epiphane² rapporte la même chose de S. Jacques, évêque de Jérusalem. L'auteur de l'Histoire du martyre de S. Marc dit que cet Evangéliste se servait d'un semblable ornement.

S. Jean célébrait la Pâque le quatorzième de la lune, comme les Juifs³; mais il était bien loin de prétendre qu'il fallut observer les Cérémonies Légales sous le Christianisme : il condamna cette hérésie dans les Nazaréens, dans Ebion et dans Cérinthe. Les Hébreux étant l'objet principal de ses travaux apostoliques, il crut qu'il réussirait plus facilement à les con-

¹ Ap. Eus. hist. l. v, c. 24; voyez les notes de Valois, *ibid.* Cet ornement ressemble à la mitre de nos évêques.

² *In hær. nazar. et hær. 78.*

³ S. Irénée, l. III, c. 12; Polycrate, ap. Eus. hist. l. v, c. 24.

vertir, s'il célébrait la Pâque chrétienne en même temps qu'eux, d'autant plus qu'une telle conduite ne passait point encore pour répréhensible.

Ce saint Apôtre était tellement ami de la vérité, qu'il déposa un prêtre d'Asie, qui avait été convaincu d'avoir volontairement inséré dans *l'histoire des voyages de S. Paul et de sainte Thècle*, une circonstance fabuleuse, *fabulam baptizati leonis*.

C'est vers ce temps qu'il fut visité par S. Denys l'aréopagite, évêque d'Athènes. On pense communément que ce saint personnage se détermina, d'après l'avis de S. Jean, à se rendre à Rome, auprès de S. Clément, alors souverain Pontife; et que celui-ci confia à S. Denys, de même qu'à ses compagnons Rusticus et Eleuthérius, la mission et l'évangélisation des Gaules. Les plus anciens monuments, comme nous le verrons ultérieurement, nous rapportent les travaux de ces trois hommes apostoliques.

Bien qu'il fût toujours très-occupé, soit à la prière, soit au ministère de la prédication, ou au soin des âmes et des églises, le saint Apôtre ne laissait cependant pas que de donner de temps en temps à son corps et à son esprit le repos nécessaire. À ce sujet, nous trouvons le trait suivant dans le chapitre XXI^e de la xxiv^e Conférence de Jean Cassien :

« On rapporte qu'un jour le bienheureux Jean, évangéliste, pendant qu'il flattait une colombe qu'il tenait dans ses mains, vit tout à coup venir à lui un homme en habit de chasseur.

Etonné de voir un homme si considéré et si célèbre s'abaisser à des amusements si humbles et si petits, cet homme lui dit :

— N'êtes-vous pas ce Jean, dont la renommée si illustre et si grande m'a inspiré, à moi aussi, un vif désir de vous connaître ? Pourquoi êtes-vous donc occupé à de semblables divertissements ?

— Qu'est-ce cela que vous portez dans votre main ? répondit le bienheureux Jean.

— Un arc, dit le chasseur.

— Pourquoi, reprit Jean, ne le portez-vous pas continuellement tendu ?

— Cela ne se doit pas, dit le chasseur ; car s'il était continuellement courbé, il finirait par s'affaiblir et par perdre entièrement sa force, et, au moment où il faudrait l'employer pour lancer vigoureusement des flèches contre quelque bête sauvage, il en serait devenu incapable, parce qu'il aurait perdu toute sa force par l'effet d'une tension continue.

— Ne trouvez donc pas non plus mauvais, ô jeune homme, reprit le bienheureux Jean, que nous donnions aussi à notre esprit ce court et léger repos ; car si notre âme est continuellement appliquée au travail, sans être soulagée par aucun moment de relâche, sa vigueur se ralentit, sa force s'affaiblit par suite de cette tension continue, et, lorsque nous avons besoin de toute sa force, elle nous fait défaut. »

Nous ne sommes nullement de l'avis de Tillemont, qui révoque en doute ce trait, *uniquement* parce qu'il lui semble *peu digne*, dit-il, *de l'idée que nous avons de la vie et de la gravité d'un apôtre.* (NOTES SUR S. JEAN.) Voilà sur quels puissants motifs nos célèbres critiques fondaient naguère leurs doutes et leurs négations. Après avoir enlevé tout ce qu'il y a de divin dans les vies des saints, ils cherchaient encore à retrancher ce qu'il y a d'humain. Et sur quelles raisons s'appuyaient ils !

Nous avons trois épîtres canoniques de S. Jean. Il adressa la *première* à tous les chrétiens, et spécialement à ceux qu'il avait convertis, en Asie, chez les Parthes ; il les y exhorte à mener une vie pure et sainte, et leur donne des avis pour les précautionner contre les artifices des séducteurs, surtout des *Simoniens* et des Cérinthiens. — Cette première épître a toujours été reçue comme authentique dans toute l'Eglise (Eusèbe,

l. iii, c. 24-25). S. Denys d'Alexandrie en loue le style (*apud Euseb. l. vii, c. 25*). S. Grégoire de Tours y fait remarquer la profondeur des pensées et des choses, et en particulier le feu de la charité divine, qui y étincelle de toutes parts (S. Grég. *in Ezech. hom. 15*). Cette épître, selon Eusèbe, *l. iii, c. 24*, a été écrite non beaucoup de temps après le quatrième Evangile; elle concorde parfaitement pour le style et pour le sujet avec le même Evangile, comme tous les docteurs l'ont remarqué. Bien qu'elle ait été appelée et intitulée *Epître catholique ou Universelle* de S. Jean, parce qu'elle était destinée pour les fidèles de toutes les chrétientés, cependant elle a été nommément adressée aux *Parthes*, comme le veulent S. Augustin, Idacius, les papes S. Hygin et Jean II, et les autres, dans *Tirinus*. — En voici la raison: Après le martyre des apôtres *S. Simon et S. Jude, S. Barthélemy et S. Thomas*, qui avaient évangélisé l'immense royaume des Parthes, lequel comprenait la Perse, une partie des Indes et plusieurs autres nations de l'Orient (*S. Justin, Tertullien, Pline*), — grand nombre de chrétiens de l'Orient souhaitèrent être affermis dans la foi par l'apôtre S. Jean qui survivait à ces grands prédictateurs. C'est pourquoi, pour satisfaire au légitime désir des fidèles orientaux convertis, partie du Judaïsme, partie de la Gentilité, le bienheureux évangéliste se rendit chez les Perses et chez les Parthes, visita les différentes chrétientés de ces pays, amena à la foi des israélites et des païens; et, après avoir confirmé dans le christianisme les disciples des apôtres déjà nommés, et avoir imprimé une nouvelle impulsion chrétienne dans ces régions de l'Orient, il revint au centre de sa mission spéciale, à Ephèse, capitale de l'Asie-Mineure. Telle est la Tradition des Perses et des Parthes, comme le témoignent les Pères provinciaux de l'illustre Société de Jésus, qui séjournèrent longtemps dans l'Orient et particulièrement à Goa¹.

¹ Antonius Quadrius provincialis Societatis Jesu in India Orientali, et Michael Barulus in Epistolis Goa datis anno Christi 1553. V. Brentano.

C'est le sentiment de plusieurs historiens et notamment du cardinal Baronius (*ad annum 99 J.-C.*).

C'est à tous ces chrétiens que S. Jean adressa son épître, pour les prémunir contre la fausse doctrine des hérétiques, des Cérinthiens, des Basiliens, des Ebionites, des sectateurs de Simon-le-Magicien, qui niaient, les uns la divinité de Jésus-Christ, les autres son humanité ou la réalité de sa chair.

Nous placerons ici cette importante épître.

PREMIÈRE ÉPITRE CATHOLIQUE DU BIENHEUREUX APOTRE S. JEAN.

CHAPITRE I. — S. Jean rend témoignage qu'il a vu de ses yeux, qu'il a écouté de ses oreilles et qu'il a touché de ses mains le Verbe éternel, fait homme, Celui-là même qui est la Vie éternelle et la Lumière universelle des hommes. Il enseigne que c'est par ce Verbe divin et avec lui que nous nous associons à Dieu, auteur de toute lumière ; que personne n'est exempt de péché, mais que nous en sommes purifiés par le sang de Jésus-Christ.

1. « Nous vous annonçons la Parole de vie (le Verbe de vie), qui était dès le commencement, — que nous avons entendue, — que nous avons vue de nos yeux, que nous avons regardée avec attention, et que nous avons touchée de nos mains ;

2. Car la Vie même s'est rendue visible ; nous l'avons vue, nous en rendons témoignage, et nous vous l'annonçons cette Vie éternelle qui était dans le sein du Père, et qui est venue se manifester à nous ¹.

3. Nous vous annonçons, *dis je*, ce que nous avons vu et ce que nous avons entendu, afin que vous entriez vous mêmes

¹ Tout ce début est analogue à celui de l'Evangile de S. Jean. C'est le même fond, le même style, la même doctrine.

en société avec nous, et que notre société soit avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ.

4. Et nous vous écrivons ceci, afin que vous en ayez de la joie, mais une joie pleine et parfaite.

5. Or, ce que nous avons appris de Jésus-Christ, et ce que nous enseignons est que Dieu est la lumière même, et qu'il n'y a point en lui de ténèbres ;

6. De sorte que si nous disons que nous avons société avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres *de l'infidélité ou du péché*, nous mentons, et nous ne pratiquons pas la vérité, *ni la justice*.

7. Mais si nous marchons dans la lumière *de la foi, de la grâce et des préceptes divins*, comme il est lui-même dans la *plus parfaite* lumière, nous avons ensemble une société mutuelle, et le sang de Jésus-Christ son Fils nous purifie de tout péché.

8. Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous.

9. Mais si nous confessons nos péchés (*en faisant la confession même que Dieu exige et que Jésus-Christ a instituée, c'est-à-dire, en confessant les péchés mortels au prêtre, et les péchés réniels du moins à Dieu*), il est fidèle et juste pour nous les remettre, et pour nous purifier de toute iniquité, *ainsi qu'il s'y est engagé par promesse*.

10. Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous le faisons menteur, *puisque il a affirmé le contraire dans les écritures*, et sa parole n'est point en nous. »

CHAPITRE II. — L'apôtre S. Jean exhorte les fidèles à persévirer constamment dans l'alliance, dans la société qu'ils ont contractée avec Dieu, en se préservant à l'avenir de la séduction et du péché, et notamment en accomplissant les commandements de Dieu. Il donne des avis aux personnes de différents âges, les exhorte à fuir le monde, à aimer Dieu, à avoir de

l'horreur pour les hérétiques, comme pour des Antéchrist, à conserver avec soin et à nourrir en eux-mêmes la foi et la grâce divine.

1. « Mes petits enfants, je vous écris ceci, afin que vous ne péchiez point. Si néanmoins quelqu'un pèche, nous avons pour avocat *auprès de Dieu le Père*, Jésus-Christ qui est le juste *par excellence*.

2. Car c'est lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés ; et non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde. *Jésus-Christ a mérité la grâce et la gloire à tous les hommes qui voudront profiter de sa rédemption.*

3. Or, ce qui nous assure que nous le connaissons *véritablement pour notre rédempteur*, est si nous gardons ses commandements.

4. Celui qui dit qu'il le connaît, et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur, et la vérité, *ni la justice*, n'est point en lui.

5. Mais si quelqu'un garde ce que sa parole nous ordonne, l'amour de Dieu est vraiment parfait en lui. C'est par là que nous connaissons que nous sommes en lui, *c'est-à-dire que nous* lui sommes unis, comme les membres sont unis au chef.

6. Celui qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ, doit marcher comme Jésus-Christ a marché.

7. Mes très-chers frères, je ne vous écris point un commandement nouveau, mais le commandement ancien que vous avez reçu dès le commencement ; et ce commandement ancien est la parole que vous avez entendue.

8. Et néanmoins je vous dis que le commandement *de la charité dont je vous parle* est nouveau ; ce qui est vrai en Jésus-Christ et en vous ; parce que les ténèbres *du Judaïsme, du Gentilisme, du péché*, sont passées, et que la vraie lumière commence déjà à luire, *par Jésus Christ qui a perfectionné le*

précepte de la Charité, et a ordonné qu'il fût observé largement à son exemple.

9. Celui qui prétend être dans la lumière *de la grâce et de la justice*, et qui néanmoins hait son frère, est encore dans les ténèbres *du péché*.

10. Celui qui aime son frère demeure dans la lumière, et rien ne lui est un sujet de *chute* et de scandale.

11. Mais celui qui hait son frère est dans les ténèbres *de la colère et de l'envie*; il marche dans les ténèbres *de la cécité spirituelle*, et il ne sait où il va, parce que les ténèbres l'ont aveuglé, et le conduisent, sans qu'il s'en doute, aux peines *de l'Enfer*.

12. Je vous écris, mes petits enfants, *et je vous félicite*, parce que vos péchés vous sont remis au nom de Jésus-Christ.

13. Je vous écris, Pères, parce que vous avez connu Celui qui est dès le commencement. Je vous écris, jeunes gens, parce que, *en triomphant du monde et de la chair*, vous avez vaincu le méchant, *l'Esprit tentateur*.

14. Je vous écris, petits enfants, parce que vous avez connu le Père. Je vous écris, jeunes gens, parce que vous êtes forts, que la parole de Dieu demeure en vous *par l'effet de votre constance*, et que vous avez vaincu le malin Esprit.

15. N'aimez ni le monde, ni ce qui est dans le monde. *Le monde est rebelle à Dieu; les biens qu'il vante nous éloignent de Dieu*. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui.

16. Car tout ce qui est dans le monde est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie. *Ces trois concupiscences des plaisirs, des richesses et des honneurs, sont les trois sources de toutes les tentations et de tous les péchés des hommes*, tout cela ne vient point du Père, mais du monde, *qui a corrompu la fin de ce que Dieu avait créé pour le bien de l'homme, et a fait de ces biens une source de péchés et de convoitises coupables*.

17. Or, le monde passe, et la concupiscence du monde passe avec lui ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement.

18. Mes petits enfants, c'est ici la dernière heure, à laquelle doit venir l'Antéchrist qui vous a été annoncé ; et comme vous avez entendu dire que l'Antéchrist doit venir, il y a, dès maintenant, plusieurs Antéchrists, *tels que Ebion, Cérinthe, Basilius, Ménandre, les disciples de Simon-le-Magicien, Apollonius de Thyane* ; ce qui nous fait connaître que nous sommes dans la dernière heure. C'était alors, en effet, la dernière heure de l'Ancien peuple de Dieu ; c'était l'heure de l'épouvantible catastrophe de l'ancien Israël, catastrophe qui a été, alors même, la prophétie, l'image et la figure de la future ruine du monde entier, c'est-à dire du peuple des Gens-tils sur la fin des temps.

19. Ces hérétiques sont sortis d'avec nous, mais ils n'étaient pas d'avec nous ; car s'ils eussent été de l'Eglise et d'avec nous, ils seraient demeurés avec nous ; mais ils en sont sortis, afin qu'ils fussent reconnus, parce que tous ne sont pas d'avec nous.

20. Quant à vous, vous avez reçu l'onction du Saint, la grâce et la sagesse par les sacrements, et par ce moyen vous connaissez toutes choses.

21. Je ne vous ai pas écrit comme à des personnes qui ne connaissent pas la vérité, mais comme à ceux qui la connaissent, et qui savent que nul mensonge ne vient de la vérité.

22. Qui est menteur, si ce n'est celui qui nie que Jésus soit le Christ ? Celui-là est un Antéchrist qui nie le Père et le Fils.

23. Quiconque nie le Fils, ne reconnaît point le Père ; et quiconque confesse le Fils, reconnaît aussi le Père. En effet, nier le Fils, c'est nier le Père, et réciproquement.

24. Faites donc en sorte que ce que vous avez appris, dès le commencement, touchant la Trinité des Personnes divines,

demeure toujours en vous. Si ce que vous avez appris, dès le commencement, demeure toujours en vous, vous demeurerez aussi dans le Fils et dans le Père.

25. Et c'est ce que lui-même nous a promis, en nous promettant la vie éternelle.

26. Voilà ce que j'ai cru devoir vous écrire touchant ceux qui vous séduisent.

27. Mais, pour vous autres, l'onction *de la grâce et de la sagesse* que vous avez reçue du Fils de Dieu, *dans les sacrements du Baptême et de la Confirmation, par notre ministère*, demeure en vous, et vous instruit sur les principaux mystères de la foi, et vous n'avez pas besoin, dès lors, que nul des faux docteurs vous enseigne; mais comme cette même onction vous enseigne toutes choses, et qu'elle est la vérité exempte de tout mensonge, vous n'avez qu'à demeurer dans ce qu'elle vous enseigne.

28. Maintenant donc, mes petits enfants, demeurez dans cette *onction*, afin que, lorsque le Fils paraîtra *dans son avènement*, nous ayons de la confiance *devant lui*, et que nous ne soyons pas confondus par sa présence.

29. Si vous savez que Dieu est juste, sachez que tout homme qui vit selon la justice est né de lui. »

CHAPITRE III. — S. Jean fait apprécier aux Chrétiens le don de l'adoption divine et le bienfait d'être enfants de Dieu. Il prescrit les moyens propres à conserver cette grâce : C'est *d'abord* la fuite du péché et l'amour de la sainteté. C'est *ensuite* l'amour de nos frères et l'observation des Commandements de Dieu : Quiconque observe ces préceptes, obtiendra tout ce qu'il demandera à Dieu.

4. « Considérez quel amour le Père nous a témoigné, de vouloir que nous soyons appelés, et que nous soyons en effet enfants de Dieu. C'est pour cela que le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne connaît pas Dieu.

2. Mes bien-aimés, nous sommes déjà enfants de Dieu ; mais ce que nous serons un jour, ne paraît pas encore. *Que serons-nous donc ?* Nous savons que, lorsque Jésus-Christ se montrera dans sa gloire, nous serons semblables à lui, *infiniment glorieux et heureux*, parce que nous le verrons tel qu'il est. *Or, quel est le moyen d'obtenir un si grand avantage ? Le voici.*

3. Quiconque a cette espérance en lui, se sanctifie, comme il est saint lui-même.

4. Tout homme qui commet un péché commet aussi un viollement de la Loi *de Dieu* ; car le péché est le viollement de la Loi.

5. Vous savez qu'il s'est rendu visible pour abolir nos péchés, et qu'il n'y a point en lui de péché.

6. Quiconque demeure en lui ne pèche point ; et quiconque pèche, ne l'a point vu et ne l'a point connu *comme son Seigneur* ; *un fils reconnaît son père par l'obéissance respectueuse qu'il lui témoigne.*

7. Mes petits enfants, que nul *d'entre les hérétiques et les Gnostiques* ne vous séduise. Celui qui fait les œuvres de justice ; c'est celui-là qui est juste, comme Jésus-Christ est juste : *Vous reconnaîtrez facilement l'hérétique, il ne fait point les œuvres de la Loi et de la justice.*

8. Celui qui commet le péché est enfant du Diable, parce le Diable pèche dès le commencement. Et c'est pour détruire les œuvres du Diable que le Fils de Dieu est venu dans le monde.

9. Quiconque est né de Dieu ne commet point de péché, parce que la semence de Dieu, *c'est-à-dire la grâce habituelle* demeure en lui, *et le fait juste* ; et il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu.

10. C'est en cela que l'on connaît ceux qui sont enfants de Dieu, et ceux qui sont enfants du Diable. Tout homme qui n'est pas juste, n'est point de Dieu, non plus que celui qui n'aime pas son frère.

11. Car ce qui vous a été annoncé et que vous avez entendu dès le commencement, est que vous vous aimiez les uns les autres.

12. Loin de faire comme Caïn, qui était enfant du Méchant, et qui tua son frère. Et pourquoi le tua-t-il? Parce que ses actions étaient méchantes, et que celles de son frère étaient justes.

13. Ne vous étonnez pas, mes frères, si le monde vous hait, *à l'exemple de Caïn. Il serait étonnant qu'il vous aimât.*

14. Nous reconnaissons à l'amour que nous avons pour nos frères, que nous sommes passés de la mort à la vie. Celui qui n'aime point, demeure dans la mort.

15. Tout homme qui hait son frère est un homicide: et vous savez que nul homicide n'a la vie éternelle résidante en lui.

16. Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné sa vie pour nous; et nous devons aussi donner notre vie pour nos frères. *Le salut éternel de notre prochain doit nous être plus cher que notre propre vie corporelle.*

17. Si quelqu'un a des biens de ce monde, et que voyant son frère en nécessité, il lui ferme son cœur et ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui?

18. Mes petits enfants, n'aimons pas de parole ni de langue, mais par œuvres et en vérité.

19. Car c'est par là que nous connaissons que nous sommes enfants de la vérité, et que nous en persuaderons notre cœur en la présence de Dieu.

20. Si notre cœur nous condamne, que ne fera point Dieu qui est plus grand que notre cœur, et qui connaît toutes choses?

21. Mes bien-aimés, si notre cœur, *c'est-à-dire si notre conscience* ne nous condamne point, nous avons de la confiance devant Dieu.

23. Et quoique que ce soit que nous lui demandions, nous

le recevrons de lui, parce que nous gardons ses Commandements, et que nous faisons ce qui lui est agréable.

23. Et le commandement qu'il nous a fait est de croire au nom de son Fils Jésus-Christ, et de nous aimer les uns les autres, comme il nous l'a commandé.

24. Or, celui qui garde les Commandements de Dieu demeure en Dieu, et Dieu en lui; et c'est par l'esprit qu'il nous a donné que nous connaissons qu'il demeure en nous. *Sa présence devient sensible par ses effets de lumière et de charité.* »

CHAPITRE IV. — S. Jean nous apprend à discerner les esprits de vérité de ceux d'erreur. — Il recommande longuement la charité; il en décrit les fruits et les effets.

1. « Mes bien-aimés, ne croyez point à tout esprit, mais éprouvez si les esprits sont de Dieu. Car plusieurs faux-prophètes se sont élevés dans le monde.

2. Voici à quoi vous reconnaîtrez qu'un esprit vient de Dieu. Tout esprit, *tout docteur*, qui confesse que Jésus-Christ est venu dans une chair véritable, *et qu'il a pris réellement la nature humaine*, est de Dieu.

3. Et tout esprit qui divise Jésus-Christ, *en séparant la divinité de l'humanité*, n'est point de Dieu; et c'est là l'Antechrist, dont vous avez entendu dire qu'il doit venir; et il est déjà maintenant dans le monde, *dans la personne des hérésiarques Cérinthe, Ebion, Ménandre, Apollonius, etc.*

4. Mes petits enfants, vous l'avez vaincu, vous qui êtes de Dieu, parce que celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde.

5. Ils sont du monde, c'est là pourquoi ils parlent selon l'esprit du monde, et le monde les écoute.

6. Mais pour nous, nous sommes de Dieu. Celui qui connaît Dieu, nous écoute; celui qui n'est point de Dieu ne nous écoute point. C'est par là que nous connaissons l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur. *L'homme terrestre et animal*

n'écoute que le langage terrestre et mondain ; l'homme, né de Dieu, écoute le langage céleste et divin des Apôtres.

7. Mes bien-aimés, pour montrer que nous sommes conduits par l'esprit de vérité, aimons-nous les uns les autres ; car la charité est de Dieu, et tout homme qui aime est né de Dieu, et il connaît Dieu pour son souverain maître, et il lui obéit.

8. Celui qui n'aime point, ne connaît point Dieu ; car Dieu est amour.

9. C'est en cela que Dieu a fait paraître son amour envers nous, en ce qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde afin que nous vivions par lui.

10. Et cet amour consiste en ce que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais que c'est lui qui nous a aimés le premier, et qui a envoyé son Fils, afin qu'il fût la victime de propitiation de nos péchés.

11. Mes bien-aimés, si Dieu nous a aimés de la sorte, nous devons aussi nous aimer les uns les autres.

12. Nul homme n'a jamais vu Dieu, *tel qu'il est en lui-même. Mais toutefois*, si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous *comme sur son trône*, et son amour est parfait en nous.

13. Ce qui nous fait connaître que nous demeurons en lui, et lui en nous, est qu'il nous a rendus participants de son Esprit.

14. Nous avons vu *de nos yeux*, et nous en rendons témoignage, que le Père a envoyé *du Ciel* son Fils pour être le Sauveur du monde.

15. Quiconque donc aura confessé que Jésus est le Fils de Dieu *et le Messie promis*, Dieu demeure en lui, et lui en Dieu.

16. Et nous avons connu et cru *par la foi* l'amour que Dieu a pour nous. Dieu est amour ; et ainsi quiconque demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui.

17. La perfection de notre amour envers Dieu, consiste à nous remplir de confiance pour le jour du jugement, parce que nous sommes tels en ce monde, que Dieu est lui-même. *Notre amour constant et inviolable pour Dieu bannit toute crainte, même pour ce jour-là.*

18. La crainte ne se trouve point avec la charité ; mais la charité parfaite bannit la crainte, car la crainte est accompagnée de peine, et celui qui craint n'est point parfait dans la charité.

19. Aimons donc Dieu, puisque c'est Lui qui nous a aimés le premier.

20. Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et ne laisse pas de haïr son frère, c'est un menteur. Car comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ?

21. Et c'est de Dieu même que nous avons reçu ce commandement : Que celui qui aime Dieu doit aussi aimer son frère. »

CHAPITRE V. — C'est la conclusion de toute cette Epître. Dans ce chapitre, S. Jean réitère, inculque et confirme ce qu'il a dit concernant la foi et l'amour de Dieu, la charité envers Jésus-Christ, et envers le prochain. Il enseigne que les commandements de Dieu ne sont pas pénibles ; que la foi chrétienne est victorieuse du monde ; qu'elle est fondée sur les plus grands témoignages.

1. « Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu ; et quiconque aime Celui qui a engendré, aime aussi Celui qui a été engendré. »

2. Nous connaissons que nous aimons les enfants de Dieu, quand nous aimons Dieu, (*car qui aime Dieu, aime les enfants de Dieu*), et quand nous observons ses commandements.

3. Parce que l'amour que nous avons pour Dieu consiste à garder ses Commandements ; et ses Commandements ne sont point pénibles.

4. Car tous ceux qui sont nés de Dieu sont victorieux du monde ; et cette victoire, par laquelle le monde est vaincu, est l'effet de notre foi.

5. Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ?

6. C'est ce même Jésus-Christ qui est venu avec l'eau et avec le sang ; non-seulement avec l'eau du baptême, mais avec l'eau et avec le sang *de l'expiation*. Et c'est l'Esprit Saint qui par des miracles puissants rend témoignage que Jésus-Christ est la vérité, c'est-à-dire le vrai Messie, le vrai Fils de Dieu, le vrai Dieu.

7. Car il y en a trois qui rendent témoignage dans le Ciel à la divinité de Jésus-Christ, ce sont : le Père, le Verbe, et le Saint-Esprit : et ces trois sont un. Ces Trois Personnes distinctes sont par nature un seul et même Dieu.

9. Si nous recevons le témoignage des hommes, celui de Dieu est plus grand. Or, ce témoignage de Dieu qui est plus grand est celui qu'il a rendu au sujet de son Fils, lorsqu'il dit du haut du ciel : CELUI-CI EST MON FILS BIEN-AIMÉ : ÉCOUTEZ-LE.

10. Celui qui croit au Fils de Dieu a dans soi-même comme vrai le témoignage de Dieu ; celui qui ne croit pas au Fils fait Dieu menteur, parce qu'il ne croit pas au témoignage que Dieu a rendu à son Fils.

11. Et ce témoignage est que Dieu nous a donné la vie éternelle, et que c'est dans son Fils que se trouve cette vie.

12. Celui qui a le Fils a la vie ; celui qui n'a point le Fils n'a point la vie ; car Jésus-Christ est l'unique Rédempteur des hommes.

13. Je vous écris ces choses afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu. Car tel est le premier fruit de votre foi ; voici le second.

14. Et ce qui nous donne la confiance envers Dieu, pour obtenir ce que nous lui demandons, est qu'il nous écoute en

tout ce que nous lui demandons, qui est conforme à sa volonté. *C'est l'expérience même qui nous donne cette confiance.*

45. Car nous savons qu'il nous écoute en tout ce que nous lui demandons ; nous le savons, *dis-je*, parce que nous avons déjà reçu l'effet des demandes que nous lui avons faites

46. Si quelqu'un voit son frère commettre un péché qui ne va pas à la mort, qu'il prie, et Dieu donnera la vie à ce pécheur, si ce péché ne va point à la mort. Mais il y a un péché qui va à la mort ; et ce n'est pas pour ce péché-là que je vous dis (*que je vous commande*) de prier.

47. Toute iniquité est péché ; mais il y a un péché, *si énorme, si prémédité, et si voulu*, qu'il va à la mort.

48. Nous savons que quiconque est né de Dieu ne péche point ; mais la naissance qu'il a reçue de Dieu, le conserve pur, et l'*Esprit Méchant* ne le touche point, *n'a aucun empire sur lui.*

49. Nous savons que nous sommes nés de Dieu, et que tout le monde est sous l'*empire tyrannique du Malin Esprit.*

50. Et nous savons encore que le Fils de Dieu est venu, et qu'il nous a donné l'intelligence, afin que nous connaissions le vrai Dieu, et que nous soyons en son vrai Fils. C'est lui, *ce Fils*, qui est le vrai Dieu et la Vie Eternelle.

21. Mes petits enfants, gardez-vous des idoles¹. Amen. — »

Telle est la thèse importante qu'a développée admirablement le grand et aimable Apôtre S. Jean. *L'amour de Dieu et l'amour du Prochain*, tel est le fond principal de ses discours et de ses exhortations. L'Ecriture nous dit, en effet, que *l'amour est l'accomplissement parfait de la Loi et des Prophètes*. S. Jean, du reste, n'enseignait par là que ce qu'il pratiquait lui-même au plus haut degré de perfection. La simplicité de son style ne donne que plus de charme à sa paternelle exhortation.

¹ Ce conseil était très-utile pour les chrétiens de ce temps-là, qui vivaient au milieu de parents et d'amis idolâtres.

CHAPITRE IV.

S. Jean visite les églises d'Asie. — Il ramène au repentir un jeune homme qui s'était fait chef de voleurs.

La charité de S. Jean se manifestait surtout par le zèle ardent dont il brûlait pour le salut des hommes. Il entreprenait, avons-nous dit, de longs voyages pour visiter les provinces de l'Asie, où on le priait de se transporter, soit pour fonder des églises dans les lieux qui en manquaient ; soit pour instituer des prêtres et des ministres, dans les villes et les bourgades où il y avait déjà des églises¹. Il supportait patiemment toutes les fatigues ; il surmontait toutes les difficultés ; il affrontait tous les dangers, lorsqu'il s'agissait de retirer les hommes de l'erreur et du vice. Nous trouvons un bel exemple de ce zèle, rapporté par saint Clément d'Alexandrie et par les divers auteurs de l'antiquité².

« S. Jean, après son retour de Pathmos à Ephèse, disent les historiens, visita les églises de l'Asie-Mineure, pour corriger les abus qui pouvaient s'y être glissés, et pour donner de saints pasteurs à celles qui n'en avaient point, selon que l'Esprit-Saint les lui faisait connaître. Etant donc venu dans une

¹ La tradition de *Chonos* ou *Colosse*, ville de Phrygie, à laquelle S. Paul a écrit une lettre, rapporte que S. Jean vint visiter cette cité et qu'il y fit des miracles.

² Voyez Bossuet, Calmet, etc.

Le plus ancien auteur qui rapporte cette histoire, est S. Clément d'Alexandrie, qui l'a tirée mot pour mot des *Histoires apostoliques d'Abdias*, *l. v, c. 3*. Eusèbe, *l. III, c. 3*; S. Chrysostôme, *l. I, ad Theodorum lapsum, c. II*; Anastase, *in ps. 6*; Cassien, la rapportent également ; — Antiochus, *serm. 122*, dit l'avoir lue, non dans S. Clément, mais dans un ouvrage de S. Irénée ; on la trouve de même à la fin des *Oeuvres de S. Denis l'Areopagite*. Voyez aussi Georges Syncelle, *p. 317*, Nicéphore et les autres historiens subséquents. Cette citation d'un des traits du livre d'Abdias en démontre l'antiquité et la véracité. (Baronius, *an. 98, n. 18.*)

ville voisine d'Ephèse, après avoir célébré les saints mystères, il fit un discours, et remarqua parmi ses auditeurs un jeune homme d'une forte constitution, d'une figure élégante, mais d'un esprit excessivement vif et impétueux.

Se tournant, en ce moment, du côté de l'évêque, qui venait d'être ordonné, il lui dit :

— Je vous confie ce jeune homme comme un précieux dépôt, en présence du Christ et de toute l'Eglise.

L'évêque s'en chargea dès-lors, et promit d'en prendre le plus grand soin, selon la recommandation de l'Apôtre.

S. Jean répéta plusieurs fois les mêmes paroles, afin que cette recommandation ne fût point oubliée ou négligée; puis il revint à Ephèse.

L'évêque logea le jeune homme dans sa maison, le nourrit, lui prodigua tous les soins ; il l'instruisit et le forma à la pratique des vertus chrétiennes ; après quoi il lui administra le baptême et la confirmation. Croyant n'avoir plus rien à craindre de sa part, il veilla sur lui avec moins d'attention, et finit par le laisser maître de ses actions.

Mais, dès qu'il fut en possession de cette liberté prématuée, il fréquenta la société des jeunes gens de son âge, qui n'avaient à cœur que le luxe et l'oisiveté, et apprit ainsi à suivre le sentier du vice. D'abord, ils le séduisent par l'attrait des festins, puis ils l'engagent avec eux dans de légers vols de nuit, auxquels ils le font participer, ensuite ils l'entraînent à de plus grands forfaits. Insensiblement ce jeune homme se formait au crime et s'habitue à le commettre, et, comme il était d'un esprit bouillant, d'un caractère impétueux, il se jeta en peu de temps hors de la voie droite, qu'il avait suivie jusque là : semblable à un cheval robuste et indompté, qui, sentant que le frein ne le maîtrise plus, s'emporte hors de la ligne droite, et, méprisant la voix de son conducteur, court avec une rapidité aveugle au précipice. Les crimes se succédèrent de telle sorte, qu'il désespéra du salut que le Seigneur lui avait accordé ;

dès-lors il dédaigne de s'occuper de crimes légers, il projette tous les plus grands forfaits ; se livrant totalement à la perdition, il désire n'être inférieur à personne en fait de scélérité. Bientôt ceux-là mêmes qui, naguères, avaient été ses maîtres dans la carrière du crime, ne sont plus que ses disciples. Il en forme une bande de voleurs, se met à leur tête et les commande, comme étant le plus violent de la troupe. Avec eux, il se livre au brigandage et exerce toute sorte de cruautés.

Or, après un certain laps de temps, des motifs d'utilité exigèrent la présence de Jean. Cet Apôtre fut donc invité à se rendre de nouveau dans la même ville. Lorsqu'il eut accompli ce qui avait nécessité son arrivée :

— Eh bien ! maintenant, dit-il, ô évêque, représentez le dépôt que le Christ et moi vous avons confié en présence de l'Eglise que vous gouvernez.

L'évêque garda le silence, s'imaginant d'abord qu'on lui réclamait une somme d'argent qu'il n'avait pas reçue. Mais il considérait néanmoins, et que Jean ne pouvait se tromper, et qu'il ne pouvait réclamer un dépôt qu'il n'aurait pas confié : il gardait donc un silence d'étonnement.

Jean le voyant embarrassé, s'expliqua et lui dit :

— Je vous redemande le jeune homme que je vous ai confié, je vous réclame l'âme de mon frère.

Jetant alors un grand soupir, et versant des larmes, le vieillard répondit :

— Hélas ! il est mort !

— Comment ? reprit l'Apôtre, et de quel genre de mort ?

— Il est mort à Dieu, répliqua l'évêque ! car il est devenu très-mauvais, il a suivi la voie du crime jusqu'au point de se faire voleur ; maintenant il est établi sur une montagne où il vit avec une nombreuse troupe de brigands.

A ces discours, l'Apôtre déchira aussitôt ses vêtements, puis, poussant un profond soupir, il dit avec larmes :

— O l'excellent gardien que j'ai laissé pour veiller sur l'âme de mon frère ! Mais qu'on me donne tout de suite un cheval avec un guide (pour me conduire).

Il quitte à l'instant même l'assemblée des fidèles, et se rend en hâte à la montagne. Arrivé vers le lieu, il est arrêté par les sentinelles des voleurs ; mais au lieu de chercher à fuir ou de demander la vie :

— C'est pour cela, s'écriait-il fortement, que je suis venu ; présentez-moi votre chef.

Celui-ci prit les armes pour le venir trouver ; mais, quand de loin, il eut reconnu que c'était Jean l'Apôtre, il fut saisi de crainte et de confusion, et se mit à fuir. L'Apôtre, oubliant son grand âge et sa faiblesse, pousse son cheval après lui, et se met aussitôt à le poursuivre dans sa fuite, et à crier en même temps :

— Mon fils, pourquoi fuyez-vous ainsi votre père ? pourquoi fuyez-vous un vieillard sans armes ? Mon fils, ayez pitié de moi ; vous n'avez rien à craindre de moi. Vous pouvez vous repentir ; votre salut n'est point désespéré. Je répondrai pour vous à Jésus-Christ. Je suis prêt à donner ma vie pour vous, comme Jésus-Christ a donné la sienne pour nous. J'engagerai mon âme pour la vôtre. Arrêtez seulement, croyez-moi : je suis envoyé par Jésus-Christ.

A ces mots, le jeune homme s'arrête et baisse le visage vers la terre ; il jette ensuite ses armes tout tremblant, et fond en larmes. Voyant approcher de lui le saint vieillard, il se jette à ses genoux, et lui demande pardon par ses sanglots, ses cris et ses gémissements. Il est de nouveau baptisé dans (les flots de) ses larmes ; mais il cache sa main droite qui avait été souillée de tant de crimes.

L'Apôtre lui promet avec serment de lui obtenir pardon de la part du Sauveur, il tombe en même temps à ses pieds et baise cette main coupable qu'il tenait cachée, mais que le repentir avait déjà comme purifiée ; il le ramène à l'Eglise.

Sans cesse il priait pour lui, il pratiquait avec lui des jeûnes réitérés, pour demander au Seigneur la grâce du pardon qu'il lui avait promise. Il l'exhortait fréquemment, lui citait les passages les plus touchants de l'Ecriture ; pour calmer l'exaltation et les terreurs de son âme, pour le consoler et l'encourager. Il ne l'abandonna pas qu'il ne le vit corrigé en tout point. Alors il le mit même à la tête de l'Eglise du lieu, afin de fournir ainsi un grand exemple au véritable repentir, et un haut enseignement de nouvelle régénération, afin aussi de faire briller en ce jeune homme les insignes, pour ainsi dire, et les trophées d'une visible résurrection (spirituelle)¹.

CHAPITRE V.

Retour de S. Jean à Ephèse. — Ses exhortations à la charité et au mépris du monde.

S. Jean, ayant donc ainsi fait des tournées apostoliques dans plusieurs villes, en prêchant la parole de Dieu, revint à Ephèse, car il était déjà fort avancé en âge.

Or, dans les derniers temps de sa vie, il cherchait à inculquer aux autres la charité dont il était lui-même si vivement pénétré ; il la recommandait comme le grand, le principal précepte du Christianisme, et sans l'observation duquel toutes les pratiques de la religion seront inutiles. Lors même que la faiblesse de son grand âge ne lui permettait pas de faire de longs discours, il ne laissait pas de se faire conduire à l'assemblée des fidèles, et il leur disait à chaque fois ces paroles :

— « *Filioli, diligite invicem*, c'est-à-dire, mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres. »

¹ Eusèbe, Rufin, Christophorson et d'autres Pères, disent pareillement que S. Jean donna au jeune homme converti le gouvernement de l'Eglise du lieu.

Ses auditeurs lui demandèrent enfin pourquoi il répétait toujours cette même chose.

— « C'est, » répondit-il, « le précepte du Seigneur, et si « vous l'accomplissez, cela suffit. »

Cette circonstance est rapportée par S. Jérôme (*in Gal. c. 6*). Ce Père ajoute, en parlant de la réponse que fit l'Apôtre, qu'elle est digne du grand S. Jean, du disciple favori du Sauveur, et qu'elle devrait être gravée en caractères d'or, ou plutôt, écrite dans le cœur de tous les chrétiens.

En effet, l'admirable charité qui caractérisait S. Jean, avait sa source dans l'amour dont il était embrasé pour Jésus-Christ. Il enseignait souvent lui même, que, sans cet amour, personne ne saurait plaire à Dieu.

Celui qui n'aime point, disait-il (*Jean iv, 8.*), *ne connaît point Dieu, car Dieu est amour. Aimons donc Dieu, puisqu'il nous a aimés le premier.* (*Ibid. iv, 19.*)

Voilà le fondement de la vie spirituelle, sur lequel l'apôtre revient fréquemment. Il exhortait, en second lieu, à éviter toute espèce de péché, à garder les commandements de Dieu, et surtout à aimer sincèrement le prochain.

— *Car, disait-il, comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas* (*Ibid. iv, 20.*)

Il voulait donc que les fidèles imitassent l'amour de Jésus-Christ pour les hommes ; qu'ils vécussent en paix, en bonne union, les uns avec les autres, supportant avec patience les fautes et les infirmités de leurs semblables, se pardonnant mutuellement, comme ils désiraient que Dieu leur pardonnât à eux mêmes.

Outre l'observation de ce double précepte de l'amour de Dieu et du prochain, il recommandait avec instance le mépris du monde et de ses convoitises :

— *Mes petits enfants, disait-il, n'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui.*

En effet, on ne peut aimer ni Dieu ni le prochain, comme il convient, si l'amour du monde domine dans le cœur de l'homme ; car cet amour profane éteindra insensiblement celui des choses divines et spirituelles : on commence par oublier Dieu, et l'on finit par l'abandonner. Un cœur attaché à la terre ne peut s'élever vers le ciel. D'où il faut conclure, d'après les avertissements de l'apôtre S. Jean, que quiconque vit dans le monde, doit veiller, prier, et méditer, pour se pré-munir contre les écueils dont le monde est rempli, afin de ne point perdre la charité, si nécessaire au salut.

CHAPITRE VI.

*Cæsaris extincti post tristia
funera tandem regrediens
Ephesum viduam revocavit ab
Orco....* (MANTUANUS.)

Estime que les Ephésiens témoignent à S. Jean. — Histoire de Drusiana¹.

Or, l'Apôtre jouissait dans Ephèse d'une si constante faveur, d'un crédit si considérable, que chacun se réjouissait,

¹ L. Dexter, dans sa *Chronique, ad ann. 105*, dit que c'est à cette Drusiana, qui florissait à Ephèse par ses vertus chrétiennes, par sa charité, par ses largesses extraordinaires, que S. Jean a écrit sa 1^{re} épître canonique, intitulée : *Le vieillard ou le Prêtre à la dame Electa ou Elue en Jésus-Christ.*

Cette histoire est rapportée dans plusieurs auteurs, et notamment *apud P. Equilinum, episc.; ap. Bivar., Procurator, Gener. (iu comm. Dextri)*; dans les anciennes liturgies, dans celle de S. Isidore, où il est dit : « Le Dieu éternel a ressuscité par les mains de Jean, son apôtre, Drusiana, qui était dans le sommeil de la mort; » dans Méliton, évêque de Laodicée et disciple de S. Jean; dans Abdias, 64; dans le célèbre opuscule du grand Isidore, docteur et patron de l'Espagne, *De vita et morte Sanctorum*, où il est dit que, *pressé par les prières du peuple, il ressuscita cette pieuse et illustre dame*; dans Ordericus Vitalis, *t. 2, c. II, Hist. Eccl.*; dans Julius Africanus, qui fut le traducteur et l'abré-

l'un de toucher ses mains, l'autre de les appliquer à ses yeux, l'autre de les approcher de son cœur, selon que le permettait l'usage. La plupart ressentaient un heureux effet du simple contact de son vêtement, et ils se trouvaient guéris, pour avoir touché son manteau.

Mais l'ennemi du genre humain gémissait de voir ces saintes joies du peuple, et cette pieuse estime qu'il éprouvait à l'égard de l'Apôtre. Aussi ne souffrit-il pas qu'elles fussent exemptes de tout préjudice ; il s'efforça de les troubler, en employant, pour accomplir son dessein nuisible, la passion d'un homme païen, qui ne connaissait pas Dieu, et en cherchant une occasion de désordre dans la beauté même d'une femme noble et chrétienne, appelée *Drusiana*. Pour déterminer plus facilement une chute, notre ennemi s'était encore pris à l'âge passionné de la jeunesse.

Le jeune homme avait nom Callimaque. Ayant jeté les yeux sur Drusiana, il l'aima éperdûment ; et, bien qu'il sût qu'elle était l'épouse d'Andronic, il brûlait d'un désir criminel et adultère. — Le bruit courrait que cette dame, qui avait attentivement écouté les discours de l'Apôtre, évitait, par amour de la chasteté, tout ce qui lui paraissait capable de porter la plus légère atteinte à cette vertu¹. Elle voulait vivre dans toute l'honnêteté et la sainteté du mariage, et vaquer au service de Dieu. Ni les menaces, ni la crainte de la mort, ni les présents, ni les attraits, rien ne put la détourner de la contemplation céleste. Elle aimait mieux mourir qu'abandonner sa résolution.

Cependant, épris d'un amour excessif, le jeune homme, dont nous avons parlé, bien qu'il sût et qu'il eût appris toutes

viateur de Craton, disciple des apôtres, et particulièrement de S. Jean, et leur historiographe primitif. L'histoire de Drusiana a été célèbre surtout dans les premiers siècles. Nous avons vu combien sont respectables et dignes de foi les antiques monuments sur lesquels elle s'appuie.

¹ Voir ce qui a été dit à ce sujet, *Histoire générale des Apôtres*, c. v, obj. 1, avant l'*Histoire de S. Pierre*.

ces choses, bien que plusieurs personnes le détournassent de ses espérances, parce qu'elles ne devaient avoir aucun résultat, ne voulut rien entendre, méprisa les conseils qu'on lui donnait, et crut qu'il pouvait tenter celle qui était confirmée en grâce par la parole divine, qui avait engagé son propre mari à garder la continence, tout en conservant l'union de l'esprit par la charité seulement. Ayant donc fait parler à cette femme, il obtint une réponse qui renversa tout son espoir; et, à dater de ce moment, il mena une vie de jour en jour plus triste.

Drusiana, de son côté, offensée d'une proposition aussi insolente, tomba dans les fièvres, deux jours après, affligée d'être rentrée dans sa patrie, et d'avoir, par sa beauté, donné occasion à une si cruelle tentative.

— Plût à Dieu, dit-elle, ou que je ne fusse jamais revenue dans ma patrie, ou qu'instruit de la doctrine divine, cet homme ne se fût jamais précipité dans un tel égarement. Puis donc que je suis pour cette âme faible, l'occasion d'une si profonde blessure, je désire, Seigneur Jésus, être délivrée de cette vie, afin qu'après que votre servante aura quitté ce monde, ce malheureux mène une vie plus longue et plus tranquille.

Drusiana tenait ce langage en présence de S. Jean l'apôtre. Mais quelle devait être la suite de ce discours, c'est ce que ne connaissaient ni l'apôtre, ni les autres personnes présentes. La tristesse et la mélancolie, qu'elle conçut à l'occasion de la blessure de ce jeune homme, devinrent telles, qu'elle succomba. Son mari éprouva également un très-vif chagrin, en considérant que son épouse avait eu une fin agitée, et que l'excès de sa peine intérieure lui avait fait souhaiter la mort.

CHAPITRE VII.

S. Jean console Andronic. — Discours de l'Apôtre aux fidèles.

Andronic pleurait donc de telle sorte, que l'Apôtre dut le reprendre :

— Ne pleurez pas, lui disait-il, comme si vous ignoriez où elle est allée. Ne savez-vous pas que cette vie présente n'a point de prix auprès de celle qui dure sans fin dans le ciel, où est passée la sainte et fidèle Drusiana, dont le corps est dans l'attente de la résurrection ?

Andronic répondit qu'il ne doutait point que Drusiana ne dût un jour ressusciter d'entre les morts ; et que sa foi n'avait pas varié sur ce point ; mais qu'il pensait que quiconque avait parcouru sans reproche la carrière de cette vie, était sauvé. Il ajoutait que c'était pour lui un sujet de douleur, d'avoir su que sa sœur (c'est ainsi qu'il appelait Drusiana) nourrissait dans son cœur une peine secrète, dont il n'avait jamais pu savoir le motif de sa propre bouche, et dont il ignorait encore la cause après sa mort.

L'Apôtre adressa, en particulier, à Andronic, différentes questions sur ce point : ensuite, s'asseyant quelques instants, au milieu de tous les frères présents, qui désiraient jouir d'un doux entretien de l'Apôtre, il leur parla en ces termes :

« Un pilote ne fait ses adieux aux matelots, aux navigateurs, et au navire lui-même, que quand il les a débarqués dans le port, et confiés à une rade sûre. Il en est de même de l'agriculteur : lorsqu'il a confié la semence à la terre, labouré son champ avec beaucoup de peine, mis, à l'entour, des haies pour le défendre, et enfin employé des soins assidus, il ne se livre enfin au repos, que lorsqu'il a placé dans ses greniers une abondante moisson. Celui qui court dans la carrière, se

réjouit, lorsqu'il a remporté le prix. Celui qui combat à la manière des athlètes, est transporté de joie, lorsqu'il a reçu la couronne. Enfin, tous ceux qui s'appliquent à divers arts, à différents emplois, lorsqu'ils sont à la fin de leur travail et qu'ils ont atteint le but de leurs efforts, remercient Dieu et lui rendent gloire de ce qu'ils n'ont point été privés de son secours, mais de ce qu'ils ont été aidés de sa grâce, selon la promesse que le Seigneur a daigné faire à ses saints. Ne convient-il pas, à mon avis, que chacun regarde sa foi comme éprouvée, lorsqu'ayant accompli la course de sa vie, il rend pur et intact le dépôt qui lui a été confié ? Car il y a bien des choses qui peuvent facilement briser la fidélité de l'homme, qui jettent le trouble dans son âme et déconcertent sa vigilance : ce sont les enfants, les parents, la gloire, la pauvreté, la flatterie, la jeunesse, la beauté, l'orgueil, la passion des richesses, les préférences, l'état d'oubli où l'homme se trouve, l'envie, la dissimulation, l'injustice, l'amour, la tristesse, la possession d'un esclave, le soin du patrimoine, l'occasion et divers autres obstacles semblables, qui mettent ordinairement des entraves dans la marche de l'homme fidèle. C'est ainsi qu'au moment où le pilote poursuit heureusement sa course à travers les flots, il s'élève souvent un vent contraire qui s'oppose à sa marche, le retarde dans sa course, et soulève les orages et les tempêtes. De même le laboureur se voit quelquefois trompé, dans ses espérances presque certaines, par un contretemps fâcheux. Telles sont les différentes phases de la vie de l'homme : celui-ci, avant d'arriver au terme de sa course, doit en prévoir le résultat, et se pénétrer profondément de la manière dont il doit accomplir sa carrière, à savoir : si ce sera dans la vigilance, dans la tempérance, et dans l'éloignement de tous les obstacles ; ou bien, si ce sera dans le trouble et dans les liens des voluptés mondaines. Comme on ne loue point la beauté d'un corps, si l'on n'en a pas considéré tous les membres ; ni un général, s'il n'a pas glorieuse-

ment terminé toute une campagne ; ni un médecin, s'il n'a pas guéri diverses maladies : de même, on ne saurait non plus louer la vie d'un homme, si celui-ci n'a pas eu une âme remplie de foi, et s'il n'a pas rendu son corps digne d'être le temple de Dieu ; on ne loue que la vie de celui qui n'est point tombé dans sa course, séduit par une vaine beauté, qui ne s'est point laissé corrompre par les choses humaines ; qui ne s'est point attaché aux choses temporelles ; qui n'a point préféré les biens caducs aux biens incorruptibles, ni échangé les biens durables de l'éternité contre les biens périssables du temps, ni honoré ce qui n'est point digne d'honneur, ni aimé les œuvres dont on doit avoir horreur ; qui n'a point reçu le sceau de Satan, ni recelé le serpent dans son cœur ; qui ne s'est point moqué de ce dont on ne doit point se moquer, ou qui n'a point rougi de l'opprobre qu'il a eu à endurer pour Jésus-Christ. Il y a des personnes qui ont à la bouche un beau langage, mais qui le démentent par leur conduite et par leurs actes. Chacun doit se garder de flatter sa chair, de peur d'en faire un vase d'impureté ; mais il doit la conserver telle, qu'il ne brûle pas du feu des honteuses passions, qu'il ne se laisse pas vaincre par la luxure, ni dompter par l'avarice, ni subjuguer par le désir de l'argent, ni soumettre par la rébellion des sens, ni aveuglément mener par la colère et le dépit, ni absorber par la tristesse et le chagrin, ni dissiper ou énerver par certaines joies, certains divertissements de la vie ; mais il doit s'appliquer à tout ce qui est de nature à accroître et à promouvoir la foi en Jésus-Christ, notre Seigneur, afin qu'il reçoive la vie éternelle, cette magnifique récompense qui le dédommagera des biens temporels qu'il aura méprisés en cette vie ! »

CHAPITRE VIII.

Violation de la sépulture de Drusiana. — Punitioп des deux complices.

Lorsque le saint Apôtre eut, en forme d'exhortation, discours sur ces points avec force, de manière à exciter dans l'esprit des frères un vif désir des biens éternels, en même temps que le mépris des choses temporelles ; le jeune homme, dont nous avons parlé, qui aimait éperdument Drusiana, nourrissait cependant dans son cœur sa blessure secrète, dépréhendait de jour en jour, consumé par un feu, que la mort même de cette femme n'avait pu éteindre. Il n'est pas étonnant que le discours de Jean ne l'ait nullement guéri ; ce jeune homme n'y avait prêté aucune attention, désireux qu'il était, non pas de trouver un remède à son mal, mais d'inventer un moyen de satisfaire sa passion détestable. C'est pourquoi, après la mort de Drusiana, après le transport de cette femme au lieu de la sépulture, comme il se sentait toujours épris d'un amour passionné pour la défunte, il corrompit par argent l'intendant d'Andronic, pour qu'il lui ouvrît le lieu de sépulture où était ensevelie Drusiana, et qu'il le mit en possession du corps de celle qu'il aimait. Lorsqu'il fut venu à bout d'obtenir enfin ce qu'il demandait, il se disposait à commettre envers ce corps inanimé un crime abominable ; il s'y portait non par suite d'un mouvement subit, mais avec une espèce de frénésie et par suite d'un projet prémedité :

— Vivante, tu n'as pas voulu, dit-il, consentir à mon désir ; eh bien ! quoique défunte, tu n'éviteras point cette injure.

Ayant l'intendant pour complice de son crime, le jeune homme passionné entra donc ainsi dans le sépulcre, et se mit à ôter le linceul et les autres linges.

L'intendant, qui favorisait ce crime atroce, ajouta :

— Que t'a-t-il servi, malheureuse Drusiana, de refuser pendant ta vie ce que tu auras à supporter après ta mort ?

C'est ainsi que le crime était aggravé par les paroles comme par les œuvres des complices.

Lors donc que le jeune homme s'apprêtait à commettre envers ce saint corps un attentat sacrilège, tout à coup parut, on ne sait d'où, un horrible serpent !... Blessé de sa morsure, frappé davantage encore par le terrible aspect du reptile courroucé, le jeune homme tomba à terre, et, glacé aussitôt par le froid du poison, il perdit toute sa force, et expira. Le serpent monta au même instant sur son corps et s'y reposait.

Or, depuis que Drusiana était morte, c'est-à-dire depuis deux jours, les pauvres étaient dans le deuil, ainsi que les parents de cette dame, les veuves et les orphelins. Tous témoignaient à l'Apôtre S. Jean le regret et la douleur qu'ils éprouvaient au sujet de la mort de Drusiana¹ :

— Saint Apôtre, lui disaient-ils le jour qu'elle fut ensevelie, voici que nous portons au lieu de la sépulture, Drusiana, qui fidèle à vos avertissements, nous nourrissait tous, en servant

¹ Mellitus, *de passione S. Joan. evang.*; ex florentinio, ad martyrolog. S. Hieronimi, p. 150. Méliton n'a fait qu'indiquer l'histoire de Drusiana, que les *Histoires apostoliques* rapportent au long. Voici son récit :

« Lorsque S. Jean entra à Ephèse, Drusiana, qui l'avait toujours suivi, et qui avait vivement souhaité sa venue, était portée au sépulcre. Alors Jean vit que les pauvres et les veuves avec les orphelins pleuraient ainsi que ses parents, et qu'ils disaient : — Saint Apôtre, voici qu'on emporte Drusiana, qui, se conformant à tes préceptes saints, nous nourrissait tous, servant le Seigneur dans l'humilité et dans la chasteté ; chaque jour elle espérait après votre venue, disant : *Puissé-je voir de mes yeux l'Apôtre du Seigneur avant de mourir !* Voici que vous êtes venu et elle n'a pu vous voir. — Alors l'Apôtre dit : — Drusiana, le Seigneur vous rappelle à la vie ! Levez-vous et retournez en marchant à votre maison, et préparez-moi ma réfection. — Aussitôt à sa voix, elle se leva et elle marcha selon le commandement de l'Apôtre, et il lui semblait à elle-même qu'elle n'était pas revenue de la mort, mais seulement du sommeil. Et le peuple poussa de grands cris durant trois heures, disant : — Il n'y a qu'un Dieu, celui que Jean annonce ; il n'y a qu'un seul Seigneur, qui est Jésus-Christ. »

Dieu dans la chasteté et dans l'humilité, et qui tous les jours désirait votre retour¹, disant :

— Puissé-je, avant de mourir, voir encore de mes yeux l'Apôtre du Seigneur !

« Voilà que vous arrivez, et elle n'a pu vous voir. »

Depuis le jour de la mort de Drusiana, telle était l'affliction des pauvres et des personnes qui l'avaient fréquentée.

Dès le matin du troisième jour, S. Jean et le mari de cette femme, Andronic, se réunirent pour aller prier au tombeau² de la défunte, et y célébrer les saints mystères : mais lorsqu'ils furent sur le point de partir, ils ne trouvèrent point les clefs du sépulcre.

— Les clefs du tombeau sont perdues, dit Jean ; c'est bien : cela indique que Drusiana n'est point dans le sépulcre parmi les morts. Mais allons, entrons-y, les portes s'ouvriront d'elles-mêmes. Je ne puis douter que la miséricorde du Seigneur ne nous accorde cela, comme elle nous a accordé beaucoup d'autres faveurs.

Lors donc qu'ils furent arrivés auprès du tombeau, les portes, à l'ordre de Jean, s'ouvrirent d'elles-mêmes, et nous vîmes près du sépulcre de Drusiana, un beau jeune homme nous sourire.

A sa vue, Jean s'écria :

— Vous êtes venu avant nous en ce lieu, Seigneur Jésus-Christ ? Pour quelle cause, Seigneur, êtes-vous donc venu ?

Nous entendîmes alors le son d'une voix qui s'exprima en ces termes :

¹ S. Jean faisait souvent de longues courses dans la province et ne restait pas continuellement à Ephèse.

² On sait que les anciens chrétiens avaient coutume de prier aux tombeaux et dans les sépulcres mêmes. Ils s'y rendaient dès avant l'aube, pour y faire les prières du matin. La plupart des sépulcres étaient faits en forme de cavernes ou de grottes, et plusieurs personnes pouvaient y entrer. Chaque famille avait ordinairement son sépulcre particulier et en possédait les clefs.

— Pour Drusiana, que vous devez maintenant rappeler à la vie, et pour celui qui est étendu mort tout près du tombeau ; car tous deux glorifieront Dieu à cause de moi.

Ayant dit ces paroles, ce beau jeune homme remonta au ciel, à la vue de Jean et des autres personnes présentes.

Jean, s'étant alors retourné, aperçut deux cadavres étendus près du sépulcre ; l'un des deux était celui de Callimaque, prince des Ephésiens, sur lequel était couché un immense serpent ; l'autre était le corps de Fortunatus, intendant d'Andronic. Examinant ces deux corps, l'Apôtre réfléchissait en lui-même et disait :

— Que signifie ce spectacle ? Et pourquoi le Seigneur ne m'a-t-il pas fait connaître ce qui s'est passé en cette circonstance, lui qui ne dédaigne jamais de m'éclairer ?

Alors Andronic, s'étant aperçu que le corps demi-nu de Drusiana n'était couvert que d'un voile sépulcral, et ayant reconnu les deux hommes morts, dit à Jean :

— Je comprends ce qui est arrivé, ô Jean ! Car ce jeune Callimaque aimait Drusiana, lorsqu'elle vivait, et, quoique ses demandes et ses sollicitations eussent été rejetées, il ne cessait néanmoins de la poursuivre de ses instances. Fâché de se voir rejeté si fréquemment, il se lia d'amitié avec mon intendant, afin d'arriver, par son entremise, à bout de ses criminels desseins. On dit même que plusieurs fois, du vivant de Drusiana, il tint ce propos, que, « si, durant sa vie, elle ne voulait pas « consentir à son désir, elle n'en essuierait pas moins cette « injure après sa mort. » Et peut-être, ô Jean, cet excellent jeune homme qui est apparu, a-t-il voilé ses restes, afin que son corps ne souffrît point cet affront. Je pense que ceux-ci ont été punis de mort, pour avoir tenté une entreprise abominable. Je crois aussi que la voix qui vous a parlé, vous a commandé de ressusciter Drusiana, parce que la tristesse et le chagrin l'avaient prématurément fait sortir de cette vie ; sa douleur provenait de ce que sa beauté avait causé le malheur

d'un jeune homme. Pour quelle raison, lorsque nous voyons trois corps morts, la voix céleste n'a-t-elle donc fait mention de la résurrection que de deux, et a-t-elle gardé le silence sur le troisième ; si ce n'est que le Seigneur veut que Drusiana soit rendue à la vie, d'où elle est sortie par suite de sa douleur, afin qu'elle puisse un jour terminer en paix sa carrière ? Quant à ce jeune homme (Callimaque), quelle excuse, quelle cause de pardon a-t-il, si ce n'est qu'il semble s'être trompé, et qu'il a été du nombre de ceux que l'imprudence et que la force des passions égarent (comme malgré eux) ? Pour le troisième (qui a trahi Drusiana, livré son corps à la fureur aveugle d'un jeune homme, et mis plus de malice dans la perprétation du crime), je pense qu'il est (jugé), estimé indigne du bienfait de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mettez-vous donc à l'œuvre, ô Jean, je vous en conjure, et ressuscitez d'abord Callimaque, afin qu'il nous apprenne lui-même comment ces choses se sont passées.

CHAPITRE IX.

Résurrection de Callimaque. — Repentir de ce jeune homine.

Alors Jean s'avança près du cadavre du jeune homme, et dit au serpent :

— Retire-toi de celui qui doit servir Notre-Seigneur Jésus-Christ !

A l'instant même le serpent s'éloigna.

Après cela, l'Apôtre se prosterna à terre et pria le Seigneur en ces termes :

— O Dieu, dont nous vénérons la gloire, dont la puissance maîtrise tous les efforts de l'eafer ! Dieu, qui pouvez accomplir toutes les choses que vous voulez, exauccz-nous dans la vue de votre gloire ; faites éclater maintenant votre grâce en faveur

de ce jeune homme. Faites-nous connaître par lui-même, en le ressuscitant, ce qui a eu lieu à son égard.

En même temps, le jeune homme se leva et se reposa durant l'espace d'une heure. Mais, dès qu'il eut repris ses forces et fut revenu à lui-même, Jean l'interrogea et lui fit raconter la cause de sa mort. Ainsi, il commença à expliquer toutes les circonstances de ce fait, de la manière que les avait fait connaître Andronic. Il dit que sa passion pour Drusiana avait été cause qu'il ne s'était pas abstenu de la convoiter même après sa mort.

Jean lui demanda encore si sa témérité envers ces restes vénérables, et ce corps plein de la grâce divine, avait pu avoir quelque effet ?

Il répondit :

— Comment aurais-je pu, soit oser, soit commettre quelque profanation, après qu'un si horrible animal se fût élancé sur moi ? Cette bête a blessé pareillement Fortunatus, lui qui avait cherché de nouveaux moyens d'enflammer ma passion aveugle, lorsqu'elle semblait déjà pouvoir se calmer. Voici quelle fut la cause de ma mort ; lorsque, emporté par un amour insensé et malheureux, j'eusse en partie dépouillé le corps mort de ses linges, et que, me retirant un peu, je me préparais à consommer le crime impie que j'avais médité ; je vis comme un beau jeune homme, qui, avec son vêtement, voilait le corps de Drusiana : de sa face jaillissaient des étincelles de feu dans tout le sépulcre. L'une d'elles vint sur moi avec cette parole :

— Meurs, Callimaque, afin que tu vives !

Quel était cet homme, je l'ignore. Mais puisque je vois que vous êtes ici le serviteur de Dieu, et que vous m'êtes apparu à l'heure même, je crois que cet homme était l'ange de Dieu, et je reconnais que Dieu est véritablement annoncé par vous. C'est pourquoi je vous prie et je vous conjure de ne point m'abandonner dans mon affliction. Car je sais et je me rappelle ce

que j'ai fait et les choses indignes que j'ai tentées. J'en suis contristé en moi-même. Plût à Dieu que vous pussiez découvrir le fond de mon cœur, et voir le sentiment intérieur de ma douleur ! Enfin je suis affligé profondément de ne m'être pas abstenu de si criminelles tentatives. Mais j'attends de vous un remède à cette affliction, puisque vous êtes le héraut de Dieu tout puissant, dont Notre-Seigneur Jésus-Christ est le fils véritable, je désire connaître par vous sa (divine) parole. Je ne doute pas, si vous me tendez la main, de l'accomplissement de ce que me disait la Voix (céleste) qu' « il me fallait mourir pour vivre. » Je suis mort comme jeune homme passionné, intempérant ; mais je suis ressuscité doux et humble. Je suis mort comme païen, mais je suis ressuscité chrétien. Je connais déjà la vérité, mais je demande à la connaître davantage par vos enseignements.

Réjoui d'entendre de telles paroles, l'Apôtre dit :

— Et qu'ai-je à faire, Seigneur Jésus-Christ, je l'ignore. Mon esprit est ravi à la vue de votre miséricorde ; je reconnais en même temps cette patience extraordinaire que vous montrez à l'égard de l'homme pécheur.

Il dit, et, bénissant le Seigneur, il prit Callimaque et l'embrassa :

— Béni soit le Seigneur Dieu et son fils Jésus-Christ, qui a eu compassion de vous ; qui, par une mort momentanée, vous a délivré d'une fureur insensée ; qui a éteint ces flammes qui vous consuiaient, enlevé l'occasion de votre péché, brisé les efforts d'une passion déréglée ; et qui, après vous avoir déjà fait mourir au péché, vous a rendu à la vie, afin que vous trouviez le repos dans la foi et dans la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous voyez quelle multitude (de bienséits célestes) découlent sur notre ministère et sur vous, pour vous sauver.

CHAPITRE X.

Résurrection de Drusiana et de Fortunatus. — Méchanceté de ce dernier.

— Discours de l'Apôtre sur les méchants. — Admiration et joie des Ephésiens au sujet de Drusiana. — Punitioп de Fortunatus.

Or, Andronic, à la vue de Callimaque ressuscité, se sentait pressé par l'affection qu'il avait pour son épouse. Il se mit donc à prier l'Apôtre de rompre aussi pour Drusiana les liens de la mort et de la rappeler à la vie ; il alléguait qu'il était nécessaire qu'elle ressuscitât, afin d'être délivrée du chagrin qui semblait lui avoir causé la mort, et d'être exempte de cette peine intérieure, qu'elle avait éprouvée en voyant que sa beauté avait occasionné l'égarement d'un jeune homme. Il conjure donc l'Apôtre, avec instances, de la ramener aussi à la vie ; et ensuite, ajoute-t-il, quand le Seigneur le voudra, il la rappellera de nouveau à lui.

Touché, et de la demande du mari, et de la modestie de Drusiana, Jean s'approcha donc du sépulcre ; et, lui prenant la main, après avoir prié le Seigneur :

— Drusiana, dit-il, levez-vous au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur, levez-vous pour sa gloire !

Elle se leva en même temps et sortit du tombeau¹. Voyant qu'elle n'était couverte qu'à demi (et d'un voile léger), elle en demanda la cause. Lorsque l'Apôtre la lui eut apprise, elle glorifia Dieu, puis elle se vêtit (entièrement).

Ayant ensuite aperçu le corps de Fortunatus, étendu à terre, elle dit à Jean :

¹ S. Isidore, *in vita Joan.*, Ribadencira, *Fleurs des Vies des Saints*, Reuclinus, etc., rapportent ces histoires. Voyez encore l'*Histoire ecclésiastique* de Vitalis Ordéricus, *t. 2, c. x1*; le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais; Brentano, *t. 6, p. 285*, etc.

— Père, que celui-ci ressuscite de même, bien qu'il ait trahi ma sépulture !

Callimaque, ayant entendu ces parolés, se mit à prier l'Apôtre de ne pas ressusciter un homme méchant, qui l'avait artificieusement précipité dans une fureur aveugle ; « car, ajoutait-il, il n'a point été touché de la grâce qu'il avait entendu annoncer ; de plus, l'oracle de cette Voix céleste qui s'est faite entendre ne parlait que de moi et de Drusiana : « Le Seigneur, (dit-il), a jugé digne de mort celui qu'il n'a pas déclaré digne de la résurrection. »

— Jean lui répondit :

— Mon fils, nous n'avons point appris à rendre le mal pour le mal. Car nous aussi, nous sommes pécheurs, nous avons commis des fautes graves, et nous avons obtenu miséricorde par Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel n'a point jugé qu'il fallait rendre le mal pour le mal, mais faire mourir les péchés par la pénitence et la conversion. Or, si vous ne permettez pas que je ressuscite Fortunatus, ce sera l'affaire et l'œuvre de Drusiana.

Celle-ci, remplie de l'Esprit-Saint, s'approcha alors du corps de Fortunatus, et dit :

— Seigneur Dieu Tout-Puissant, qui m'avez accordé de voir vos œuvres si prodigieuses et si admirables ; qui avez voulu que je fusse honorée du nom (de chrétienne) ; qui enfin m'avez fait la grâce, non-seulement de vous connaître, mais encore d'avoir un mari avec lequel il m'est permis de vivre comme avec un frère ; ô vous, qui avez jugé convenable que je mourusse, afin que, séparée momentanément de ce corps, je vous fusse unie plus intimement ; vous, qui avez ordonné que ce jeune homme mourût aussi, afin que le péché pérît en lui, et que la vie lui fût rendue : Maintenant donc, Seigneur, ne dédaignez point les prières de votre servante : Commandez que Fortunatus ressuscite, bien qu'il ait entrepris de me trahir !

Elle lui prit en même temps la main, et dit :

— Levez-vous, Fortunatus, au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur et notre Dieu !

Cet homme s'étant levé, et ayant vu que Drusiana était ressuscitée, et que Callimaque croyait au Seigneur, dit, en méconnaissant le bienfait de la vie qui lui était rendue :

— Qu'il eût mieux aimé rester dans la mort, plutôt que de ressusciter et d'être témoin des prodiges que la vertu de Dieu avait opérés en leur faveur.

Fixant alors cet homme, Jean dit ces paroles :

— Voilà bien ce qu'enseignait le Seigneur, en annonçant l'Evangile¹ :

Tout arbre qui est mauvais, a-t-il dit, produit de mauvais fruits. En effet, le suc de la racine mauvaise prend le dessus, et c'est pour cela que le bon fruit ne saurait croître de ce suc dégénéré. Ce n'est point ici la faute de la nature commune, mais celle de la racine. La première n'y est pour rien, la seconde y est pour tout. La terre offre à tous les arbres la même fécondité : elle les nourrit tous, les fait tous croître dans le même sein (dans le même giron), comme une bonne mère : tous les champs jouissent du même air, de la même température. Le Seigneur Tout Puissant répand partout les mêmes pluies, échauffe du même soleil les contrées solitaires et les arbres des forêts : néanmoins il y a de la différence dans les fruits, et de la variété dans les produits de chaque arbre. L'un est stérile, l'autre est fécond. Or, quant à l'arbre stérile, c'est à la racine qu'il faut attribuer ce défaut : elle n'a pu éprouver les effets de la fécondité du sol, ni les influences favorables des bienfaits du Ciel. Or notre Dieu a semblablement créé tous les hommes à son image, c'est-à-dire, qu'il les a excités tous à demander sa divine grâce, afin qu'ils pussent imiter eux-mêmes la miséricorde, la vertu, la piété, la justice et les autres perfections que nous louons en Dieu : il a fait lever son soleil

¹ S. Matth. vii, 17.

sur tous les hommes : Pour tous les hommes Notre Seigneur Jésus-Christ est venu en ce monde ; pour tous il a été crucifié ; pour tous il est ressuscité. Mais, quant à ce bienfait de Dieu le Père, qui a livré son Fils pour nous ; quant à ce don précieux de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui s'est sacrifié pour **notre** rédemption, c'est le petit nombre qui se le procure et qui le conserve jusqu'à la fin. Les autres le dédaignent ; ils refusent le salut qui leur est offert, en ne voulant point croire à l'auteur du salut. La plupart, même, en portant envie à la grâce divine qui opère en nous (et qui se manifeste par des prodiges), se privent ainsi de ce bienfait céleste : comme il arrive à l'égard de ce malheureux, qui, trompé par l'envie, ne sait aucun gré même à ceux qui lui ont rendu le bienfait de la vie. Il s'est donc amassé sur la tête des charbons de feu, il porte aussi le fruit du mauvais arbre : que le feu l'enflamme ; qu'il soit consumé dans son propre brasier ! Que cette racine (mauvaise) soit retranchée de l'assemblée des fidèles : Qu'elle ne touche point à aucune œuvre de ceux qui craignent Dieu, ni à aucune offrande de ceux qui sont dévoués à Dieu ; séparez-la de la réunion des Saints, et qu'elle soit repoussée de la communion des Sacrements ! Qu'elle n'ait plus rien de commun avec Drusiana, à laquelle ce malheureux a porté envie pendant qu'elle vivait, et à qui il a cherché à faire subir un affront, après qu'elle fût ensevelie ! Pour nous, qui étions unis de communion avec elle après sa mort, continuons de lui accorder cette marque de charité maintenant qu'elle est rendue à la vie.

L'Apôtre commanda alors à Drusiana d'aller elle-même préparer à sa maison une réfection pour lui et pour ceux qui étaient présents.

Drusiana obéit aussitôt à l'ordre de Jean ; il lui semblait être réveillée plutôt d'un sommeil que du tombeau et du sein de la mort.

Or, ajoute ici *Méliton*¹, lorsque le peuple et la foule des pauvres et des parents de cette dame chrétienne, la virent ressuscitée, tous furent saisis d'étonnement et d'admiration ; ils rendirent gloire à Dieu, et, durant trois heures, on n'entendit qu'un cri parmi le peuple qui disait :

— « Il n'y a qu'un seul Dieu ! C'est celui que Jean annonce, « Il n'y a qu'un Seigneur ! C'est Jésus-Christ ! »

Lorsque l'Apôtre² et ceux qui l'accompagnaient eurent rendu des actions de grâces à Notre Seigneur Jésus-Christ, ils revinrent à la maison d'Andronic.

Pendant qu'ils étaient ensemble en ce lieu, S. Jean eut une révélation du Saint-Esprit, et il découvrit aux chrétiens qui étaient présents, que Fortunatus venait d'être blessé de nouveau par le Serpent. Il commanda ensuite que quelqu'un se rendît immédiatement sur le lieu, afin de vérifier le fait qu'il venait de leur apprendre. Ils envoyèrent donc l'un des jeunes hommes présents ; celui-ci étant entré au lieu indiqué, s'aperçut que le corps de Fortunatus était déjà frêle par l'effet des poisons qui circulaient dans ses membres (il n'était cependant pas encore mort.) Mais Jean, ayant appris que cet homme n'avait plus que trois heures à vivre, dit :

— HABES FILIUM TUUM, DIABOLE !

Tu as (aussi) ton fils, ô Satan !

Jean passa alors tout ce jour-là dans la joie avec les chrétiens d'Ephèse.

DEUXIÈME ET TROISIÈME ÉPITRES DE L'APOTRE S. JEAN.

Les deux dernières *Epîtres* de S. Jean sont courtes, et adressées, l'une à *Electa*, et l'autre à *Gaius*, ou *Caïus*. —

¹ Mellitus, *de Passione S. Joan. év.*

² *Apost. Hist.*, t. v, c. 14.

Quelques auteurs, cependant, ont regardé le mot *Electa* plutôt comme un titre d'honneur que comme un nom appellatif. Lucius Dexter, dans sa *Chronique* (anno 100), et Claude d'Espence assurent que le nom propre de cette dame très-chrétienne et très-distinguée était *Drusia* ou *Drusiana*, la même dont nous venons de donner la notice historique. L'Apôtre loue la piété de cette dame et celle de ses enfants ; mais il l'avertit de ne point donner l'hospitalité aux Gnostiques et aux autres hérétiques, et de ne pas perdre ses bonnes œuvres, en ne témoignant pas assez d'horreur pour les mauvaises doctrines : et c'est sur cela qu'il prononce cette sentence, qui est très-célèbre dans l'Eglise : *qu'il ne faut point recevoir chez soi les hérétiques, ni même les saluer*, (à moins cependant qu'il n'y ait une nécessité indispensable, ou que ce ne soit pour travailler à leur conversion). — Le sujet et le style de cette *seconde épître* sont les mêmes que ceux de la *première*, comme on le remarque facilement, et comme Baronius et les savants l'ont clairement démontré ; de sorte qu'il est évident qu'elle est du même auteur, c'est-à-dire de S. Jean 'évangéliste, et non d'un autre¹.

¹ Cette *authenticité* des *deux* dernières *Epîtres* de S. Jean est suffisamment établie par la Tradition. Elles sont citées comme étant de cet Apôtre, par S. Denys d'Alexandrie, *apud Euseb.* *t. 7 c. 25* ; par S. Amphiloque, *Naz. Car.* *125* ; par S. Jérôme, *de viris illustr.* *c. 9*, et *ep* *83 p. 329* ; par S. Athanase, *dans son Epître Pascale*, *p. 59*, et dans sa *Synope*, *p. 60* ; par S. Cyrille de Jérusalem, dans son *catalogue des livres canoniques*, où il met les trois Epîtres de S. Jean ; par S. Grégoire de Naziance, *carm.* *54* ; par les Pères du concile de Laodicée, *canon 59-60, t. I, p. 1507* ; par ceux du III^{me} concile de Carthage en 597, dans le canon *47, ibid. t. II, p. 1177* ; par le concile de Trente, *sess. 4* ; par Ruffin, dans l'*Exposition du Symbole*, *ap. Cypr. p. 553* ; par S. Augustin, *de doctrina Christiana, t. 2. c. 8. p. 12* ; par le Pape Innocent I, *ep. III, c. 7; concil. Labb. t. II, p. 1256* ; par S. Clément d'Alexandrie, qui, citant la 1^{re} Epître, l'appelle *la plus grande*, comme s'il eût voulu la distinguer des deux petites, *Strom. t. 8. p. 589* ; par S. Ambroise, qui attribue à S. Jean l'Evangéliste les Epîtres où il a aimé mieux prendre le titre de *Vieillard* que celui d'Apôtre, *in Ps. 56. t. 2. p. 705* ; par un Evêque du grand Concile de Carthage sous S. Cyprien, *ap. Cypr. 403* ; par Lucifer de Cailleri, *dans son traité de non conveniendo cum hæreticis* ; par S. Iré-

La deuxième épître canonique de S. Jean. — Adressée à Electa.

1. « Le prêtre, (le vieillard) à la dame Electa et à ses enfants que j'aime dans la vérité, et qui ne sont pas aimés de moi seul, mais que tous ceux qui connaissent la vérité aiment comme moi.

2. Pour l'amour de cette même vérité, qui demeure en nous, et qui sera en nous éternellement.

3. Que Dieu le Père, et Jésus-Christ, Fils du Père, vous donnent la grâce, la miséricorde et la paix dans la vérité et dans la charité !

4. J'ai eu bien de la joie de voir quelques-uns de vos enfants qui marchent dans la vérité, selon le commandement que nous avons reçu du Père.

5. Et je vous prie maintenant, madame, que nous ayons une charité mutuelle les uns pour les autres ; et ce que je vous écris n'est pas un commandement nouveau, mais le même que nous avons reçu dès le commencement.

6. Or, la charité consiste à marcher selon les commandements de Dieu, qui ne sont autres que ceux de la charité, savoir : *les trois premiers qui prescrivent l'AMOUR DE DIEU ; puis les sept derniers, qui prescrivent l'AMOUR DU PROCHAIN.* Tel est le commandement que vous avez reçu d'abord, afin que vous l'observiez.

née, qui cite la seconde Epître sous le nom de Jean, disciple de Jésus-Christ, l. 1, c. 12. p. 94 ; par S. Alexandre, évêque d'Alexandrie, *Socrate*, l. 1, c. 6 ; et par S. Athanase sous le nom du bienheureux Jean ; *Lucif. ep. p. 1118* ; par le célèbre Concile d'Aquilée en 381, qui l'attribue à un homme Saint, en qui parlait le S. Esprit, *codex Theod. à Sirm. éd.* ; par S. Chrysostôme, qui la cite sous le nom de *Jean le Théologien (hom. S. Chrys. t. 6. or. 51)* ; par Théophile d'Alexandrie, qui la cite comme écriture canonique, *ap. Hieron, ep. 72. p. 511* (voir Tillemont, *Mém. hist. t. 1, p. 367 et 638.* — Baronius, *ad ann. 99.*

¹ On pense que cette dernière *Electa* était une Diaconesse de l'Eglise d'Ephèse, qui, avec l'Apôtre, saluait cette autre *Electa*, Diaconesse de quelque Eglise d'Asie, et à laquelle écrivait S. Jean.

Voici le motif pour lequel je rappelle ce précepte.

7. C'est que plusieurs imposteurs, *tels que Ebion, Cérinthe, et les Gnostiques*, se sont élevés dans le monde, et détruisant la vérité, ont enseigné des erreurs pernicieuses, et ont ainsi porté atteinte à l'unité et à la charité chrétiennes ; leur erreur consiste en ce qu'ils ne confessent point que Jésus-Christ est venu dans une chair véritable, et qu'il s'est incarné. Celui qui ne reconnaît point cette vérité, est un séducteur et un Antechrist.

8. Prenez garde à vous, afin que vous ne perdiez pas, *en accueillant ces séducteurs*, les bonnes œuvres que vous avez faites, mais que, *en les rejetant, au contraire*, vous receviez une pleine récompense.

9. Quiconque ne demeure point dans la doctrine de Jésus-Christ, mais s'en éloigne, ne possède point Dieu ; et quiconque demeure dans la doctrine de Jésus-Christ, possède le Père et le Fils.

10. Si quelqu'un vient vers vous, et ne fait pas profession de cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, et ne le saluez point.

11. Car celui qui le salue, participe à ses mauvaises actions.

12. Quoique j'eusse plusieurs choses à vous écrire, je n'ai point voulu le faire sur du papier et avec de l'encre, espérant vous aller voir et vous en entretenir de vive voix, afin que votre joie soit pleine et parfaite.

13. Les enfants de votre sœur *Electa* vous saluent. »

La troisième épître canonique de S. Jean. — Elle est adressée à Caïus.

Caïus était un chrétien fort charitable envers les pauvres. On pense que c'était le *Caïus* de Derbé, que nomment les *Actes des Apôtres*, xx, 4, et non celui de Corinthe, dont parle S. Paul (Rom. xvi, 23). On remarque dans cette épître comme

dans les deux précédentes, le même style et les mêmes sentiments. Il y règne partout un esprit de charité dont le Saint-Esprit peut seul être le principe et l'inspirateur.

S. Jean, dans cette troisième épître, loue Caïus d'avoir exercé l'hospitalité envers quelques fidèles, et l'exhorte à l'exercer encore envers des personnes employées au service de l'Eglise, et qui ne voulaient rien recevoir de leurs parents ou de leurs amis qui étaient Gentils ou Païens. L'Apôtre en écrivit à Caïus, et non à l'Eglise du lieu où il était, parce qu'elle était troublée par un nommé *Diotréphès*, qui, voulant y être le premier, s'opposait à S. Jean même, jusqu'à répandre contre lui des calomnies ; et qui, au lieu de recevoir les étrangers, chassait même de l'Eglise ceux qui voulaient les recevoir : ce qui marque qu'il en était évêque. S. Jean menace et dit que, s'il va en cette ville, comme il espérait y aller bientôt, il fera connaître à tout le monde quel il était. Il rend, au contraire, un grand hommage à la vertu d'un *Démétrius*, dont nous n'avons pas d'autre connaissance précise ; bien que quelques auteurs aient conjecturé que c'était le même Démétrius qui, avant sa conversion, avait dans Ephèse excité une violente sédition contre S. Paul (*Act. 19, 24*). Plein de repentir d'avoir ainsi persécuté les apôtres, ce Démétrius se serait converti, serait devenu hospitalier envers les chrétiens, et se serait dévoué à la propagation de l'Evangile. Mais ce dernier sentiment reste à l'état de simple conjecture.

Voici les paroles mêmes que S. Jean adressa à Caïus :

1. « Le Prêtre, à mon cher Gaïus, que j'aime dans la vérité.

2. Mon bien-aimé, je prie Dieu que tout soit chez vous, en aussi bon état pour ce qui regarde vos affaires et votre santé, que je sais qu'il y est pour ce qui regarde votre âme.

3. Car je me suis fort réjoui, lorsque les frères qui sont venus, ont rendu témoignage à votre piété sincère, et à la vie que vous menez selon la vérité.

4. « Je n'ai point de plus grande joie que d'apprendre que
« mes enfants marchent dans la vérité, *et dans la sincérité de*
« *la foi*.

5. « Mon bien-aimé, vous faites une bonne œuvre d'avoir
« un soin charitable pour les frères, et particulièrement pour
« les étrangers.

6. « Qui ont rendu témoignage à votre charité, en présence
« de l'Eglise ; et vous ferez bien de les faire conduire et assis-
« ter en leurs voyages d'une manière digne de Dieu.

7. « Car c'est pour son nom qu'ils se sont retirés d'avec
« les Gentils, sans rien emporter avec eux. *Ces personnes*
« *n'ont rien voulu accepter des idolâtres, de peur de pa-*
« *raitre chercher quelque gain dans la propagation de l'E-*
« *vangile*.

8. « Nous sommes donc obligés d'accueillir, de traiter fa-
« vorablement ces sortes de personnes, pour travailler avec
« eux à l'avancement de la vérité.

9. « J'aurais écrit à l'Eglise, mais Diotréphès, qui aime
« à y tenir le premier rang, ne veut point nous recevoir.

10. « C'est pourquoi, si je viens jamais chez vous, je lui
« représenterai quel est le mal qu'il commet, en semant con-
« tre nous des médisances malignes ; et ne se contentant
« point de cela, non-seulement il ne reçoit point les frères,
« *qui ont la même foi orthodoxe que nous*, mais il empêche
« même ceux qui voudraient les recevoir, et les chasse de
« l'Eglise, lorsque lui-même mérite d'en être exclu.

11. « Mon bien-aimé, n'itez point ce qui est mauvais,
« mais ce qui est bon. Celui qui fait bien est de Dieu, mais
« celui qui fait mal ne connaît point Dieu *par sa conduite*.

12. « Tout le monde rend un témoignage avantageux à
« *Démétrius*, et la vérité même le lui rend. Nous le lui ren-
« dons aussi nous-mêmes, et vous savez que notre témoignage
« est véritable.

13. « J'avais plusieurs choses à vous écrire, mais je ne

« veux point vous écrire avec une plume et de l'encre;

14. « Parce que j'espère vous voir bientôt; alors nous nous
« entendrons de vive voix.

15. « La paix soit avec vous. Vos amis d'ici vous saluent.

« Saluez nos amis de ma part, chacun en particulier. »

¹ Quant à l'histoire suivante de Craton, qui fut le disciple et l'histo-
riographe des Apôtres, voyez Ordericus Vitalis, *hist. Ecclesiastica*, *t. 2.*
c. xi; Le Prévot; la plupart des Agiographes, qui ont puisé leur récit
dans *Abbias*, *hist. Ap. c. 14*, et *hist. de S. Jude et S. Simon*, *c. 16*;
et dans Meliton, *de Pass. S. Johannis*, *c. 5.* ~

LIVRE SIXIÈME

AUTRES FAITS DE L'APOTRE DANS LES DERNIERS TEMPS DE SA VIE:

CHAPITRE I^{er}.

*Cum gemmarum partes fractas
Solidasset, has distractas
Tribuit pauperibus.*

Après avoir consolidé les fragments des perles brisées, il les fit vendre et en fit distribuer le prix aux pauvres. (Hym. anc.)

S. Jean corrige l'idée de Craton sur le mépris des richesses. — A la vue d'un prodige, opéré par l'Apôtre, ce philosophe se convertit, puis se livre à la prédication de l'Evangile.

Craton¹, le philosophe, avait un jour annoncé sur la place publique, qu'il ferait voir, touchant le mépris des richesses,

¹ Mellitus, *de pass. S. Joann. evang.*; et hist. apost., lib. v. c. 14. S Jérôme semble faire allusion à ce trait, lorsqu'il dit: qu'il ne suffit pas de tout quitter, pour être récompensé dans la vie future, d'une gloire privilégiée, mais qu'il faut, de plus, suivre Jésus-Christ et l'Evangelie: Le Christ n'a pas dit: *vous qui avez tout quitté*: car Cratès le philosophe en avait fait autant, et plusieurs autres ont aussi méprisé les richesses; mais: *vous qui m'avez suivi*, ce qui est le propre des Apôtres et de ceux qui croient. Non dixit: *qui reliquistis omnia*: hoc enim et Crates fecit philosophus, et multi alii divitias contempserunt:

des exemples remarquables. Il avait persuadé à deux jeunes frères, les plus riches de la ville, de vendre leur patrimoine, et d'acheter deux perles précieuses, pour les briser en présence du peuple. Il arriva, qu'au moment où ces jeunes gens exécutaient ce dessein, l'Apôtre passait en cet endroit. Celui-ci fit venir Craton le philosophe, et lui dit :

— Ce mépris du monde, qui n'a pour fin que la louange des hommes, et qui est condamné au jugement de Dieu, est insensé. En effet, de même qu'une médecine, qui n'emporte pas la maladie, est vaine ; de même, une doctrine, qui ne détruit pas les vices des âmes et des mœurs, est une doctrine inutile. Aussi, mon Maître, ayant rencontré un jeune homme qui désirait parvenir à la vie éternelle, l'instruisit par les paroles suivantes et lui dit que « s'il voulait être parfait, il vendît tous ses biens, et les distribuât aux pauvres ; que, par cette action, il acquerrait un trésor dans les cieux, et gagnçrait une vie qui n'aura point de terme.

Craton répondit :

— Le fruit de la cupidité humaine, qui est enracinée dans le cœur des hommes, a été détruit. Mais si votre Maître est véritablement Dieu, et si c'est son désir que le prix de ces deux perles précieuses soit donné aux pauvres, rétablissez-les dans leur premier état, afin que ce que j'ai fait pour la louange des hommes, vous le fassiez pour la gloire de Celui que vousappelez votre Maître.

sed, qui secuti estis me : quod proprie Apostolorum est atque credentium. Il ne manquait à notre philosophe que de suivre Jésus-Christ : le mépris des richesses seul ne lui suffisait pas. (S. *Hier.* l. III, *in Matth.* c. 19).

Le même fait a été célébré, non seulement par les hymnes sacrées de l'Eglise, mais encore par les Poëtes les plus renommés de l'Europe.

*A Cratone viro fraclos sapiente l'ipitos
Ut varias hominum curas et inania vota
Argueret, signo Crucis integravit, et ipsum
Edocuit Cratona fidem, gemmis que redactis
In cumulos nummum ingentes donavil egenos.*

Alors le Bienheureux Apôtre recueillit les fragments des pierres précieuses, et les tenant dans sa main, il éleva les yeux au ciel, et dit :

— Seigneur Jésus-Christ, à qui rien n'est impossible, vous qui, par le bois de votre croix, avez réparé, dans vos fidèles, le monde perdu par l'arbre de la convoitise ; qui avez rendu à un aveugle-né, la vue que la nature lui avait refusée ; qui avez rappelé à la vie Lazare, mort, et enseveli depuis quatre jours ; et qui par la puissance de votre parole avez guéri toutes les maladies et toutes les infirmités ; jetez présentement un regard favorable sur ces pierres précieuses, que des personnes, qui ignorent les fruits de l'aumône, ont brisées pour obtenir les applaudissements des hommes : Pour vous, Seigneur, rétablissez-les, en ce moment, par la main de vos Anges, afin que leur prix, employé à des œuvres de miséricorde, soit pour ceux qui croiront, un moyen de parvenir à votre royaume, ô vous, qui vivez avec le Père et avec le Saint-Esprit, et qui régnez dans les siècles des siècles !

Les fidèles, qui étaient présents avec l'Apôtre, ayant répondu, *Amen* : les fragments des perles furent tellement consolidés, qu'il ne restait pas même le moindre indice, qui fit voir qu'elles avaient été brisées.

Alors le philosophe Craton, considérant avec ses disciples le prodige qui venait d'être opéré, se prosterna aux pieds de l'Apôtre, crut et se fit baptiser avec tous ses disciples : il commença même dès lors à prêcher lui-même en public la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ¹.

¹ Ce Craton, disciple de S. Jean et des Apôtres, écrivit dans la suite dix volumes, concernant l'histoire des Apôtres. L'auteur des *Histoires apostoliques* (l. vi, c. 20), dit qu'il y a lui-même puisé plusieurs récits qu'il a abrégés. L'ouvrage de Craton était fort étendu, à ce qu'il paraît. C'est de là sans doute, qu'ont été tirées les histoires d'Hégésippe, d'Abdias, les constitutions apostoliques, etc., et plusieurs autres anciennes pièces traditionnelles.

CHAPITRE II.

*Inexhaustum fert thesaurum
Qui de virgis fecit aurum,
Gemas de lapidibus.*

Celui qui change les branches d'arbre en or pur et les pierres brutes en diamants très-précieux, porte avec lui un trésor inépuisable.

Conversion et chute d'Atticus et d'Eugénius. — Les verges changées en or, et les pierres en diamants. — Discours de l'Apôtre. — Histoire du mauvais riche. — Suite de l'ambition des richesses.

Conformément aux paroles de l'Apôtre, les deux frères, dont nous avons parlé, vendirent les pierres précieuses, qu'ils avaient achetées au prix de leur patrimoine, et en distribuèrent l'argent aux pauvres. Ensuite ils accompagnaient l'Apôtre dans les villes où il allait prêcher la parole du Seigneur.

Depuis ce moment, une multitude infinie de croyants s'attachait à S. Jean.

Sur ces entrefaites, il arriva qu'à l'exemple des deux frères prénommés, deux autres hommes distingués de la ville d'Éphèse (Atticus et Eugénius), vendirent tous leurs biens et les distribuèrent aux indigents, afin de suivre l'Apôtre dans les lieux où il allait annoncer l'Evangile.

Ces deux hommes, étant entrés (un jour) dans la ville de Pergame, aperçurent leurs anciens esclaves qui se promenaient en public, vêtus de robes de soie, et tout resplendissants de la gloire du siècle. Dès ce moment, frappés d'un trait de l'Esprit tentateur, ils devinrent tristes, de ce qu'ils se voyaient réduits à l'indigence, et couvert d'un simple manteau, tandis que leurs serviteurs se trouvaient dans l'éclat de la puissance et des honneurs.

Mais l'Apôtre du Christ ayant compris cet artifice du démon, leur parla ainsi :

— Je vois que vos dispositions ont changé, ainsi que vos visages, pour cette raison, qu'ayant suivi la doctrine de Jésus-Christ, mon Maître, vous avez distribué aux pauvres tout ce que vous aviez. C'est pourquoi, si vous tenez à recouvrer tout ce que vous possédiez autrefois en or, en argent et en pierres précieuses, apportez-moi chacun un faisceau de petites branches.

Lorsqu'ils l'eurent fait, Jean invoqua le nom du Seigneur Jésus-Christ, et les verges furent changées en or¹.

L'Apôtre leur dit ensuite :

— Apportez-moi du rivage de la mer de petites pierres.

Lorsqu'ils l'eurent fait, et que la Majesté du Seigneur eût été invoquée, toutes ces pierres furent converties en perles.

Le Bienheureux Apôtre, se tournant alors du côté de ces hommes, leur dit :

— Pendant sept jours, allez en divers lieux trouver les orfèvres et les joailliers, et, lorsque vous aurez acquis la preuve que c'est du vrai or et que ce sont de véritables perles, faites-le moi connaître.

Les deux hommes partirent donc, et, au bout de sept jours, ils revinrent trouver l'Apôtre et lui dirent :

— Maître, nous avons parcouru les boutiques de tous les orfèvres : tous ont dit qu'ils n'avaient jamais vu d'or si pur.

¹ S. Isidore, ou, si l'on veut, l'ancien Auteur du livre intitulé : *DE VITA ET MORTE SANCTORUM* (qui se trouve parmi les ouvrages de S. Isidore de Séville), dit, en parlant de S. Jean, c. 72 : *mutavit in aurum sylvestres frondium virgas, littoreaque saxa in gemmas, et gemmarum fragmina in propriam reformat figuram*. Il parle aussi des morts que S. Jean ressuscita, du poison qu'il but, et de la résurrection de ceux qui étaient morts pour en avoir bu. Le célèbre Fréculfe, évêque de Lisieux, fait également mention de ces mêmes faits, *t. II, l. II, c. 9*. Ce qui montre que vers les temps de S. Chrysostôme, de Raban-Maure, et depuis, ces histoires apostoliques étaient entre les mains des fidèles. Voir également Cl. Brentano, *t. VI, p. 281-285*.

Les lapidaires ont tenu un pareil langage, ils ont affirmé n'avoir jamais vu de perles si précieuses et si excellentes.

Alors S. Jean leur dit :

Allez maintenant, et rachetez les terres que vous avez vendues ; car vous avez perdu les possessions des cieux. Achetez-vous des vêtements de soie, afin que pour un temps vous brilliez comme la rose, qui jette un instant de l'éclat et de l'odeur, puis se flétrit tout à coup. La vue de vos anciens esclaves vous a fait soupirer après leur sort, vous avez gémi de voir que vous étiez devenus pauvres. Soyez donc florissants aujourd'hui, pour être flétris demain ; soyez riches temporairement, pour être ensuite réduits à l'indigence éternellement. — La main du Seigneur ne pourrait-elle donc pas (croyez-vous), faire affluer les richesses (en faveur des siens), et les entourer d'une gloire et d'un éclat incomparables ? Mais il a établi le combat des âmes, afin que ceux qui, pour son amour, auront refusé de posséder les richesses temporelles, fussent assurés qu'ils posséderont les richesses éternelles. Enfin Notre Maître nous a raconté l'histoire d'un mauvais riche, qui se traitait magnifiquement tous les jours, et brillait dans l'or et dans la pourpre. A sa porte était étendu un mendiant, appelé Lazare, qui eût bien voulu recueillir les miettes qui tombaient de sa table ; mais personne ne lui en donnait. Or, il arriva que le même jour tous deux moururent ; que ce mendiant fut conduit dans le repos, qui est dans le sein d'Abraham, et que le riche fut jeté dans la flamme de l'incendie (éternel). Celui-ci, ayant de ce lieu levé les yeux en haut, aperçut Lazare, et le pria de tremper son doigt dans l'eau, de lui rafraîchir la bouche, parce qu'il en souffrait extrêmement dans les flammes.

Abraham prit alors la parole et lui dit :

— Souvenez-vous, mon fils, que vous avez reçu vos biens dans votre vie, et que Lazare n'y a eu que des maux. C'est pourquoi, selon toute justice, il est maintenant dans la consolation, tandis que vous êtes dans les tourments. Au surplus, il

y a pour jamais un grand abîme entre nous et vous ; de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent, comme on ne peut passer ici du lieu où vous êtes.

Le riche lui répondit :

— J'ai cinq frères ; je vous prie donc de leur envoyer quelqu'un, afin qu'il les avertisse (de ces choses¹), de peur qu'ils ne viennent aussi dans cette flamme.

Abraham lui répartit :

— Ils ont Moïse et les Prophètes ; qu'ils les écoutent.

Le riche reprit :

— Seigneur, si quelqu'un des morts ne ressuscite, ils ne croiront point.

Abraham répondit ;

— S'ils ne croient ni à Moïse ni aux Prophètes, ils ne croiront pas non plus, quand même quelqu'un des morts ressusciterait.

Or, Notre Seigneur et notre Maître confirmait ses discours par des exemples miraculeux. Car, comme on lui disait :

— Qui est revenu de ces lieux, pour que nous ajoutions foi à cela.

Il leur répondit :

— Apportez-moi les morts que vous avez.

Lorsqu'ils lui eurent apporté d'abord un jeune homme mort¹, puis deux autres cadavres, ils furent tous les trois ressuscités par lui, ils se réveillèrent comme s'ils fussent sortis d'un profond sommeil, et de leurs témoignages ils appuyaient les paroles de notre Maître, et y faisaient ajouter foi. Mais pourquoi vous rapporter les œuvres de mon Seigneur (et de mon Maître), lorsque vous avez ici, sous les yeux, ceux qu'en

¹ Les *histoires apostoliques* ne parlent ici que du jeune homme ; mais Méliton fait mention de deux autres morts ressuscités ; nombre légal et suffisant, pour rendre un témoignage certain.

son nom j'ai ressuscités d'entre les morts ? Vous-mêmes vous étiez présents et témoins oculaires. Vous avez vu les paralytiques guéris en son nom, les lépreux purifiés, les aveugles gratifiés du don de la vue, et une foule de personnes délivrées enfin des démons.

Mais ceux qui veulent posséder les richesses de la terre, ne peuvent posséder ces dons des miracles.

Vous-mêmes enfin, lorsque vous êtes entrés près des malades, vous les avez guéris, en invoquant le nom de Jésus-Christ. Vous avez mis en suite les démons, vous avez rendu la lumière aux aveugles.

Maintenant cette grâce (des prodiges) vous est enlevée, et vous, qui étiez grands et puissants, vous êtes devenus malheureux et misérables. Vous qui inspiriez aux démons une terreur si grande, qu'à votre commandement ils abandonnaient aussitôt les personnes qu'ils possédaient, vous-mêmes, désormais, vous aurez à redouter ces mêmes démons. Car celui qui est amateur de l'argent est esclave de Mammon. Mammon est le nom ¹ du démon qui préside aux lucres charnels et qui domine en maître sur ceux qui aiment le monde. Or, les amateurs du monde ne possèdent point eux-mêmes les richesses, mais ce sont les richesses qui les possèdent. Car il est absurde que, pour un seul estomac, l'on conserve une telle provision d'aliments, qu'ils suffiraient pour en satisfaire mille ; et que, pour un seul corps, l'on garde une si grande quantité de vêtements, qu'ils pourraient vêtir mille personnes.

Ainsi, l'on conserve vainement ce dont on ne fait pas usage ;

¹ Mammon, ou Dieu des richesses, avait chez les Syriens la même signification que Plutus chez les Grecs. — « De là vient, dit Pierre Lombard, *l. II, sent. dist. 6.*, que les richesses sont appelées *mammonna*, « du nom d'un Démon. Car Mammon est le nom d'un Démon, et ce nom désigne les richesses selon les Syriens. Or, cela ne veut pas dire « que le Démon ait le pouvoir de donner ou d'enlever les richesses à « qui il lui plaît ; mais qu'il s'en sert pour tenter et tromper les « hommes. »

et l'on ignore entièrement pour qui on les conserve, selon que le dit le Saint-Esprit par le Prophète¹ :

L'homme se trouble en vain : il thesaurise et il ignore pour qui il rassemble ces richesses.

VANE CONTURBATOR OMNIS HOMO, QUI THESAURIZAT ET IGNORAT CUI CONGREGAT EA.

Du sein de nos mères nous sommes sortis nus, manquant d'aliments, de boisson et de vêtements ; nous rentrerons nus dans la terre qui nous a nourris. Nous possédons en commun les richesses du ciel ; l'éclat du soleil est pour le pauvre comme pour le riche ; il en est de même de la lumière de la lune et des astres. La température de l'air, les rosées des pluies, la porte de l'Eglise et la fontaine de sanctification (c'est-à-dire le baptême), la rémission des péchés et la participation de l'autel, la nourriture du corps et le breuvage du sang de Jésus-Christ, l'onction du chrême, la grâce du Souverain Bienfaiteur (de Dieu le père qui a donné son fils au genre humain tout entier) ; la visite du Seigneur (Jésus-Christ, fils de Dieu qui est venu sur la terre pour racheter les hommes par sa mort), et le pardon du péché : toutes ces choses sont dispensées par le Créateur, avec égalité, et sans acception de personnes.

Le riche n'use pas autrement que le pauvre, de ces divers dons. Mais celui qui veut avoir plus qu'il ne suffit est un malheureux et un misérable. De là, en effet, l'origine des chaleurs fébriles, des frissons aigus, des douleurs diverses qui se font sentir par tous les membres du corps. On ne saurait contenter l'ambition avec des aliments, ni la rassasier d'aucun breuvage ; elle ne reconnaît jamais que l'argent entassé ne lui sera d'aucun service. Les trésors conservés causent jour et nuit des soucis à ceux qui les gardent et ne permettent pas qu'ils jouissent d'une seule heure de repos et de sécurité. En effet, tandis qu'on les garde, les voleurs épient. Pendant que les

¹ Ps. XXXVIII, 7.

amis du monde cultivent leurs domaines, qu'ils sont appliqués au labeur, qu'ils paient le fisc et les divers tributs, qu'ils construisent des celliers (des greniers), qu'ils méditent des lucres ; lorsqu'ils s'efforcent de calmer la violence des hommes puissants ; qu'ils visent au moyen de dépouiller ceux qui sont moins puissants qu'eux ; qu'ils font éprouver leurs ressentiments à ceux auxquels ils peuvent les faire subir impunément ; et qu'ils ont peine à endurer ceux des autres qu'on leur fait sentir ; lorsqu'ils consentent aux flatteuses caresses de la chair ; qu'ils aiment jouer aux jeux de hasard, assister aux spectacles et à tous les divertissements ; au moment où ils ne craignent pas de se souiller et de souiller les autres : tout à coup ils quittent ce siècle, sortent de cette vie, nus (dépouillés de tout), n'emportant avec eux que leurs péchés, pour lesquels ils souffriront des châtiments éternels.

CHAPITRE III.

*Sed vir tanque potestatis
Non minoris pietatis
Erat tribulantibus.*

Or, l'homme qui possédait un si grand pouvoir, était plein de compassion pour ceux qui se trouvaient dans la peine.

(*Hym. anc.*)

Résurrection d'un jeune homme que l'on portait au lieu de la sépulture. — Il indique à Atticus et à Eugénius le sort qui les attend pour avoir convoité les jouissances du monde. — Pénitence de ceux-ci. — S. Jean change en or des herbes et des feuillages, pour subvenir aux besoins d'un chrétien indigent. — Métaphraste.

Pendant que S. Jean l'apôtre parlait ainsi, on portait en terre le fils d'une veuve ¹, qui venait de mourir après les trente jours de son premier mariage.

¹ Plusieurs anciens Auteurs ont parlé des morts que S. Jean a ressuscités à Ephèse : Parmi ces écrivains on compte Craton, Abdias, *hist.*

Les personnes qui suivaient en foule le convoi et qui assistaient au deuil, vinrent avec la veuve, mère de ce jeune homme, se jeter aux pieds de l'Apôtre, faisant tous entendre des cris, des gémissements, accompagnés de pleurs. Ils le conjuraient de ressusciter, au nom de son Dieu, ce jeune homme mort, comme il avait ressuscité Drusiana.

Le deuil de tous les assistants fut à un tel point, que l'Apôtre lui-même pouvait à peine retenir ses pleurs et ses larmes.

apost., c. 17 ; Julius Africanus, Entropius, Méliton, *de Pass. S. Johannis* ; le célèbre Apollonius, voisin des temps apostoliques, *ap. Euseb. l. v, c. 18* ; Eusèbe, *ibid.* ; Sozomène, *hist. eccl. l. vii, c. 27* ; S. Isidore, d'Espagne, le *Messel* de cette nation, composé par ce grand docteur, et où il est dit que *S. Jean a ressuscité plusieurs morts : Exanimata corpora revocavit ad vitam*.

Tous les Martyrologes témoignent que le père de *Stactée*, c'est-à-dire du défunt, s'appelait Gétulius, et sa mère, Symphorose. Celle-ci était veuve alors et avait sept enfants, dont il est fait mention en ces termes dans le martyrologue romain :

« 18 juillet, à Tivoli, fête de sainte Symphorose, épouse de S. Gétule, « martyr, avec ses sept fils, Crescent, Julien, Némésius, Primitif, Justin, « Stactée et Eugène. Du temps de l'Empereur Adrien, la mère ayant été « longtemps souffrée à cause de sa constance insurmontable, et en- « suite pendue par les cheveux, et enfin ayant eu une pierre pendue au « cou, fut précipitée dans le fleuve. Ses fils, ayant été étendus à des « pieux à force de treuils, consommèrent leur martyre par divers gen- « res de mort (Stactée, entr'autres fut percé de plusieurs lances). Leurs « corps, portés à Rome, dans la suite, furent retrouvés dans la diaconie « de Saint-Ange-de-la-Pêcherie, sous le Pontificat de Pie IV. »

Il est fait mention de S. Gétule, épouse de S^{te} Symphorose, et père de *Stactée* et de ses six frères, au 10 juin.

« Cœpit Apostolus contra divitias multa prædicare. Contigit autem « Stracteum quemdam juvenem, qui 50 diebus ante, uxorem duxerat, « deferri mortuum tumulandum ; quem Apostolus matris viduæ et pa- « rentum (*videiicet parentum Stactei, et suæ uxoris*) precibus et la- « crymis, compassione motus, orans à mortuis suscitavit. » Hæc apud episc. Equilinum, *l. 2. c. 7.* et apud Prochorum, et Melitonem.

Dexter, *in chron. an. 400*, dit que S. Jean ressuscita Stactée et convertit par ce miracle Symphorose et ses enfants, qui, revenus en Italie, souffrissent plus tard le martyre pour la foi.

Baronius et d'autres auteurs rapportent, que leurs corps reposaient autrefois à *Tibur* ou *Tivoli*, dans un sépulcre où on lisait cette inscription :

Il se prosterna donc pour prier, et pleura très-longtemps.

Puis, s'étant levé après avoir fait sa prière, il étendit les mains vers le ciel, et resta beaucoup de temps appliqué intérieurement à l'oraison.

Enfin, après avoir fait cela jusqu'à trois fois, il commanda de délier le corps du défunt, et dit :

— O jeune Stactée¹, qui, conduit par l'amour de ta chair, as perdu aussitôt la vie ! O jeune homme, toi qui ne connus point ton Créateur, qui ignoras le Sauveur des hommes ! Tu n'as point connu ton ami véritable, et c'est pour cela que tu es tombé dans les pièges d'un ennemi, le plus méchant de tous. Je viens, pour ton ignorance, d'offrir à mon Dieu des larmes et des prières, afin que, ressuscité d'entre les morts et délivré des liens du trépas, tu fasses connaître à ces deux hommes, Atticus et Eugénius, quelle gloire ils ont perdue et quel châtiment ils ont encouru.

Au même instant, Stactée s'étant levé, adora l'Apôtre et commença à réprimander ses deux disciples, leur disant :

— J'ai vu vos Anges pleurer et les anges de Satan se féliciter de votre chute². En peu de temps, en effet, vous avez perdu un royaume qui vous était déjà acquis, des salles de festin' toutes construites de diamants, de perles éblouissantes, joyeux et délicieux séjour où l'on jouit d'une vie incorruptible et d'une lumière éternelle; et vous vous êtes préparé des demeures ténébreuses, remplies de dragons, de flammes dé-

*Hic requiescant corpora SS. Martyrum, Symphorosæ,
Viri sui, et filiorum ejus...;*

qu'on bâtit une église de leur nom, et qu'ensuite on les transporta à la Diaconie de Saint-Ange, à Rome.

¹ Vide *martyrol. Usuardi*, ad 27 septembbris.

² Dans S. Luc, xv, 12, Jésus-Christ témoigne que les Anges se réjouissent de la pénitence et des bonnes œuvres des hommes. — Platon et les païens, Mahomet et les hérétiques, en général, enseignent, comme tous les Docteurs catholiques, cette même doctrine (Voyez S. Basile, *in ps. 53. t. 1. p. 220. seq.*).

vorantes, de tourments et de supplices qu'on ne saurait comparer à aucun autre, pleines de douleurs, d'angoisses, de terreurs et d'objets qui inspirent l'effroi et l'horreur.

Vous avez perdu un séjour parsemé de fleurs qui ne se flétrissent jamais ; des lieux tout brillants d'une douce et vive clarté et où retentissent les sons harmonieux des instruments de musique. Vous vous êtes préparé, au contraire, des demeures où nuit et jour ne cessent les gémissements, les hurlements et le deuil.

Il ne vous reste plus d'autre ressource que de prier l'Apôtre du Seigneur de vous rappeler de la perdition au salut, comme il m'a ressuscité moi-même de la mort à la vie et de convertir vos âmes, qui déjà sont rayées du livre de vie.

Alors même, ce jeune homme qui venait d'être ressuscité et tout le peuple, avec Atticus et Eugénius, se prosternèrent aux pieds de l'Apôtre, et le priaient d'intercéder pour ces hommes auprès du Seigneur.

Dans sa réponse à ces derniers, le saint Apôtre leur prescrivit d'offrir à Dieu durant trente jours (leur repentir et) leur pénitence, de prier surtout durant cet espace de temps pour que les verges d'or et les pierres précieuses fussent rendues à leur premier état.

Il arriva effectivement, après que l'espace des trente jours fut écoulé, que les verges et les pierres changèrent de nature.

Alors, Atticus et Eugénius vinrent trouver l'Apôtre et lui dirent :

— Vous avez toujours enseigné la miséricorde, vous avez toujours prêché l'indulgence et commandé que l'homme pardonnât à l'homme. Si Dieu veut que l'homme soit indulgent à l'égard de son semblable, — combien plus lui-même, étant Dieu, se montre-t-il indulgent à l'égard de l'homme et lui pardonne-t-il ? Nos yeux ont pleuré le péché que nous avons commis contre lui et la faute dont ils se sont eux-mêmes rendus coupables, en convoitant les choses du monde : nous

sommes pénétrés d'un repentir sincère. Nous vous prions donc maintenant, Seigneur, nous vous supplions, Apôtre de Dieu, de nous prouver enfin par des faits, l'indulgence que vous nous avez constamment promise dans vos discours.

A la vue de leurs larmes et de leur repentir, touché des prières de tous les (fidèles) qui intercédaient en leur faveur, S. Jean leur dit :

— Le Seigneur, notre Dieu, s'est exprimé en ces termes lorsqu'il parlait des pécheurs repentants :

Je ne veux pas la mort du pécheur, a-t-il dit ;

Mais je désire plutôt qu'il se convertisse et qu'il rive.

Lorsqu'il nous instruisait touchant ceux qui se repentent, le Seigneur Jésus-Christ a dit :

Je vous dis en vérité qu'il y a plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence et qui se convertit de ses péchés ; qu'il y a une plus grande réjouissance à son sujet, qu'au sujet de quatre-vingt-dix-neuf personnes qui n'ont pas péché.

C'est pourquoi je veux que vous sachiez que le Seigneur agréa la pénitence de ceux-ci.

Puis s'adressant à Atticus et à Eugénius, il leur dit :

— Allez, reportez les verges à la forêt, d'où vous les avez prises ; car elles sont retournées à leur nature première ; reportez aussi les pierres précieuses au rivage de la mer ; car elles sont redevenues simples pierres, comme elles étaient auparavant.

Cet ordre étant accompli, ils recouvrirent la grâce qu'ils avaient perdue ; de sorte que, de nouveau, ils mettaient en fuite les démons, comme auparavant ; et qu'ils guérissaient les malades, et qu'ils rendaient la lumière aux aveugles ; et que, de jour en jour, le Seigneur opérait par eux une foule de miracles. (*Hist. Apost. et Méliton.*)

L'Apôtre ne tenait tant à ce que ses deux Disciples fussent privés de l'or qu'ils possédaient, que parce que c'était pour eux un

sujet de convoitise toute mondaine, et parce qu'ils n'en avaient pas un besoin réel. Si un homme se fût trouvé dans une nécessité pressante, S. Jean lui eût laissé la jouissance ou plutôt l'usage de cet or, il eût même fait un miracle en sa faveur, comme le prouve le fait qui suit.

Métaphraste rapporte ainsi la conversion en or de feuillages d'arbres, opérée par S. Jean en faveur d'un chrétien indigent.

« Un riche Chrétien, par suite de plusieurs accidents fâcheux, fut réduit à l'indigence, et se trouva, de plus, accablé de tant de dettes, qu'il lui était impossible de les payer ; il était sans cesse injurié et tourmenté par ses créanciers. Cet infortuné, se vit tellement pressé et poursuivi, qu'il résolut de se délivrer de cette extrémité, en se donnant la mort. Il demanda à un Juif, très versé dans la magie, un breuvage empoisonné. Celui-ci le lui donna. Or, en le prenant, le Chrétien, fit, selon sa coutume, le signe de la croix, et telle fut la vertu de ce signe sacré, que le poison ne fit aucun mal à celui qui venait de le prendre. Ce dernier alla se plaindre au Juif, de ce qu'il ne lui avait donné qu'un poison lent et sans vertu, et le pria de lui en donner un autre plus prompt et plus fort ; le Juif ne manqua pas : alors le Chrétien tremblant et le front en sueur comme celui qui est à l'agonie, fit le signe de la croix sur le breuvage, et le prit, sans qu'il en éprouvât aucun mal ; parce que le signe de la Sainte-Croix avait, par sa vertu, anéanti la force du poison. Le Chrétien fut étrangement surpris ; il retourna trouver le Juif, plein de colère contre lui de ce qu'il le trompait ainsi. Le Juif, qui connaissait les poisons qu'il avait mélangés, et qui savait qu'un homme, après les avoir pris, ne pouvait naturellement survivre, puisqu'il en avait fait l'épreuve sur un chien qui en était mort aussitôt, demanda au Chrétien ce qu'il faisait avant de prendre la potion. Il répondit qu'il ne faisait que le signe de la croix (selon la coutume des Chrétiens), et qu'ensuite il buvait le poison. Le Juif reconnut alors que

c'était la puissance de la croix, qui avait fait perdre au poison sa force, et qui l'avait empêché de tuer. Touché intérieurement de Dieu, il alla se jeter aux pieds du glorieux Apôtre Saint Jean, pour devenir Chrétien, et il lui raconta le motif de sa démarche. L'Apôtre le reçut avec bonté, l'instruisit de la foi, puis le baptisa. Connaissant aussi en quelle nécessité se trouvait l'autre malheureux Chrétien, et considérant sa situation si triste et si désespérante, il le consola avec douceur, et lui commanda de lui aller cueillir un faisceau d'herbes. L'homme les lui apporta sur le champ. Le Saint les bénit alors avec le signe de la croix, et à l'instant ces herbes furent converties en or le plus pur. Le Saint lui commanda d'employer cet or à payer ses dettes, et de s'entretenir du reste, en remerciant Dieu qui l'avait délivré par la vertu de sa Sainte-Croix, et en témoignant désormais plus de confiance en Notre Seigneur, qui, en toutes circonstances, se montre comme un Père plein de bonté. » (Méaphraste et Ribad, *Fleurs des vies des Saints*).

Ce miracle est aussi rapporté dans les livres des Manichéens, qui étaient les protestants du II^e Siècle, de même que dans les *Actes de S. Jean*, par les Eucratites et les Priscillianistes, hérétiques des premiers temps. Quoi que ces derniers corrompissent la doctrine catholique, ils étaient néanmoins exacts dans le récit des faits. (Voir S. Epiph. 47, c. 4, et S. Aug. de fid. c. 4 et 40 p. 41 ; de Tillemont, mém.)

CHAPITRE IV.

Sédition excitée par les idolâtres contre S. Jean. — Proposition de S. Jean. — Le temple de Diane, renversé une second fois. — Conversion de douze mille païens.

Pendant que ces choses se passaient dans la ville d'Ephèse, et que, de jour en jour et de plus en plus, toutes les provinces

de l'Asie vénéraient Saint Jean, et publiaient sa sainteté et ses œuvres prodigieuses, il arriva que les adorateurs des idoles soulevèrent contre lui une sédition ¹.

Ils vinrent donc le prendre, le traînèrent au Temple de Diane ², et le pressaient de lui offrir d'impurs sacrifices. Cependant le bienheureux Jean leur dit :

— Je vais vous conduire tous dans l'Eglise de Notre Seigneur Jésus-Christ, et là invoquez le nom de votre Diane et faites tomber l'Eglise de Jésus-Christ ; alors je consentirai à ce que vous demandez de moi, et j'embrasserai votre sentiment.

Mais si vous ne pouvez faire cela, à mon tour, j'invoquerai le nom de Jésus-Christ mon Seigneur, et je ferai que ce Temple croule, et que votre Idole soit brisée. Cela étant fait, il doit vous paraître juste, que vous abandonniez dès lors le culte superstitieux de cette idole, qui aura été vaincue et brisée par mon Dieu, et que vous vous convertissiez au Seigneur.

A ces paroles tout le monde fit silence, et, bien qu'il y eût un petit nombre de personnes qui contredisent une proposi-

¹ Tout ce récit se trouve aussi dans Méliton, *de passione S. Joann. evang. apud Florentinum*, p. 134, sq., *ad. Martyrologium*. Voir aussi Ordericus Vitalis, *hist. l. 2. c. 11.*

² Ce temple de Diane avait déjà été, comme nous l'avons vu ci-devant, détruit, en totalité ou en partie, par S. Jean avant son exil à Pathmos ; mais les Ephésiens l'avaient rebâti. Pline le jeune, qui vivait à cette époque, c'est-à-dire sous Trajan, atteste lui-même ce fait, *lib. XVI, c. 40*, et, ému de la ruine nouvelle, il témoigne que ce *Temple avait déjà été détruit et rétabli sept fois*. César, *de bello civili, l. 5*, dit aussi que ce Temple renfermait plusieurs Idoles, autres que celle de Diane. — Nous avons vu, *l. II, c. 7*, que S. Jean Chrysostôme, S. Paulin et Métaphraste marquent que S. Jean renversa ce Temple, puissant boulevard des Démons. Le même fait se trouve dans *la vie divine* de la Ste Vierge par Marie d'Agréda. Ces autorités et ces témoignages sont plus que suffisants pour qu'on ne puisse raisonnablement nier cet événement (Voir *l. II, c. 7*).

A peine aujourd'hui, au dire d'un voyageur contemporain et judicieux, peut-on distinguer l'emplacement où s'élevait le fameux Temple de la Diane d'Ephèse. L'empire presque universel de Satan, a péri à l'avènement du règne de Jésus-Christ.

tion si nette, la plus grande partie du peuple, néanmoins, y acquiesça.

Convaincus d'avance qu'il était inutile d'invoquer Diane pour faire tomber l'église de Jésus-Christ, ils n'y essayèrent pas, ne voulurent pas même le tenter.

Alors le bienheureux Jean eut seul à faire paraître la puissance de son Dieu contre le Temple de Diane. Il exhortait le peuple, par des paroles amicales, à se tenir éloigné de ce Temple ; et, lorsque tous furent sortis de la partie intérieure de cet édifice et qu'ils se tenaient au dehors, il dit d'une voix claire en présence de tout le monde :

— Afin que toute cette multitude connaisse que cette idole de Diane est un Démon, et non pas un Dieu, qu'elle tombe avec toutes les autres idoles, faites de main d'homme, qui sont adorées dans ce temple ; de manière, toutefois, qu'aucun des hommes présents ne soit blessé.

Or, aussitôt toutes les idoles ensemble avec leur Temple tombèrent, et furent comme la poussière que le vent chasse sur la surface de la terre.

Douze mille Gentils, sans compter les enfants ni les femmes, se convertirent ce jour-là, furent baptisés par le Bienheureux Jean, et consacrés par la vertu (divine du sacrement).

CHAPITRE V.

*Vim veneni superavit,
Morti, morbis imperavit,*

.....
“ Il surmonta la force du poison, il commanda aux maladies et à la mort..... ”

(*Hymne rom.*)

S. Jean boit un breuvage empoisonné. — Il n'en éprouve aucun effet nuisible. — Cri du peuple à la vue de ce prodige.

A la vue de tels faits, Aristodème, qui était le Pontife de toutes ces idoles, et qui était rempli d'un esprit très-méchant,

excita un soulèvement parmi le peuple, en sorte qu'une partie du peuple se préparait à combattre contre l'autre partie. Mais le bienheureux Jean s'adressa à ce Pontife, et lui parla ainsi :

— Dites-moi, Aristodème, que dois-je faire pour calmer l'indignation qui agite votre âme ?

— Si vous voulez que je croie en votre Dieu, répondit Aristodème, je vous donnerai à boire du poison. Que si vous le buvez, et que vous n'en mouriez point, il paraîtra évident que votre Dieu est le Dieu véritable.

— Si vous me donnez à boire du poison, reprit l'Apôtre, lorsque j'aurai invoqué le nom de mon Dieu, il ne pourra me faire de mal¹.

Aristodème lui dit de nouveau :

— Je veux qu'auparavant vous voyiez des personnes en boire et en mourir sur le coup, afin que de la sorte votre cœur puisse redouter ce breuvage.

Le bienheureux Jean répondit :

— Je vous l'ai déjà dit : je suis prêt à boire le poison, afin que vous croyez au Seigneur Jésus-Christ, lorsque vous m'aurez vu sain et sauf, après que j'aurai pris ce breuvage ; pour vous, soyez disposé à croire en mon Dieu, lorsque vous aurez été témoin de ce signe.

En conséquence, Aristodème se rendit chez le Proconsul, et lui demanda deux hommes, qui, pour leurs crimes, devaient subir le dernier supplice.

Ensuite il les fit se tenir sur la place publique, en présence de tout le peuple, à la vue de l'Apôtre ; puis il leur fit boire le poison ; ils ne l'eurent pas plus tôt pris, qu'ils rendirent l'âme.

Alors s'adressant à Jean, Aristodème lui parla ainsi :

— Ecoutez-moi (dit-il), abandonnez cette doctrine, par laquelle vous détournez le peuple du culte des Dieux : ou bien

¹ S. Isidore, *in vita B. Joann.*, rapporte ces récits traditionnels. — Voir plus loin d'autres témoignages.

prenez (cette coupe) et buvez, afin que vous montriez que votre Dieu est tout puissant, si, après l'avoir bue, vous pouvez n'en ressentir aucun mal.

Aussitôt, à la vue des corps morts de ces deux hommes qui avaient bu la potion empoisonnée, le bienheureux Jean, avec assurance et sans éprouver aucun trouble, prit la coupe¹ (du poison), puis, faisant le signe de la croix, il s'exprima en ces termes :

— Mon Dieu, vous, le père de Notre Seigneur Jésus-Christ, par la parole de qui les cieux ont été affermis, vous à qui toutes choses sont assujetties, que toutes les créatures reconnaissent pour leur souverain maître, à qui toutes les puissances

¹ Cette action de S. Jean est mentionnée dans plusieurs auteurs anciens et modernes. S. Augustin, dans ses soliloques, en parle ainsi :

Pro tuā dulcedine gustandā, veneni poculum Joannes potavit.
Dans la vue de goûter un jour votre bonté, l'Apôtre S. Jean a bu le calice d'un poison mortel.

S. Isidore d'Espagne, *de morte Sanctorum*, c. 73 :

« Après avoir bu le mortel poison, Jean a non seulement échappé à la mort, mais il a, de plus, ressuscité ce la mort à la vie ceux que ce même poison avait tués et renversés à terre. » *Bibens lethiferum haustum non solum erasit periculum, sed eodem prostratos poculo in vita reparavit statum.*

Méilton et d'autres écrivains rapportent le même fait. De là est venue la coutume de représenter S. Jean tenant une coupe ou calice rempli du venin du Serpent. — A Rome, dans l'église de S. Jean devant la Porte Latine, on montre encore une coupe où, selon la tradition, S. Jean but le poison qui lui fut présenté. L'Eglise a célébré ce fait dans les hymnes :

Vim veneni superavit, morti, morbis imperavit.

Il a surmonté la force du poison :

Il a commandé aux maladies et à la mort elle-même.

(Anc. Brev. Rom.)

Eadem in missali Hispanico exstant.

On peut voir à ce sujet J. Molanus, *de imaginibus*; Jac. Thomasius, *de poculo S. Joannis exercitatio*; le célèbre André du Saussay, *de panoplia sacerdotali*, l. 8, c. 5, p. 188. Ordericus, *hist. l. 2, c. 11.*

De semblables miracles se lisent dans la *vie de Victor* de Cilicie (*Martyrologe d'Acton*) et de l'Evêque Sabinus (S. Grégoire de Tours). Christophe Angelus de *Statu Ecclesiae Græcæ* dit qu'un Patriarche de Constantinople but, sans en ressentir aucun mal, du poison que des Juifs lui avaient donné. Eusèbe (*hist. eccl.*, l. III, c. ult.) rapporte un miracle semblable.

sont soumises, et obéissent avec crainte et avec tremblement : nous invoquons votre secours, ô vous, au nom de qui, le serpent se calme, le dragon prend la suite, la vipère se tait, la grenouille vénimeuse s'endort¹, le scorpion s'éteint, le régulus est vaincu², et la tarentule cesse de nuire ; (vous enfin, au nom de qui) tous les reptiles venimeux, les animaux féroces, et tout ce qui est contraire à la vie de l'homme, perdent leur malignité, éteignez ce poison, détruisez-en les effets mortels, et anéantissez la force qu'il renferme en lui-même : afin qu'à la vue de ce prodige, opéré en leur présence, tous ces hommes que vous avez créés, ouvrent les yeux, et qu'ils voient ; les oreilles, et qu'ils entendent ; leur cœur, et qu'ils comprennent votre grandeur.

Il dit : et, s'armant, sur tout son corps, du signe de la croix, il but tout ce qui était dans la coupe, et, après l'avoir bu, il ajouta :

— Je demande que ceux pour qui j'ai bu ce breuvage, se convertissent à vous, Seigneur, et qu'avec la lumière de votre grâce ils méritent le salut qui est en votre puissance.

Or, les foules du peuple ayant remarqué, durant trois heures, que Jean avait toujours le visage gai, sans qu'il eût paru dans ses traits le moindre signe de pâleur, ou de trouble, se mirent à crier :

— Le Dieu, que Jean honore, est le seul Dieu véritable !

¹ Pline raconte beaucoup de faits extraordinaires au sujet du poison du crapaud ou de la *rana rubata*. (*Hist. nat.* l. VIII, c. 51 ; et l. XXXII, c. 5).

² *Regulus vincitur*. Ce nom de *Régulus* fut quelquefois donné au basilic, lequel avait quelque analogie avec le dragon.

CHAPITRE VI.

S. Jean, à force de prodiges, vient à bout de vaincre l'incrédulité d'Aristodème. — Celui-ci détermine la conversion du proconsul, reçoit avec lui le baptême, et ils bâtissent une basilique sous le nom de S. Jean.

Aristodème, à la vue de ce prodige, ne croyait pas encore, jusqu'au point que le peuple lui en faisait des reproches. Il s'adressa à Jean, et lui dit :

— Il me reste encore quelque doute ; que si, au nom de votre Dieu, vous ressuscitez ces hommes qui sont morts par l'effet du poison, je n'hésiterai plus à croire.

A ces paroles, le peuple s'indigna contre Aristodème ;

— Nous vous incendierons, disait il, vous et votre maison, si vous continuez encore à fatiguer l'Apôtre de vos discours.

Voyant qu'une violente émeute avait lieu, Jean demanda le silence, et, tous s'étant disposés à l'écouter, il dit :

— La première des vertus divines que nous devons imiter, c'est la patience ; c'est par son moyen que nous devons supporter les raisonnements insensés des incrédules. C'est pourquoi si Aristodème est encore enchaîné par les liens de l'infidélité, déliions les noeuds de son incrédulité. Nous le forcerons, quelque tard soit-il, à reconnaître son Créateur. Car je ne cesserai de poursuivre cette œuvre, jusqu'à ce que ses plaies soient guéries. Nous ressemblons à des médecins qui ont entre les mains un malade à soulager par des médicaments ; si Aristodème n'a point encore été guéri par ce que j'ai fait, il sera guéri par ce que je ferai.

L'apôtre appela en même temps Aristodème et lui donna sa tunique ; pour lui, il resta couvert de son manteau.

— Pourquoi, lui dit Aristodème, me donnez-vous votre tunique ?

Jean lui répondit :

— Afin que par son moyen vous rougissiez de votre infidélité, et abandonniez ainsi votre incrédulité.

— Et comment votre tunique me fera-t-elle quitter mon infidélité ? reprit Aristodème.

— Allez, répondit l'apôtre, mettez-la sur les corps des hommes morts, en disant :

— L'apôtre de Notre-Seigneur Jésus-Christ m'a envoyé, pour que vous ressuscitiez en son nom, et afin que tous sachent que la vie et la mort sont aux ordres de Jésus-Christ mon Seigneur.

Aristodème, ayant fait cela, les hommes morts ressuscitèrent¹. Prenant alors l'Apôtre pour un Dieu, il se hâta d'aller trouver le Proconsul, et lui dit en termes exprès :

— Ecoutez-moi, écoutez-moi, Proconsul ; je pense que vous vous rappelez combien de fois que j'ai excité votre colère contre Jean, et les tentatives multipliées que j'ai entreprises contre lui ; c'est pourquoi je crains d'éprouver son ressentiment ; car c'est un Dieu caché sous l'apparence d'un homme². Il a bu du poison, et non-seulement il n'en a ressenti aucune atteinte, mais il a même, par mes mains, au moyen du simple contact de sa tunique, rappelé de la mort à la vie et à une santé parfaite, les hommes qui avaient été tués par le poison³.

¹ Les Actes des Apôtres, xix, 12, font aussi mention de la vertu miraculeuse qu'avaient les vêtements des Apôtres. Voir pareillement, 4 Reg. XIII, 21.

² C'est ainsi qu'il est dit (*Act. XIV, 10*) que le peuple de Lystre s'écria en voyant les miracles faits par Paul et Barnabé : *Des dieux ayant pris une forme humaine sont descendus parmi nous !*

³ Tout cela est rapporté en substance dans S. Isidore, *de vita et morte SS. c. 75* ; dans Florentinius, *in indic. Apost. p. 150*, dans les anciennes liturgies catholiques ; dans le Missel Mozarabique, qui s'exprime ainsi à ce sujet : « Johannes, invocato nomine tuo lethale ebibens virus, non « solum ipse evasit, sed etiam alios ex eodem extinxit poculo sus- « citavit... Johannem Apostolum non nocuit oblatum venenum. »

V. missali Moz., die XXVII, Decembr. ab. Alex. Lestev adnotatum.

Tout ce récit est rapporté généralement dans toutes ses parties par la tradition et par l'iconographie catholique.

— Et que voulez-vous que je fasse ? dit le Proconsul.

— Allons nous jeter à ses pieds, répondit Aristodème, demandons-lui pardon, et accomplissons tout ce qu'il nous commandera.

Alors ils vinrent ensemble se prosterner aux pieds de l'apôtre, le suppliant de leur pardonner.

Jean les accueillit, offrit à Dieu des prières et des actions de grâces, et leur prescrivit d'observer un jeûne pendant une semaine.

Ce jeûne terminé, il les baptisa au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de son Père tout-puissant, et de l'Esprit-Saint, source des lumières.

Après qu'ils furent baptisés avec toutes leurs familles, avec leurs serviteurs et leurs parents, ils brisèrent toutes les idoles, et bâtirent une basilique ¹ au nom de saint Jean ; dans laquelle mourut cet Apôtre de la manière que nous allons dire.

¹ *Apost. hist. l. v, c. 21, et apud Mellitum.* — Le temple de l'Apôtre S. Jean fut construit près d'Ephèse, sur un rocher, par les Indigènes, comme le témoigne Procope, *sub init. l. 5, de aedificiis Justiniani imper.* Il était fort modeste et très petit dans le principe ; mais comme il était tombé de vétusté au temps de Justinien ; ce prince le restaura, et lui donna des dimensions plus amples et des formes plus convenables. Les ménologes des Grecs font aussi mention de ce temple (au 8 mai). Il est probable que dans le principe, cet édifice, appelé ici basilique, n'était qu'une espèce de presbytère, accompagné d'une oratoire ou d'une église plus ou moins splendide.

Les évêques du concile d'Ephèse parlent souvent de l'*Eglise de S. Jean* et de son tombeau, ils relèvent cette ville, parce qu'elle avait le bonheur de posséder les reliques de ce divin Théologien. Les évêques venus de Syrie se plaignent de ce qu'on les avait empêchés d'aller baiser les tombeaux des Martyrs, et surtout celui de cet Apôtre, qui a eu une si grande familiarité avec Jésus-Christ.

Son tombeau était dans l'*Eglise de son nom*, qu'on appelait quelquefois simplement *l'Apostolique*. Elle n'était pas néanmoins la Cathédrale, cet honneur étant réservé à celle de la Ste Vierge. Elle était hors de la ville sur un tertre et une espèce de roche nommée *Libate*. Après que Justinien l'eût rebâtie, elle était fort semblable à celle des Apôtres qui était à Constantinople. On voit encore aujourd'hui parmi les ruines d'Ephèse une *Eglise de S. Jean*, mais changée en Mosquée. Pour la ville, elle est réduite à 40 ou 50 familles de Turcs, il n'y a qu'un petit nombre de Chrétiens.

CHAPITRE VII.

*Invitatur ab amico.
Convivari Christum dico
Visum cum Discipulis.*

« Il est invité par son ami : Le
« Christ avec ses disciples lui ap-
« paraît assis au festin céleste. »

S. Jean connaît par révélation le jour de sa mort. — Ce jour-là,
il entretient longuement les Chrétiens d'Ephèse.

S. Jean avait accompli sa quatre-vingt-dix-septième année¹, lorsque le Seigneur Jésus-Christ, accompagné de ses disciples, lui apparut et lui dit² :

— Venez à moi, parce que le temps est arrivé de vous asseoir avec vos frères au festin de mon royaume.

Sur ces paroles, l'apôtre se leva et commençait à se mettre en marche ; mais le Seigneur ajouta :

¹ Il était dans sa 98^e année déjà avancée. C'était 60 ans après l'ascension de Jésus-Christ. — S. Ignace était alors Patriarche d'Antioche, et Trajan, empereur de Rome.

(*S. Jérôme, S. Sophrone, Génébrard*).

Selon d'autres auteurs, S. Jean avait accompli sa 100^e, et même sa 104^e année. *Chron. alex.*, S. Chrys., t. 6, hom. 67. D'après la chronique d'Eusèbe, c'était en la 5^e année de Trajan, la 100^e de l'ère commune, Trajan et Fronton étant consuls pour la 5^e fois ; et en la 68^e année depuis la mort de Jésus-Christ.

² S. Augustin, *tr. 124. in Joan. S. Isidore*, les Ménologes des Grecs, *die 27 septembris*, la Liturgie Mozarabique, *in festo S. Joannis. Florentinius, Ribadeneira, fleurs des vies des Saints*, rapporte en abrégé l'histoire de cette apparition et les récits suivants : — S. Jean n'avait pas prêché seulement en Judée et en Asie, mais il avait aussi évangélisé la Phrygie et spécialement Hierapolis, où Métaphraste dit qu'il resta jusqu'à ce que l'Apôtre S. Philippe y arriva. Sa 1^{re} épître, qui était adressée aux Parthes, semble indiquer qu'il alla visiter ces peuples, ainsi que la partie septentrionale des Indes. — C'est le sentiment des Pères Jésuites qui sont allés replanter la foi dans ces contrées. — (de Tillemont).

— Dimanche ¹, jour de ma résurrection, lequel arrivera dans cinq jours d'ici, vous vous mettrez ainsi en marche.

Après avoir dit ces paroles, le Seigneur remonta au ciel.

Cependant le jour du Dimanche commençait à luire : toute la multitude (des fidèles) se réunit dans l'église, qui avait été bâtie en son nom.

Là, après avoir, dès le premier chant du coq, célébré les divins mystères ², l'Apôtre parla à tout le peuple, jusqu'à la troisième heure ; il s'exprima en ces termes :

— Mes frères, vous tous, qui êtes avec moi les serviteurs de Dieu, et les héritiers de son royaume, vous avez été témoins des grandes merveilles, des prodiges, et des signes que le Seigneur a opérés par nos mains ; de la doctrine et des grâces que par moi il vous a accordées. Nous n'avons été que les ministres de sa volonté ; pour lui, il a été l'auteur des œuvres, qui semblaient être faites pour nous ; et c'est à son commandement que toutes s'accomplissaient. C'est pourquoi, ces miracles, ces dons, cette paix, ce ministère, cette gloire, cette foi, cette communion, ces bienfaits, cette grâce, nous avons tout reçu de lui, tant qu'il a voulu nous gratifier ; et nous les avons dispensées, ces faveurs, aussi longtemps qu'il nous les a accordées. C'est en lui que nous avons parlé et agi, c'est en lui que nous nous sommes réjouis, c'est en lui que nous avons vécu. Mais il m'appelle maintenant à une autre œuvre, qui doit être consommée dans le Seigneur. Je désire être présentement dégagé des liens du corps et être avec Jésus-Christ, afin qu'il daigne enfin m'accorder ce qu'autrefois nous avons souhaité.

¹ Apud Florentini, p. 136, et apud Ordericum, *hist. eccl.* l. 2, c. xi, p. 153, ed. Migne.

Les anciens Auteurs appelaient souvent un Dimanche quelconque le jour de la résurrection du Seigneur (Mabillon).

² Les premiers Chrétiens se rassemblaient dès le point du jour afin de célébrer le sacrifice et le sacrement de l'Eucharistie, ainsi que le constate Tertullien (*de corona militis*, c. 5). Voyez à cet égard les notes de Vossius et de Korlott sur la *lettre de Pline à Trajan*.

Que vais-je donc vous laisser pour gage? Mais vous avez les gages du Christ, vous avez l'exemple de sa douceur et de sa piété. Conservez-le en vous; si vous vivez avec chasteté, il se plaira à demeurer en vous. Qu'il goûte en vous cette divine nourriture, qui vous porte à accomplir la volonté de son Père céleste¹. Enfin rendez-vous dignes de cette couronne qu'il vous prépare: il en a lui-même choisi les fleurs, il les a teintes de son propre sang.

Oui, Seigneur, protégez avec bonté, couvrez de votre miséricorde, cette église que vous vous êtes formée. Car vous êtes, Seigneur, seul miséricordieux, seul bon, seul Sauveur et seul juste; vous êtes le principe de l'immortalité, la source de l'incorruptibilité, sanctifiez notre assemblée, notre communion.

Puis il ajouta :

— O Dieu, notre unique Sauveur, qui, par la glorieuse passion de votre Fils, avez daigné mettre en liberté ce peuple, daignez aussi, Seigneur, je vous supplie, le conserver constamment fidèle à vos commandements, et toujours appliqué aux bonnes œuvres. Exaucez les humbles prières de votre serviteur, dirigez ce peuple qui vous est dévoué; rendez soumis à vos lois, ceux que vous avez daigné appeler vos enfants et votre famille adoptive. Conduisez-les, afin qu'ils marchent jour et nuit dans le sentier de vos préceptes, par votre bien-aimé Fils unique, qui nous a choisis pour être ses disciples, et nous a établis pour être les pasteurs de vos brebis; qui avec vous, ô Père, vit, domine, et règne, avec le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles.

¹ Que votre volonté soit de faire la volonté du Père qui est dans le Ciel! Ce sont les mêmes expressions que S. Jean a employées dans son *Evangile*, c. IV, 34.

CHAPITRE VIII.

*De sepulchro quo descendit,
Redivivus sic ascendit,
Frui summis epulis.
Testem habes populum,
Imo si vis oculum,
Quod ad ejus tumulum
Manna scatet, epulum
De Christi convivio.*

« Du sépulcre où il descendit, il remonta plein d'une nouvelle vie, pour aller jouir du banquet céleste.

« Un peuple entier, et même, si vous le voulez, vos propres yeux, vous témoignent qu'à son tombeau naît une manne d'encens. l'un des parfums du festin de Jésus Christ. »

(*Hym. rom.*)

S. Jean se prépare à la mort par la communion. — Il fait creuser sa fosse. — Prière qu'il adresse à Dieu, sur le bord de sa tombe. — Sa mort. — Miracles qui s'opèrent à son sépulcre.

Lorsque S. Jean eut achevé cette prière, il demanda que le pain (eucharistique) lui fût donné, il leva alors les yeux au ciel, le bénit, puis, l'ayant rompu, il le distribua à tous, en disant :

— Mon partage soit avec vous, et le vôtre avec moi !

En même temps il dit à Byrrhus¹, de prendre avec lui deux frères, de se munir de deux corbeilles et d'instruments de fer, et de le suivre.

Il sortit donc avec une parfaite tranquillité d'âme, et commanda que la plupart des fidèles se retirassent. Lorsqu'il fut parvenu vers un sépulcre, l'un des frères dit aux jeunes gens qu'avait amenés Byrrhus :

— Creusez, mes chers enfants² !

¹ S. Ignace fait mention du diacre *Byrrhus* ou *Burrhus*, dans son *Epître aux Smyrniens*, et ailleurs. C'était un nom commun à plusieurs anciens Romains. S. Ignace était l'un des premiers disciples de S. Jean.

² Métaphraste et les anciens Ménologes, 27 sept. apud Ughellum, t. 6. *Italix sacræ*, p. 1084, rappellent que S. Jean fit creuser une grande fosse

Ils se mirent alors à creuser ; mais l'Apôtre les pressait, pour qu'ils creusassent plus profondément.

Pendant que ceux-ci exécutaient son ordre, lui-même exhortait les autres frères à marcher sur les traces du Seigneur, il édissait leurs esprits par la parole de Dieu, afin de ne pas paraître rester oisif, pendant que les jeunes hommes étaient occupés à creuser.

Or, dès que la fosse fut faite selon son désir, sans le faire connaître à personne d'entre nous¹, il ôta son manteau, l'étendit dans cette fosse, puis se tenant debout couvert seulement de sa robe de lin, il éleva les mains, invoquant Dieu, et disant :

— Dieu Père tout puissant, et vous, Seigneur Jésus, qui avez favorisé votre serviteur d'un amour spécial, qui avez été annoncé par les Patriarches, et figuré par la Loi, qui avez daigné donner aux hommes des corrections et des avertissements par les prophètes ; qui, par l'Evangile, avez exercé envers eux votre miséricorde, et leur avez pardonné leurs péchés ; qui, par les apôtres, avez provoqué la réunion de vos peuples dans une seule église, qui avez étanché leur soif aux fontaines divines de votre parole, adouci la fierté de leurs esprits, et comblé le vide de leurs âmes par la grâce de votre Esprit :

en forme de croix, etc. S. Augustin, *in Joan. hom. 124*. S. Grégoire de Tours, *de glor. mart. c. 50*, S. Epiphane, *hér. 79, c. 5*, rapportent aussi que S. Jean fit faire son sépulcre en sa présence. *Voir* Till. *mém. t. 1, p. 372*. Photius, *c. 229*. Florentini, *p. 129* ; Ordericus Vitalis, *hist. t. 2. c. 11* ;

S. Isidore de Séville le rapporte également dans son livre *de vita et morte sanctorum, in Joannem*. Voici ses paroles :

« Hic 67 anno post Passionem Domini Salvatoris sub Trajano principi, longo jam vetustatis senio fessus, cum diem transmigrationis « suæ imminere sibi sentiret, jussisse fertur effodere sibi sepulcrum, « atque inde vale dicens fratribus, facta oratione, vivens tumulum in- « troivit : deinde in eo tanquam in lecto requievit. »

¹ On remarquera que l'Ecrivain parle comme témoin oculaire. — Cet écrit est le mémoire de l'un des Disciples de Jésus-Christ ou de S. Jean. Craton compose son histoire des Apôtres avec des mémoires contemporains.

recevez enfin l'âme de votre serviteur Jean, que vous avez élu de bonne heure, mais que vous avez attiré tard près de vous.

Seigneur, vous qui avez rendu votre serviteur intact, et pur de la société de la femme¹ ; qui, au moment, où, dans ma jeunesse, je me précipitais vers les noces, vous êtes révélé à moi, et m'avez dit :

« — Vous m'êtes nécessaire, Jean ; j'ai besoin de votre service. » Mais comme, emporté par l'ardeur de la jeunesse, je paraissais ne point devoir exécuter votre commandement, et que, craignant de ne pouvoir observer une intègre virginité, j'avais porté mes vues vers le mariage ; vous, comme un Maître bon et plein de miséricorde, vous m'envoyâtes une maladie, *vous m'instruisîtes par des châtiments, mais vous ne*

¹ Tous les Pères, et, en particulier, S. Epiphanie, Tertullien, S. Ambroise, S. Paulin, S. Chrysostôme, Cassien, S. Jérôme, Bède, etc., nous rapportent que S. Jean ne s'est point marié ; qu'il s'est fait l'eunuque de Jésus-Christ, *Christi spadonem* ; que c'est à cause de sa chasteté qu'il a été aimé du Fils de Dieu d'un amour de prédilection. S. Augustin, commentant l'Évangile de S. Jean, dit : « *Hic est Joannes quem dominus de fluctuaga nuptiarum tempestate vocavit.* »

S. Thomas d'Aquin (*5 part. supplem. de bonis matrimonii, Quæst. 48, art. 1, col. 1107, ed. Migne*), cite ce passage de *l'histoire de S. Jean* à l'appui de sa thèse : « *B. Joannes Evangelista, dit-il, post consensum nuptialem fuit virgo mente et carne.* » Et ailleurs, *22 Qu. 186, art. 4, ad. 1* : « *Joannem volentem nubere, a nuptiis revocavit. Eadem apud Bedam in 26 Décembribus diem.* »

Fauste le manichéen, cité par S. Augustin (*adv. Faustum, c. 50, n. 3*), dit que S. Jean vécut toujours dans la virginité. A ce sujet, S. Augustin s'exprime ainsi : « Sunt qui senserint et hi quidem non contemptibiles « *sacri eloquii tractatores a Christo Joannem apostolum propterea plus amatum, quod neque uxorem duxerit, et ab ineunte pueritia castissimus vixerit.* Eoc quidem in Scripturis Canonicis non evidenter « *apparet ; verumtamen id quoque multum adjuvat congruentiam huius jucce sententiae, quod illa vita per eum significata est ubi non erant nuptiae.* »

Les paroles de S. Jérôme sur ce point sont encore plus fortes : *Cur Joannem Apostolum et Baptistam sua dilectione (Dominus) castravit, quos viros fecerat (Contra Jovianum).* Celles de S. Ambroise le sont également : *Omnes Apostoli exceptis Joanne et Paulo uxores habuerunt.* Tillemont, *mém. t. I, p. 912* a réuni les témoignages.

m'avez point livré à la mort. Comme une troisième fois je pensais aux noces ¹, vous m'avez, par un léger obstacle, dé-

¹ On lit dans les préfaces que S. Jérôme a mises en tête des Livres Saints, que Jésus-Christ détourna du mariage l'apôtre S. Jean, lorsque celui-ci avait le projet de célébrer prochainement ses noces. Quelques-uns même ont pensé que ce Disciple était l'époux des noces de Cana ; mais qu'ayant vu le miracle du Seigneur, il résolut alors de garder la virginité et de suivre le Christ. (Rupert, Liaymon, Ludo'phe de Saxe, etc.) D'autres pensent avec Baronius, que l'Epoux des noces de Cana était Simon-le-Chananéen, l'un des proches parents de Jésus. Quoi qu'il en soit, d'après la Tradition générale, Jésus-Christ a conseillé à S. Jean d'embrasser l'état de virginité.

Cela étant ainsi, comment les protestants néanmoins attaquent-ils l'écrit de Méliton, évêque de Sardes, parce qu'il y est dit que par trois fois différentes, l'Apôtre, cédant aux conseils de Jésus-Christ, *refusa de se marier*? Beausobre appelle cela du *Manichéisme*, et conjecture de là que le rédacteur de ces actes ne peut être que Leucius ; il n'y a, selon ce protestant, qu'un Manichéen qui puisse avoir fabriqué une telle pièce, puisqu'elle contient une doctrine si favorable à la virginité.

Réponse. — A ce trait, qui ne reconnaît le langage de l'hérésie ? Quoi donc ? *Il n'est pas possible que S. Jean ait remercié Jésus-Christ de l'avoir, par trois différentes fois, détourné des noces temporelles pour se consacrer entièrement à son Dieu ?* Depuis quand celui ou celle qui ne se donne à Dieu *qu'à demi*, fait-il mieux que celui qui se donne *tout entier* ? Ce n'est, certes, que depuis le protestantisme qu'on a osé émettre une assertion si contraire aux Saintes Ecritures et à la raison ; cela n'a jamais paru plausible qu'aux yeux du protestantisme. Est-ce que S. Paul n'enseigne pas positivement que celui qui offre sa virginité au Seigneur, fait mieux que celui qui prend une épouse ? La raison qu'il en donne est que la personne mariée se trouve *partagée, divisus est* entre Dieu et son conjoint ; tandis que le Disciple *vierge* n'est point *partagé*, mais *est donné tout entier à Dieu*.

Voilà d'après quels injustes et faux prétextes les protestants ont combattu et rejeté les monuments apostoliques. Poussés par la frénésie de la passion mondaine et charnelle, ils n'ont pas craint de méconnaître et de rejeter les plus respectables monuments de l'Antiquité, parce que ces monuments condamnaient leur hérésie et leurs désirs charnels ; ils ont osé même condamner la plus pure doctrine de l'Évangile, celle des Apôtres et celle des Prophètes, qui ont exalté la chasteté et la virginité : la première comme nécessaire, et la seconde comme le but des plus nobles efforts de l'homme. Est-il rien, en effet, de plus certain que cette sublime doctrine évangélique ? Mais parce qu'ils l'ont prise en haine, les hérétiques ont voulu proserire les Traditions primitives qui l'appuient généralement.

Comment concevoir maintenant que des catholiques, se laissant fasciner par l'hérésie, aient consenti à l'aider dans l'œuvre de la démolition impie des Traditions ? Ne devaient-ils pas s'apercevoir que l'hé-

tourné de ce dessein. Sur mer, Seigneur, vous daignâtes me dire :

« Jean, si vous n'étiez pas à moi, je vous laisserais prendre une épouse. » « *Joannes, nisi meus essem, permitterem tibi ut uxorem duceres.* »

C'est donc là un don de voire miséricorde, ô vous qui avez daigné dompter en moi et tempérer le mouvement de la chair, répandre la foi dans mon âme, en sorte qu'il ne m'est rien (au monde) de plus cher, que de m'attacher à vous. Vous m'avez rappelé de la mort à la vie, des voies du siècle au royaume de Dieu, de la maladie de l'âme à la santé (spirituelle). C'est par vous que je vis et que je respire, vous êtes la règle de ma vie, et la couronne de mes combats.

Je vais donc à vous, Seigneur, je me rends à voire festin (céleste) : j'y vais, en vous rendant des actions de grâces d'avoir daigné, Seigneur Jésus-Christ, m'inviter à votre banquet, sachant que je le désirais de tout mon cœur. J'ai vu votre face, et j'ai été comme ressuscité du tombeau. L'odeur de votre présence a excité en moi les désirs éternels : votre voix est plus douce que le miel, et votre conversation infiniment plus délicieuse que le langage des anges.

Que de fois j'ai demandé à aller à vous ! vous m'avez dit :

— Attendez, il faut que vous délivriez mon peuple qui doit croire en moi !

Vous avez préservé mon corps de toute souillure ;

Vous avez toujours éclairé mon âme.

Vous ne m'avez point abandonné, ni à mon départ pour l'exil, ni à mon retour.

Vous avez mis dans ma bouche la parole de la vérité, afin que je rendisse témoignage aux œuvres de votre puissance.

résie ne les poussait à ruiner ces monuments primitifs traditionnels, que précisément parce que ces derniers contribuaient puissamment à prouver les dogmes mêmes qui la condamnaient et que, pour ce motif, elle cherchait à détruire.

J'ai écrit les œuvres mêmes que j'ai vues de mes yeux, et les paroles mêmes que j'ai entendu de mes oreilles sortir de votre bouche.

Maintenant, Seigneur, je vous recommande vos enfants, que votre Eglise, cette vierge-mère, vous a engendrés par l'eau et par le Saint-Esprit.

Recevez-moi, ainsi que je suis avec mes frères, dans la compagnie desquels vous êtes venu m'inviter.

Je frappe¹ à la porte de la vie, ouvrez-moi ; que les princes des ténèbres ne viennent point à ma rencontre ; que le pied de l'orgueilleux ne vienne point au-devant de moi, et que la main de celui qui vous est étranger ne me touche point ! Mais prenez-moi vous-même selon votre parole, et me conduisez au banquet de vos délices, à la table où sont assis avec vous tous vos amis. Car vous êtes le Christ, le Fils de Dieu vivant, qui, selon le commandement de votre Père, avez sauvé le monde ; qui avez aussi daigné nous envoyer votre Esprit-Saint, pour nous faire souvenir de vos préceptes : par ce même Esprit nous vous rendons grâces durant les siècles infinis de l'éternité. »

Lorsque tout le peuple eut répondu : *Amen*, il parut au-dessus de l'Apôtre, pendant environ une heure, une lumière si grande, que nul œil n'en pouvait soutenir l'éclat².

¹ Le célèbre Martène a trouvé cette même prière de S. Jean dans un manuscrit de Fleury, ou S. Benoit-sur-Loire (Loiret), lequel manuscrit ou livre de prières avait environ neuf cents ans d'existence et remontait au septième siècle. La voici en latin : « Domine Jesu Christe, te « obsecro per misericordiam et clementiam tuam, ut praestes mihi ve- « niam delictorum meorum. Aperi mihi pulsanti januam vitæ, et Prin- « ceps tenebrarum non occurrat mihi. Non veniat mihi pes superbiæ, « et manus extranea a te non contingat mihi ; sed suscipe me secun- « dum Verbum tuum, et perduc me ad comitium epularum tuarum, ubi « epulantur tecum amici tui. Tu es enim Jesus Christus filius Dei vivi, « qui cum Patre et cum Spirito sancto vivis et regnas in sæcula sæcu- « lorum. Amen. » (Martène, *De antiqua ecclesiæ disciplina in Divinis celebrandis officiis*, *Lugd.* 1706, 4, p. 619, *ap. fabric. t. III*, p. 534.)

² De là, la coutume de représenter les Saints avec une auréole de gloire, *un nimbe* de lumière autour de leur tête.

Il se signa alors tout entier, et, se tenant debout, il dit :

— Vous êtes seul avec moi, Seigneur Jésus !

Puis il descendit¹ et se coucha dans le tombeau², où il avait étendu ses vêtements, en nous disant :

— Frères, la paix soit avec vous !

Ayant ensuite bénî tous les assistants, et leur ayant dit adieu, il se déposa lui-même tout vivant dans son sépulcre, commanda qu'on le couvrit, et, glorifiant le Seigneur, il rendit l'esprit à l'instant même.

Nous qui assistions³ à cette mort, nous nous réjouissions en partie, et en partie nous pleurions. Nous nous réjouissions

¹ Plusieurs Pères font mention du sépulcre de S. Jean, hors de la ville d'Ephèse : S. Denis d'Alexandrie, *ap. Euseb. t. 7, c. 23*. Eusèbe, *t. 5, c. 59* ; S. Jérôm. *in catalogo c. 9* ; S. Aug. *in Joan. hom. 124* ; S. Chrysost. *in hæbr. hom. 26*. Les Pères du concile d'Ephèse et le pape Célestin. *Concil. Labb. t. 5, p. 618, 604*. « Etant encore vivant, dit S. Dorothée, *in Synopsi*, S. Jean s'ensevelit lui-même selon la volonté du Seigneur. »

² Telle est l'ancienne tradition, comme l'atteste S. Augustin, *Tractatu 124 in Johannem* ; « Quem tradunt etiam quod in quibusdam Scripturis, quamvis Apocryphis, reperitur, quando sibi fieri jussit sepulchrum, incolumem fuisse præsentem, eoque effosso diligentissimeque præparato, ibi se tanquam in lectulo collocasse, statimque eum esse defunctum. » S. Jérôme, dans ses préfaces sur l'Evangile et sur l'Apocalypse de S. Jean ; le vénérable Bède, dans ses commentaires sur S. Jean, rapportent et approuvent la même tradition. Voyez aussi le Ménologe d'Ughelli, *25 septembre, t. 6, p. 1084*. — On lit dans S. Isidore, docteur de l'Eglise : *Atque inde vale dicens fratribus, facta oratione, vivens tumulum iniecivit*. Le même docteur de l'Eglise, après avoir rapporté les faits précédents, ajoute ; « Unde accidit, ut quidam eum vivere as- « serunt, nec mortuum sepulcro, sed dormientem, jacere contendant, « maxime pro eo quod illic terra sensim ab imo scaturiens ad superficiem sepulcri condescendit, et quasi flatum quiescentis deorsum ad superiores pulvis ebulliat. Quiescit apud Ephesum 6 Kal. Januarii. »

Pierre Comestor, de Troyes, chancelier de l'Eglise de Paris, d'accord avec les divers auteurs de son époque, a suivi cette tradition et l'a placée dans son *Histoire évangélique*, chap. 196. « Cum in defossum « sibi tumulum post celebratam missam descendisset, lux magna per « aliquot horas fulsit, et circumstantes, qui aderant, ceciderunt, etc. »

³ Les Disciples de S. Jean rapportent ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux. Et c'est leur narration même qui a servi à composer cette histoire contemporaine. .

d'être témoins d'un tel prodige de grâce : nous nous affligons d'être privés de l'aspect d'un si grand homme et de la vue de sa présence.

Dès-lors, une poussière¹ d'encens, qui sortait de son sépulcre, apparut aux yeux de tous ceux qui venaient visiter ce tombeau ; et, jusqu'à ce jour, ce lieu produit ce signe de sainteté (*Hist. apost.*).

¹ Le même S. Augustin rappelle ainsi cette tradition : « Cui placet... asserat Apostolum Joannem vivere, atque in illo sepulcro ejus quod est apud Ephesum dormire eum potius quam mortuum jacere contendant. Assumat in argumentum quod illic terra sensim scatere et quasi ebullire perhibeat, atque hoc ejus anhelitu fieri..... Et cum mortuus putaretur, sepultum fuisse dormientem, et donec Christus veniat, sic manere suamque vitam scaturigine pulvris indicare ; qui pulvis creditur ut ab imo ad superficiem tumuli ascendat flatu quiescentis impelli..... Viderint qui locum sciunt.... quia et revera non a levibus hominibus id audivimus... Restat ut si vere sit quod sparsit fama de terra quæ subinde ablata succrescit, aut ideo fiat ut eo modo commedetur pretiosa mors ejus, etc... » S. Ephrem la rapporte plus en détail, (*ap. Photium, cod. 229*) ; S. Grégoire de Tours, *l. 1, de gl. Martyr, c. 50* ; les Grecs, *in Synaxario et in Menæis, ad 8 diem Maii* ; voir Combésis, *in Auctuar.*, *p. 483*. L'Eglise romaine, dans son ancienne liturgie, *Hym. S. Joannis. Photius, p. 800, c. 229, b. c.*

Ainsi, S. Augustin nous apprend qu'on voyait une espèce de terre ou de poudre qui sortait de ce tombeau, et semblait croître tous les jours, comme si elle eût été poussée de l'intérieur, et quand on l'avait emportée, il en revenait une nouvelle. Cela lui avait été rapporté par des personnes dignes de foi. Il dit que Dieu pouvait avoir fait ce miracle pour honorer la mort de cet Apôtre, parce qu'elle n'avait pas été glorifiée par le martyre. On emportait cette terre précieuse, qui était un parfum que tout le monde allait prendre au tombeau de l'Apôtre, comme nous en assure S. Ephrem, qui était patriarche d'Antioche (en l'an 550).

S. Grégoire de Tours, *gl. mart. c. 50, p. 62*, dit que le miracle marqué par saint Augustin, continuait encore de son temps. Il appelle cette terre de la manne, et dit qu'elle était comme de la farine. Il ajoute que cette manne, étant transportée de toutes parts, faisait partout de grands miracles pour la guérison des malades. S. Villebaud (*Laun. de Magd.*, *p. 7*), passant par Ephèse, en 745, admira encore cette manne qui sortait du tombeau du S. Apôtre, et l'arrosa de ses larmes.

Les Grecs et les Orientaux en parlent très-fréquemment dans leurs Livres ecclésiastiques, et marquent qu'elle sortait particulièrement le huitième jour de mai. Ils n'en donnent point la raison. Pour cela ils célèbrent le même jour une fête particulière de S. Jean (Voir de Tillemont, *Mém.*)

Dans la suite on découvrit que cette fosse était pleine, et qu'elle ne renfermait rien autre chose que cette manne d'encens (*Méilton*) ; laquelle jusqu'aujourd'hui s'engendre à l'endroit même du sépulcre¹.

Dans ce lieu, s'opèrent de nombreux miracles par les mérites de ses prières ; là, les malades sont délivrés de toutes leurs infirmités ; tous, sont sauvés des périls, et chacun y obtient l'effet de ses prières (*Hist. apost. l. v, c. 23* ; *Méilton* ; *S. Augustin* ; *les auteurs Grecs et leurs Ménologes* ; *S. Ephrem*, etc.).

Tel est ce bienheureux Jean, au sujet duquel le Seigneur avait dit auparavant, en parlant à S. Pierre :

Si je veux que celui-ci demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe? Pour vous, suivez-moi.

Il marquait, par ces paroles, que le bienheureux Pierre, par sa croix, glorifierait le Seigneur. Quant à S. Jean, enseveli tout à coup dans un sommeil de paix, il repose en Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui couronne ses saints de lauriers et de gloire, et qui est l'éternel honneur et l'objet des désirs de tous ses élus². A lui la gloire et l'éternité, la force et la puissance, dans les siècles des siècles ! *Amen.*

¹ Cette poussière salutaire, dit Métaphraste, p. 1008, guérit toute espèce de maladie. Plus on en vient enlever, plus le sépulcre la produit abondamment : *ὅσῳ πλέον ἀρύσσεται, τοσοῦτῳ πλέον πηγαίζεται.*

On lit la même chose dans le ménologue d'Ughelli, 23 septemb. t. vi, *Italiæ sacrae*, p. 1084; dans Ordericus Vitalis, *Hist.*, t. 2, c. 10; dans Vincent de Beauvais.

² Tous les Grecs, dit de Tillemont, et parmi les Latins, plusieurs écrivains considérables, témoignent que S. Jean mourut véritablement à Ephèse, mais que Dieu le ressuscita aussitôt après. Ce sentiment est, en effet, appuyé sur de grandes autorités, 1^o sur celle de S. Jérôme, lorsqu'il dit sur les paroles de Jésus-Christ, *si je veux qu'il demeure....* « *Ex quo ostenditur virginitatem non mori, nec sordes nuptiarum ablui cruore martyrii, sed manere cum Christo, et dormitionem ejus transitum esse, non mortem.* » (*Hier. in Jov. l. 1, c. 14, p. 53.*) Le trépas de S. Jean n'a été, comme celui de la sainte Vierge, que le *passage*, selon le corps et selon l'âme, de cette vie à la gloire du ciel; 2^o on cite des préfaces sur l'Evangile de S. Jean et sur l'Apocalypse, qui sont dans les

CHAPITRE IX.

S. Jean est un illustre témoin de Jésus.

L'apôtre S. Jean savait que sa principale mission était de rendre témoignage à Jésus-Christ et à la vérité de son Evangelie, devant les Hébreux, devant les Gentils, devant les peuples et les rois de la terre. C'est pourquoi il a plusieurs fois formulé son témoignage évangélique dans ses écrits et dans sa

éditions de la Bible et qui viennent d'auteurs graves ; 3^e on cite encore un sermon attribué à S. Ambroise, à S. Augustin et à S. Léon ; on allégue l'autorité de S. Hippolyte, de S. Dorothée, des martyrologes, qui marquent la fête de S. Jean par le mot d'*Assomption*, terme équivalent à celui de résurrection et translation de la terre au ciel. Telles sont les autorités de l'antiquité qui appuient ce sentiment.

Pour les derniers siècles, il est certain que toute l'Eglise grecque a embrassé cette croyance, et qu'elle en fait une profession publique dans son Office. Ainsi, il n'est pas nécessaire de citer Nicéphore, *t. 8, c. 42*, et les autres Grecs modernes. Entre les Latins, Fulbert de Chartres et Pierre Damien ont cru qu'il était de la piété de croire et d'assurer que S. Jean était ressuscité aussi bien que la sainte Vierge, et qu'il jouit avec elle du bonheur du ciel. (*Florent.*, p. 127-142.) La même chose se trouve dans les *Révelations* de sainte Brigitte et de sainte Gertrude, a été soutenue et prêchée par S. Thomas, Albert-le-Grand, S. Vincent Ferrier, et S. Thomas de Villeneuve. Enfin, Florentinius qui se déclare pour ce sentiment, dit que c'est aussi celui de l'Eglise romaine, qui applique à S. Jean ces paroles de Jésus-Christ : *Sunt aliqui hinc stantes.....* L'histoire de Méliton et la tradition primitive servent sans doute de fondement à cette opinion ; car elles disent que le tombeau de S. Jean ayant été ouvert après son trépas, on n'y trouva point son corps, mais seulement de la manne ou poussière d'encens. On n'a vu nulle part des reliques du corps de cet Apôtre. Tous ces faits joints à plusieurs raisons de convenance, ont accrédité considérablement le sentiment dont nous parlons, qui, néanmoins, n'est admis par aucun des critiques du dix-huitième siècle. Ajoutons que les motifs de ces derniers ne paraissent guère fondés. S. Ephrem, *apud Phot. c. 229*, et d'autres Anciens, fondés sur un passage de l'Apocalypse, xi, 5-7, disent que Dieu a réservé S. Jean, pour qu'il vint rendre témoignage à la vérité dans les derniers temps, et combattre, avec Elié et Enoch, l'Antechrist et son règne d'erreur.

prédication. Il l'a rendu avec force, avec clarté, et avec une noble intrépidité. S. Jean nous apparaît comme un témoin fidèle, dans son Evangile, dans ses épîtres, dans son Apocalypse, dans ses actions, dans son martyre, et dans toute sa vie.

1^o *Dans son Evangile.* — Il est l'un des grands et premiers témoins à qui, comme il le rapporte lui-même, xv, 27, Jésus-Christ a dit : *et vos testimonium perhibetis de me, quia ab initio mecum estis* ; c'est-à-dire, *vous aussi vous me rendrez témoignage, parce que vous êtes dès le commencement, avec moi.* S. Jean, ayant été avec Jésus-Christ dès le début de ses prédications et de ses miracles, a attesté sa divinité et sa toute-puissance divine, en qualité de témoin oculaire. Il a reçu spécialement le Saint-Esprit pour pouvoir rendre un témoignage éclatant à la sainteté de la doctrine évangélique, à l'innocence du Christ et à la grandeur de ses œuvres prodigieuses. *Celui qui les a vues, dit-il, xix, 35, en rend témoignage, et son témoignage est véritable, et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi.* Et un peu plus loin, xxi, 24. *C'est ce même disciple qui rend témoignage de ces choses, et qui a écrit cet Evangile; et nous savons que son témoignage est véritable.* S. Jean est le seul des Evangélistes qui prend soin d'attester ainsi la vérité des choses qu'il écrit. Et si l'on en demande la raison, S. Chrysostôme témoigne que, comme il avait écrit son Evangile après tous les autres, c'est-à-dire que comme le Saint-Esprit l'avait engagé à l'écrire lorsqu'il ne restait plus de témoins vivants de toutes ces choses, il était bien aise de les confirmer, par toutes les marques capables de leur donner de l'autorité dans l'esprit des hommes. C'est pour acquérir plus de confiance, qu'il dit en parlant de lui-même, que *le disciple qui écrit ces choses, était celui que Jésus aimait*; c'est pour cette même raison qu'il fait observer que ce disciple *s'était reposé sur le sein de Jésus-Christ*, et lui avait demandé des secrets particuliers. Car celui

en qui Jésus-Christ avait mis sa plus intime confiance, était vraiment digne d'être cru par tous les hommes dans tout ce qu'il avait écrit de la vie et des paroles de Jésus. Que s'il ajoute au pluriel, comme pour mettre le dernier sceau à la vérité de son Evangile : *nous savons que son témoignage est véritable* ; c'est de même que s'il disait : nous tous qui avons été témoins oculaires des actions de Jésus-Christ, et de toutes les circonstances qui sont rapportées dans ce livre, nous savons très-certainement qu'elles sont vraies, et que nul ne peut les contester. En quoi l'on peut dire qu'il prend à témoin les autres évangélistes, qui avaient aussi remarqué plusieurs des choses qu'il écrivait comme ce qui regardait la Passion, la mort et la Résurrection du Fils de Dieu. v. 25, S. Jean ajoute : *Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses ; et si on les rapportait en détail, je ne crois pas que le monde même pût contenir les livres qu'on en écrirait*. Entre les miracles de Jésus-Christ et les autres choses qu'il avait faites, S. Jean a rapporté seulement une très-petite partie, celle qui suffisait pour le salut des fidèles. Car l'esprit de Dieu dont il était animé et qui conduisait sa plume, lui fit juger que ce peu de choses qu'il choisissait entre tant d'autres, suffisaient pour établir avec certitude la divinité de Jésus-Christ, le mystère de son Incarnation, et tout ce qui était nécessaire pour la confirmation de notre foi.

2^o *Dans ses Epîtres.* — Rien n'est fort comme le témoignage de S. Jean. C'est un témoin oculaire qui a vu, qui a considéré attentivement, qui a touché les preuves de la divinité du Messie Jésus. Ecouteons son langage irrésistible : — *Nous vous annonçons*, dit-il, 1 ép. I, 1-4, *le Verbe de vie qui était dès le commencement, que nous avons entendu, que nous avons vu de nos yeux, que nous avons regardé avec attention, et que nous avons touché de nos mains. Car la Vie même s'est rendue visible ; nous l'avons vue, nous en rendons témoignage, et nous vous l'annonçons, cette Vie éter-*

nelle, qui était dans le Père, et qui est venue se montrer à nous. Nous vous prêchons, dis-je, ce que nous avons vu et ce que nous avons entendu, afin que vous entriez vous-mêmes en société avec nous, et que notre société soit avec le Père, et avec son Fils Jésus-Christ, et chap. iv, 14, nous avons vu de nos yeux, et nous en rendons témoignage, que le Père a envoyé son Fils pour être le Sauveur du monde : Et nos vivimus et testificamur, quoniam Pater misit Filium suum Salvatorem mundi. Il n'est pas possible d'affirmer avec plus de certitude les grands faits évangéliques, démonstratifs, de la divinité de Jésus-Christ.

3^o Dans son Apocalypse. — Dès le premier chapitre, 2 et 9, on y lit ces paroles : *Moi Jean... j'ai été exilé dans l'île de Pathmos, pour avoir annoncé la parole de Dieu, et pour avoir rendu témoignage de tout ce que j'ai vu de Jésus-Christ.* Non-seulement il a servi de témoin véritable durant son Apostolat ; mais, d'après plusieurs interprètes, il est destiné à être encore le témoin de Jésus-Christ aux approches des derniers temps. Et c'est dans ce sens que sont entendues ces autres paroles que le Seigneur lui adresse par l'entremise de son ange, *Apoc. x, 11* : *O Jean, il faut que vous prophétisiez encore devant beaucoup de nations et de peuples de diverses langues, et devant beaucoup de rois.* Suivant d'autres docteurs, par sa prophétie apocalyptique, S. Jean a averti les nations, les peuples et les rois de la terre des événements futurs et des jugements de Dieu.

4^o Dans le cours de sa vie apostolique. — En effet, durant sa vie, cet Apôtre a rendu témoignage à Jésus-Christ, non-seulement par des attestations verbales, mais encore par une immolation continue, et par la disposition où il était sans cesse de verser son sang pour attester ainsi les faits de Jésus-Christ. — Plus de cent fois il a été sur le point d'être mis à mort pour l'Evangile. Il s'est volontairement exposé au martyre à Jérusalem, à Ephèse, à Rome, à Pathmos, en Asie, etc.

Non-seulement il fut plongé dans la cuve d'huile bouillante, mais plusieurs fois il a été frappé par les infidèles, et laissé pour mort sur les forums et sur les places publiques.

Celui qui s'expose de la sorte aux opprobes et à des supplices cruels, pour certifier les prodiges de Jésus-Christ, est sans contredit un témoin fidèle et véritable, un témoin que personne ne saurait récuser et que tout le monde se sent obligé de croire.

CHAPITRE X.

Miracles de S. Jean, après son trépas. — Sa mort.

Outre les miracles que fit S. Jean durant sa vie, il en est encore plusieurs autres qu'il opéra après sa mort.

Théodore et Nicéphore racontent le suivant¹ :

« Lorsque l'empereur Théodose était avec son armée sur le champ de bataille, prêt à en venir aux mains avec les troupes du tyran Eugène, dans la nuit qui précédait le combat, ce prince se mit en prières; pendant qu'il demandait instamment à Dieu de le favoriser, les glorieux apôtres, S. Jean l'évangéliste et S. Philippe, lui apparurent vêtus de blanc, et montés sur des coursiers blancs; ils lui donnèrent courage et lui commandèrent de livrer bataille à l'ennemi, l'assurant qu'ils viendraient à son secours, et qu'ils lui donneraient la victoire.

Théodose combattit et vainquit miraculeusement. Car Dieu,

¹ Théodore, *Hist.* *l. 5, c. 24*; Sozom. *l. 7, c. 24*; Orose, *l. 7, c. 55*; S. Ambroise, *de obitu Theodosii*; Socrate, *l. 3, c. 23*; Zozime, *l. 4, c. 58*; Cladien, Idace, Marcellin, Russin, etc., etc. Cet événement, évidemment miraculeux, est rapporté avec ses principales et constantes dans l'histoire de S. Philippe, apôtre, *c. xi*. Il est environné de tous les témoignages qui élèvent un fait historique au plus haut degré de certitude.

envoya un tourbillon qui frappait droit aux yeux des ennemis et les aveuglait, jusques au point que les traits que ces derniers tiraient contre les gens de Théodose étaient repoussés sur eux-mêmes.

— Saint Jean Chrysostôme étant un jour en oraison, S. Jean l'évangéliste lui apparut, lui présentant un livre et lui disant, qu'à l'aide de ce livre il entendrait aisément la Sainte Ecriture, et qu'il ne serait arrêté par aucune difficulté. C'est ce qu'on lit dans la vie de S. Jean Chrysostôme. La légende du Bréviaire Romain nous fait entendre, effectivement, qu'une partie de ses admirables écrits lui furent dictés par une bouche d'apôtre.

— S. Grégoire, pape, possérait une tunique intérieure de l'apôtre S. Jean ; il la conservait, avec raison, comme un trésor inestimable.

Le diacre Jean rapporte, dans la vie de S. Grégoire, que Dieu, par cette tunique, faisait de grands miracles ; qu'en la déployant dans les temps de grande sécheresse, il pleuvait aussitôt, et qu'aux époques où les pluies étaient continues et nuisibles, elle ramenait le beau temps. Il ajoute que des lampes placées devant l'autel où était déposée cette précieuse relique, s'allumaient quelquefois d'elles-mêmes, miraculeusement, et que l'huile qu'elles contenaient, ne se consumait point.

S. Grégoire de Tours assure, qu'à Ephèse, dans le lieu qu'habita spécialement l'apôtre S. Jean, et où cet évangéliste composa ou transcrivit ses épîtres et ses autres écrits, il s'opéra plusieurs fois des prodiges.

Nous ne passerons pas sous silence ce que rapportent l'histoire et le Bréviaire romain, de la protection singulière que ce saint apôtre accorda à S. Edouard, roi d'Angleterre. Ce vertueux prince avait une très-grande dévotion à S. Jean l'évangéliste, comme à l'un des plus parfaits modèles de la pureté et de la charité. Aussi avait-il coutume de ne rien refuser à qui-

conque lui demandait quelque chose au nom de ce bienheureux apôtre. Un jour, un homme couvert de haillons lui demanda l'aumône au nom de S. Jean ; le roi n'avait pas d'argent ; mais pour faire honneur à ce nom, il tira de son doigt l'anneau royal et le donna à ce pauvre. Peu de temps après, notre saint lui apparut, et, le félicitant de sa charité, remit au prince son anneau. En même temps il lui prédit le jour et les circonstances de sa mort, la gloire et la récompense qui l'attendaient dans le ciel. C'est pourquoi le roi ordonna qu'on fit pour lui des prières publiques, déclara qu'il mourrait le 5 janvier, selon la prédiction du saint évangéliste. Dès lors il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort par des actes fervents de piété et par la réception des sacrements. Voyant tous les seigneurs de sa cour témoigner la douleur la plus vive, et la reine fondre en larmes, il leur dit : « Ne pleurez plus, je ne mourrai point, mais je vivrai ; j'ai confiance, en quittant cette terre de mort, que j'entrerai dans la terre des vivants, pour y jouir du bonheur des saints. » Il expira tranquillement le 5 janvier 1066, à l'âge de 64 ans, après un règne de 33 ans, et extrêmement regretté de ses sujets.

Or, avant de mourir, il avait donné son anneau à l'abbé de Westminster. Cet anneau, bénit par la main de S. Jean, fut gardé comme une relique. On s'en servait pour guérir diverses infirmités. De là la coutume des rois d'Angleterre de bénir des anneaux le vendredi saint pour la guérison de certaines maladies, coutume qui a subsisté parmi ces rois jusqu'à l'introduction de l'hérésie dans ce pays. (*Voir les divers historiens de la vie de S. Edouard.*)

CHAPITRE XI.

*Fac nos sequi sanctitatem;
Fac per mentis puritatem,
Contemplari Trinitatem,
In una substantia. Amen.*

« Faites que nous imitions votre sainteté. Faites qu'au moyen de la pureté du cœur, nous puissions un jour contempler les Trois Personnes Divines dans l'unité d'une même substance ! Ainsi soit-il.

Le bienheureux S. Jean est l'objet des louanges de toute l'Eglise. — Il convient que nous lui adressions des vœux.

Quelle langue pourrait faire un digne éloge du saint Apôtre, dont nous venons de rapporter les travaux et les miracles ? Qui pourrait redire les louanges et les titres d'honneur que lui donnent les SS. Docteurs de l'Eglise ? S. Denis l'aréopagite l'appelle *le soleil de l'Evangile* ; il le qualifie *d'âme sacrée* ; il se réjouit de ses imminentes prérogatives ; il le félicite de ce qu'il était si aimé de celui qui était véritablement aimable et digne de tout amour.

« S. Jean *le théologien*¹, dit ORIGÈNE, surpassé toute « créature visible et invisible, il s'élève au-dessus de tout en- « tendement, de toute intelligence, et, déifié en Dieu, il se « surpassé lui-même ; il franchit tous les espaces, et, planant « au-dessus des êtres, il parvint au principe et à l'origine de

¹ Les Grecs donnent ordinairement à S. Jean le surnom de *Théologien*, à l'imitation de plusieurs anciens Pères, de S. Athanase, *in Synop.* p. 61 ; de S. Cyrille de Jérusalem, *cat.* 12 ; de S. Grégoire de Nysse, *in S. Théodoret*, *t.* 5 ; de S. Astérius d'Amasée, *hom.* 8 ; de S. Isidore de Péluse, *t.* 5, *cp.* 402 ; de S. Ephrem, et plusieurs autres. Le surnom de *Théologien* était donné à S. Jean à cause de la sublimité de ses connaissances et de ses révélations, et surtout du commencement de son *Evangile*.

« toutes choses ; c'est là qu'il entendit la parole par qui tout a été fait. »

S. Jean Chrysostôme dit que même les anges du ciel apprirent de S. Jean plusieurs choses, qu'ils ne connaissaient pas avant que cet Apôtre ne les eût dites ; et il le prouve par ces paroles de S. Paul :

« fin que les principautés et les Puissances qui sont dans les cieux connussent par l'Eglise la sagesse de Dieu diversifiée dans ses effets (Ephes. III, 10.).

S. Jean Chrysostôme ajoute que les anges, les Chérubins et les Séraphins écoutaient attentivement S. Jean, et que ce nous est un insigne honneur qu'ils aient appris après nous ce qu'ils ignoraient.

S. Augustin dit que « lorsque nous entendons prosérer quelque parole touchant la puissance et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous devons savoir que c'est S. Jean qui parle. »

S. Ambroise s'exprime en ces termes au sujet de S. Jean l'évangéliste :

« Jamais personne n'a contemplé, comme S. Jean, la majesté de Dieu ; personne ne l'a envisagée avec une vue si sublime ; nul n'en a parlé avec autant de sagesse ni en termes plus convenables : il perce les nues, il passe les vertus des cieux, de la vivacité de son regard il pénètre plus avant que les anges, et il va trouver (il aborde) le Verbe uni à Dieu. »

Le vénérable Bède dit que le repos que S. Jean dans la dernière Cène, prit sur le sein de Jésus, ne fut pas simplement un signe de tendre amour que lui portait Notre-Seigneur, mais encore un indice des hauts mystères qu'il devait un jour révéler à cet Apôtre, et que l'Evangile qu'il devait écrire, serait plus élevé que toutes les autres saintes Ecritures, et ferait comprendre parfaitement les secrets de la divine Majesté.

Nous ne finirions point, si nous voulions rapporter ici toutes

les paroles magnifiques qu'ont dit les saints, pour célébrer les vertus, l'excellence et les prérogatives du saint évangéliste. Ils l'appellent le prince des docteurs, le chef des théologiens, le maître de la divine sagesse, le soleil évangélique, le fils du tonnerre, l'aigle royal, l'ami de l'époux, le secrétaire du Verbe éternel, le dépositaire de ses trésors et de ses richesses ; le disciple vierge, dont l'âme fut toujours très-pure ; le disciple bien-aimé, que la sagesse incarnée aima plus que tous les autres ; ils lui donnent encore d'autres titres excellents, qui toutefois n'expriment point tous ses mérites ni l'état de dignité et de gloire qu'il occupe aux yeux de Dieu. Il fut l'une des principales colonnes de l'Eglise, l'un des plus grands apôtres¹ ; il fut aussi martyr, car il a été emprisonné et flagellé

¹ La première grande basilique patriarcale qui fut élevée dans la capitale de la Chrétienté, fut celle de saint Jean de Latran, la cathédrale de Rome, la mère et la maîtresse de toutes les Eglises, la métropole des métropoles, la première église du siège apostolique de la Papauté.....

Au portique de ce temple, on lit sur un ancien marbre :

“ DOGMATE PAPALI DATUR SIMUL ET IMPERIALI,
“ UT SIM CUNCTARUM MATER ET CAPUT ECCLESIARUM ! »

On y voit aussi en prose l'inscription suivante :

SACROSANCTA ECCLESIA LATERANENSIS,
OMNIUM ECCLESIARUM
MATER ET CAPUT !

Le souverain-pontife, S. Silvestre, et l'empereur Constantin le Grand, dédièrent l'un des principaux autels de cette basilique, sous le nom de *Saint-Jean-l'Évangéliste*. La grande dévotion que tous les chrétiens avaient à cet autel fit perdre insensiblement à l'Eglise ses autres noms, et elle ne fut plus connue dans toute la suite des âges que sous le nom de *S. Jean de Latran*. Là, furent célébrés onze conciles, dont quatre sont œcuméniques.

Ainsi, par un privilége tout singulier, la gloire du Disciple bien-aimé semble, dans le premier sanctuaire de la Chrétienté comme au cénacle de Jérusalem, dépasser la gloire de Pierre, le prince des Apôtres.

La tunique de S. Jean, dont parle S. Grégoire le Grand dans ses ouvrages, *t. 2. ep. 3*, et que ce saint Pontife se fit apporter à Rome par les mains d'un évêque, accompagné de son clergé, se gardait encore trois cents ans après sous l'autel de S. Jean l'Évangéliste, dans la basilique de Constantin (qui est S. Jean de Latran). Elle y était célèbre par un grand nombre de miracles. On en donnait de petits morceaux

pour Jésus-Christ par les mains des Juifs et des Gentils ; il entra courageusement dans la cuve d'huile bouillante, prêt à mourir pour son divin Maître. Relégué à Pathmos, il endura de cruels travaux, il but, ainsi que Notre-Seigneur le lui avait dit, le calice de la Passion ; il ne craignit point d'exposer sa vie, lorsqu'il assista la sainte Vierge au mont du Calvaire. Ce ne fut donc point son courage qui manqua pour le martyre, ce fut plutôt le martyre qui manqua pour son courage.

Aimons donc ce glorieux, ce bienheureux Apôtre ! recommandons-nous affectueusement à lui ; prenons-le pour intercesseur ; ayons pour lui de la dévotion¹ ; imitons ses vertus et

comme des reliques, et elle opérait une multitude de guérisons. Jean Diacre, qui a écrit la vie de S. Grégoire le Grand, vers l'an 875, croit que cette tunique était celle dont se servait l'apôtre S. Jean en célébrant le sacrifice. Il y avait sous le même autel une autre tunique, dont les manches étaient plus larges, et pour cela il l'appelle une dalmatique. On croyait aussi qu'elle était de S. Jean. (*Voir Boll. 13 mars, et Greg. v. l. 3, c. 57-60.*) Mais cet historien pense qu'elle était plutôt de S. Paschase, diacre.

¹ S. Denis d'Alexandrie rapporte que les fidèles des premiers temps « avaient une affection extraordinaire pour cet excellent Apôtre ; qu'ils « étaient remplis d'admiration à son sujet ; enfin, qu'ils brûlaient du « désir de l'imiter : *ad illum imitandum flagrabant.* » (Baron., an. 97, c. 12.)

On ne saurait imaginer jusqu'à quel point les peuples, de même que les Grands, les Princes, les Dignitaires et les différents chefs des peuples, spirituels et temporels, ont aimé le nom de cet Apôtre chéri du ciel. Pour donner ici un exemple entre mille autres, nommons seulement les Souverains-Pontifes, qui ont choisi eux-mêmes et porté le nom glorieux de S. Jean. Nous en comptons vingt-trois sur la liste des papes qui ont régné dans l'ordre suivant :

- Jean I^{er}, 523-526.
- Jean II, 535-538.
- Jean III, 560-573.
- Jean IV, 640-642.
- Jean V, 685-686.
- Jean VI, 701-703.
- Jean VII, 703-707.
- Jean VIII, 872-882.
- Jean IX, 898-900.
- Jean X, 914-928.

ses beaux exemples, en nous rappelant que, suivant son enseignement, la perfection chrétienne consiste dans la charité, c'est-à-dire, à aimer Dieu et à être aimé de lui. Pour obtenir ce divin amour, nous avons un excellent médiateur en Celui qui le fut pour S. Pierre et pour les autres apôtres, auprès de leur commun Maître. Quoique la porte principale pour avoir accès auprès du Fils de Dieu, soit sa mère chérie, puisque celle-ci est la médiatrice de tout le genre humain auprès de son bien-aimé Fils, comme le Fils l'est auprès du Père éternel ; néanmoins, l'apôtre de prédilection interviendra heureusement avec la même Vierge, d'autant plus que, par une prérogative spéciale, il la tient pour sa mère, et qu'elle le regarde pour son fils, et qu'ils ont toujours demeuré dans la même société. Pour confirmer cette vérité, nous rappellerons ce qui arriva à l'égard de S. Grégoire Thaumaturge. Cet évêque de Néocésarée désirant donner à ses brebis une doctrine sûre, touchant la très-sainte Trinité, pria avec instance la Vierge sacrée de lui prescrire la règle qu'il devait suivre : la nuit même Marie lui apparut, accompagnée de S. Jean l'évangéliste. Elle commanda à cet Apôtre de donner à l'évêque de Néocésarée un formulaire de ce qu'il devait croire et prêcher. S. Jean le lui donna ; S. Grégoire l'écrivit, et l'enseigna si bien aux chrétiens de Néocésarée, qu'au temps où les erreurs se répan-

- Jean XI, 951-956.
- Jean XII, 956-965.
- Jean XIII, 965-972.
- Jean XIV, 985-985.
- Jean XV, 985.
- Jean XVI, 985-993.
- Jean XVI, anti-p., 997.
- Jean XVII, 1003.
- Jean XVIII, 1003-1009.
- Jean XIX, 1024-1055.
- Jean XX, 1043-1046.
- Jean XXI, 1276-1277.
- Jean XXII, 1316-1354.
- Jean XXIII, 1410-1443.

daient de toutes parts, les habitants de cette ville ne tombèrent dans aucune.

— Depuis les siècles les plus reculés, dans l'Eglise occidentale, on célèbre la fête de S. Jean l'évangéliste, le 27 décembre. Cette fête est marquée ce jour-là, dans les divers martyrologes, dans ceux de Bède, de S. Jérôme, dans l'ancien Calendrier romain, dans le Sacramentaire de S. Grégoire. C'est le jour de sa mort. L'Eglise grecque honore ce grand Apôtre, particulièrement le 8 mai, jour auquel la manne sortait de son tombeau, en plus grande quantité.

— Le premier siècle, le siècle des Apôtres, sinit par la mort de S. Jean. Mais le disciple bien-aimé, en allant rejoindre son divin Maître, l'objet de ses travaux et de toutes ses affections, laissait après lui sur la terre d'autres disciples, parmi lesquels on compte S. Ignace, évêque d'Antioche, S. Papias, évêque d'Hiérapolis, S. Polycarpe, évêque de Smyrne, et plusieurs autres dont nous parlerons en leur lieu.

QUO SINE FINE MANES, PERDUC NOS, VIRGO JOANNES¹.

¹ Monostichum vetus in opere Mosaïco ad B. Joannis imaginem adscriptum Venetiis. Ap. Matt. Flaccium, *tib. de diss. ecc. Rom.*

LITURGIE

DE

SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE ¹

Traduite du syriaque par EUSÈBE RENAUDOT.

ORAISON AVANT LE BAISER DE PAIX.

« *Le prêtre* : Seigneur, Dieu fort, vous qui êtes la véritable charité, la paix imperturbable, et l'espérance qui n'est pas confondue ; — vous, Seigneur, Dieu le Père, accordez à vos serviteurs qui se tiennent en présence de Votre Majesté, la charité, la bonté, la tranquillité et la paix perpétuelle ; et accordez-nous à tous de nous donner la paix les uns aux autres, avec la pureté du cœur et la sainteté de l'âme, dans un baiser saint et spirituel, qui soit agréable à votre saint Nom ; et nous vous rendrons gloire, etc.

Le peuple : Ainsi soit-il !

¹ Comme S. Jean a été l'Apôtre le plus aimé du Fils de Dieu et l'un des plus grands pontifes du Nouveau-Testament, on souhaite généralement connaître la divine liturgie que ce grand Prophète, Apôtre et Evangéliste, avait composée pour célébrer les saints Mystères. C'est pourquoi, en donnant l'Office de la fête de S. Jean, nous reproduirons, en même temps, le canon du saint sacrifice, composé par lui. La piété des fidèles y trouvera un beau sujet d'instruction et d'édification. Selon les savants, le fond de cette liturgie a été conservé avec soin dans le cours des siècles, et se trouve parfaitemment authentique ; quelques expressions seulement y ont été introduites avec le temps, afin d'exprimer plus clairement quelques dogmes, définis par l'Église ; mais on reconnaît facilement les beaux, les magnifiques sentiments de religion et de piété fervente du saint Apôtre.

(Diaconus dicit medium).

Le prêtre, élevant la voix : En ce moment, Seigneur, nous nous humilions d'esprit et de corps, en présence de Votre Majesté : commandez et envoyez-nous, des sublimités glorieuses de votre sanctuaire, votre grâce précieuse, votre bénédiction qui communique le calme et qui ne se perd point, afin que nous vous glorifions et que nous vous exaltions, vous et votre Fils unique, de même que votre Esprit très-saint et bon.

Le peuple : Ainsi soit-il !

Le diacre : Donnez la paix.

Le peuple : Que les miséricordes du Seigneur descendant sur nous !

Le prêtre : Que l'amour du Père, etc.

Le peuple : Ainsi soit-il !

Le prêtre : Elevons nos cœurs.

Le peuple : Nous les tenons élevés vers le Seigneur.

Le prêtre : Rendons grâces au Seigneur notre Dieu.

Le peuple : Cela est digne et juste.

Le prêtre (incliné) : C'est à bon droit que la louange vous est rendue, Seigneur, ô vous le souverain Maître de tout ce qu'il y a dans les cieux et sur la terre !

(Elevant la voix) : Car les Puissances supérieures et le ciel qui est leur séjour, vous glorifient et vous louent : les Chérubins de feu vous célèbrent avec une crainte respectueuse, ils vous bénissent au milieu des ravissements et des transports ; les brillants Séraphins sanctifient et honorent Votre Majesté, et transportés de l'un à l'autre par le rapide mouvement, ils disent, crient et répètent :

Le peuple : Saint !

Le prêtre (incliné) : Vous êtes *Saint*, ô Seigneur, Dieu Puissant, vous qui, avec votre Fils unique et votre Saint-Esprit, êtes une seule nature indivisible ; vous êtes *Saint*, et vous sanctifiez toutes choses par la vertu et puissance de votre

Divinité. (*Saint est*) le Père qui a envoyé son Fils pour notre salut ; (*Saint est*) le Fils qui est descendu du ciel, qui s'est fait chair, qui a souffert et a été crucifié pour l'homme créé à son image, mais tombé dans la corruption. (*Saint est*) l'Esprit de Dieu, qui vivifie et sanctifie ce divin sacrifice.

(*Elévant la voix*) : Or, lorsque de sa propre volonté il a voulu endurer la Passion qui nous a procuré le salut, il a pris dans ses mains saintes le pain en présence de l'assemblée de ses disciples : il a levé les yeux au ciel, a rendu grâces, † a bénii ce pain, † l'a sanctifié, † l'a rompu et l'a donné à ses apôtres saints en leur disant : Prenez et mangez de ceci. Ceci est mon corps, qui est rompu et divisé pour vous et pour tous ceux qui croient en moi, pour l'expiation des fautes, pour la rémission des péchés et pour obtenir la vie future qui doit durer pendant tous les siècles.

Le peuple : Ainsi soit-il.

Le prêtre : Et après cette scène mystique, il prit semblablement le calice où se trouvait le vin et l'eau, rendit grâces sur lui, † le bénit, † le sanctifia (et consacra), † le donna à l'assemblée de ses Apôtres et leur dit : (*Ceci est le calice de mon sang, du Nouveau Testament : recevez-le et buvez-en tous ; il est répandu pour la vie du monde, pour l'expiation des crimes, pour la rémission des péchés, en faveur de tous ceux qui croient en moi dans les siècles des siècles*).

Le peuple : Ainsi soit-il !

Le prêtre : Vous en agirez ainsi en mémoire de moi ; car toutes les fois que vous participerez à ce sacrement, et que vous boirez ce sang, (vous rappellerez), vous annoncerez ma mort jusqu'à ce que je revienne.

Le peuple : Nous célébrons, Seigneur, le souvenir de votre mort.

Le prêtre : En faisant la commémoration de votre salutaire institution, ô Jésus-Christ notre Dieu, nous prions et nous supplions votre bonté, afin que, lorsque vous viendrez dans la

gloire, avec vos anges saints, lorsque, après avoir établi votre trône, vous commanderez à la terre de rendre tous les morts qu'elle recèle dans son sein, pour qu'ils se présentent devant vous dans la crainte et l'appréhension : lorsque vous placerez les agneaux à votre droite et les bêliers à votre gauche, et que chacun attendra la récompense qu'il aura méritée et la demeure qui lui sera destinée ; (nous vous adressions nos instantes supplications,) Seigneur, afin que nous ne vous entendions pas prononcer contre nous l'amère sentence de réprobation et de mort, et que vous ne nous disiez point : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu, parce que je ne vous connais pas !* Non, Seigneur, que nous ne soyons point pour vous des étrangers ; ne détournez point de nous votre face ; ne nous regardez point, Seigneur, dans votre colère et dans votre indignation ; que nos péchés et nos crimes ne se présentent point (alors) à votre cœur saint ; n'entrez point en jugement avec nous, Seigneur ; n'agissez point à notre égard comme envers ceux dont l'espérance est perdue ; ne tirez point vengeance de nous comme de vos ennemis. Ne nous repoussez pas comme des inconnus ; ne nous chassez pas de votre présence, nous qui avons connu votre saint Nom, et qui avons confessé votre divinité. Mais agissez envers nous suivant vos promesses qui sont fidèles et non trompeuses ; remettez-nous nos fautes, pardonnez-nous nos péchés, et répandez votre miséricorde sur votre héritage, sur les brebis de votre bercail, selon que votre Eglise pénitente vous le demande, et avec vous à votre Père, en disant :

Le peuple : Ayez pitié de nous !

Le prêtre : De nous aussi !

Le peuple : Nous vous louons.

Le prêtre : Principalement.

Le diacre : Qu'elle est formidable, cette heure (dernière) !
etc...

Le prêtre (incline) : Dieu clément et infiniment miséricor-

dieux, ayez pitié de moi ; faites descendre sur moi et sur ces oblations votre Esprit de vie, saint et vivifiant, qui sanctifie toutes choses, qui donne la sainteté, qui a parlé par les saints prophètes et par les saints apôtres, qui a couronné les martyrs ; qu'il descende sur ces mystères et qu'il les sanctifie.

Le peuple : Exaucez-moi, Seigneur.

Le prêtre (élévant la voix) : Afin que, étant descendu, il change ce pain au corps du Christ notre Dieu : *Ut illabens, efficiat panem quidem istum corpus Christi Dei nostri.*

Le peuple : Ainsi soit-il !

Le prêtre : Et ce calice au sang du Christ notre Dieu : *Et calicem istum, sanguinem Christi Dei nostri.*

Le peuple : Ainsi soit-il !

Le prêtre : Afin que ce corps et ce sang divins sanctifient le corps et l'âme de ceux qui y participeront, — afin qu'ils purifient les cœurs et les pensées des fidèles, — et qu'ils leur communiquent cette pureté et cette sanctification spirituelle qui resplendit dans le royaume des cieux, et qui est la Vie éternelle.

Le diacre : Prions.

Le prêtre (incliné) : Nous faisons, Seigneur Dieu, durant ce sacrifice, la commémoration de toutes vos saintes églises, et des pasteurs orthodoxes qui vivent au milieu d'elles : (et en particulier des seigneurs N. et N., et d'autres évêques orthodoxes). — Nous faisons également la commémoration des vrais prêtres et diacres et de tous vos autres serviteurs qui gardent vos commandements. Nous vous prions encore, Seigneur, pour la tranquillité et la paix du monde entier, pour la bénédiction de l'année, pour l'abondance des fruits. — Nous vous prions encore pour les infirmes, les affligés, et pour ceux qui sont tourmentés par les esprits méchants : visitez-les dans votre miséricorde. — Nous vous prions encore, Seigneur, pour tous ceux qui invoquent votre Nom, et qui confessent que vous êtes le vrai Dieu.

(Elevant la voix) : Sauvez et délivrez, Seigneur vrai Dieu, votre troupeau de toutes les plaies dangereuses, cruelles, mortelles, de toutes les humiliations des nations barbares qui n'ont pas reconnu votre saint Nom. Conduisez-le par la force et la toute-puissance de votre bras, afin qu'il vous glorifie, Vous et votre Fils unique, et votre Esprit.

Le peuple : Ainsi soit-il.

Le prêtre (incliné) : Souvenez-vous aussi, Seigneur, de ceux qui ont offert aujourd'hui des oblations sur cet autel ; et de ceux qui voulaient en offrir, mais qui n'ont pu le faire. Donnez à chacun, Seigneur, selon son intention.

(Elevant la voix) : Souvenez-vous, Seigneur, à votre autel saint et plus sublime que le ciel, de ceux qui vous ont connu (et qui vous ont rendu hommage) ; par votre grâce accueillez leurs offrandes et leurs dîmes, et rendez-les dignes de la gloire de votre saint Nom et de votre Fils unique, etc.

Le peuple : Ainsi soit-il.

Le prêtre (incliné) : Souvenez-vous, Seigneur, des rois fidèles ; prenez les armes et le bouclier, et levez-vous pour aller à leur secours ; donnez-leur la victoire sur leurs ennemis par un effet de votre grande puissance.

(Elevant la voix) : Car c'est vous qui accordez la force et la victoire à tous ceux qui croient en vous, et qui vous aiment véritablement.

Le peuple : Ainsi soit-il.

Le prêtre (incliné) : Nous faisons encore, en votre présence, Seigneur, la commémoration de tous les saints et pères, avec les prophètes, les apôtres, les martyrs et les confesseurs, de la mère de Dieu et de tous les saints.

(Elevant la voix) : Et célébrant la mémoire de tous ceux qui ont acquis la sainteté, et qui ont en partage votre amitié, nous vous prions et conjurons, Seigneur, que par leurs prières pures et saintes, nous soyons rendus dignes de prendre place parmi eux, et de participer au sort qui leur est échu ; nous

vous le demandons par votre grâce et par votre miséricorde, par l'amour qu'a eu pour les hommes votre Fils unique, par qui et avec qui il convient que vous soyez glorifié (aux siècles des siècles).

Le peuple : Ainsi soit-il.

Le prêtre (incliné) : Souvenez-vous aussi, Seigneur, des pontifes, des docteurs et pasteurs de votre Eglise sainte et orthodoxe.

(Elevant la voix) : De ceux qui, suivant la doctrine véritable du Seigneur, ont fondé vos saintes églises, et ont détourné d'elles toutes les hérésies pernicieuses, et qui, par leurs dogmes orthodoxes, ont annoncé la vérité de la foi. Nous vous demandons, Seigneur, que par leurs saintes intercessions, nous soyons affermis dans la doctrine vivifiante, enseignée par eux, afin que nous et eux, nous vous glorifions, etc.

Le peuple : Ainsi soit-il.

Le prêtre (incliné) : Souvenez-nous, Seigneur, par votre grâce, de ceux qui nous ont quittés pour se rendre près de vous ; — qui ont reçu votre corps et votre sang précieux ; — qui ont été marqués du sceau d'élection depuis les premiers temps de l'institution chrétienne, jusqu'à ce jour.

(Elevant la voix) : Vous êtes, en effet, le créateur des âmes et des corps, et ceux qui sont morts vous attendent (vous désirent ardemment), et vous regardent comme leur seule espérance de vie. Ressuscitez-les, Seigneur, dans ce dernier jour ; que votre visage soit à leur égard plein de sérénité et de bonté ; que votre miséricorde leur pardonne (en ce jour) leurs péchés et leurs fautes ; parce que de tous ceux qui ont été sur la terre, aucun ne sera trouvé exempt des souillures du péché si ce n'est le Seigneur notre Dieu et notre Sauveur, Jésus-Christ, votre Fils unique ; par qui, nous aussi, nous espérons obtenir miséricorde, de même que la rémission des péchés, laquelle n'est accordée à eux et à nous que (par Lui et) à cause de lui.

Le peuple : Donnez (leur) le repos (éternel).

Le prêtre : Epargnez-nous, Seigneur (notre) Dieu, et effacez nos péchés et nos fautes, celles que nous et eux avons commises avec méchanceté et avec injustice. Accordez-nous la pureté et la sainteté, une vie sans tache et irréprochable, et une confiance entière en vous-même ; préservez-nous de la rechute dans le péché, afin que par nous soit glorifié, loué et honoré votre Nom heureux et béni, de même que celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de votre Saint-Esprit.

Le peuple : Qu'il en soit ainsi !

Le prêtre : La paix soit avec vous !

Le peuple : Et avec votre Esprit.

Le prêtre : Que les miséricordes (du Seigneur descendant sur vous) !

Le prêtre rompt l'hostie et fait le signe de la Croix.

Le diacre : De nouveau et encore.

Le prêtre dit l'Oraison qui se récite avant le PATER NOSTER.

O vous, qui recevez nos prières et qui répondez à nos demandes, Dieu le Père, vous qui nous avez appris par votre Fils bien-aimé à nous présenter devant vous et à vous prier avec pureté et sainteté ; accordez-nous, ô Seigneur notre Dieu, de vous prier avec une âme pure, d'élever nos voix avec des intentions chastes et innocentes, et de vous dire :

Notre Père, qui êtes dans les cieux...

Le peuple : *Que votre Nom soit sanctifié...*

Le prêtre : Seigneur notre Dieu, délivrez les âmes de vos serviteurs des violentes tentations et de tous les artifices des démons, de ceux des hommes méchants et implacables ; car vous êtes le Dieu puissant qui les tenez tous sous votre domination : et nous vous glorifions (aux siècles des siècles).

Le peuple : Ainsi soit-il.

Le prêtre : La paix soit avec vous !

Le diacre : Inclinez-vous : *Inclinate capita vestra.*

Le prêtre : Par votre grâce et par votre immense miséricorde, bénissez ceux qui s'inclinent devant vous, Seigneur ; rendez-les dignes de ces mystères vivisants et de la participation à la société de vos saints, afin qu'ils célèbrent votre louange (aux siècles des siècles).

Le prêtre : La paix soit avec vous !

Le peuple : Et avec votre Esprit !

Le prêtre : Qu'il en soit ainsi !

Le diacre : Tenons-nous dans le respect : STEMUS DECENTER.

Le prêtre, élérant les mystères, dit : « SANCTA SANCTIS !
Donnez aux saints les choses saintes !

Le peuple : UNUS PATER SANCTUS, etc. Le Père est Saint, etc.

Le Prêtre dit l'Oraison après la Communion : Que rendrons-nous à votre bonté, ô Dieu miséricordieux, pour le salut que vous venez de nous accorder ? Quel est celui qui peut vous rendre, même imparfaitement, la gloire qui vous est due ? Autant donc que nous le pouvons, nous vous adorons, nous vous glorifions, nous vous louons, vous ainsi que votre Fils unique et votre Esprit vivant et saint.

Le peuple : Amen.

Le prêtre : La paix soit avec vous !

Le peuple : Et avec votre Esprit !

Le prêtre : O Christ, notre Dieu, nous vous adorons, nous vous louons, nous vous glorifions, en suppliant votre bonté et votre miséricorde pour la rédemption et pour le salut du monde entier ; — pour la conservation des vivants et pour le repos (glorieux) des fidèles défunts ; — pour que ceux qui ont faim soient rassasiés, pour que les nécessiteux aient des aliments, que les malades soient visités, et les affligés, consolés. Visitez donc par votre grâce et vivifiez par votre grande miséricorde ce peuple (fidèle), et bénissez-le ; conservez votre héritage (votre peuple choisi), par la puissance de votre croix victorieuse ; car c'est à vous qu'est due l'adoration, ainsi qu'à votre Père et à l'Esprit vivant, maintenant et toujours. »

OFFICE

DE SAINT JEAN APOTRE ET ÉVANGÉLISTE

LE 27 DÉCEMBRE.

*Gratulemur ad festivum,
Jucundemur ad rotivum
Joannis praconium.*

*Sic versetur laus in ore,
Ne fraudetur cor sapore,
Quod degustet gaudium.*

« Au jour de la fête de S. Jean, réjouissons-nous ; livrons-nous à des sentiments d'allégresse en célébrant ses louanges »

« Que son éloge soit de telle sorte sur nos lèvres, que notre esprit y puise des enseignements utiles, et notre cœur des sentiments délicieux. »
(*Hym. anc. du ril. Rom.*)

AUX PREMIÈRES VÉPRES.

Ant. Iste est Joannes, qui supra pectus Domini in cœna recubuit : Beatus Apostolus cui revelata sunt secreta cœlestia.

Ant. Celui-ci est saint Jean, qui, pendant la cène, reposa sur le sein du Seigneur : heureux Apôtre, à qui les secrets du ciel ont été révélés!

A MATINES.

INVITATOIRE.

Jesum, qui diligebat Discipulum Joannem, * venite, adoremus.

Venez, adorons Jésus, qui aimait le Disciple saint Jean.

HYMNE.

Quem nox, quem tenebræ,
densaque nubila,

Dieu, qui est tout resplendissant de lumière, et qui voile son éclat par les

Circumfusa tegunt lumine
splendidum,
Imbellis oculos terrificis Deus
Ne fulgoribus obruat.

O Dilecte Deo, quam tibi
clarus
Dum tu vivis adhuc se dedit
aspici?
Tu secreta Dei, mentis et in-
timæ
Rimaris penetralia.

Ceu pennis aquilæ raptus
in æthera,
Cœlum mente petis, sidera
transvolas;
(Nil obstant rutili fulgura Lu-
minis),
Nudo Numine pasceris.

Æterno genitum de Patre
filium
Dempta nube vides, e quo
Deo Deum
Descendisse sacros de patrio
sinu.

Castæ Virginis in sinus.

In nos hoc potuit tantus
amor Dei!
Terris ipse sui numinis im-
memor,
Nobis factus homo, se facit
exulem,
Ut cœlo trahat exules.

Patri maxima laus, maxima
filio,
Amborumque sacro maxima
flamini,
Hæc est certa fides, fontibus
e tuis
Quam divinitus hausimus.

Amen.

Invitatoire, hymne, antiennes, psaumes et versets des Nocturnes du Commun des Apôtres.

obscurités et les nuages épais dont il s'environne, ménageant ainsi la faiblesse humaine qui ne pourrait supporter la vue de la divine splendeur.

Ce Dieu, pendant votre vie, Apôtre chéri du ciel, s'est manifesté à vous dans une vive clarté; vous plongez votre regard dans les secrets de l'Eternel et dans la profondeur de ses desseins.

Ravi dans les hauteurs célestes, comme sur les ailes de l'aigle, vous franchissez les astres; votre âme pénètre le ciel, et, sans être empêché par les éclairs d'une lumière étincelante, vous jouissez de la présence même de la Divinité.

Vous contemplez, à découvert, le Fils éternellement engendré du Père: vous voyez un Dieu, sorti de Dieu, descendre du sein paternel dans les chastes entrailles de la Vierge.

L'immense amour que Dieu a pour les hommes a opéré ce prodige! Pour nous, oubliant la gloire de sa divinité, il s'est fait homme, il s'est exilé sur la terre, afin de visiter ceux qui y sont exilés, et de les conduire avec lui dans le ciel.

Rendons gloire au Père, rendons gloire au Fils, rendons gloire à celui qui procède des deux, au Saint-Esprit! Telle est, divin Apôtre, la croyance certaine que nous avons puisée dans vos écrits, inspirés de Dieu.

Ainsi soit-il.

1^{re} NOCTURNE.

Ant. 1. f. Vidi Jesus Jacobum et Joannem, fratrem ejus, cum Zebedæo patre eorum, resipientes retia sua : et vocavit eos. (*Matth. 4.*)

Ant. 7. c. Illi autem statim, relictis retibus et patre, seculi sunt eum. (*Ibid. 22.*)

Ant. 3. a. Fecit ut essent cum illo, ut mitteret eos prædicare : et imposuit eis nomina Boanerges, quod est, filii Tonitru. (*Marc, 3.*)

¶. In omnem terram exivit sonus eorum ; ¶. Et in fines orbis terræ verba eorum. (*Ps. 48.*)

Ant. Jésus vit Jacques et Jean, son frère, avec Zébédée, leur père, qui raccommodaient leurs filets : et il les appela.

Ant. Aussitôt ils quittèrent leurs filets et leur père, et ils le suivirent.

Ant. Il les établit pour être avec lui et pour les envoyer prêcher : et il les nomma Boanergès, c'est-à-dire Enfants du Tonnerre.

¶. Leur voix a retenti par toute la terre ; ¶. Et leurs paroles ont pénétré jusqu'aux extrémités du monde. (*Ps. 48.*)

COMMENCEMENT DE LA PREMIÈRE ÉPITRÉ DU BIENHEUREUX JEAN,
APOTRE

LEÇON I. C. I.

Nous vous annonçons la Parole de vie qui était dès le commencement, que nous avons entendue, que nous avons vue de nos yeux, que nous avons regardée avec attention, et que nous avons touchée de nos mains ; car la Vie même s'est rendue visible ; nous l'avons vue, nous en rendons témoignage, et nous vous l'annonçons cette Vie éternelle qui était dans le Père et qui est venue se montrer à nous. Nous vous prêchons, *dis-je*, ce que nous avons vu et ce que nous avons entendu, afin que vous entriez vous-mêmes en société avec nous, et que notre société soit avec le Père et avec son fils Jésus-Christ. Et nous vous écrivons ceci, afin que vous en ayez de la joie, mais une joie pleine et parfaite. Or ce que nous avons appris de Jésus-Christ, et ce que nous vous enseignons est que Dieu est la lumière même et qu'il n'y a point en lui de ténèbres. Pour vous, Seigneur, ayez pitié de nous.

¶, Valde honorandus est Beatus Joannes, qui supra pectus Domini in cœna recubuit : * cui Christus in cruce matrem Virginem Virginis

¶. Il est infiniment digne d'honneur, le bienheureux Jean, qui s'est reposé pendant la cène sur le sein du Seigneur : * ce Disciple vierge, à qui du haut de la croix Jésus-Christ a confié

commendavit. *¶*. Virgo est electus a Domino, atque inter cœteros magis dilectus. Cui Christus.

la Vierge, sa mère. *¶*. Il a été élu vierge par le Seigneur, et il en a été aimé plus que les autres. Ce Disciple vierge.

LEÇON II, v. 6.

De sorte que si nous disons que nous avons société avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons et nous ne pratiquons point la vérité. Mais si nous marchons dans la lumière, comme il est lui-même dans la lumière, nous avons ensemble une société mutuelle, et le sang de Jésus-Christ, son fils, nous purifie de tout péché. Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. Mais si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous les remettre, et pour nous purifier de toute iniquité. Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous le faisons menteur, et sa parole n'est point en nous.

R. Hic est discipulus ille, qui testimonium perhibet de his, et scripsit hæc. * Et scimus quia verum est testimonium ejus. *¶*. Fluenta Evangelii de ipso sacro Dominici pectoris fonte potavit. Et scimus.

R. Celui-ci est le Disciple qui rend témoignage à la vérité, et qui a écrit l'Evangile. * Et nous savons que son témoignage est véritable. *¶*. Il a bu les eaux vives de l'Evangile à la source sacrée du cœur même du Seigneur. Et nous savons.

LEÇON III, c. 2.

Mes petits enfants, je vous écris ceci, afin que vous ne péchiez point; si, néanmoins, quelqu'un pèche, nous avons pour avocat, auprès du Père, Jésus-Christ, - qui est le Juste *par excellence*. Car c'est lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés; et non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde. Or ce qui nous assure que nous le connaissons véritablement, est si nous gardons ses commandements. Celui qui dit qu'il le connaît, et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur, et la vérité n'est point en lui: mais si quelqu'un garde ce que sa parole nous ordonne, l'amour de Dieu est vraiment parfait en lui.

R. Hic est Beatissimus Evangelista et Apostolus Iohannes, qui privilegio amoris præcipui, cæteris altius a Domino meruit honorari. *¶*. Hic est Discipulus ille, quem dili-gebat Jesus, qui supra pectus Domini, in cœna recubuit. Qui. Gloria Patri. Qui privi- legio.

R. Celui-ci est le très-heureux Evangéliste et Apôtre Jean, qui, privilégié d'un amour spécial, mérita de recevoir du Seigneur un plus grand honneur que les autres. *¶*. C'est là ce Disciple qu'aimait Jésus, et qui reposa, pendant la cène, sur la poitrine du Seigneur. Qui privilégié. Gloire au Père. Qui.

II^e NOCTURNE.

Ant. 1. g. Cum vidisset Jesus matrem et Discipulum stantem, dicit matri suæ : Mulier, ecce filius tuus. (*Ioan. 19.*)

Ant. 1. d. Deinde dicit Discipulo : ecce mater tua! Et ex illa hora accepit eam Discipulus in sua. (*Ibid, v. 27.*)

Ant. 7. c. Vocavit nomen ejus, Amabilis Domino, eo quod diligeret eum Dominus. (*2 Reg. 42.*)

¶. O Domine, quia ego servus tuus : ¶. Ego servus tuus. et filius ancillæ tuæ. (*Ps. 115.*)

Ant. Jésus ayant vu sa mère et près d'elle le Disciple qu'il aimait, dit à sa mère. Femme, voilà votre fils!

Ant. Puis il dit au Disciple : Voilà votre mère. Et depuis cette heure-là, ce disciple la prit chez lui.

Ant. Il lui donna le nom d'Aimable au Seigneur, parce que le Seigneur l'aimait.

¶. Oui, ô mon Dieu, je suis votre serviteur : ¶. Je suis votre serviteur et le fils de votre servante.

Extrait du livre de saint Jérôme, prêtre, sur les écrivains ecclésiastiques,

LEÇON IV.

Jean, l'apôtre, que Jésus aimait beaucoup, était fils de Zébédée et frère de Jacques, apôtre, à qui Hérode fit trancher la tête après la Passion du Seigneur. Le dernier de tous, il écrivit, à la demande des évêques d'Asie, un évangile, pour combattre Cérinthus, puis d'autres hérétiques, et surtout le dogme alors naissant des Ebionites, qui prétendent que le Christ n'existe pas avant Marie. Il fut par là même forcé de raconter sa naissance divine.

¶. Qui vicerit, faciam illum colonnam in templo meo, dicit Dominus : * Et scribam super eum nomen meum, et nomen civitatis novæ Jerusalem. ¶. Vincenti dabo edere de ligno vitæ, quod est in Paradiso Dei mei. Et.

¶. Quiconque sera victorieux, je ferai de lui une colonne dans mon Temple, dit le Seigneur : * Et j'écrirai sur lui mon nom et le nom de la nouvelle ville de Jérusalem. ¶. Je donnerai au victorieux à manger du fruit de l'arbre qui est au milieu du Paradis de mon Dieu. Et.

LEÇON V.

La quatorzième année de son règne, Domitien ayant excité une seconde persécution après celle de Néron, l'apôtre Jean fut relégué dans l'île de Pathmos, où il écrivit l'*Apocalypse*, commenté depuis par Justin, martyr, et par Irénée. Domitien ayant été tué, ses actes furent annulés

par le Sénat, à cause de leur excessive cruauté. Sous l'empire de Nerva, l'apôtre Jean revint à Ephèse, y demeura jusqu'au règne de Trajan, fonda et dirigea toutes les Eglises d'Asie, puis, accablé de vieillesse, mourut la soixante-huitième année après la Passion du Seigneur, et fut inhumé près de la même ville d'Ephèse.

¶. Diligebat autem eum Jesus, quoniam specialis prærogativa castitatis, ampliori dilectione fecerat dignum : *Quia Virgo electus ab ipso, virgo in ævum permansit. ¶. In cruce denique moriturus, huic matrem suam virginem virginis commendavit. Quia.

¶. Jésus aimait cet Apôtre, parce qu'une prérogative singulière de chasteté, l'avait rendu digne d'un plus grand amour. * Vierge, en effet, lors de son élection, ce Disciple demeura perpétuellement vierge. ¶. Près de mourir enfin sur la croix, le Christ confia sa Mère vierge à son Disciple vierge. Vierge, en effet.

LEÇON VI,

Tirée des commentaires du même S. Jérôme sur l'épître aux Galates.
(Lib. III, c. 6.)

Le bienheureux Jean demeura à Ephèse jusqu'à une extrême vieillesse. Comme alors il ne pouvait plus se reposer à l'église que soutenu des bras de ses disciples, et comme il ne pouvait plus faire de longs discours, il avait coutume, dans chaque assemblée, de répéter ces paroles : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Enfin, ennuyés de n'entendre que les mêmes paroles, les disciples et les fidèles qui étaient présents lui dirent : Maître, pourquoi nous dites-vous toujours cela ? Il leur fit alors une réponse, digne du grand apôtre S. Jean : « C'est, dit-il, que tel est le commandement du Seigneur ; et si ce seul précepte est accompli, c'est assez. »

¶. In medio ecclesiae aperuit os ejus, * et implevit eum Dominus spiritu sapientiae et intellectus. ¶. Jucunditatem et exultationem thesaurizavit super eum. Et. Gloria Patri. Et implevit.

¶. Le Seigneur a ouvert sa bouche dans l'assemblée des fidèles, * et il l'a rempli de l'esprit de sagesse et d'intelligence. ¶. Le Verbe éternel lui a amassé un trésor de joie et d'allégresse. Et Gloire. Et.

III^e NOCTURNE.

Ant. 8. G. Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum Regem. (Prov. 22.)

Ant. 4. E. Dabo tibi thesauros absconditos, et arcana

Ant. Celui qui aime la pureté du cœur, aura pour ami le Roi du ciel.

Ant. Je vous donnerai des trésors cachés et des richesses secrètes et incon-

secretorum; ut scias quia ego Dominus. (Is. 45.)

Ant. 2. A. Eruditus es in juventute tua, et impletus es, quasi flumen, sapientia, et dilectus es in pace tua. (Eccli. 47.)

¶. Vita manifestata est : ¶. Et vidimus, et testamur, et annuntiamus vobis. (Jean, 1.)

nues, afin que vous sachiez que je suis le Seigneur.

Ant. Vous avez été instruit dans votre jeunesse. Vous avez été rempli de sagesse comme un fleuve. Et vous avez été aimé dans votre règne de paix.

¶. La Vie même s'est rendue visible. ¶. Nous l'avons vue, nous en rendons témoignage, et nous vous l'annonçons.

Lecture du saint évangile selon saint Jean.

LEÇON VII, c. 21.

En ce temps-là, Jésus dit à Pierre : suivez-moi. Pierre, s'étant tourné, vit venir après lui le Disciple que Jésus aimait, et qui, pendant la cène, s'était reposé sur son sein. Et le reste.

Homélie de saint Augustin, évêque.

(in Joan. ev. Tract., 124, § 5.)

L'église sait que deux vies lui sont annoncées : l'une qui se passe dans la foi, l'autre dans la claire vision ; l'une dans ce temps de pélerinage, l'autre dans l'éternelle fixité ; l'une dans le travail, l'autre dans le repos ; l'une dans la voie, l'autre dans la patrie ; l'une dans le labeur de l'action, l'autre dans la récompense de la contemplation béatifique ; l'une qui évite le mal et fait le bien, l'autre qui n'a aucun mal à éviter, et un grand bien à posséder ; l'une occupée à combattre l'ennemi, l'autre à jouir d'un règne paisible.

¶. In illum diem suscipiam te servum meum, et ponam te sicut signaculum in conspectu meo : Quoniam elegi te, dicit Dominus. ¶. Esto filialis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ. Quoniam.

¶. En ce jour-là, je vous prendrai sous ma protection, ô mon serviteur, et je vous regarderai comme mon sceau : * parce que je vous ai choisi, dit le Seigneur. ¶. Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne du ciel. Parce que.

LEÇON VIII.

L'une secourt l'indigent, l'autre se passe dans un séjour où il ne se trouve aucun indigent à secourir ; l'une pardonne les fautes d'autrui, afin que les siennes lui soient pardonnées, l'autre n'essuie aucune injure qu'elle ait à pardonner, ni n'en fait aucune dont elle ait à solliciter le pardon ; l'une est affligée de maux, afin que la prospérité ne lui inspire aucun orgueil, l'autre, comblée de la plénitude de la grâce, est exempté

de tout mal, et, sans éprouver aucune tentation d'orgueil, elle est intimement unie au souverain bien.

R. Iste est Joannes, qui supra pectus Domini in cœna recubuit: * Beatus Apostolus, cui revelata sunt secreta cœlestia. y. Fluenta Evangelii de ipso sacro Dominici pectoris fonte potavit. Beatus. Gloria. Beatus.

R. Celui-ci est saint Jean, qui, pendant la cène, reposa sur le sein du Seigneur : * Heureux Apôtre, à qui les secrets du ciel ont été révélés! y. Il a bu les eaux vives de l'Evangile à la source sacrée du cœur même du Seigneur. Heureux Apôtre. Gloire au Père. Heureux.

LEÇON IX.

C'est pourquoi l'une de ces deux vies est pleine d'avantages, en même temps que semée de misères ; l'autre est plus avantageuse et plus heureuse. La vie présente a été figurée par l'apôtre saint Pierre, et la vie future par saint Jean. La vie actuelle a lieu ici-bas jusqu'à la fin du siècle présent, et là elle trouve son terme ; la vie bienheureuse aura son complément, sa perfection, à la fin du siècle présent, mais sans avoir elle même de fin. C'est pour cela quo Jésus dit à celui-ci : *Suivez-moi, et dit de celui-là : Je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je revienne ; que vous importe ! Pour vous, suivez-moi !* Qui signifie cette parole ? Autant que je la puis comprendre, autant quo j'en puis juger, elle veut dire : Pour vous, suivez-moi, en imitant ma patience, à supporter les maux temporels ; quant à celui-ci, qu'il resto jusqu'à ce que je vienne distribuer les biens éternels.

Te Deum laudamus.

A LAUDES.

Ant. Valde honorandus est Beatus Joannes, qui supra pectus Domini in cœna recubuit.

Ps. Dominus regnavit, cum reliquis.

Ant. Hic est Discipulus ille, qui testimonium perhibet de his ; et scimus quia verum est testimonium ejus.

Ant. Hic est Discipulus meus : sic eum volo manere donec veniam.

Ant. Sunt de hic stantibus, qui non gustabunt mortem,

Ant. Il est infiniment digne d'honneur, le bienheureux Jean, qui s'est reposé pendant la cène sur le sein du Seigneur.

Ant. Celui-ci est le Disciple qui rend témoignage à la vérité ; et nous savons que son témoignage est véritable.

Ant. Celui-ci est mon Disciple. Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne.

Ant. Parmi ceux qui sont ici présents, il y en a qui ne verront pas la mort

donec videant filium hominis
in regno suo.

Ant. Ecce puer meus ele-
ctus, quem elegi, posui super
eum spiritum meum.

CAPITULUM. (*Eccli. 15.*)

Qui timet Deum, faciet bona; et qui continens est justi-
tiæ, apprehendet illam, et ob-
viabit illi quasi mater honori-
ficata. ¶ Deo gratias.

avant d'avoir vu le Fils de l'homme
dans l'éclat de son royaume.

Ant. Voici mon Elu, mon serviteur,
que j'ai choisi. J'ai fait reposer sur lui
mon esprit.

CAPITULE.

Celui qui craint Dieu fera le bien, et
celui qui est affermi dans la justice pos-
sédera la sagesse : Elle viendra au-de-
vant de lui comme une mère honorée.
¶ Grâces à Dieu.

HYMNE *Exultet orbis*, au commun des Apôtres,
ou bien comme au propre :

Tu, quem præ reliquis Chri-
stus amaverat,
O dulcis hominis deliciæ Dei,
Curarum socius, funeris et
comes,
Et testis quoque gloriæ.

Fortunate nimis, cui lici-
tum fuit,
Atrectare manu Verbum, Ho-
minem Deum,
Hunc audire, oculis cernere,
mutuo
Quin et colloquio frui.

Hæc dos quanta fuit, cum
tibi credidit
Sensus Christus amans pe-
ctoris intimos !
Quando monte super, totus
Homo Deus,
Sese numine vestiit.

Jesu tu placido dum recu-
bas siuu.
Potas plena Deo vivida flumi-
na;
Illapsu tacito se proprius tuis
Numen sensibus inserit.

O vous, qui étiez aimé du Christ plus
que les autres disciples, qui étiez les
délices de l'Homme-Dieu, son associé
dans ses peines, son ami à la mort et
son témoin sur le Thabor.

Heureux Apôtre, à qui il fut donné
de toucher de vos mains le Verbe in-
créé, d'entendre l'Homme-Dieu, de le
considérer avec attention, et, de plus,
de converser avec lui !

De quelle prérogative ne fûtes-vous
pas honoré, soit lorsque le Christ, dont
vous étiez l'Apôtre bien-aimé, vous com-
muniqua les sentiments les plus inti-
mes de son cœur ; soit, lorsque sur la
montagne sainte, cet Homme-Dieu se
revêtit en votre présence de la gloire
de sa divinité !

Tandis que vous reposez en paix sur
le sein de Jésus, vous buvez à longs
traits dans le cœur même d'un Dieu les
eaux de la vie ; par une communication
secrète, l'Ame divine pénètre de plus
en plus vos sens et toute votre âme.

Hinc tu semper amans, semper amabilis;
Hinc et frontis honos, virginus pudor,
Hinc cœleste jubar, quod superos decet,
Toto vertice funditur.

Hinc creber repetis; creber idem sonas;
Quidquid faris, Amor, sic Amor imperat :
Vix sese capiens æstuat, et suis
Pectus rumpitur ignibus.

Sit laus summa Patri, summaque filio,
Sit par, Sancte, tibi gloria, Spiritus;
Hæc est certa fides, fontibus e tuis
Quam divinitus hausimus.

Amen.

De là cette charité ardente qui vous porta constamment à aimer Dieu, et qui vous en fit constamment aimer; de là cette pureté virginal, ornement de votre aimable front; de là ce céléste éclat, qui, dès cette vie, environne votre tête; auréole glorieuse qui no couonne que les habitants des cieux.

De là vient que le mot de *charité* est si fréquemment sur vos lèvres; il se mêle à toutes vos paroles, à tous vos discours; tout ce que vous dites, l'Amour vous l'inspire, l'Amour vous le commande; il brûle dans votre âme, il la dilate, votre cœur ne peut contenir ses flammes.

Gloire au Père, gloire au Fils, gloire semblable au Saint-Esprit. Telle est la croyance véritable quo nous ayons puissé, divin Apôtre, dans vos écrits, divinement inspirés.

Ainsi soit-il.

A LA MESSE.

Introit.

In medio Ecclesiæ aperuit os ejus, et imploavit eum Dominus spiritu Sapientiæ et intellectus: Stolam gloriæ induit eum.

Ps. Bonum est confiteri Dominu, et psallere nomini tuo, Altissime.

Gloria Patri. In medio.

Oremus.

Ecclesiam tuam, Domine, benignus illustra: ut Beati Joannis, Apostoli tui et Evan-

Introit.

Le Seigneur lui a ouvert la bouche au milieu de l'Eglise, et il l'a rempli de l'esprit de sagesse et d'intelligence, et il l'a revêtu d'une robe de gloire.

Ps. Il est bon de louer le Seigneur et de publier la gloire de votre nom, à Très-Haut.

Gloire. Le Seigneur.

Prions..

Seigneur, daignez répandre la lumière sur votre Eglise: afin qu'érabâché par les enseignements de saint Jean, votre

gelistæ illuminata doctrinis, apôtre et votre évangéliste, elle arrive ad dona perveniat sempiter- au bonheur éternel. Par N.-S. na. Per Dominum.

Lecture du livre de la Sagesse. (Eccl. 13.)

Celui qui craint Dieu fera le bien, et celui qui est affermi dans la justice possédera la sagesse ; elle viendra au-devant de lui, comme une mère vénérée. Elle le nourrira du pain de vie et d'intelligence ; elle lui fera boire l'eau d'une doctrine salutaire ; elle s'affermira en lui, et il ne sera pas ébranlé ; elle le soutiendra et il ne sera point confondu ; elle l'élèvera parmi ses proches et lui ouvrira la bouche au milieu de l'assemblée des fidèles. Elle le remplira de l'esprit de sagesse et d'intelligence et le revêtira d'une robe de gloire. Elle lui amassera un trésor de joie et d'allégresse ; le Seigneur, notre Dieu, lui donnera pour héritage un nom éternel.

Grad. Exiit sermo inter fratres, quod Discipulus ille non moritur. Et non dixit Jesus : non moritur, ḥ. Sed : sic eum volo manere donec veniam : tu me sequere.

Alleluia, alleluia. ḥ. Hic est discipulus ille, qui testimonium perhibet de his ; et sci- mus quia verum est testimonium ejus. Alleluia.

Grad. Le bruit se répandit parmi les frères, que ce Disciple ne mourrait point. Jésus, néanmoins, n'avait pas dit : il ne mourra point ; ḥ. Mais : si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne : Pour vous, suivez-moi.

Alleluia, alleluia. ḥ. Celui-ci est le Disciple qui rend témoignage de ces choses ; et nous savons que son témoignage est véritable. Alleluia.

Suite du saint Évangile selon saint Jean. (c. 21.)

En ce temps-là, Jésus dit à Pierre : Suivez-moi. Pierre, s'étant retourné, vit venir après lui le Disciple que Jésus aimait, celui qui, pendant la cène, s'était reposé sur son sein, et lui avait dit : Seigneur, quel est celui qui vous trahira ? Pierre, l'ayant vu, dit à Jésus : Et celui-ci, Seigneur, que deviendra-t-il ? Jésus lui dit : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe ? Pour vous, suivez-moi. Le bruit se répandit donc parmi les frères, que ce Disciple ne mourrait point. Jésus, néanmoins, n'avait pas dit : Il ne mourra point ; mais, si je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne, que vous importe ? C'est ce même Disciple qui rend témoignage de ces choses et qui a écrit ceci ; et nous savons que son témoignage est véritable.

Offert. Justus ut palma flo- rebit : sicut cedrus, quæ in Libano est, multiplicabitur.

Offert. Le juste fleurira comme le palmier : il croîtra comme le cèdre du Liban.

Secret. Suscipe, Domine, munera, quæ in ejus tibi solemnitate deferimus, cuius nos confidimus patrocinio liberari : Per.

Comm. Exiit sermo inter fratres, quod Discipulus ille non moritur. Et non dixit : non moritur ; sed : sic eum volo manere donec veniam.

Postcomm. Refecti cibo Potu que cœlesti, Deus noster, te supplices, deprecamur : ut in ejus hæc commemoratione percepimus, ejus muniamur et precibus : Per Dominum...

Secr. Recevez, Seigneur, les dons que nous vous offrons dans la solennité de Celui par la protection duquel nous espérons être délivrés : Par...

Comm. Le bruit se répandit parmi les frères, que ce Disciple ne mourrait point. Jésus, n'ansmoins, n'avait pas dit : il ne mourra point ; mais, si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne.

Postcomm. Nourris d'une viande et d'un breuvage céleste, nous vous supplions, humblement, Seigneur, notre Dieu, de nous fortifier par les prières de Celui en mémoire duquel nous avons reçu ces dons. Par N.-S. J.-C.

OFFICE DE SAINT JEAN, APÔTRE ET ÉVANGÉLISTE

A VÊPRES.

Aux vêpres propres, *Antennes et capitule des Laudes.*

Psaumes du commun des Apôtres.

HYMNUS PROPRIUS (Santol.)

Sit qui rite canat te modo
virginem,
Te scriptis celebrem dicat
Apostolum,
Jungat veridicis te quoque
vatibus!

Christi te cano Martyrem.

Diri testis eras funeris, et
comes,
Votis cum Domino fixus eras
cruci;
Hoc tantum licuit tunc tibi,
mutuis
Respondere doloribus.

Pendens funerea Christus
ab arbore,

HYMNUS PROPRIUS.

Quo les uns louent en vous l'Apôtre vierge; qu'ils redisent la sublimité de vos écrits; qu'ils vous rangent aussi parmi les prophètes de vérité. Pour moi, je célébre en vous le martyr de Jésus-Christ.

Vous assistiez à sa mort douloureuse, vous y participiez; votre amour pour le Seigneur vous avait attaché avec lui à la croix; vous répondîtes à ses douleurs par celles qu'éprouvait votre cœur.

De l'arbre funèbre où il était suspendu, le Christ vous donna pour enfant

Te, matri miseræ jam sine fi-
lio,
Natum substituit; credere
virginem
Quam par est tibi Virgini!

Tali deposito quid pretio-
sius?
Mater vera Dei jam tua dici-
tur,
Natus jure pari dicere, mor-
tui
Jacturam reparas Dei.

Patri maxima laus, maxima
filio,
Amborumque sacro maxima
flamini;
Hæc est certa fides, fontibus
e tuis,
Quam divinitus hausimus.

Amen.

à sa mère affligée qui, déjà, se voyait
privée de son fils; qu'il était juste
qu'une mère vierge fut confiée au Dis-
ciple vierge!

Quoi de plus précieux qu'un tel dé-
pôt! La mère de Dieu est maintenant
la vôtre; vous êtes pareillement son fils,
vous êtes choisi pour remplacer à son
égard le divin fils que la mort lui ravit.

Rendons gloire au Père, rendons
gloire au Fils, rendons gloire à celui
qui procède de l'un et de l'autre, au
Saint-Esprit. Telle est la foi certaine
que nous avons puisée, divin Apôtre,
dans vos écrits divinement inspirés.

Ainsi soit-il.

LITANIES

DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

Kyrie, eleïson.
Christe, cleïson.
Kyrie, eleïson.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.
Pater de cœlis Deus, miscrere
nol.is.
Fili Redemptor mundi Deus,
miserere.

Spiritus Sancte Deus, miscrere
nobis.
Sancta Trinitas, unus Deus,
miserere nobis.
Sancta Maria, ora pro nobis.
Sancte Joannes evangeli-
sta,
Sancte Joannes, quem
Deus plurimum amavit,
Sancte Joannes, puer Altis-
simi,
Sancte Joannes, Virgo Dei
electe,
Sancte Joannes innocen-
tissime.
Sancte Joannes, fili toni-
trui,
Sancte Joannes, fidelis ami-
ce Redemptoris,
Sancte Joannes, secretarie
Dei,
Sancte Joannes, formax ar-
dens amora cœlesti,
Sancte Joannes, vere imita-
tor filii Dei,
Sancte Joannes, qui supra
pectus Domini in cœna
recubuisti,
Ora pro nobis.

Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, écoutez-nous.
Jésus-Christ, exaucez-nous.
Père céleste, qui êtes Dieu, ayez
pitié de nous.
Fils de Dieu, Rédempteur du
monde, qui êtes Dieu, ayez
pitié de nous.
Esprit-Saint, qui êtes Dieu, ayez
pitié de nous.
Sainte Trinité, qui êtes un seul
Dieu, ayez pitié de nous.
Sainte Marie, priez pour nous.
Saint Jean, évangéliste,

Saint Jean, que Dieu a beau-
coup aimé,
Saint Jean, serviteur du Très-
Haut,
Saint Jean, vierge et élu de
Dieu,
Saint Jean, qui avez été rem-
pli d'innocence,
Saint Jean, l'Enfant du ton-
nerre,
Saint Jean, le fidèle Ami du
Rédempteur,
Saint Jean, le Secrétaire de
la Divinité,
Saint Jean, fournaise ardente
de l'amour divin,
Saint Jean, vrai imitateur du
Fils de Dieu,
Saint Jean, qui, dans la der-
nière cène, avez reposé sur
le sein du Seigneur,

Priez pour nous.

Sancte Joannes, cui revelata sunt secreta cœlestia,
Sancte Joannes, Luminis veri contemplator,
Sancte Joannes, spectator passionis filii Dei,

Sancte Joannes, amator sanctæ Crucis,
Sancte Joannes, filii Mariæ adoptive,
Sancte Joannes, paronymphe Matris Dei,
Sancte Joannes, caste custos Virginis Mariæ,
Sancte Joannes, amantissime cœlorum Reginæ,
Sancte Joannes, legate Salvatoris,
Sancte Joannes, fidelis nuncie Dei vivi,
Sancte Joannes, penna spiritus sancti,
Sancte Joannes, Christo charissime,
Sancte Joannes, tuba ecclesiæ,
Sancte Joannes, columna Ecclesiæ,
Sancte Joannes, Redemptoris deliciæ,
Sancte Joannes, plene Dei gratia,
Sancte Joannes, sol Evangelii,
Sancte Joannes, lumen mundi,
Sancte Joannes, doctor novæ legis,
Sancte Joannes, charitatis rosa,
Sancte Joannes, lilyum castitatis,
Sancte Joannes, vas pudoris,
Sancte Joannes, vas cœlestis plenum roris,
Sancte Joannes, vernans flore virginali,
Sancte Joannes, scriba mysteriorum Dei,
Sancte Joannes, subtilis piscator hominum,
Sancte Joannes, pictor cœlorum seraphice,

Ora pro nobis.

Ora pro nobis.

Ora pro nobis.

Saint Jean, à qui ont été révélés les mystères célestes,
Saint Jean, contemplateur de la lumière véritable,
Saint Jean, témoin oculaire de la passion du Fils de Dieu,
Saint Jean, ami de la sainte Croix,
Saint Jean, Fils adoptif de Marie,
Saint Jean, Paronymphe de la Mère de Dieu,
Saint Jean, chaste gardien de la vierge Marie,
Saint Jean, très-cheri de la Reine des Cieux,
Saint Jean, ambassadeur du Sauveur,
Saint Jean, fidèle messager du Dieu vivant,
Saint Jean, qui fûtes la plume de l'Esprit Saint,
Saint Jean, très-aimé de Jésus-Christ,
Saint Jean, la trompette éclatante de l'Eglise,
Saint Jean, colonne de l'Eglise,
Saint Jean, les délices du Sauveur,
Saint Jean, plein de la grâce de Dieu,
Saint Jean, qui êtes le soleil de l'Evangile,
Saint Jean, qui êtes la lumière du monde,
Saint Jean, docteur de la loi nouvelle,
Saint Jean, qui êtes la rose de la charité,
Saint Jean, le lys de la chasteté,
Saint Jean, vaisseau de la continence,
Saint Jean, vaisseau rempli de la céleste rosée,
Saint Jean, qui êtes couronné de la fleur de la virginité,
Saint Jean, qui nous avez enseigné les secrets divins,
Saint Jean, qui fûtes un habile pêcheur d'hommes,
Saint Jean, le séraphique peintre des cieux,

Priez pour nous.

Priez pour nous.

Priez pour nous.

Sancte Joannes, qui sortem
vitæ commutavit,

Sancte Joannes, qui vene-
num nec olei dolium ex-
pavit,

Sancte Joannes, qui in su-
peina curia semper gau-
det,

Sancte Joannes, magne se-
nator curiæ cœlestis,

Sancte Joannes, similis An-
gelorum.

Sancte Joannes, gloria pro-
phetarum,

Sancte Joannes, gemma
Apostolorum,

Sancte Joannes, aquila E-
vangelistarum,

Sancte Joannes, exellenter
discipule,

Sancte Joannes, consors
martyrum,

Sancte Joannes, speculum
Doctorum,

Sancte Joannes, exemplar
virginum,

Sancte Joannes, plene om-
nis sanctitatis,

Sancte Joannes, qui trinam
coronam meruisti,

Sancte Joannes, protector
in te sperantium,

Sancte Joannes, advocate
peccatorum,

Sancte Joannes, consolator
affictorum,

Sancte Joannes, resuscita-
tor mortuorum,

Sancte Joannes, terror pa-
ganorum et infidelium,

Sancte Joannes, operator
miraculorum,

Sancte Joannes, protector
ordinis nostri ¹,

Ora pro nobis.

Ora pro nobis.

Ora pro nobis.

Saint Jean, qui avez é hange
l'héritage dont vous jouis-
sez, contre cette vie tran-
sitoire,

Saint Jean, qui n'avez point
pâli devant la chaudière
d'huile bouillante, ni devant
le vase rempli du poison
le plus actif,

Saint Jean, qui goûtez, le bon-
heur éternel dans la cour
céleste,

Saint Jean, l'un des plus
grands sénateurs de la cour
céleste,

Saint Jean, qui êtes sembla-
ble aux anges,

Saint Jean, qui êtes la gloire
des prophètes,

Saint Jean, la perle des Apô-
tres,

Saint Jean, l'aigle des Evan-
gélistes,

Saint Jean, le disciple par ex-
cellence,

Saint Jean, consort des mar-
tyrs,

Saint Jean, le miroir des
docteurs,

Saint Jean, le modèle des
vierges.

Saint Jean, rempli de toute
sainteté,

Saint Jean, qui avez mérité
une triple couronne,

Saint Jean, qui êtes le pro-
tecteur de ceux qui espè-
rent en vous,

Saint Jean, l'avocat des pé-
cheurs,

Saint Jean, consolateur des
affligés,

Saint Jean, qui avez ressusci-
té plusieurs morts,

Saint Jean, la terreur des
païens et des infidèles,

Saint Jean, admirable thau-
maturge,

Saint Jean, protecteur de no-
tre ordre,

Priez pour nous.

Priez pour nous.

Priez pour nous.

¹ L'Ordre de Saint-Louis et l'Ordre des Célestins, institué vers l'an 1234, par le pape Célestin, confirmé par le pape Urbain VIII, en 1264, incorporé ensuite à l'Ordre de Saint-Benoît, comptant déjà seize monastères vers 1274, propagé rapidement en France, en Allemagne, en Grèce, et formant dès son origine un grand

Sancte Joannes, defensor no-
ster dulcissime, ora pro
nobis.

Per doctrinam, sanctitatem et
fidelitatem sancti Joannis
Evangelistæ, salu-
rege et
protege nos, te rogamus
audi nos.

Agnus Dei, qui tollis peccata
mundi, parce nobis, Do-
mine.

Agnus Dei, qui tollis peccata
mundi, exaudi nos, Do-
mine.

Agnus Dei, qui tollis peccata
mundi, miserere nobis.

Saint Jean, notre très-aimable
défenseur, priez pour nous.

Par la doctrine, la sainteté et la
fidélité de saint Jean l'Évangé-
liste, Seigneur, sauvez-nous,
conduisez-nous, protégez-
nous. Nous vous en supplions,
exaucez-nous.

Agneau de Dieu qui ôtez les pé-
chés du monde, pardonnez-
nous, Seigneur.

Agneau de Dieu qui ôtez les pé-
chés du monde, exaucez-nous,
Seigneur.

Agneau de Dieu qui ôtez les pé-
chés du monde, ayez pitié de
nous.

OREMUS.

Domine Iesu Christe, qui dilectum discipulum tuum Joannem de navi vocasti, ut ex piscatore Apostolum, ex Apostolo Evang'istam, et ex Evangelista Prophetam faceres, et cruci astantem Virginem virgini matri commendares: Concede nobis, quemsumus, ejus intercessione, Spiritus Sancti plenitudinem, lucem, devotionis pinguedinem, et quæ docuit, intellectu percipere, et quæ egit, imitatione adimplere. Qui vivis et regnas cum Deo Patre in unitate ejusdem Spiritus Sancti Deus, per omnia saecula saeculorum. Amen.

PRÉFACE.

Seigneur Jésus-Christ, qui avez appelé de sa barque votre bien-aimé disciple saint Jean, pour en faire d'un pêcheur un apôtre, d'un apôtre un évangéliste, d'un évangéliste un prophète, et pour confier la Vierge, votre mère, à ce disciple vierge qui vous assista si fidèlement jusqu'au pied de votre croix: recordez-nous, nous vous en conjurons, par son intercession, la plénitude de l'Esprit-Saint, la lumière de la science divine, une abondante grâce de dévotion, afin que son intelligence comprenne ce qu'il a enseigné, et que nous l'imitions et reproduisions en nous ce qu'il a fait et ce dont il nous a donné un excellent exemple; O vous, qui vivez et régnez avec Dieu le Père, étant Dieu comme lui et avec lui, dans l'unité du même Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

nombre de communautés, récitaient et chantaient avec piété ces belles litanies, où sont mentionnés et rappelés la plupart des miracles et des faits apostoliques, contenus dans l'histoire de S. Jean.

Robert de Jussy, secrétaire du roi, et dans la suite la compagnie des secrétaires du roi, avaient coutume de s'assembler dans l'église des Célestins de Paris, pour y célébrer avec eux l'office de S. Jean, le 6 mai. Cette confétrie accordait aux religieux de cet Ordre quatre sols par mois, sur l'émolument de leurs bourses. Cette coutume devint depuis un droit qui fut confirmé par Charles V, en 1368.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT JEAN, APOTRE ET ÉVANGÉLISTE ·

PAR BOSSUET.

Tendresse particulière de Jésus pour S. Jean. — Trois présents inestimables qu'il lui fait, dans les trois états divers par lesquels ce divin Sauveur a passé pendant les jours de sa mortalité. — Comment le disciple bien-aimé répond à l'amour de son divin Maître pour lui.

*Ego dilecto meo, et ad me
conversio ejus.*

« Je suis à mon bien-aimé, et
la pente de son cœur est tournée
vers moi. (Cant. vii, 10.)

Il est superflu, Chrétiens, de faire aujourd'hui le panégyrique du disciple bien-aimé de notre Sauveur. C'est assez de dire en un mot qu'il était le favori de Jésus, et le plus chéri de tous les apôtres. Saint Augustin dit très-doctement que l'ouvrage est parfait lorsqu'il « plaît à son ouvrier : » *Hoc est perfectum, quod artifici suo placet*¹; et il me semble que nous le connaissons par expérience, quand nous voyons un excellent peintre qui travaille à faire un tableau; tant qu'il tient son pinceau en main, que tantôt il efface un trait, et tantôt il en tire un autre, son ouvrage ne lui plaît pas, il n'a pas rempli toute son idée, et le portrait n'est pas achevé : mais sitôt qu'ayant fini tous ses traits, et relevé toutes ses couleurs, il commence à exposer sa peinture en vue, c'est alors que son esprit est content, et que tout est ajusté aux règles de l'art;

¹ *De Genes. contra Manich., lib. I, cap. viii, n. 15, tom. I, col. 650.*

l'ouvrage est parfait parce qu'il plaît à son ouvrier, et qu'il a fait ce qu'il voulait faire : *Hoc est perfectum, quod artifici suo placet.* Ne doutez donc pas, Chrétiens, de la grande perfection de saint Jean, puisqu'il plaît si fort à son ouvrier ; et croyez que Jésus-Christ créateur des cœurs, qui les crée, comme dit saint Paul ¹, dans les bonnes œuvres, l'a fait tel qu'il fallait qu'il fût pour être l'objet de ses complaisances. Ainsi je pourrais conclure ce panégyrique après cette seule parole, si votre instruction, Chrétiens, ne désirait de moi un plus long discours.

Sainte et bienheureuse Marie, impétrez-nous des lumières de l'Esprit de Dieu pour parler de Jean votre second fils. Quo votre pudeur n'en rougisse pas ; votre virginité n'y est point blessée. C'est Jésus-Christ qui vous l'a donné, et qui a voulu vous annoncer lui-même que vous seriez la mère de son bien-aimé. Qui doute que vous n'ayez cru à la parole de votre Dieu, vous qui avez été si humblement soumise à celle qui vous fut portée par son ange, qui vous salua de sa part en disant : *Ave*, etc.

Je remarque dans les saintes lettres trois états divers dans lesquels a passé le Sauveur Jésus pendant les jours de sa chair, et le cours de son pèlerinage. Le premier, a été sa vie ; le second, a été sa mort ; le troisième a été mêlé de mort et de vie, où Jésus n'a été ni mort ni vivant : on plutôt il y a été tout ensemble et mort et vivant ; et c'est l'état où il se trouvait dans la célébration de sa sainte cène, lorsque mangeant avec ses disciples, il leur montrait qu'il était en vie ; et voulant être mangé par ses disciples, ainsi qu'une victime immolée, il leur paraissait comme mort. Consacrant lui-même son corps et son sang, il faisait voir qu'il était vivant ; et divisant mystiquement son corps de son sang, il se couvrait des signes de mort, et

¹ *Ephes.*, II, 10.

se dévouait à la croix par une destination particulière. Dans ces trois états, Chrétiens, il m'est aisé de vous faire voir que Jean a toujours été le fidèle et le bien-aimé du Sauveur. Tant qu'il vécut avec les hommes, nul n'eut plus de part en sa confiance; quand il rendit son âme à son Père, aucun des siens ne reçut de lui des marques d'un amour plus tendre; quand il donna son corps à ses disciples, ils virent tous la place honorable qu'il lui fit prendre près de sa personne dans cette sainte cérémonie.

Mais ce qui me fait connaître plus sensiblement la forte pente du cœur de Jésus sur le disciple dont nous parlons, ce sont trois présents qu'il lui fait dans ces trois états admirables où nous le voyons dans son Evangile. Je trouve en effet, Chrétiens, qu'en sa vie il lui donne sa croix; à sa mort il lui donne sa mère; à sa cène, il lui donne son cœur. Que désire un ami vivant, sinon de s'unir avec ceux qu'il aime dans la société des mêmes emplois? et l'amitié a-t elle rien de plus doux que cette aimable association? L'emploi de Jésus était de souffrir: c'est ce que son Père lui a prescrit, et la commission qu'il lui a donnée. C'est pourquoi il unit saint Jean à sa vie laborieuse et crucifiée, en lui prédisant de bonne heure les souffrances qu'il lui destine: « Vous boirez, dit-il¹, mon » calice, et vous serez baptisé de mon baptême. » Voilà le présent qu'il lui fait pendant le cours de sa vie. Quelle marque nous peut donner un ami mourant que notre amitié lui est précieuse, sinon lorsqu'il témoigne un ardent désir de se conserver notre cœur, même après sa mort, et de vivre dans notre mémoire? C'est ce qu'a fait Jésus-Christ en faveur de Jean d'une manière si avantageuse, qu'il n'est pas possible d'y rien ajouter, puisqu'il lui donne sa divine mère, c'est-à-dire ce qu'il a de plus cher au monde: « Fils, dit-il², voilà votre

¹ *Marc.*, x, 59.

² *Joan.*, XIX, 27.

mère. » Mais ce qui montre le plus son amour, c'est le beau présent qu'il lui fait au sacré banquet de l'eucharistie, où son amitié n'étant pas contente de lui donner comme aux autres sa chair et son sang pour en faire un même corps avec lui, il le prend entre ses bras, il l'approche de sa poitrine ; et comme s'il ne suffisait pas de l'avoir gratifié de tant de dons, il le met en possession de la source même de toutes ses libéralités, c'est à-dire de son propre cœur, sur lequel il lui ordonne de se reposer comme sur une place qui lui est acquise. O disciple vraiment heureux ! à qui Jésus-Christ a donné sa croix, pour l'associer à sa vie souffrante ; à qui Jésus-Christ a donné sa mère, pour vivre éternellement dans son souvenir ; à qui Jésus-Christ a donné son cœur, pour n'être plus avec lui qu'une même chose ! Que reste-t-il, ô cher favori, sinon que vous acceptiez ces présents avec le respect qui est dû à l'amour de votre bon Maître ?

Voyez, Chrétiens, comme il les accepte. Il accepte la croix du Sauveur, lorsque Jésus-Christ la lui proposant : Pourrez-vous bien, dit-il, boire ce calice ? Je le puis, lui répond saint Jean, et il l'embrasse de toute son âme : *Possumus*¹. Il accepte la sainte Vierge avec une joie merveilleuse. Il nous rapporte lui-même qu'aussitôt que Jésus-Christ la lui eut donnée, il la considéra comme son bien propre : *Accepit eum discipulus in sua*². Il accepte surtout le cœur de Jésus avec une tendresse incroyable, lorsqu'il se repose dessus doucement et tranquillement, pour marquer une jouissance paisible et une possession assurée. O mystère de charité ! ô présents divins et sacrés ! Qui me donnera des paroles assez tendres et affectueuses pour vous expliquer à ce peuple ? C'est néanmoins ce qu'il nous faut faire avec le secours de la grâce.

¹ *Marc.*, x, 39.

² *Joan.*, xix, 27.

PREMIER POINT.

Ne vous persuadez pas, Chrétiens, que l'amitié de notre Sauveur soit de ces amitiés délicates qui n'ont que des douceurs et des complaisances, et qui n'ont pas assez de résolution pour voir un courage fortifié par les maux et exercé par les souffrances. Celle que le Fils de Dieu a pour nous est d'une nature bien différente : elle veut nous durcir aux travaux, et nous accoutumer à la guerre ; elle est tendre, mais elle n'est pas molle ; elle est ardente, mais elle n'est pas faible ; elle est douce, mais elle n'est pas flatteuse. Oui certainement, Chrétiens, quand Jésus entre quelque part, il entre avec sa croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime. Comme notre apôtre est son bien-aimé, il lui fait présent de sa croix, et de cette même main, dont il a tant de fois serré la tête de Jean sur sa bienheureuse poitrine avec une tendresse incroyable, il lui présente ce calice amer, plein de souffrances et d'afflictions, qu'il lui ordonne de boire tout plein et d'en avaler jusqu'à la lie : *Calicem quidem meum bibetis*¹.

Avouez la vérité, Chrétiens, vous n'ambitionnez guère un tel présent, vous n'en comprenez pas le prix. Mais s'il reste encore en vos âmes quelque teinture de votre baptême, que les délices du monde n'aient pas effacée, vous serez bientôt convaincus de la nécessité de ce don, en écoutant prêcher Jésus-Christ, dont je vous rapporterai les paroles sans aucun raisonnement recherché, mais dans la même simplicité dans laquelle elles sont sorties de sa sainte et divine bouche.

Notre-Seigneur Jésus avait deux choses à donner aux hommes, sa croix et son trône, sa servitude et son règne, son obéissance jusqu'à la mort et son exaltation jusqu'à la gloire.

¹ *Matth.*, xx, 23.

Quand il est venu sur la terre, il a proposé l'un et l'autre ; c'était l'abrégé de sa commission, c'était tout le sujet de son ambassade : *Complacuit dare vobis regnum*¹ : « Il a plu au Père de vous donner son royaume : » *Non veni pacem mittere, sed gladium* : « Je ne suis pas venu apporter la paix, « mais le glaive : » *Sicut oves in medio luporum*² : « Allez comme des brebis au milieu des loups. » Ses disciples, encore grossiers et charnels, ne voulaient point comprendre sa croix, et ils ne l'importunaient que de son royaume ; et lui, désirant les accoutumer aux mystères de son Evangile, il ne leur dit ordinairement qu'un mot du royaume, et il revient toujours à la croix. C'est ce qui doit nous montrer qu'il faut partager nos affections entre sa croix et son trône, ou plutôt, puisque ces deux choses sont si bien liées, qu'il faut réunir nos affections dans la poursuite de l'un et de l'autre.

O Jean ! bien-aimé de Jésus, venez apprendre de lui cette vérité. Il l'a déjà plusieurs fois prêchée à tous les apôtres vos compagnons ; mais vous, qui êtes le favori, approchez-vous avec votre frère, et il vous l'enseignera en particulier. Votre mère lui dit : « Commandez que mes deux fils soient assis à votre droite dans votre royaume. » *Dic ut sedeant hi duo filii mei* : « Pouvez-vous, leur répondez-vous, boire le calice que je dois boire ? » *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum*³ ? Mon Sauveur, permettez-moi de le dire, vous ne répondez pas à propos. On parle de gloire, vous d'ignomnie. Il répond à propos ; mais ils ne demandent pas à propos : *Nescitis quid petatis* : « Vous ne savez ce que vous demandez. » Prenez la croix, et vous aurez le royaume : il est caché sous cette amertume. Attends à la croix, tu y verras les titres de ma royauté. « Ce n'est pas à moi à vous donner ce que vous de-

¹ *Luc.*, XII, 25.

² *Math.*, X, 34, 46.

³ *Math.*, XX, 21.

« mandez : » *Non est meum dare vobis* : c'est à vous à le prendre, selon la part que vous voudrez avoir aux souffrances. Cela demeure gravé dans le cœur de Jean. Il ne songe plus au royaume, qu'il ne songe à la croix avant toutes choses ; et c'est ce qu'il nous représente admirablement dans son Apocalypse. « Moi Jean, nous dit-il, qui suis votre frère, et qui ai part à « la tribulation, au royaume et à la patience de Jésus-Christ, « j'ai été dans l'île nommée Pathmos pour la parole du Sei- « gneur, et pour le témoignage que j'ai rendu à Jésus-Christ ; « et je fus ravi en esprit : » *Ego Joannes frater vester, et socius in tribulacione, in regno, et patientia, fui in insula quæ appellatur Patmos, propter verbum Dei, et testimonium Jesu, fui in spiritu*¹. Pourquoi fait-il cette observation : J'ai vu en esprit le Fils de l'homme en son trône, j'ai ouï le cantique de ses louanges ? Parce que j'ai été banni dans une île : *fui in insula*. Je croyais autrefois qu'on ne pouvait voir Jésus-Christ régnant, à moins que d'être assis à sa droite et revêtu de sa gloire ; mais il m'a fait connaître qu'on ne le voit jamais mieux que dans les souffrances. L'affliction m'a dessillé les yeux, le vent de la persécution a dissipé les nuages de mon esprit, et a ouvert le passage à la lumière. Mais voyez encore plus précisément : *Ego Joannes, socius in tribulacione et regno*. Il parle du royaume, mais il parle auparavant de la croix ; il mettait autrefois le royaume devant la croix, maintenant il met la croix la première : et après avoir nommé le royaume, il revient incontinent aux souffrances : *et patientia*. Il craint de s'arrêter trop à la gloire, comme il avait fait autrefois.

Mais voyons quelle a été sa croix. Il semble que c'est celui de tous les disciples qui a eu la plus légère. Pour nous détrouver, expliquons quelle a été sa croix ; et nous verrons qu'en effet elle a été la plus grande de toutes dans l'intérieur. Ap-

¹ *Apoc.*, I, 9, 10.

prenez le mystère, et considérez les deux croix de notre Sauveur. L'une se voit au Calvaire, et elle paraît la plus douloureuse ; l'autre est celle qu'il a portée durant tout le cours de sa vie, c'est la plus pénible. Dès le commencement, il se destine pour être la victime du genre humain. Il devait offrir deux sacrifices. Le dernier sacrifice s'est opéré à l'autel de la croix ; mais il fallait qu'il accomplît le sacrifice qui était appelé *Justi sacrificium*¹, dont son cœur était l'autel et le temple. O cœur toujours mourant, toujours percé de coups, brûlant d'impatience de souffrir, qui ne respirait que l'immolation ! Ne croyez donc pas que sa passion soit son sacrifice le plus douloureux. Sa passion le console : il a une soif ardente qui le brûle et qui le consume, sa passion le rafraîchira ; et c'est peut-être une des raisons pour laquelle il l'appelle une coupe qu'il a à boire : parce qu'elle doit rafraîchir l'ardeur de sa soif. En effet, quand il parle de cette dernière croix : « C'est à présent, » s'écrie-t-il, « que le Fils de l'homme est glorifié : » *Nunc clarificatus est*². C'est ainsi qu'il s'exprime après la dernière pâque, sitôt que Judas fut sorti du cénacle. Mais s'agit-il de l'autre croix, c'est alors qu'il se sent vivement pressé dans l'attente de l'accomplissement de ce baptême. *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor*³ ? L'un le dilate : *Nunc clarificatus est* : l'autre le presse : *Coarctor*. Lequel est-ce qui fait sa vraie croix ? celui qui le presse et qui lui fait violence, ou celui qui relâche la force du mal ?

C'est cette première croix, si pressante et si douloureuse, que Jésus-Christ veut donner à Jean. Pierro lui demandait : « Seigneur, que destinez-vous à celui-ci ? » *Domine, hic autem quid*⁴ ? Vous m'avez dit quelle sera ma croix, quelle part y donnerez-vous à celui-ci ? Ne vous en mettez point en peine.

¹ *Dan.*, VIII, 11, 12, 13.

² *Joan.*, XIII, 51.

³ *Luc.*, XII, 50.

Joan., XXI, 21.

La croix que je veux qu'il porte ne frappera pas les sens : je me réserve de la lui imprimer moi-même : elle sera principalement au fond de son âme ; ce sera moi qui y mettrai la main, et je saurai bien la rendre pesante. Et pour le rendre capable de la soutenir avec un courage vraiment héroïque, il lui inspira l'amour des souffrances. Tout homme que Jésus-Christ aime, il attire tellement son cœur après lui, qu'il ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de voir abattre son corps, comme une vieille mesure qui le sépare de Jésus-Christ. Mais quel autre avait plus d'ardeur pour la croix que Jean, qui avait humé ce désir aux plaies mêmes de Jésus-Christ ; qui avait vu sortir de son côté l'eau vive de la félicité, mais mêlée avec le sang des souffrances ? Il est donc embrasé du désir du martyre : et cependant, ô Sauveur ! quels supplices lui donnerez-vous ? un exil. O cruauté lente et timide de Domitien ! faut-il que tu ne sois trop humain que pour moi, et que tu n'aies pas soif de mon sang ? Mais peut-être qu'il sera bientôt répandu. On lui prépare de l'huile bouillante, pour le faire mourir dans ce bain brûlant. Vous voilà enfin, ô croix de Jésus ! que je souhaite si vivement. Il s'élance dans cet étang d'huile fumante et bouillante, avec la même promptitude que, dans les ardeurs de l'été, on se jette dans le bain pour se rafraîchir. Mais, ô surprise fâcheuse et cruelle ! tout d'un coup, elle se change en rosée. Bien-aimé de mon cœur, est-ce là l'amour que vous me portez ? Si vous ne voulez pas me donner la mort, pourquoi forcez vous la nature de se refuser à mes empressements ? O bourreaux, apportez du feu, réchauffez votre huile inopinément refroidie. Mais ces cris sont inutiles. Jésus-Christ veut prolonger sa vie, parce qu'il veut encore aggraver sa croix. Il faut vivre jusqu'à une vieillesse décrépite : il faut qu'il vive presque à tous les enfants qu'il a engendrés à Notre-Seigneur.

De quoi le consolerez-vous, ô Sauveur des âmes ! ne voyez-

vous pas qu'il meurt tous les jours, parce qu'il ne peut mourir une fois ? Hélas ! il semble qu'il n'a plus qu'un souffle. Ce vieillard n'est plus que cendre ; et sous cette cendre vous voulez cacher un grand feu. Ecoutez comme il crie : « Mes bien-aimés, nous sommes dès à présent enfants de Dieu ; mais ce « que nous serons un jour ne paraît pas encore : » *Dilectissimi, nunc filii Dei sumus, et nondum apparuit quid erimus*¹. De quoi le consolerez-vous ? sera-ce par les visions dont vous le gratifierez ? Mais c'est ce qui augmente l'ardeur de ses désirs. Il voit couler ce fleuve qui réjouit la cité de Dieu, la Jérusalem céleste. Que sert de lui montrer la fontaine, pour ne lui donner qu'une goutte à boire ? Ce rayon lui fait désirer le grand jour ; et cette goutte que vous laissez tomber sur lui, lui fait avoir soif de la source. Ecoutez comme il crie dans l'Apocalypse : *Et spiritus et sponsa dicunt, Veni* : « L'esprit et l'épouse disent, Venez. » Que lui répond le divin époux ? « Oui, je viens bientôt : » *Etiam venio cito*². « O instant trop long ! » *O modicum longum*³ ! Il redouble ses gémissements et ses cris : « Venez, Seigneur Jésus : » *Veni, Domine Jesu*. O divin Sauveur, quel supplice ! votre amour est trop sévère pour lui. Je sais que dans la croix que vous lui donnez « il y « a une douleur qui console, » *Ipse consolatur dolor*⁴, et que le calice de votre passion que vous lui faites boire à longs traits, tout amer qu'il est à nos sens, a ses douceurs pour l'esprit, quand une foi vive l'a persuadé des maximes de l'Evangile. Mais j'ose dire, ô divin Sauveur ! que cette manière douce et affectueuse avec laquelle vous avez traité saint Jean votre bien-aimé disciple, et ces caresses mystérieuses dont il vous a plus honoré, exigeaient en quelque sorte de vous quelque marque plus sensible de la tendresse de votre cœur, et que vous lui

¹ *I. Joan.*, III, 2.

² *Apocal.*, xxii, 17, 20.

³ *S. Aug.*, *in Joan. Tract.*, ci, n. 6, tom. III, part. II, col. 753.

⁴ *Ibid.*, *Epist. xxvii*, n. 1, tom. 2, col. 42.

deviez des consolations qui fussent plus approchantes de cette familiarité bienheureuse que vous avez voulu lui permettre. C'est aussi ce que nous verrons au Calvaire dans le beau présent qu'il lui fait, et dans le dernier adieu qu'il lui dit.

DEUXIÈME POINT.

Certainement, Chrétiens, l'amitié ne peut jamais être véritable, qu'elle ne se montre bientôt tout entière ; et elle n'a jamais plus de peine que lorsqu'elle se voit cachée : toutefois il faut avouer que, dans le temps qu'il faut dire adieu, la douleur que la séparation lui fait ressentir, lui donne je ne sais quoi de si vif et de si pressant, pour se faire voir dans son naturel, que jamais elle ne se découvre avec plus de force. C'est pourquoi les derniers adieux que l'on dit aux personnes que l'on a aimées saisissent de pitié les cœurs les plus durs : chacun tâche, dans ces rencontres, de laisser des marques de son souvenir. Nous voyons en effet tous les testaments remplis de clauses de cette nature ; comme si l'amour qui ne se nourrit ordinairement que par la présence, voyant approcher le moment fatal de la dernière séparation, et craignant par là sa perte totale en même temps qu'il se voit privé de la conversation et de la vue, ramassait tout ce qui lui reste de force pour vivre et durer du moins dans le souvenir.

Ne croyez pas que notre Sauveur ait oublié son amour en cette occasion. « Ayant aimé les siens, il les a aimés jusqu'à la fin¹ ; » et puisqu'il ne meurt que par son amour, il n'est jamais plus puissant qu'à sa mort. C'est aussi sans doute pour cette raison, qu'il amène au pied de sa croix les deux personnes qu'il chérit le plus, c'est-à-dire, Marie sa divine mère, et Jean son fidèle et son bon ami, qui, remis de ses premières terreurs, vient recueillir les derniers soupirs de son Maître mourant pour notre salut.

¹ *Ioan.*, XIII, 1.

Car, je vous demande, mes Frères, pourquoi appeler la très-sainte Vierge à ce spectacle d'inhumanité? Est-ce pour lui percer le cœur et lui déchirer les entrailles? Faut-il que ses yeux maternels soient frappés de ce triste objet, et qu'elle voie couler devant elle, par tant de cruelles blessures, un sang qui lui est si cher? Pourquoi le plus chéri de tous ses disciples est-il le seul témoin de ses souffrances? Avec quels yeux verra-t-il cette poitrine sacrée, sur laquelle il se reposait il y a deux jours, pousser les derniers sanglots parmi des douleurs infinies? Quel plaisir au Sauveur de contempler ce favori bien-aimé, saisi par la vue de tant de tourments, et par la mémoire encoré toute fraîche de tant de caresses récentes, mourir de langueur au pied de sa croix? S'il l'aime si chèrement, que ne lui épargne-t-il cette affliction; et n'y a-t-il pas de la dureté de lui refuser cette grâce? Chrétiens, ne le croyez pas, et comprenez le dessein du Sauveur des âmes. Il faut que Marie et saint Jean assistent à la mort de Jésus pour y recevoir ensemble, avec la tendresso du dernier adieu, les présents qu'il a à leur faire, afin de signaler en expirant l'excès de son affection.

Mais que leur donnera-t-il, nu, dépouillé comme il est? Les soldats avares et impitoyables ont partagé jusqu'à ses habits, et joué sa tunique mystérieuse: il n'a pas de quoi se faire enterrer. Son corps même n'est plus à lui: il est la victime de tous les pécheurs; il n'y a goutte de son sang qui ne soit due à la justice de Dieu son Père. Pauvre esclave, qui n'a plus rien en son pouvoir dont il puisse disposer par son testament! Il a perdu jusqu'à son Père, auquel il s'est glorifié tant de fois d'être si étroitement uni. C'est son Dieu, ce n'est plus son Père. Au lieu de dire comme auparavant: «Tout ce qui est à vous est à moi,» il ne lui demande plus qu'un regard: *Respice in me*; et il ne peut l'obtenir, et il s'en voit abandonné: *Quare me dereliquisti*¹? Ainsi, de quelque côté qu'il tourne les yeux,

¹ *Matth.*, xxvii, 46.

il ne voit plus rien qui lui appartienne. Je me trompe, il voit Marie et saint Jean : tout le reste des siens l'ont abandonné, et ils sont là pour lui dire : Nous sommes à vous. Voilà tout le bien qui lui reste, et dont il peut disposer par son testament. Mais c'est à eux qu'il faut donner, et non pas les donner eux-mêmes. O amour ingénieux de mon Maître ! Il faut leur donner, il faut les donner. Il faut donner Marie au disciple, et le disciple à la divine Marie. *Ego dilecto meo*, dit-il. Mon maître, je suis à vous ; usez de moi comme il vous plaira. Voyez la suite : *et ad me conversio ejus*¹. « Fils, dit-il, voilà votre mère. » O Jean ! je vous donne Marie, et je vous donne en même temps à Marie : Marie est à saint Jean, saint Jean à Marie. Vous devez vous rendre heureux l'un et l'autre par une mutuelle possession. Ce ne vous est pas un moindre avantage d'être donnés que de recevoir ; et je ne vous enrichis pas plus par le don que je vous fais, que par celui que je fais de vous.

Mais, mes Frères, entrons plus profondément dans cet admirable mystère : recherchons, par les Ecritures, quelle est cette seconde naissance qui fait saint Jean le fils de Marie, quelle est cette nouvelle fécondité qui rend Marie mère de saint Jean ; et développons les secrets d'une belle théologie, qui mettra cette vérité dans son jour. Saint Paul parlant de notre Sauveur après l'insamie de sa mort et la gloire de sa résurrection, en a dit ces belles paroles² : « Nous ne connaissons plus maintenant personne selon la chair ; et si nous avons connu autrefois Jésus-Christ selon la chair, maintenant qu'il est mort et ressuscité nous ne le connaissons plus de la sorte. » Que veut dire cette parole, et quel est le sens de l'apôtre ? Veut-il dire que le Fils de Dieu s'est dépouillé, en mourant, de sa chair humaine, et qu'il ne l'a point reprise en sa glorieuse résurrection ? Non, mes Frères, à Dieu ne plaise !

¹ *Cant.*, vii, 10.

² *II. Cor.*, x, 16.

Il faut trouver un autre sens à cette belle parole du divin apôtre, qui nous ouvre l'intelligence de ses sentiments. Ne le cherchez pas, le voici : il veut dire que le Fils de Dieu, dans la gloire de sa résurrection, a bien la vérité de la chair, mais qu'il n'en a plus les infirmités ; et pour toucher encore plus le fond de cette excellente doctrine, entendons que l'homme-Dieu, Jésus-Christ, a eu deux naissances et deux vies, qui sont insinulement différentes.

La première de ces naissances l'a tiré du sein de Marie, la seconde l'a fait sortir du sein du tombeau. En la première il est né de l'Esprit de Dieu, mais par une mère mortelle : et de là il en a tiré la mortalité. Mais en sa seconde naissance, nul n'y a part que son Père céleste ; c'est pourquoi il n'y a plus rien que de glorieux. Il était de sa providence d'accommoder ses sentiments à ces deux manières de vie si contraires : de là vient que dans la première il n'a pas jugé indigne de lui les sentiments de faiblesse humaine ; mais dans sa bienheureuse résurrection il n'y a plus rien que de grand ; et tous ses sentiments sont d'un Dieu qui répand sur l'humanité qu'il a prise tout ce que la divinité a de plus auguste. Jésus, en conversant parmi les mortels, a eu faim, a eu soif : il a été quelquefois saisi par la crainte, touché par la douleur : la pitié a serré son cœur, elle a ému et altéré son sang, elle lui a fait répandre des larmes. Je ne m'en étonne pas, Chrétiens : c'étaient les jours de son humiliation, qu'il devait passer dans l'infirmité. Mais durant les jours de sa gloire et de son immortalité, après sa seconde naissance par laquelle son Père l'a ressuscité pour le faire asseoir à sa droite, les infirmités sont bannies ; et la toute-puissance divine déployant sur lui sa vertu, a dissipé toutes ses faiblesses. Il commence à agir tout à fait en Dieu : la manière en est incompréhensible, et tout ce qu'il est permis aux mortels de dire d'un mystère si haut, c'est qu'il n'y faut plus rien concevoir de ce que le sens humain peut imaginer ; si bien qu'il ne nous reste plus que de nous écrier hardiment avec

l'incomparable docteur des Gentils : que si nous avons connu Jésus-Christ selon sa naissance mortelle dans les sentiments de la chair, *nunc jam non novimus* ; maintenant qu'il est glorieux et ressuscité, nous ne le connaissons plus de la sorte ; et tout ce que nous y concevons est divin.

Selon cette doctrine du divin apôtre, je ne craindrai pas d'assurer que Jésus-Christ ressuscité regarde Marie d'une autre manière que ne le faisait pas Jésus-Christ mortel. Car, mes Frères, sa mortalité l'a fait naître dans la dépendance de celle qui lui a donné la vie : « Il lui était soumis et obéissant, » dit l'évangéliste¹. Tout Dieu qu'était Jésus, l'amour qu'il avait pour sa sainte mère était mêlé sans doute de cette crainte filiale et respectueuse que les enfants bien nés ne perdent jamais. Il était accompagné de toutes ces douces émotions, de toutes ces inquiétudes aimables qu'une affection sincère imprime toujours dans les cœurs des hommes mortels : tout cela était bienséant durant les jours de faiblesse. Mais enfin voilà Jésus en la croix : le temps de mortalité va passer. Il va commencer désormais à aimer Marie d'une autre manière : son amour ne sera pas moins ardent ; et tant que Jésus-Christ sera homme, il n'oubliera jamais cette vierge-mère. Mais après sa bienheureuse résurrection, il faut bien qu'il prenne un amour convenable à l'état de sa gloire.

Que deviendront donc, Chrétiens, ces respects, cette déférence, cette complaisance obligeante, ces soins si particuliers, ces douces inquiétudes qui accompagnaient son amour ? mourront-ils avec Jésus-Christ, et Marie en sera-t-elle à jamais privée ? Chrétiens, sa bonté ne le permet pas. Puisqu'il va entrer par sa mort en un état glorieux, où il ne les peut plus retenir, il les fait passer en saint Jean, et il entreprend de les faire revivre dans le cœur de ce bien-aimé. Et n'est-ce pas ce que veut dire le grand saint Paulin par ces éloquentes paroles² :

¹ *Luc.*, II, 51.

² *Epist. L*, n. 17.

Jam scilicet ab humana fragilitate, qua erat natus ex fœmina, per crucis mortem demigrans in æternitatem Dei, ut esset in gloria Dei Patris, delegat homini jura pietatis humanæ : « Etant prêt de passer, par la mort de la croix, de l'infirmité humaine à la gloire et à l'éternité de son Père, il laisse à un homme mortel les sentiments de la piété humaine. » Tout ce que son amour avait de tendre et de respectueux pour sa sainte mère vivra maintenant dans le cœur de Jean : c'est lui qui sera le fils de Marie ; et pour établir entre eux éternellement cette alliance mystérieuse, il leur parle du haut de sa croix, non point avec une action tremblante comme un patient prêt à rendre l'âme, « mais avec toute la force d'un homme vivant, et toute la fermeté d'un Dieu qui doit ressusciter, » *plena virtute viventis et constantia resurrecturi*¹. Lui qui tourne les coeurs ainsi qu'il lui plaît, et dont la parole est toute-puissante, opère en eux tout ce qu'il leur dit, et fait Marie mère de Jean, et Jean fils de Marie.

Car qui pourrait assez exprimer quelle fut la force de cette parole sur l'esprit de l'un et de l'autre ? Ils gémissaient aux pieds de la croix, toutes les plaies de Jésus-Christ déchiraient leurs âmes, et la vivacité de la douleur les avait presque rendus insensibles. Mais lorsqu'ils entendirent cette voix mourante du dernier adieu de Jésus, leurs sentiments furent réveillés par cette nouvelle blessure ; toutes les entrailles de Marie furent renversées, et il n'y eut goutte de sang dans le cœur de Jean qui ne fut aussitôt ému. Cette parole entra donc au fond de leurs âmes, ainsi qu'un glaive tranchant ; elles en furent percées et ensanglantées avec une douleur incroyable : mais aussi leur fallait-il faire cette violence, il fallait de cette sorte entr'ouvrir leur cœur, afin, si je puis parler de la sorte, d'enter en l'un le respect d'un fils, et dans l'autre la tendresse d'une bonne mère.

¹ *Epist., L, n. 17.*

Voilà donc Marie mère de saint Jean. Quoique son amour maternel accoutumé d'embrasser un Dieu, ait peine à se terminer sur un homme, et qu'une telle inégalité semble plutôt lui reprocher son malheur, que la récompenser de sa perte : toutefois la parole de son Fils la presse ; l'amour que le Sauveur a eu pour saint Jean l'a rendu un autre lui-même, et fait qu'elle ne croit pas se tromper quand elle cherche Jésus-Christ en lui. Grand et incomparable avantage de ce disciple chéri ! Car de quels dons l'aura orné le Sauveur, pour le rendre digne de remplir sa place ? Si l'amour qu'il a pour la sainte Vierge l'oblige à lui laisser son portrait en se retirant de sa vue, ne doit-il pas lui avoir donné une image vive et naturelle ? Quel doit donc être le grand saint Jean, destiné à demeurer sur la terre pour y être la représentation du Fils de Dieu après sa mort ; et une représentation si parfaite, qu'elle puisse charmer la douleur, et tromper, s'il se peut, l'amour de sa sainte mère par la naïveté de la ressemblance !

D'ailleurs quelle abondance de grâce attirait sur lui tous les jours l'amour maternel de Marie, et le désir qu'elle avait conçu de former en lui Jésus-Christ ! combien s'échauffaient tous les jours les ardeurs de sa charité, par la chaste communication de celles qui brûlaient le cœur de Marie ! et à quelle perfection s'avancait sa chasteté virginal, qui était sans cesse épurée par les regards modestes de la sainte Vierge, et par sa conversation angélique.

Apprenons de là, Chrétiens, quelle est la force de la pureté. C'est elle qui mérite à saint Jean la familiarité du Sauveur ; c'est elle qui le rend digne d'hériter de son amour pour Marie, de succéder en sa place, d'être honoré de sa ressemblance. C'est elle qui lui fait tomber Marie en partage, et lui donne une mère vierge : elle fait quelque chose de plus, elle lui ouvre le cœur de Jésus, et lui en assure la possession.

TROISIÈME POINT.

Je l'ai déjà dit, Chrétiens, il ne suffit pas au Sauveur de répandre ses dons sur saint Jean ; il veut lui donner jusqu'à la source. Tous les dons viennent de l'amour ; il lui a donné son amour. C'est au cœur que l'amour prend son origine ; il lui donne encore le cœur, et le met en possession du fonds dont il lui a déjà donné tous les fruits. Viens, dit-il, ô mon cher disciple ! je t'ai choisi devant tous les temps pour être le docteur de la charité ; viens la boire jusque dans sa source, viens y prendre ces paroles pleines d'onction par lesquelles tu attendras mes fidèles ; approche de ce cœur qui ne respire que l'amour des hommes ; et pour mieux parler de mon amour, viens sentir de près les ardeurs qui me consument.

Je ne m'étendrai pas à vous raconter les avantages de saint Jean. Mais, Jean, puisque vous en êtes le maître, ouvrez-nous ce cœur de Jésus, faites-nous-en remarquer tous les mouvements, que la seule charité excite. C'est ce qu'il a fait dans tous ses écrits : tous les écrits de saint Jean ne tendent qu'à expliquer le cœur de Jésus. En ce cœur est l'abrége de tous les mystères du christianisme : mystères de charité dont l'origine est au cœur ; un cœur, s'il se peut dire, tout pétri d'amour : toutes les palpitations, tous les battements de ce cœur, c'est la charité qui les produit. Voulez-vous voir saint Jean vous montrer tous les secrets de ce cœur ; il remonte « jusqu'au principe : » *In principio*¹. C'est pour venir à ce terme : *Et habitavit*², « Il a habité parmi nous. » Qui l'a fait ainsi habiter avec nous ? l'amour. « C'est ainsi que Dieu a aimé le monde : » *Sic Deus dilexit mundum*³. C'est donc l'amour qui l'a fait descendre, pour se revêtir de la nature humaine. Mais quel

¹ *Joan.*, I, 4.

² *Ibid.*, 14.

³ *Ibid.*, III, 16.

cœur aura-t-il donné à cette nature humaine, sinon un cœur tout pétri d'amour.

C'est Dieu qui a fait tous les cœurs, ainsi qu'il lui plaît. « Le cœur du roi est dans sa main » comme celui de tous les autres : *Cor regis in manu Dei est*¹. *Regis*, du roi sauveur. Quel autre cœur a été plus dans la main de Dieu ? C'était le cœur d'un Dieu, qui réglait de près, dont il conduisait tous les mouvements. Qu'aura donc fait le Verbe divin, en se faisant homme, sinon de se former un cœur sur lequel il imprimât cette charité infinie qui l'obligeait à venir au monde ? Donnez-moi tout ce qu'il y a de tendre, tout ce qu'il y a de doux et d'humain : il faut faire un Sauveur qui ne puisse souffrir les misères, sans être saisi de douleur ; qui voyant les brebis perdues, ne puisse supporter leur égarement. Il lui faut un amour qui le fasse courir au péril de sa vie, qui lui fasse baisser les épaules pour charger dessus sa brebis perdue ; qui lui fasse crier : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi : » *Si quis sitit, veniat ad me*². « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués : » *Venite ad me, omnes qui laboratis*³. Venez, pécheurs, c'est vous que je cherche. Enfin, il lui faut un cœur qui lui fasse dire : « Je donne ma vie parce que je le veux : » *Ego pono eam a meipso*⁴. C'est moi qui ai un cœur amoureux, qui dévoue mon corps et mon âme à toutes sortes de tourments.

Voilà, mes Frères, quel est le cœur de Jésus, voilà quel est le mystère du christianisme. C'est pourquoi l'abrégé de la foi est renfermé dans ces paroles : « Pour nous, nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous : » *Nos credidimus charitati quam habet Deus in nobis*⁵. Voilà la profession de saint Jean.

¹ *Prov.*, xxi, 1.

² *Joan.*, vii, 37.

³ *Matth.*, xi, 28.

⁴ *Joan.*, x, 18.

⁵ *I. Joan.*, iv, 16.

Pourquoi le juif ne croit-il pas à notre évangile? Il reconnaît la puissance ; mais il ne veut pas croire à l'amour : il ne peut se persuader que Dieu nous ait assez aimés, pour nous donner son Fils. Pour moi, je crois à sa charité ; et c'est tout dire. Il s'est fait homme, je le crois ; il est mort pour nous, je le crois ; il aime, et qui aime fait tout : *Credidimus charitati ejus.*

Mais si nous y croyons, il faut l'imiter. Ce cœur de Jésus embrasse tous les fidèles : c'est là où nous sommes tous réunis, « pour être consommés dans l'unité : » *Ut sint consummati in unum*¹. C'est le cœur qui parlait lorsqu'il disait : « Mon Père, « je veux que là où je suis, mes disciples y soient aussi avec « moi : » *Volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum*². Il ne distrait personne, il appelle tous ses enfants, et nous devons nous aimer « dans les entrailles de la charité de ce divin Sauveur, » *in visceribus Jesu Christi*³. Ayons donc un cœur de Jésus-Christ, un cœur étendu, qui n'exclue personne de son amour. C'est de cet amour réciproque qu'il se formera une chaîne de charité qui s'étendra du cœur de Jésus dans tous les autres, pour les lier et les unir inviolablement : ne la rompons pas, ne refusons à aucun de nos frères d'entrer dans cette sainte union de la charité de Jésus-Christ. Il y a place pour tout le monde. Usons sans envie des biens qu'elle nous procure : nous ne les perdons pas en les communiquant aux autres ; mais nous les possédons d'autant plus sûrement : ils se multiplient pour nous avec d'autant plus d'abondance, que nous désirons plus généreusement les partager avec nos frères. Et pourquoi veux-tu arracher ton frère de ce cœur de Jésus-Christ ? il ne souffre point de séparation : il te vomira toi-même. Il supporte toutes les infirmités, pourvu que la charité dont nous sommes animés les couvre. Aimons-nous donc dans le cœur de Jésus. « Dieu est charité ; et qui persévère dans la

¹ *Joan.*, xvii, 23.

² *Ibid.*, 24.

³ *Phil.*, 1, 8.

« charité demeure en Dieu et Dieu en lui¹. » Ah ! qui me donnera des amis que j'aime véritablement par la charité ? Lorsque je répands en eux mon cœur, je le répands en Dieu qui est charité. « Ce n'est pas à un homme que je me confie, « mais à celui en qui il demeure, pour être tel. Et dans ma « juste confiance, je ne crains point ces résolutions si chan- « geantes de l'inconstance humaine. » *Non homini committo, sed illi in quo manet ut talis sit. Nec in mea securitate crastinum illud humanæ cogitationis incertum omnino formido.* C'est ainsi que s'aiment les bienheureux esprits.

L'amour, qui les unit intimement entre eux, s'échauffe de plus en plus dans ces mutuels embrassements de leurs coeurs. Ils s'aiment en Dieu, qui est le centre de leur union ; ils s'aiment pour Dieu, qui est tout leur bien. Ils aiment Dieu dans chacun de leurs concitoyens, qu'ils savent n'être grands que par lui ; et vivement sensibles au bonheur de leurs frères, ils se trouvent heureux de jouir en eux et par eux des avantages qu'ils n'auraient pas eux-mêmes : ou plutôt, ils ont tout ; la charité leur approprie l'universalité des dons de tout le corps, parce qu'elle les consomme dans cette unité sainte qui, les absorbant en Dieu, les met en possession des biens de toute la cité céleste.

Voulons-nous donc, mes Frères, participer ici-bas à la bénédiction céleste, aimons-nous ; que la charité fraternelle remplisse nos coeurs : elle nous fera goûter, dans la douceur de son action, ces délices inexprimables qui font le bonheur des saints ; elle enrichira notre pauvreté, en nous rendant tous les biens communs ; et ne formant de nous tous qu'un cœur et qu'une âme, elle commencera en nous cette unité divine qui doit faire notre éternel bonheur, et qui sera parfaite en nous, lorsque l'amour ayant entièrement transformé toutes nos puissances, Dieu sera tout en tous.

¹ *I. Joan., IV, 16.*

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVERTISSEMENT	4

LIVRE PREMIER.

PREMIÈRE ÉPOQUE DE LA VIE DE SAINT JEAN. SON SÉJOUR EN JUDÉE.

CHAPITRE I ^{er} — De l'origine de la parenté de S. Jean. — Sa profession. — Sa vocation à l'apostolat.	7
CHAP. II. — Jésus donne à S. Jean et à son frère le surnom de <i>Boanergès</i> . — Il aime S. Jean d'un amour de préférence, à cause de sa virginité.....	11
CHAP. III. — Jésus accordait à S. Jean des faveurs particulières. — S. Jean assista au sermon de Jésus sur l'Eucharistie ; il a rapporté les paroles doctrinales du Fils de Dieu sur le Sacrement de son amour infini.....	14
CHAP. IV. — Leçon d'humilité.....	25
CHAP. V. — Leçon de douceur.....	27
CHAP. VI. — S. Jean occupe la première place à la dernière cène. — Constance de son attachement pour la personne de Jésus. — Il est le premier des enfants adoptifs de Marie. — Jésus ressuscité lui prédit qu'il survivra à la ruine de Jérusalem.	29
CHAP. VII. — Un boiteux guéri à la porte du Temple par S. Pierre et S. Jean. — Ils parlent au peuple et convertissent cinq mille	

hommes. — Ils sont mis en prison. — Présentés devant le San-	
hédrin, ils confessent Jésus-Christ. — Ils confirment les fidèles	
de Samarie. — Concile de Jérusalem.	34
CHAP. VIII. — De la maison de S. Jean à Jérusalem.	38

LIVRE SECOND.

PREMIER SÉJOUR DE S. JEAN À ÉPHÈSE.

CHAPITRE I ^{er} . — Les Apôtres se partagent l'Univers. — Naufrage de S. Jean.	41
CHAP. II. — Saint Jean et Prochore se mettent au service d'une maîtresse de bains. — L'un est chargé de l'offic de chauffeur et l'autre de celui de verseur d'eau.	51
CHAP. III. — S. Jean ressuscite Dioscorides et Théon, suffoqués par le démon. — Il chasse cet esprit nuisible des lieux qu'il infestait de sa présence.	58
CHAP. IV. — S. Jean met en pièces l'idole de Diane.	64
CHAP. V. — S. Jean exhorte les Ephésiens à la foi. — Il les convertit en opérant sous leurs yeux trois grands miracles.	66
CHAP. VI. — S. Jean guérit un estropié. — Il est visité par la sainte Vierge. — Des sept églises d'Asie fondées par cet Apôtre.	69
CHAP. VII. — Le démon du temple d'Ephèse, qui s'était déguisé sous la forme d'un soldat, est chassé par la conjuration du Saint et le temple s'écroule. — Voyage de S. Jean à Jérusalem. — Il assiste au premier concile. — Il sert la S ^e Vierge. — Il revient à Ephèse.	73
CHAP. VIII. — S. Jean, en vertu d'un décret de l'empereur Domitien, est mis en prison.	90
CHAP. IX. — Le Proconsul d'Ephèse écrit à Domitien au sujet de l'arrestation de S. Jean.	91
CHAP. X. — On envoie à Rome S. Jean chargé de chaînes; on lui rase la tête, et on le jette dans une cuve d'huile bouillante.	91
CHAP. XI. — S. Jean sort sain et sauf de la chaudière d'huile bouillante.	93
CHAP. XII. — Retour de S. Jean à Ephèse.	96
CHAP. XIII. — Lettre des Ephésiens à Domitien, relative à S. Jean.	97
CHAP. XIV. — Rescrit de Domitien.	98

LIVRE TROISIÈME.

ARRIVÉE DE S. JEAN A PATHMOS. — DIVERS PRODIGES OPÉRÉS DANS CETTE ILE.

	Pages.
CHAPITRE I ^{er} . — En vertu du rescrit de Domitien, S. Jean est relégué à Pathmos.....	99
CHAP. II. — S. Jean, dans le trajet de sa déportation, ressuscite un jeune homme tombé à la mer.....	100
CHAP. III. — Le B. Jean sauve d'une tempête ceux qui naviguent avec lui.....	102
CHAP. IV. — Dans la ville d'Epidaure, les saints hommes de Dieu coururent risque de perdre la vie. — Les habitants de cette cité, à l'instigation de Marnon, s'armèrent contre S. Jean et Prochore...	103
CHAP. V. — S. Jean guérit un moribond d'une dysenterie et d'un flux de sang.....	105
CHAP. VI. — A la vue des grands miracles qu'il opère, les soldats veulent mettre S. Jean en liberté; mais l'Apôtre s'y refuse.....	107
CHAP. VII. — S. Jean convertit la famille de Myron, après avoir délivré Apollonides son fils d'un esprit de Python.....	110
CHAP. VIII. — S. Jean baptise la famille de Myron, ainsi que Chrysippa, épouse du proconsul de l'île de Pathmos.....	118
CHAP. IX. — Le tribun Basile croit avec son épouse, laquelle devient féconde, de stérile qu'elle était.....	122
CHAP. X. — Le Proconsul quitte la magistrature et reçoit le baptême.....	125
CHAP. XI. — Le fils d'un juge, appelé Crésus, est délivré du démon, puis baptisé.....	125
CHAP. XII. — S. Jean renverse d'une parole le temple d'Apoilon; — Il est frappé de coups et arrêté par les prêtres.....	127
CHAP. XIII. — L'Apôtre baptise <i>Rhodon</i> , délivre un démoniaque et guérit un paralytique.....	131
CHAP. XIV. — Pour avoir blasphémé, le juif Charus devient muet. — Mais, après sa résipiscence, il reçoit le baptême. — Célébration des SS. Mystères.....	133
CHAP. XV. — L' <i>Apocalypse</i> de S. Jean. — I. Du temps et du lieu où a été composée cette prophétique révélation. — II. Son authenticité. — III. Estime qu'en ont faite de tout temps les Pères et les Docteurs. Ouvrages composés pour l'expliquer. — IV. S. Jean avertit les sept Eglises. — V. Principes pour dé-	153

couvrir le sens de ce livre. — VI. Accord des Pères, des Docteurs et des interprètes sur le sens de l'Apocalypse. — VII. Premier sens prophétique littéral de ce livre, avec quelques extraits. — VIII. Le <i>second sens prophétique</i> , principal et littéral. — IX. Conclusion.....	158
--	-----

LIVRE QUATRIÈME.

SÉJOUR A PATHMOS. — AUTRES PRODIGES OPÉRÉS DANS CETTE ILE.

CHAPITRE I ^{er} . — Cynops-le-Magicien.— Ses attaques contre S. Jean. — Ses faux prodiges, ses prestiges.....	186
CHAP. II. — Les prestiges de Cynops sont découverts, et ce magicien pérît submergé dans les flots.....	197
CHAP. III. — S. Jean ressuscite ceux qui étaient morts. — On lui offre les honneurs divins; il les repousse.....	200
CHAP. IV. — S. Jean soutient contre un Juif une controverse, relative à la loi. — Il guérit un malade.....	202
CHAP. V. — Le juif, voyant que son épouse avait été guérie de la lèpre par le baptême, croit et reçoit aussi le baptême.....	203
CHAP. VI. — Un sacrificateur d'Apollon est puni pour blasphème.	204
CHAP. VII. — Un hydropique écrit une lettre à S. Jean, et en obtient sa guérison.....	206
CHAP. VIII. — Acda, gouverneur de Pathmos, prie l'apôtre de bénir sa maison. — Son épouse en couches est heureusement délivrée, puis baptisée.....	207
CHAP. IX. — S. Jean chasse un démon qui se faisait adorer sous la forme d'un loup, et met en liberté les hommes qu'on allait lui immoler.....	209
CHAP. X. — Le fils de l'un des prêtres est suffoqué dans le bain par le démon. — L'Apôtre le ressuscite et le baptise.....	213
CHAP. XI. — A Phlagon, S. Jean délivre un démoniaque, qui reçoit le baptême avec sa mère et les gens de sa maison.	216
CHAP. XII. — Le temple de Bacchus écrase douze prêtres sous ses ruines.....	217
CHAP. XIII. — Nucianus-le-Magicien se vante d'avoir, pour ressusciter les douze prêtres, plus de puissance que Jean. — Il est frappé d'aveuglement.....	219
CHAP. XIV. — L'Apôtre baptise les familles de Nucianus et du juif Faustus.....	223

CHAP. XV. — S. Jean prédit à Sosipâtre tout ce qui doit lui survenir par suite de la passion impudique que sa mère avait conçue pour lui.....	225
CHAP. XVI. — Punitio de la mère qui avait accusé d'inceste son fils innocent, ainsi que du juge qui l'avait condamné.....	227
CHAP. XVII. — Rendus à la santé, le proconsul et Prodiana reçoivent le baptême.....	230
CHAP. XVIII. — S. Jean est rappelé d'exil. — Il se dispose à retourner à Ephèse.....	235
CHAP. XIX. — S. Jean dicte son Evangile. — Prochore lui sert de secrétaire.....	238
CHAP. XX. — S. Jean voulut que son Evangile fût approuvé par l'Eglise. — Eloges des saints Pères. — Exposé du premier chapitre par Bossuet.....	240
CHAP. XXI. — S. Jean part de l'île de Pathmos, guérit le fils aveugle d'un prêtre de Jupiter, et fait son entrée à Ephèse.....	258

LIVRE CINQUIÈME.

SECOND SÉJOUR DE L'APOTRE S. JEAN EN ASIE.

CHAPITRE I ^r . — Retour de S. Jean à Ephèse. — Il reprend le soin des églises. — Ses miracles.....	264
CHAP. II. — Ennemis que S. Jean eut à combattre après son retour à Ephèse	266
CHAP. III. — Divers actes de S. Jean. — Sa première épître canonique.....	274
CHAP. IV. — S. Jean visite les églises d'Asie. — Il ramène au repentir un jeune homme qui s'était fait chef de voleurs.....	288
CHAP. V. — Retour de S. Jean à Ephèse. — Ses exhortations à la charité et au mépris du monde.....	292
CHAP. VI. — Estime que les Ephésiens témoignent à S. Jean. — Histoire de Drusiana	294
CHAP. VII. — S. Jean console Andronic. — Discours de l'Apôtre aux fidèles.....	297
CHAP. VIII. — Violation de la sépulture de Drusiana. — Punitio des deux complices.....	300
CHAP. IX. — Résurrection de Callunaque. — Repentir de ce jeune homme.....	304

CHAP. X. — Résurrection de Drusiana et de Fortunatus. — Méchanceté de ce dernier. — Discours de l'Apôtre sur les méchants. — Admiration et joie des Ephésiens au sujet de Drusiana. — Punition de Fortunatus.....	307
---	-----

LIVRE SIXIÈME.

AUTRES FAITS DE L'APOTRE DANS LES DERNIERS TEMPS DE SA VIE.

CHAPITRE I ^{er} . — S. Jean corrige l'idée de Craton sur le mépris des richesses. — A la vue d'un prodige, opéré par l'Apôtre, ce philosophe se convertit, puis se livre à la prédication de l'Évangile.....	319
CHAP. II. — Conversion et chute d'Atticus et d'Eugénius. — Les verges changées en or, et les pierres en diamants. — Discours de l'Apôtre. — Histoire du mauvais riche. — Suite de l'ambition des richesses.....	323
CHAP. III. — Résurrection d'un jeune homme que l'on portait au lieu de la sépulture. — Il indique à Atticus et à Eugénius le sort qui les attend pour avoir convoité les jouissances du monde. — Pénitence de ceux-ci. — S. Jean change en or des herbes et des feuillages, pour subvenir aux besoins d'un chrétien indigent. — Métaphraste.....	328
CHAP. IV. — Sédition excitée par les idolâtres contre S. Jean. — Proposition de S. Jean. — Le temple de Diane, renversé une seconde fois. — Conversion de douze mille païens.....	331
CHAP. V. — S. Jean boit un breuvage empoisonné. — Il n'en éprouve aucun effet nuisible. — Cri du peuple à la vue de ce prodige.....	336
CHAP. VI. — S. Jean, à force de prodiges, vient à bout de vaincre l'incrédulité d'Aristodème. — Celui-ci détermine la conversion du proconsul, reçoit avec lui le baptême, et ils bâtissent une basilique sous le nom de S. Jean.....	340
CHAP. VII. — S. Jean connaît par révélation le jour de sa mort. — Ce jour-là, il entretient longuement les Chrétiens d'Ephèse.....	343
CHAP. VIII. — S. Jean se prépare à la mort par la communion. — Il fait creuser sa fosse. — Prière qu'il adresse à Dieu, sur le bord de sa tombe. — Sa mort. — Miracles qui s'opèrent à son sépulcre.....	346

CHAP. IX. — S. Jean est un illustre témoin de Jésus.....	555
CHAP. X. — Miracles de S. Jean, après son trépas.....	559
CHAP. XI. — Le bienheureux S. Jean est l'objet des louanges de toute l'Eglise. — Il convient que nous lui adressions des vœux.....	562
Liturgie de S. Jean l'Evangéliste	369
Office de S. Jean, apôtre et évangéliste.....	379
Litanies de S. Jean l'Evangéliste.....	393
Panégyrique de S. Jean, apôtre et évangéliste.....	397
